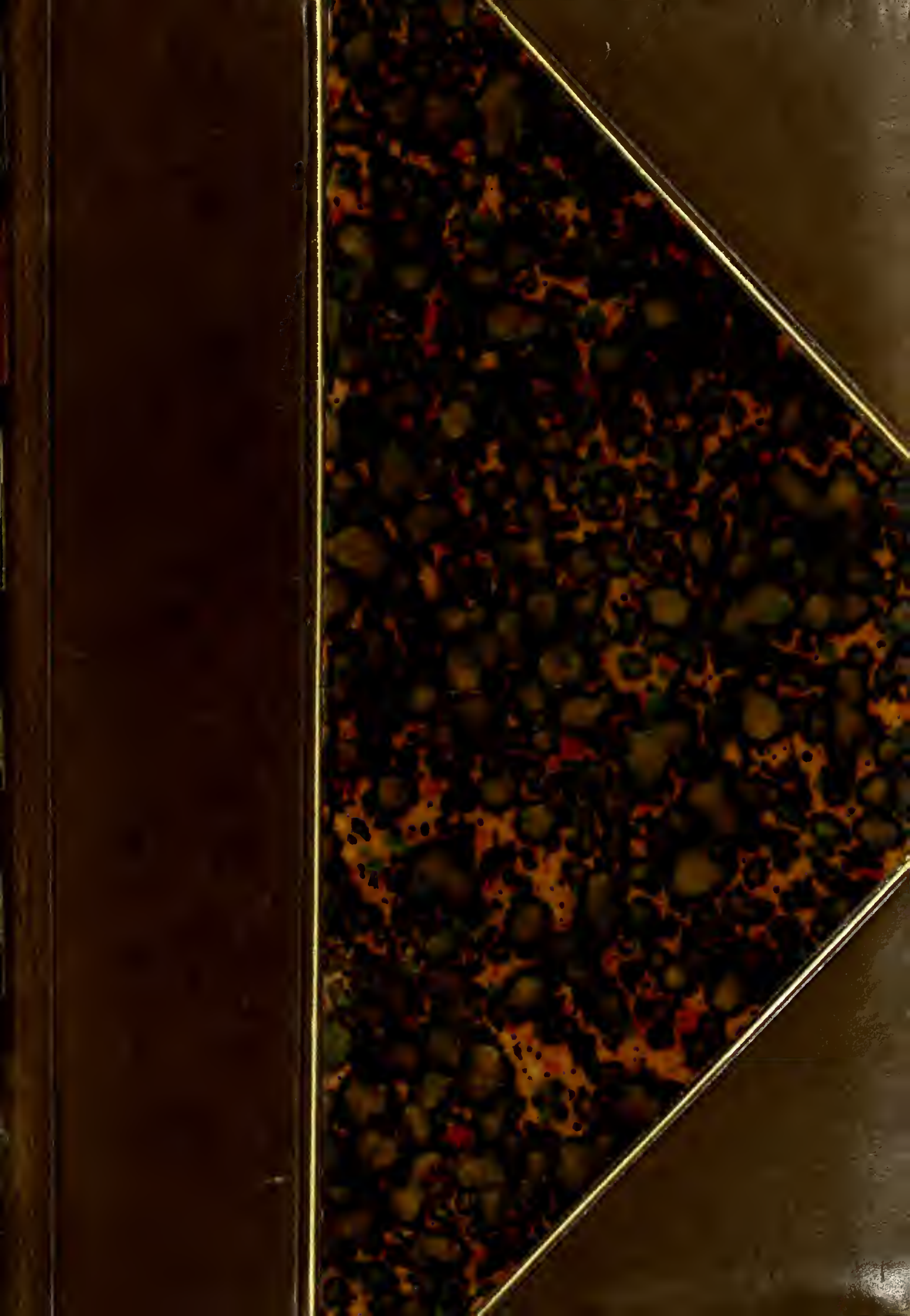
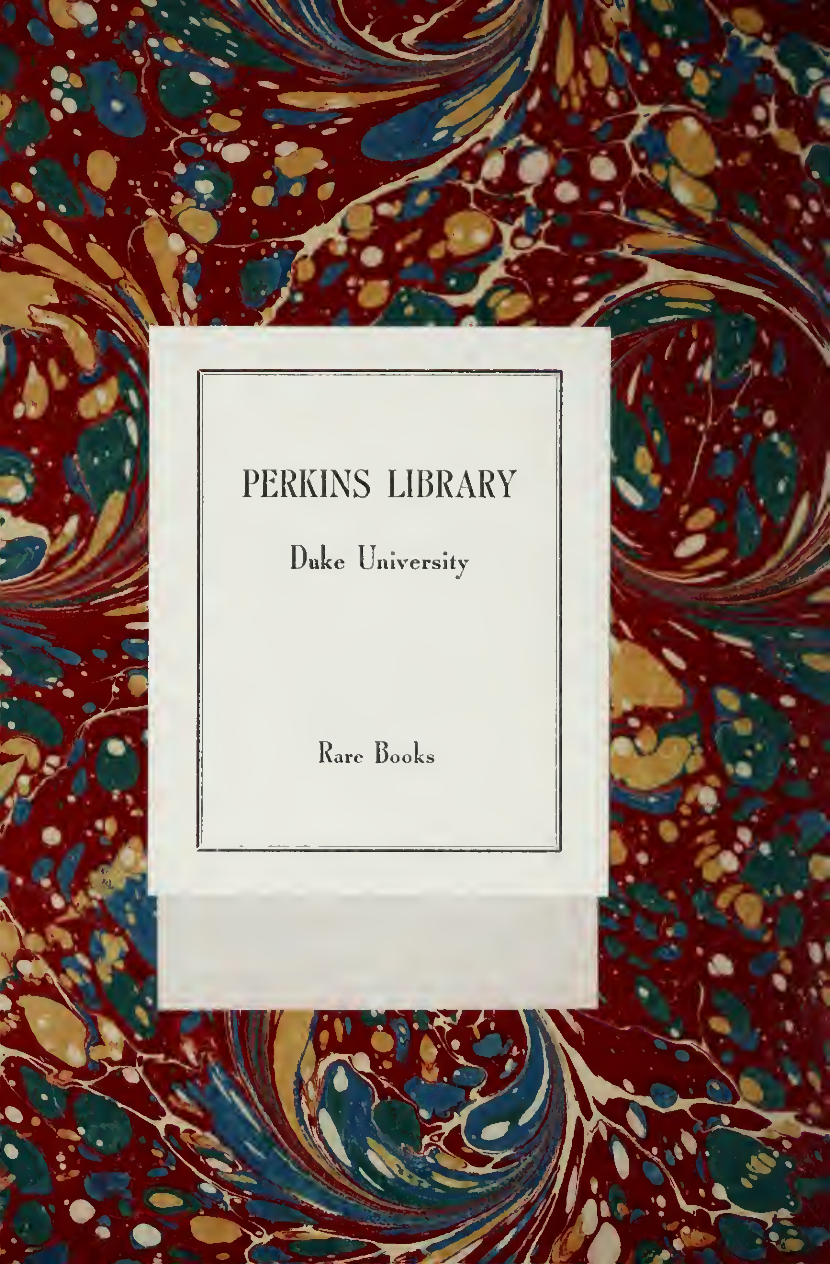
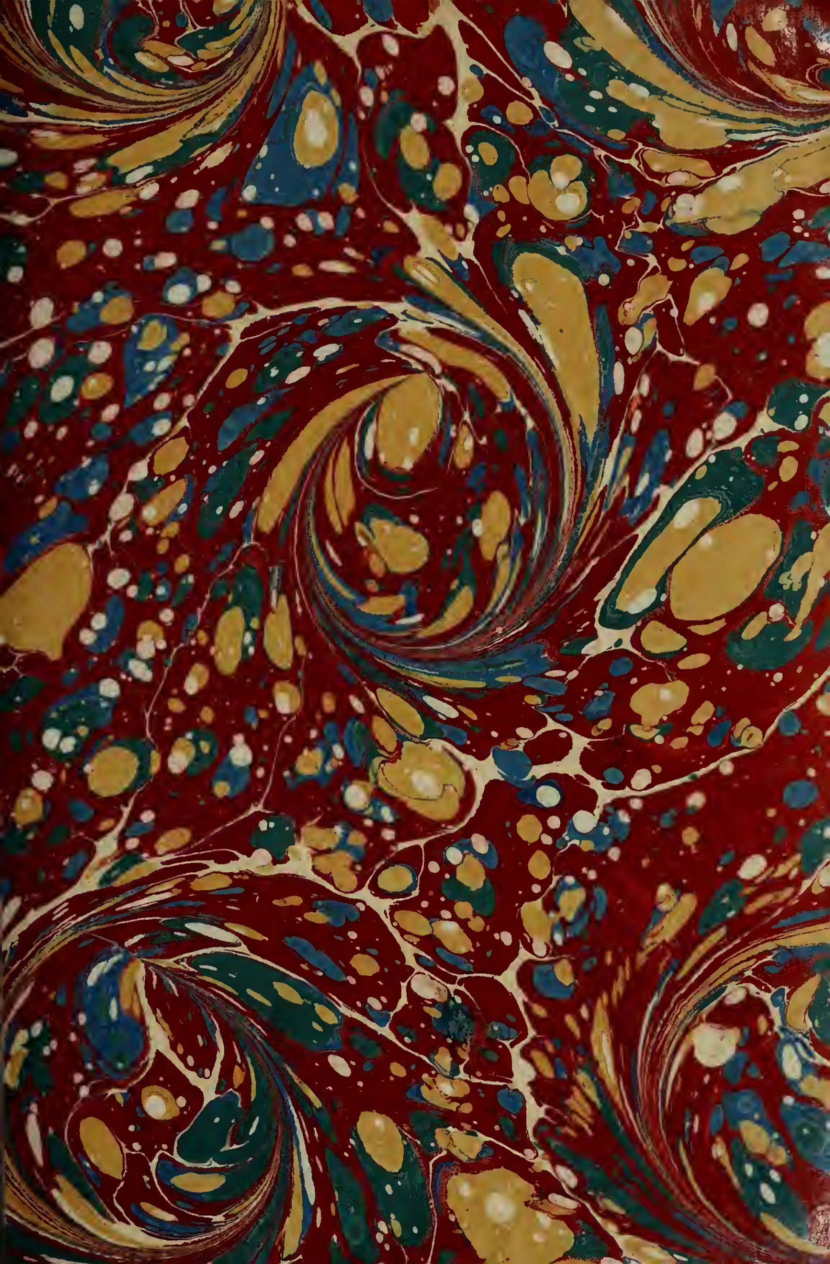



PERKINS LIBRARY
Duke University
Rare Books



LE
MOYEN DE PARVENIR.

IMPRIMERIE D'AUGUSTE DESREZ, RUE LEMERCIER, 24,
Batignolles-Monceaux.

LE
MOYEN DE PARVENIR

OEUVRE

CONTENANT LA RAISON DE CE QUI A ÉTÉ, EST ET SERA,

AVEC DÉMONSTRATION CERTAINE

SELON LA RENCONTRE DES EFFETS DE LA VERTU,

PAR

BÉROALDE DE VERVILLE.

Revu, corrigé et mis en meilleur ordre,

PUBLIÉ

pour la première fois avec un commentaire historique et philologique,

ACCOMPAGNÉ DE NOTICES LITTÉRAIRES

PAR

PAUL L. JACOB,
Bibliophile.

—

TOME II.



PARIS

J. TECHENER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PLACE DU LOUVRE, 12.

—

1841

LA DEUXIÈME

SUR LE MOYEN DE PARVENIR.

A M. P.-L. JACOB, bibliophile (1).

Car enfin, mon cher et savant bibliophile, si l'on me demandoit sérieusement ce qui vous décide à réimprimer aujourd'hui le *Moyen de Parvenir*, je serois fort embarrassé. Je souhaite que vos profonds commentaires et vos restitutions plausibles nous donnent une explication satisfaisante; mais je suis très impatient de voir comment vous vous y prendrez. Savez-vous que l'on parle déjà beaucoup de votre édition? On dit que vous allez y faire l'essai d'un système orthographique renouvelé du XIXe siècle à l'usage du XVIe. Vous allez tenter d'habiller les *Rafinés* et les *Collets montés* de la sainte Ligue à la mode de l'an de grâce 1841, avec pantalons à sous-pieds et jupes crinolines, bottes à fausses-guêtres et cothurnes lacés, gilets en pointe et manches plates. Oh! le beau spectacle! et comme ils auront bonne grâce les Ramus, les Calvin et les Scaliger à grasseyer à la façon de

(1) Cette dissertation, extraite du *Bulletin du Bibliophile*, nº 16 et 17, août et septembre, n'a été tirée qu'à 50 exemplaires pour les exemplaires sur papier fort.

nostre temps, à prononcer et écrire comme aujourd'hui nous escrivons et prononçons! Franchement, je crains que notre présente orthographe ne donne un certain air d'apprêt à leur vieille parleure si brutalement françoise, et qu'en effaçant le cachet de leur accent, vous ne les ayiez dépouillés de leur caractère original. Quand, par hasard, nous voulons encore user joyeusement de la langue que le bon Dieu nous a donnée, nous nous reprenons à l'ancien langaige; nous nous esjouissons, donnant à nostre voix les inflexions de la vieille mode : Et vous cependant, dans les vrais livres de joyeux devis, vous allez biffer les lettres qui ramènent à cette vénérable prononciation ! Que vous l'ayez exagérée dans votre précieuse édition de Rabelais, est-ce une raison pour n'en pas tenir le moindre compte dans le *Moyen de Parvenir?* N'a-t-elle pas fait la meilleure part de la renommée de Clotilde de Surville? Dites à M. de Balzac de la séparer de ses *Contes drolatiques*, vous verrez ce qu'il en restera. Croyez-nous donc : cet archaïsme de prononciation est le véritable, juste, commode et naturel vêtement de nos écrivains du XVIe siècle, et vous ne pouvez les en dépouiller, sans leur jouer un tour qui ne sera pas *à leur advantaige*. Mais le plus triste, pour tout bibliophile honnête, sera de voir un de leurs patrons arracher le couvre-honte qui leur permettoit de lire les mots du françois le plus gros et le plus fort, et les contraindre ainsi de revenir au procédé de madame l'abbesse des Andouillettes. Au lieu de nous chatouiller, nous nous cacherons pour rire, ou plutôt nous ne rirons plus; car les mots obscènes n'ont pas conservé dans la langue moderne leur ancien droit de bourgeoisie; pour mon compte, quand je les verrai soumis à

l'ordonnance du dernier *Dictionnaire de l'Académie*, je me figurerai (non sans dégoût) la joyeuse mademoiselle Flore dans le costume de mademoiselle Rachel.

Autre considération : l'ancienne façon d'écrire et de prononcer, indépendamment de la grâce singulière qu'elle donnoit au fond et à la forme des phrases, avoit un précieux avantage : elle ne laissoit pas venir jusqu'aux obscénités littéraires, les gens illettrés, les lecteurs vulgaires, les petits enfans. Et qu'allez-vous faire, mon cher bibliophile? quel fruit pensez-vous retirer du plaisir que nous n'aurons plus et que prendront les collégiens? Je vous le dis avec une certaine tristesse : s'il en est temps encore, laissez le *Moyen de Parvenir*, ou, du moins, ne le corrigez pas dans son orthographe. C'est une enveloppe nécessaire à la saveur parfaite de tous ces livres de haute graisse.

Ma lettre s'emplit, et je n'ai pas encore visé le but que je me propose de toucher. J'y viens. Vous dites que l'on ne connoît pas encore le nom de l'auteur du *Moyen de Parvenir*; que *Beroalde de Verville* n'étoit pas capable de l'avoir composé ; que l'auteur véritable est François Rabelais, et que le susdit Beroalde a trouvé dans un manuscrit inédit de l'auteur de *Pantagruel*, les trésors de malice et d'enjouement répandus dans le *Moyen de Parvenir*.

Si je ne me trompe, voilà bien ce que vous avez pensé démontrer dans votre *Notice préliminaire*. Votre travail est savant, agréable, ingénieux ; je m'en tiens pourtant à la dissertation de La Monnoye. L'auteur des *Noei Bourguignons* alloit, comme M. de Beaufort, son grand chemin, sans barguigner. Avant lui, tous les critiques attribuoient le *Moyen de Par-*

venir à Beroalde de Verville; il a fait comme les précédens critiques. Beroalde, obligé de déterminer sa part dans la publication, s'étoit déclaré le véritable auteur de l'ouvrage, sauf quelques licences ajoutées par de méchans esprits, afin de le rendre criminel : La Monnoye a montré la foi la plus robuste dans l'aveu de Beroalde, et, dans les restrictions il a reconnu le style obligé des priviléges, quand il s'agissoit d'éviter les poursuites de la justice.

Vous, bibliophile, pour justifier vos doutes sur le véritable auteur du *Moyen de Parvenir*, vous nous apprenez que Charles Nodier, notre maître à tous, a bien aussi des scrupules contre Beroalde, et que même il penche en faveur du fougueux réformé Henry Etienne. Laissons-là, je vous prie, l'opinion inédite de Charles Nodier : quand nous la verrons imprimée, il sera temps de nous y soumettre; et du moins, alors, le charme de la lecture compensera le dépit d'avoir eu tort jusque là. Mais, en attendant, vos preuves contre la réclamation de Henry Etienne semblent les plus fortes du monde, et voilà pourquoi je tiens plus que jamais (grâces en soient à vous!) pour la thèse adoptée par La Monnoye. Oui, je persiste à regarder François Beroalde de Verville comme l'auteur, l'unique auteur de ce livre bouffon, embrouillé, ridicule, amusant, obscène, insipide, nommé le *Moyen de Parvenir*.

Mais pourquoi le titre vous paroît-il de hasard ? Il fut donné, dites-vous, au livre, pour détourner les « censures de la Sorbonne et du parlement. » En vérité, je n'y aurois jamais songé. Quel titre meilleur auriez-vous donc trouvé? Cherchez : je vous donne jusqu'à l'an jubilaire de la révolution de juillet, époque où j'espère bien encore vous serrer la main.

Que parlez-vous aussi du parlement et de la Sorbonne ? Il s'agissoit bien de détourner leur censure ! elle étoit, dans tous les cas, bien et dûment acquise au livre. Mais, en choisissant le titre de *Moyen de Parvenir*, on peut, sans craindre de calomnier les intentions de Verville, admettre que le bonhomme espéroit exciter plus vivement l'empressement universel. Or, un heureux expédient pour piquer la curiosité du public ne pouvoit servir à dépister celle de la Sorbonne. Souvenez-vous que l'auteur revient à chaque instant sur les excellens *Moyens de Parvenir* offerts à ceux qui voudront bien acheter son volume ; il a fait plus de mille retours à son inappréciable recette. Rentrez donc, je vous prie, cette belle imagination dans votre gibecière.

Quant au livre en lui-même, il m'en coûte peu d'avouer qu'on n'en reconnoît pas le modèle dans les autres romans de Beroalde de Verville ; mais aussi bien, les *Contes de la reine de Navarre* ne ressemblent guère à toutes les autres compositions de la sœur de François Ier ; car Marguerite avoit, en riant, tout autrement bonne grâce qu'en allant au prêche, en écoutant ses professeurs de grec, ou bien en suivant le mouvement des affaires politiques.

Et Boccace ? le *Philocope*, la *Théséide* et la *Généalogie des Dieux* vous mettront-ils sur la trace du Décaméron ? Comme Beroalde, Boccace a publié nombre de livres savans, sérieux, diffus, pédantesques, illisibles : allez-vous en conclure que Boccace n'a pas composé des contes charmans, et que, par conséquent, il a dû profiter de l'heureuse découverte d'un manuscrit oublié de Pogge ? Ce Pogge lui-même donneroit matière à de pareilles suppositions. Dans le même ordre d'idées, Bonaventure Desperiers aura

fait l'Heptameron, ou Marguerite de Navarre aura composé les *Joyeux devis*. Mais sérieusement je croirai tout cela avant de me rendre à l'argumentation suivante : Le *Moyen de Parvenir*, toujours regardé comme l'ouvrage de François Beroalde, et reconnu par Beroalde, n'est pas de Beroalde ; il fut publié pour la première fois cinquante ans après la mort de Rabelais ; mais comme il offre certains rapports de style et de composition avec le Pantagruel, Rabelais est le véritable auteur du *Moyen de Parvenir*.

Et quels sont donc les points de ressemblance entre les deux ouvrages? Vous conviendrez d'abord, qu'on trouve dans le *Pantagruel*, dans l'*Heptaméron* et dans le *Décaméron*, des qualités parfaitement étrangères au *Moyen de Parvenir*. La première de toutes ces qualités se rapporte à l'arrangement, à la composition. Or, les préambules de Boccace et de Marguerite sont des merveilles d'enjouement, de malice et de naturel. Là, chaque récit prend un nouveau charme de la situation et du caractère du conteur. Dans Boccace, un peintre de nos jours a trouvé le sujet d'un délicieux tableau que Marguerite auroit pu tout aussi facilement inspirer, et quant à Rabelais, jamais on ne pourra trop louer les prologues de ses livres ; ils forment quatre chefs-d'œuvre (1) supérieurs à tout ce que je connois de la littérature françoise au XVIe siècle. Mais quel profit tirerez-vous jamais de l'introduction du *Moyen de Parvenir ?* Je veux que le langage en soit correct ; cette pureté de diction ne couvrira pas le vuide intolérable de la pensée. Voyez quel lourd badinage, quels incessans retours sur la

(1) Je suis convaincu que le dernier livre de *Pantagruel* n'est pas de Rabelais.

même proposition ! Dès que cet homme ne raconte pas, il s'entortille, il bégaie, il radote, il nous fait bondir d'impatience. Oui, Beroalde, ton livre est une merveille : mais as-tu besoin de cinquante pages pour me l'apprendre? Vingt fois j'ai vainement tenté de dépasser tes vingt premiers chapitres; mais je dormois en entendant rabâcher que j'allois prodigieusement m'amuser. Or, je ne suis point du tout frappé de l'analogie de ces préambules avec le court, nerveux et incomparable *prologue* du *Gargantua* ou du *Pantagruel*. Je lis bien, dans le quatorzième chapitre de Beroalde, cette phrase, à propos du costume d'un jeune clerc : « Il avoit « une soutane; soutane est un vêtement ; vêtement est un accoutrement; accoutrement est ce dont on s'habille : il étoit « donc habillé d'une soutane. » Je confesse de grand cœur que la forme est prise ici de Rabelais : « *Goudebillaux* sont grasses trippes de coiraux, coiraux sont bœufs engraissés à la crèche et prés Guimaulx, prés Guimaulx sont prés qui portent herbe deux fois l'an. » Mais, de votre côté, vous confesserez bien que si la forme est de Rabelais, l'application est uniquement du Beroalde. La définition de l'*Auteur françois* est juste et nécessaire dans son badinage : celles de Beroalde sont insipides, dépourvues de portée comme de prétexte : c'est l'âne voulant imiter le petit chien. Et vous voulez, cher bibliophile, nous donner à prendre l'un pour l'autre ! Non pas, s'il vous plaît. Vous vous rigolleriez trop de nous, dans le fin fond de votre conscience.

Beroalde nous permet de respirer à partir de son premier gros mot. Je suppose donc que pour la rédaction du *Moyen de Parvenir*, chaque jour lui amenoit le butin de plusieurs contes ou réparties. Attentif aux

entretiens des carrefours et des joyeuses compagnies, le bon chanoine écrivoit le soir, avant d'éteindre son lumignon, ce qu'il avoit le jour entendu dire, et quand il eut de la sorte recueilli la matière d'un volume, il avertit son imprimeur. La difficulté étoit de donner à ces enfans de deux mille pères un air de famille; difficulté bien au dessus des forces de Beroalde. Aussi ne peut-on voir de plus mauvais assemblage. Peu nous importe que Platon, comme vous paroissez le croire, représente un commentateur de Platon, Bede, un éditeur de Bede, etc., etc., ces commentateurs et ces éditeurs n'ont rien de commun avec les pensées qu'on leur prête, et si l'auteur eût ouvert un dictionnaire biographique pour en tirer les cinquante premiers noms, ils seroient tout aussi reconnoissables que les personnages dont il a pris l'enseigne.

Beroalde surtout fait pitié dans la misère de ses inductions. Vous vous rappelez, mon cher ami, ce beau conteur de société, forcé de payer ses dîners en historiettes : il arrivoit un jour la mémoire remplie d'un récit piquant, joyeux et court, trois qualités suprêmes : ce récit, il l'avoit encore embelli, partant il s'en promettoit merveille. Cependant la politique, la religion, que sais-je ? le recensement et les fortifications de Paris préoccupoient l'assemblée. Nul interstice pour glisser la charmante anecdote. Enfin, las de guetter l'occasion : « Oh! oh! s'écrie-t-il, « j'entends quelque chose !... c'est un coup de fusil ! « — Vous riez, l'abbé ! jamais un plus grand silence « autour de nous. — Cela est sigulier, j'ai cru enten- « dre..... Cela me rappelle une histoire, etc., » et l'histoire fut racontée. Beroalde a tout justement l'imagination de notre abbé. Peu lui importe l'oppor-

tunité, la convenance; il faut qu'il entasse contes sur contes. D'ailleurs avec un grain de génie, ou si vous l'aimez mieux de méchanceté, il eût aisément tiré parti de son heureux cadre : comme d'Aubigné, Tallemant ou Brantôme, il nous eût raconté non pas tous les contes qui depuis dix siècles faisoient le bonheur des écoliers et des ivrognes, mais la litanie des scandales inédits qui formeront, dans tous les temps, la chronique secrète de la cour et de la ville. Le recueil des récits les plus saugrenus seroit alors venu en aide à l'histoire des mœurs contemporaines. Mais retournez tous les feuillets du *Moyen de Parvenir*, vous n'y reconnoîtrez rien de particulier à la société du XVI[e] siècle : seulement des rencontres que Pogge, Bebelius ou l'auteur des *Cent Nouvelles* auroient pu tout aussi bien enregistrer que Beroalde de Verville.

Quel est donc le mérite du *Moyen de Parvenir?* Une façon de conter rapide et plaisante ; un cynisme original dans sa grossièreté burlesque ; un style (à part les préambules) dégagé de pédanterie, pur de toutes citations doctorales : sur chaque propos joyeux on reconnoît le cachet des parades du Pont-Neuf, mieux imprimé que sur le livre de Rabelais lui-même, ce grand maître des facéties. Il faut aussi tenir compte à Beroalde de l'innocence de son obscénité. Ce n'est pas un professeur de débauche, d'irreligion ou de révolte ; il n'est à Rome, à Genève, au roi de France, à la ligue, ni à l'Espagne ; ses calembredaines frappent à l'aveuglette et ne révèlent aucune arrière-pensée ; Beroalde n'est pas si coupable, grand Dieu ! Aussi le *Moyen de Parvenir*, s'il donne fréquemment de l'impatience, a-t-il le secret de calmer toutes les passions bilieuses et violentes. Sans doute on a peine à comprendre le robuste courage dont l'auteur a fait

preuve en recueillant tant d'impertinences; mais, après tout, on rit, on éclate, on lui pardonne; en fermant le livre et les yeux, on n'emporte pas un levain de rancune contre le roi, l'église ou les catégories sociales, et pour une compilation de quolibets, c'est là du moins un mérite aussi précieux que rarissime.

Mon cher bibliophile, cette insouciance de vues ne doit rien à l'imitation de François Rabelais, lui dont tous les coups portent, lui dont toutes les blessures sont préméditées et mortelles. Jamais le chantre de Gargantua ne laisse en repos ses trois grands ennemis: les moines, le parlement, le pape. Et cependant quelle ingratitude! il avoit été moine, il avoit été bien accueilli du saint père, et toujours il s'étoit soustrait à la juste répression des Rominagrobis. Puis, Rabelais (osons le dire, quoi qu'il puisse arriver), est souvent pédant jusqu'à l'excès : médiocrement docte (1), il affecte la prétention de parler de tout et de n'ignorer de rien; il ferraille avec les termes de marine, d'alchymie, d'architecture, de guerre, de jurisprudence et de théologie. De tout cela Beroalde n'en prend aucun soin. Comment donc reconnoissez-vous *Gargantua* dans le *Moyen de Parvenir* ?

Mais enfin j'admets une évidente analogie: ce n'est pas assez pour me décider à transporter à Rabelais le livre de Beroalde. Ici, permettez-moi, cher Jacob, un rapprochement dont je vous laisserai juge.

La postérité trouvera (du moins je l'espère) plusieurs romans ingénieux et d'excellens morceaux de poésie sous le nom de Paul Jacob; elle tiendra la

(1) Les trois quarts de l'érudition dont on fait honneur à Rabelais sont pris de deux anciens : Aulu-Gelle et Pline. Encore avoit-il étudié ce dernier, plutôt en médecin qu'en homme de lettres.

facilité, le talent de cet écrivain en grande recommandation ; en un mot elle placera sans hésitation le Bibliophile au nombre des meilleurs romanciers de notre temps. Mais quand elle portera son attention sur quatre volumes de l'*Histoire du* XVIe *siècle*, publiés sous le même nom, ne sera-t-elle pas, comme nous, frappée d'un certain contraste entre ce dernier ouvrage et les autres livres du même écrivain ? Quoi ! tant de gravité, tant de sérieuses recherches, un sentiment de l'histoire aussi exquis chez l'auteur de tous ces paradoxes jetés au monde comme pour se railler de lui ! Alors, de contester l'histoire du XVIe siècle au paradoxal auteur des Recherches sur le Masque de fer, sur Louis XIV, Louis XVI, le cardinal Dubois, Gabrielle d'Estrées, etc., etc. ! Alors, de prétendre que le premier de ces ouvrages est un larcin fait à Tillemont, attendu la ressemblance qui existe entre la manière de l'historien de saint Louis et la manière de l'historien du XVIe siècle.

Mon cher maître, quand vous prétendez aujourd'hui que l'analogie de forme et de style suffit pour prouver que Beroalde s'est approprié le manuscrit de Rabelais, vous êtes tout aussi fondé en raison que le seroit la postérité dans le cas allégué. A ceux qui vous refuseront l'*Histoire du* XVIe *siècle*, on demandera la preuve que Tillemont ait composé, sous le même nom, un livre qu'on n'a pas retrouvé; on demandera quels indices permettroient de suivre la trace du manuscrit jusqu'au cabinet du bibliophile. Et pour ce qui touche à Beroalde, on veut aujourd'hui savoir comment ce chanoine de Tours, qui florissoit ou fleurissoit cinquante ans après Rabelais, a pu s'emparer d'un manuscrit du fameux curé de Meudon.

Ici vous commencez par vous citer vous-même. C'est fort bien, mais ce n'est pas tout, comme auroit dit Olivier Maillard. Nous vous écoutons : « On « avoit attribué à Rabelais certains livres infames « qui n'étoient pas de lui ou qui lui avoient été dé- « robés entre ses manuscrits, *ainsi que* les fragmens « du IVe livre, qu'on publia sans son aveu. Il pro- « testa toujours contre ces *publications* furtives. » (Bullet. du Bibliophile, p. 637.)

Passez-moi une parenthèse. Vous avez, certes, le droit de vous citer; mais enfin, je lis le même passage, dans votre curieuse *Notice historique sur Rabelais*, avec une petite variante : « *Il paroîtroit ce-* « *pendant que* l'on avoit attribué à Rabelais certains « livres infames qui n'étoient pas de lui ou qui lui « avoient été dérobés entre ses manuscrits, *comme* « les fragmens du IVe livre, etc. Vous me trouverez bien chicaneur, mais enfin le *comme* ne me semble pas avoir exactement la valeur de l'*ainsi que*. Cette supposition de livres infames dérobés à Rabelais n'est d'ailleurs fondée que sur l'autorité d'un Privilége : or, en cas semblable, les Priviléges ne prouvent rien du tout; c'est là, du moins, l'avis de Bernard de la Monnoye. Voltaire n'a-t-il pas, toute sa vie, proclamé la même chose à des censeurs qui faisoient semblant de l'écouter et qui ne le croyoient pas le moins du monde. Il en étoit de même de Rabelais.

Je poursuis votre argumentation : « Quels étoient « ces livres «*faux* et infames, imprimés sous son nom, « *ou colportés manuscrits à la cour?*» Je vous arrête encore. Où voyez-vous que Rabelais ait jamais parlé de manuscrits colportés à la cour sous son nom? Il parle, et vous aviez seulement parlé d'après lui,

jusqu'à présent, de livres imprimés : la distinction n'est pas indifférente. Il est vrai que vous citez ensuite une lettre *inédite* de Martial Roger de Limoges, signalant deux livres de *Lucianistées* et d'*Icadistées*, sortis *ex cerebro saturnino*, et que l'on attribuoit à Rabelais ; mais vous ne pouvez en tirer la moindre conséquence contre le *Moyen de Parvenir*. Comme tout porte à le croire, et comme le croyoit Antoine Leroy, garant de Martial Roger, il ne s'agit ici que des deux derniers livres de *Pantagruel;* et si, pourtant, Martial avoit en vue tout autre livre, ce livre étoit encore un ouvrage imprimé dès l'année 1540. Quel lien pourrez-vous donc former entre un ouvrage *en deux livres* imprimés dès le milieu du XVIe siècle, et un manuscrit que l'on auroit volé à Rabelais, qui seroit demeuré inédit jusqu'en 1600, et que seul entre tous Beroalde auroit connu, possédé, publié sous son nom, *en un seul livre*, sous le titre de *Moyen de Parvenir?*

Voilà toutes vos preuves contre notre pauvre Beroalde : pardonnez-moi de les estimer un peu bien légères ; cependant, telles qu'elles sont, vous trouvez encore le moyen d'en diminuer la consistance en ajoutant, un peu plus loin, que « les *Songes drolatiques* de Rabelais n'étoient que des portraits allégoriques dans le genre grotesque, et qui se rapportoient peut-être aux *Lucianistées* et aux *Icadistées* qu'on ne possédoit plus. »

Si les *Songes drolatiques* ont été dessinés pour ces prétendues *Lucianistées*, ils ne l'ont pas été certainement pour le *Moyen de Parvenir*. Autant vaudroit en faire l'application à l'*Ahasverus*, de M. Quinet, ou bien à la *Pucelle* de Chapelain. Les *Lucianistées* et le *Moyen de Parvenir* ne sont donc pas le même ouvrage.

« Je suppose, dites-vous, qu'une copie de ces li-
« vres *infames* (attribués à Rabelais) fut conservée
« dans la bibliothèque que le savant Mathieu Be-
« roalde avoit formée à Agen. » Vous ne supposez que cela, mon cher maître? En vérité, vous êtes trop réservé. Il vous faut encore supposer : 1° que ces livres étoient jusque là demeurés inédits; 2° que Mathieu Beroalde avoit laissé le petit nombre de ses manuscrits conservés (1) à François Beroalde; 3° que dans ce petit nombre de manuscrits se trouvoient les prétendues *Lucianistées* et *Icadistées;* 4° que Beroalde eut l'esprit de les cacher à tout le monde, et de les publier vingt ans après la mort de son père, sans que personne devinât le larcin ou réclamât contre le voleur. Voilà bien des suppositions, n'est-ce pas? si elles ne sont pas fondées, au moins ne sont-elles pas fort bien trouvées. Mais enfin elles sont nécessaires à l'échafaudage de votre système rabelaisien. Pour vous donner le change, je suppose à mon tour que monsieur votre père recueillit dans son cabinet un manuscrit de Tillemont sur le XVIe siècle, et cela me suffira, comme l'hypothèse de la propriété de Mathieu Beroalde vous a suffi tout à l'heure.

Ce n'est pas ainsi, mon cher maître, que nous pouvons espérer d'agrandir le cercle de la critique littéraire. Résumons en peu de mots les faits que je regarde comme incontestables. Le *Moyen de Parvenir* est un vaste recueil de facéties, de rébus et de rencontres licentieuses. Le fond n'en appartient ni à Beroalde, ni à Rabelais, ni à Pogge. Beroalde a

(1) « Mathieu Beroalde » dit La Monnoye « avoit des livres « rares et exquis, la plupart vendus et dispersés après sa « mort. »

pourtant le mérite d'avoir rassemblé tous ces lambeaux orduriers et d'en avoir formé une espèce de tissu grossier. Dans cette œuvre, il s'est aidé des chantres de son église, des soldats, des paysans et des filles publiques de sa province; mais enfin il n'a volé le manuscrit de personne. A lui seul, Beroalde de Verville, chanoine de Tours, l'honneur et la honte, le privilége et l'ignominie d'avoir rédigé le livre intitulé par lui *Moyen de Parvenir*, ce livre dont vous allez, mon cher bibliophile, offrir une nouvelle édition complètement expurgée — de l'ancienne orthographe. Ne laissez pas cependant de boire frais et de vous réjouir,

Pour ce que rire est le propre de l'homme.

Paulin Paris,

de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres.

LXXV. — CHAPITRE.

Vous me faites souvenir d'un voyage que nous fîmes en Espaigne, l'année que l'empereur devint fou [1]. Je pense qu'Espaigne, c'est à dire : *Espargne*, *i*, pour *r*, comme il est écrit ès prologues des Institutions de droit [2]. Étant avec ces magnifiques, ils nous festoyèrent aussi magnifiquement, et le tout, de paroles. Je ne vis jamais tant de banquets de paraphrases ; les paroles y étoient apprêtées en toutes sortes ; il y en avoit de couvertes, en mode de pâtés de venaison ; il y en avoit de rassises, pour manger avec du pain frais : le menu étoit de ces petites paroles, syllabes et lettres que l'on mange en poésie et en prose. Certainement, ils nous en firent bonne chère ; mais cela pourtant nous passoit apostrophiquement par la bouche. Les confitures et le dessert étoient révérences; et, pour la bonne bouche, nous eûmes le mot du guet, et le mot pour rire. Voilà comment nous fûmes traités, avec belle eau fraîche, si nous en voulions. Cela étoit mal au ventre. (Ils ne nous traitèrent pas, comme le mercier de Loches faisoit sa femme. Sa mère lui dit : « Mon ami, traitez-la bien *doucement.* » Vraiment, il le faisoit ; il lui bailloit des *oussemens* [3]. Ainsi les sages-femmes l'entendent, quand elles disent aux premières grosses [4] des autres : « Consolez-vous, ma mie, il en sortira plus *doucement* qu'il n'y a entré. ») Or, nous fûmes bien arrivés auprès de la bonne eau d'Espaigne. Vraiment, si jamais je refais ma Cosmographie [5], je ferai telle description de ce

[1] Vers 1554, lorsque Charles-Quint abdiqua en faveur de son fils Philippe, pour se retirer dans le monastère de Saint-Just, où il ne fut plus qu'un moine absorbé dans les pratiques de dévotion et livré quelquefois à des travaux de mécanique et de jardinage, jusqu'à sa mort, en 1558. *L'année que l'empereur devint fou* est peut-être celle-là même, où il voulut, vivant, assister à ses funérailles.

[2] Ce passage a-t-il rapport à une faute d'impression singulière qui se trouverait dans la préface d'un livre de droit ? Mais quel est ce livre ? Une traduction des Instituts (*Institutiones*) de Justinien ? l'*Institution du droit françois*, par Coquille. Paris, 1612; in-4° ?

[3] On prononçait ainsi *ossements.*

[4] Pour *grossesses.*

[5] *Cosmographia universalis*, Bâle, 1544, in-f°, en allemand et en latin;

pays-là, que l'on croira aisément que les peuples y sont enragés.

APICIUS. Mais, à propos d'eau, quand un homme entre où l'on dîne, lequel est le plus excellent, si on lui présente de l'eau ou du vin?

LE BONHOMME. C'est à ce coup, que l'on connoîtra vos bons esprits. O la belle proposition ! ô le beau problème notable, qui fut débattu au concile des *trois dixaines* [1] Or, boivez, pour décider cette affaire.

APICIUS. Quant à moi, pour le premier, j'en dirai ma ratelée, et ce, d'autant que j'ai un beau nom. Et, pour vous amuser un peu, qui sont les deux noms les plus mauvais à un homme? (Vous êtes quinaud [2] ; vous êtes *quarante fesses* [3].) C'est *Guillaume* et *Gautier*, pource que l'on dit aux gens de noces: «Venez, mes amis; mais ne m'amenez ni Gautier, ni Guillaume [4]. » En avez-vous? Or, quand j'irai où l'on dîne, je serai bien aise que l'on me présente de l'eau. L'eau, en ce temps-là, c'est le juste parfait symbole d'honneur et de profit à venir ; c'est signe qu'il se faut laver, et se mettre plus près de la table que l'on pourra, et surtout vers le milieu. Le vin a sa vérité quant et soi ; c'est fait, il ne prophétise rien : l'eau prophétise le dîner ; le vin, ayant été présenté et pris, signifie : « Boivez, et vous en allez ! » Ainsi, par l'eau, est représentée la jouissance future et abondance ; par ce peu de vin, est montrée une dayée [5] de commodité qui se passe vite. Ainsi l'eau présentée alors représente le mystère dînatoire ; et le vin dit congé. On baille de l'eau, pour

compilation autrefois estimée, traduite dans toutes les langues, et souvent réimprimée.

[1] C'est-à-dire, le Concile de Trente.

[2] Confus, honteux.

[3] C'est-à-dire, *vaincu*, par équivoque.

[4] Gautier-Garguille et Gros-Guillaume étaient deux comédiens de tréteaux, fameux alors par leurs bouffonneries et leurs épigrammes. Antérieurement, comme on le voit dans la farce de Patelin, *Guillaume* se disait d'un sot, d'un homme de rien, d'un personnage ridicule.

[5] Nous ignorons absolument le sens de ce mot, qui paraît mal écrit, mais que nous ne saurions rétablir, à moins que ce ne soit *daillée*, moisson fauchée. *Dail* signifiait une *faux*.

disposer l'appétit, non pas seulement pour laver les mains[1]; aussi, qu'en est-il besoin? Il ne faudroit, si cela étoit nécessaire, mouiller seulement que le bout des doigts ; on ne met pas la soupe dans le creux de la main : ce lavement est donc pour exciter l'appétit ; la main est la figure du foie, et son rapport unique et formel : laquelle, mouillée, donne au foie une vertu cuisante. Voyez, je vous prie, les poissonnières, lesquelles, pour avoir toujours la main en l'eau et le feu au cul, ont les joues vermeilles ; elles sont gaillardes, aiment le bon vin, toujours étant en appétit. Voilà des points secrets de la très-profonde sagesse.

DIOGÈNE. Que males mules[2] aient ces philosophes foireux qui ne font qu'ânonner! je les envoyerai à mon métayer et à ses gens. Il y a plus de mille ans que le conte en est fait; mais on l'a mal retenu. La fille de ce métayer apporta des prunes à notre femme, qui lui dit : « Il n'en falloit point, ma mie. — C'est votre gresse[3], mademoiselle ; prenez-les, s'il vous plaît ; aussi bien, nos pourceaux n'en veulent point. » L'après-dînée, celle de chez nous rencontra la mère de cette fille, à laquelle elle dit ce que sa fille lui avoit dit : « Ardez ! répondit-elle, mademoiselle, elle dit vrai ; ces méchants pourceaux aiment mieux manger la merde. » Sur le soir, je rencontre le bonhomme, auquel je conte le tout. « Pardé ! monsieur, dit-il, ce sont bêtes ; leur bouche est en paroles aussi honnête que le trou de mon cul. »

ANTIPHON. Appelez-vous cela des paroles couvertes? Je crois qu'il les faut servir à couvert, de peur qu'elles ne s'éventent.

DIOGÈNE. Si vous avez peur qu'elles ne s'éventent, avalez-les vitement, et faites comme en Italie : baillez-leur du plat de la langue.

HORACE. Si j'eusse su cela, j'eusse bu, et eusse pris congé.

QUINTILIEN. Comme quoi? Est-ce selon que le prononça le président gascon? L'appelant, voyant sa partie ne comparoître pas, demanda congé. « Je demande congé, messieurs. » Le président, ayant recueilli le conseil, chacun ayant dit : *congé ;* il

[1] Au commencement du repas, on présentait l'aiguière aux convives, qui se lavaient les mains avant de s'asseoir à table.

[2] Engelures aux talons.

[3] Pour *sauf votre grâce.*

prononça : « Qu'il s'en aille ! » Il y eut un chaste abbé qui l'alla voir, et lui présenta son frère, lui disant : « Monsieur, je vous supplie de faire cette faveur à mon frère, de le tenir pour votre serviteur. — Quoi ! faveur ! dit-il; je ne fais point de faveur; je fais justice. »

LAERTIUS. Je me souviens qu'étant à Paris; chez un conseiller, j'ouïs un bon apophthegme. Il y avoit un bon paysan, qui avoit gagné son procès, et étoit allé parler à son procureur, qui lui avoit donné avis d'aller voir ce conseiller qui avoit été rapporteur, afin qu'il le remerciât. Ce bonhomme, allant, pensoit en lui-même, que possible il lui faudroit encore donner quelque chose; toutefois, il s'assura qu'il auroit tant de conscience, qu'il ne lui demanderoit plus rien, vu que, pour payer les épices, il avoit même été contraint de vendre sa vache, seul reste de son bien. Le pauvre homme vint saluer monsieur son rapporteur, qui lui dit : « Mon ami, je vous sais bon gré de m'être venu voir; je prends plaisir à m'employer pour les gens de bien; remerciez Dieu, que vous avez eu tel, qui vous a conservé votre droit. » Or, il y avoit, en la même salle, un peintre qui faisoit une chasse en un paysage, où il y avoit plusieurs sortes d'animaux, que ce paysan se mit à regarder. Le conseiller lui dit : « Que regardez-vous là, bonhomme ? — Je regarde si, entre tant de bêtes qu'on vous donne, ou qu'on emploie pour vous apporter de l'argent, je ne verrai point ma vache; au moins, que la moitié y fût, pource que vous l'avez bien eue et davantage. »

Ainsi que Laërtius parloit, voilà que la petite chienne de Madame, qui demandoit à manger, aboie et le fâche; il étoit assez près, et lui cria : « Paix, petite vilaine, petite putain ! Voyez-vous un peu que cette petite vesse fait de bruit ! »

Ce que voyant, notre CURÉ va dire : « Je m'ébahis que ce philosophe n'a honte de donner le nom d'une personne, et le surnom d'une chrétienne à une chienne. »

L'AUTRE [1]. C'étoit lui qui, prêchant, disoit: «Enfants, apprenez

[1] Nous avons ajouté le nom de cet interlocuteur, représentant l'auteur lui-même, afin de donner un sens à tout ce qui suit, jusqu'à la réplique de Marot.

la patenôtre et l'*Ave* à vos père et mère. » Il étoit des enfants de Moulins, auxquels on frotte le cas de beurre, quand ils sont malades. La fille d'un marchand de Lyon, qui s'étoit retirée à Genève, de peur de jeûner en carême, en fut punie, d'autant que, mangeant d'une bonne truite, une arête lui demeura à la gorge. Hélas ! elle étoit fille unique, uniquement aimée. On courut aux remèdes. Médecins, chirurgiens, apothicaires, alquemistes, empiriques, sorciers, charlatans, secrétaires et bimbelotiers de drogues furent appelés; mais on n'y pouvoit remédier. Déjà l'arête, ainsi passée, l'ulcéroit; et il y avoit crainte qu'elle n'en mourût avec douleurs. Il passa par là un vieil homme, qui, ayant ouï le bruit et la pitié, fut ému de compassion : il entra en la salle, fit faire un grand feu, et fit apporter une livre de beurre; puis, ayant fait sortir tout le monde, prit cette fille sur ses genoux, s'étant assis comme une nourrice, et lui montra le cul au feu, lequel, muni de deux belles grosses fesses rebondies, il graissoit de ce beurre. L'opération en fut merveilleuse, d'autant qu'aussitôt l'arête fut avalée, et la fille guérie; *et hoc certo certius.*

MAROT. Je ne sais pourquoi vous nous dites cela; vous ne faites que nous mettre en goût.

LXXVI. — CONSISTOIRE.

J'aimerois mieux dépuceler une gueuse, que d'avoir le reste d'un roi : toutefois, à cause de ce que ce jaseur vient de dire, je suis tout dégoûté. Cela m'a fait souvenir que je n'ai point d'appétit.

LOUVET. Pargoi! mon ami, si tu es tant dégoûté, je te prie et conseille de te faire procureur; et alors tu mangeras à toutes mains, jusques aux os.

MAROT. Je pourrois manger autant que douze, que je ne m'engraisserois pas.

LOUVET. Vraiment, tu n'as garde : comment engraisserois-tu, vu que tu chies tout ce que tu as mangé? A cela, va dire un chien couchant de lèchefrite : « Quelle prodigieuse invention! »

MAROT. Qu'est-ce là? Quel animal nouveau?

LOUVET. C'est un moine de cuisine; *aliàs* un boute-cul, qui va dire qu'ordinairement on chie au prix que l'on mange.

LE BONHOMME. Que vous êtes sale! Laissez ces paroles. Vraiment, si j'eusse été le maître, vous n'en eussiez pas ainsi dit; et en ai laissé passer, pource que je m'amusois à faire mon état, qui est de considérer vos actions.

CICÉRON. Ne vous trompez pas, monsieur mon ami; les paroles ne sont point sales; il n'y a que l'intelligence. Quand vous orrez une parole, recevez-la, et la portez à une belle intelligence; et lors elle sera belle, nette et pure. Mais cela fâche les oreilles? Si les oreilles étoient pures et nettes, cela ne les incommoderoit point. Un étron incommode-t-il le soleil, bien que ses rayons s'y jettent? Sachez aussi, mon père *se puisse tuer*[1], que, si on ôtoit ces paroles d'ici, ce banquet seroit imparfait. Seriez-vous bien aise que l'on vous ôtât le cul, pource qu'il est puant, et ce, jusqu'à la mort? Vous seriez un bel homme, sans cul! Il faut suivre Nature, ainsi notre discours le suit. Et, si vous vous scandalisez, oyez une prophétie que j'ai apprise dans l'abbaye des grottes de Memphis. « Moines, prêtres, ministres, « etc., présidents, conseillers, avocats, etc., marchands, ouvriers, « artisans, etc., de quelque état, qualité et condition qu'ils soient, « qui diront mal des mémoires du MOYEN DE PARVENIR, seront « atteints et convaincus de tous crimes que la sottise embrasse, « que l'imprudence couve, et l'hypocrisie nourrit, etc. » Avez-vous ouï cela? Si vous oyez un mot qui vous fâche, dites que vous ne l'entendez pas, ainsi que je l'enseigne aux sages filles de la cour: « Ma mie, si vous oyez parler de ceci ou cela, ou de ficher sans pic, dites que vous n'y entendez rien, et n'en faites aucun semblant, d'autant que, si vous vous fâchez, quand on dira des paroles de fouaillerie, on dira que vous les entendez, ce qui seroit honteux. » Avez-vous ouï, encore un coup, monsieur mon ami? Or donc, soyez sage, et faites votre état.

HÉRODOTE. J'y suimes[2]. Il étoit un beau barbier.....

[1] C'est la seconde fois que nous trouvons cette équivoque consonnante, ou peut-être cette anagramme sur le nom du *Bonhomme;* mais elle est encore pour nous aussi peu intelligible.

[2] Pour *j'y suis,* barbarisme imaginé sans doute pour en critiquer un au-

CÉSAR. Pourquoi dit-on *glorieux barbier?*

HÉRODOTE. Pource qu'il vous coupera bien le poil du cul, sans en être honteux.

DIOGÈNE. Et si je n'avois point de poil au cul?

HÉRODOTE. Tu serois comme les femmes.

DIOGÈNE. Et dà, pourquoi? Est-ce que les femmes n'ont point de poil au cul?

HÉRODOTE. Grosse pécore, grand âne que tu es, fils d'un coq de Ludonnois, ne sais-tu pas : *fronte capillata est, sed post Occasio calva.* En voilà la raison (il faut que je fasse le prêcheur, que j'interprète mon latin): c'est pource que la Fortune a du poil au front; c'est là où il faut la prendre : entre les deux gros orteils des femmes, il faut, il faut se prendre là, pource qu'il n'y a point de poil derrière.

MADAME. La la, à ce barbier?

HÉRODOTE. Par mon serment, sans jurer, je pense que je l'oublions, tant vous êtes folle. Ce barbier aimoit très-ardemment une sienne voisine, femme d'un mercier; et avoit le mot du guet avec elle [1] : il ne falloit que trouver le moyen et l'occasion (voilà adapter les mots! je parle aux doctes). Il n'y a gens qui soient moins cocus que merciers demeurant en boutique; pource que toujours leurs femmes sont présentes, et ils leur sont présents.

ULDRIC. Mais encore, avant que passer outre, monsieur le notaire, je vous demande, pourquoi est-ce qu'on se marie?

ARCHIMÈDE. Or, regardez : je vous le dirai sur ces quatre doigts, ayant le pouce en la main. Le premier doigt, qui est index, *nota ;* on se marie, pour avoir une femme. Le second, pour avoir de l'argent. Le troisième, pour avoir du plaisir. Le petit doigt, pour avoir des enfants : aussi est-ce là que les Gyptiens et les Bomians [2] les trouvent marqués. Or çà, mon frère, regarde les deux doigts du milieu, et les vois baissés? c'est signe que le plaisir se passe, l'argent s'en va. Vois ces deux doigts restés

tre alors très-répandu dans le peuple : *j'y fûmes*, dans le sens de *j'y allai.*

[1] C'est-à-dire, qu'il était secrètement d'intelligence avec elle.

[2] Pour *Égyptiens* et *Bohémiens*, tireurs d'horoscopes, par l'examen des lignes de la main; chiromanciens. D'anciennes éditions portent *Romains*.

debout? ils signifient que la femme et les enfants demeurent avec droit de brancards [1].

HÉRODOTE. Et voilà donc l'usage auquel est sujet, comme tout autre marié, ce mercier, la femme duquel désiroit avidement l'accointance du chirurgien son voisin; mais on ne pouvoit y trouver ordre. Ils s'avisèrent, en parlant à la boutique, les étoffes les séparant, et exécutèrent leur dessein. Voilà ma commère la mercière, qui fait la malade; elle plaint sa tête; elle fait semblant d'avoir des soulèvements de cœur : le mari, tout étonné, envoie quérir maître Pierre; aussitôt qu'il est venu, il la visite. « O mes amis, dit-il, et vous, mon compère, parlant au mari, voilà ma commère qui est bien malade; c'est la contagion [2] : mais il y a moyen. Çà, un peu de vinaigre; vous avez bien fait de venir au-devant; si vous eussiez tardé, il n'y eût plus eu de moyen. Çà, venez ici, apportez cela; ici du feu, là une écuelle; de l'eau, du linge; fermez ces huis un peu; là, parlez bas; des ciseaux; je suis tout étourdi, tant j'ai hâte. » Ainsi faisant l'empêché, il fait un emplâtre fort léger, et dit au mercier : « Mon compère, il faut que vous mettiez cet emplâtre sur le bout de votre membre viril, et que vous le poussiez dans la nature de votre femme. — Quoi! dit le mari, faites votre état, maître Pierre. — Mais c'est votre femme? — Faites votre état, mon ami. » Adonc le barbier mit l'emplâtre sur le bout de son inconvénient, et le porta à la ruelle du lit; mais quand ce fut à ficher, il ôta le linge poissé, qu'il panfichonna en sa pochette, et mit maître cas dans la belouse [3], autrement dit, le trou de service, frais, vif et en bon point; et ainsi guérit madame la mercière; et qu'ainsi en puisse prendre [4] à toutes celles qui le désirent!

[1] Il y avait autrefois une foule de droits royaux, féodaux, seigneuriaux, etc.; mais on n'en trouve aucun qui ait la moindre analogie avec ce *droit de brancard*. L'auteur veut-il dire que l'argent s'en étant allé, la femme et les enfants n'ont plus qu'à se faire porter à l'hôpital sur des brancards; ou bien est-ce un jeu de mots sur *bren;* ou bien faut-il lire *brocards*, etc.

[2] Au seizième siècle, et au commencement du dix-septième, on appelait *contagion* toute espèce de maladie contagieuse ou épidémique, qui se trouvait alors sévèrement surveillée par la police.

[3] Pour *blouse*.

[4] Dans le sens de *arriver, advenir*.

LXXVII. — COMMITTIMUS.

Il en prit autrement à un petit barbier de Vendôme. Monsieur le médecin Taillerie menoit en pratique ce petit chirurgien; et pource qu'il avoit longtemps à être chez la noblesse où il alloit, monsieur le médecin, jà vieillard, menoit sa femme qui étoit encore jeune, que le barbier accompagnoit en trousse. Étant en chemin, le médecin demanda au barbier comme se portoit sa femme. « Vraiment, dit-il, monsieur, il faut qu'elle se porte bien, si elle veut; d'autant que je l'ai approvisionnée six bons coups, cette nuit, sans ce qui s'est fait depuis. » Cela leur servit de risée, tant qu'ils furent arrivés à la noblesse, où ils alloient. Le soir, chacun étant retiré, le médecin devisant avec sa femme, laquelle lui avoit entamé le propos de ce jeune barbier, lui demandant, possible en songeant à ce qu'il avoit dit tantôt, pourquoi il s'en servoit plutôt que d'un autre: « Ma mie, se dit-il, je me sers de lui, pource que je désire qu'il ait sa vie toute gagnée, d'autant qu'il n'a plus que deux ans ou environ à travailler, à cause qu'il paroîtra tout ladre. » Cette réponse fut cause, que la demoiselle s'en dégoûta. Comme ils s'en retournoient, le médecin gaussa sa femme; et ainsi qu'ils furent en un carroi [1], où il y a de grands arbres, il lui dit: « Ma mie, mettez pied à terre; je vous veux baiser entre cul et c... — Mon ami, dit-elle, vous êtes fâcheux. — Non suis; le pied à terre, je le veux. » Étant à bas tous deux, il la prend et la baisa en la bouche, comme au jour de leurs noces; puis, elle dit: « Pourquoi me disiez-vous cela?—Pource que je l'ai fait; ne vous ai-je pas baisée? — Oui. — Ha! ma mie, voilà un ruisseau qui se nomme Cul, et celui-là C..; nous sommes entre-deux. » Ainsi, beaux esprits, voilà de belles paroles; elles sont claires comme eau.

MAHOMET. Comment voudriez-vous faire entre c.. et cul une muraille sèche?

CÉSAR. Je ne sais.

MAHOMET. Il faudroit boire l'eau, et manger le mortier. Achevez.

L'AUTRE. Étant de retour, de fortune, mademoiselle du méde-

[1] Pour *carrefour*.

cin[1] se trouvant chez une commère (c'est là où on cause), vint qu'on parla de maître Claude, ce barbier. «Vraiment, dit cette demoiselle, je suis marrie de son inconvénient; il sera ladre dans deux ans; mon mari me l'a dit.» Cela alla de bouche en bouche, ou de couche en couche, tellement que le barbier le sut, qui, tout scandalisé, vint trouver monsieur le docteur, auquel il fit sa plainte, et demanda s'il l'avoit dit, et pourquoi. «Pource qu'il ne faut pas, vous qui êtes jeune, que vous parliez devant ma femme, en ma présence, de le faire six coups; et soyez sage.»

BEROALTUS. Je connois ce barbier : il est honnête homme; il a fessé un chien[2]; il est Gascon, et a demeuré à Tours, chez un de nos amis. Vraiment, il fit, un jour, un trait notable. Une femme d'honneur étoit malade; et il falloit, au carême, avoir dispense, pour lui faire manger des viandes qui sont interdites en ce saint temps.

ARISTOTE. Mais la cause pourquoi la chair terrestre est-elle plutôt défendue que l'aquatique?

PYTHAGORAS. Mais aussi vous dirai-je : un étron, est-ce chair ou poisson?

ARISTOTE. Il y faudroit goûter; et puis, vous sauriez que, tandis qu'il a le sens chaud, il sera chair; s'il l'a froid, il sera poisson; et vous en soûlez. Ce n'est pas cela. Répondez au prêtre; je vous dirai, c'est pource que la chair f... (et on seroit fou toujours), et le poisson fraie.

NÉRON. Voilà de belles raisons. J'aimerois autant celles de Jannotin, qui dit qu'il faudroit être sergent pour aller en paradis, d'autant que les sergents vont devant. Da, da! Il est bon, s'il n'y avoit que les gens de justice qui allassent en paradis! Et c'est le contraire; et je l'ai vu en la Danse-Macabrée de Fribourg[3], où

[1] C'est-à-dire, la femme du médecin. Dans la bourgeoisie, on appelait *mademoiselle*, une femme mariée, la qualification de *madame* appartenant à la noblesse.

[2] Cette phrase fait sans doute allusion au proverbe : *battre le chien devant le lion*, signifiant : châtier un petit pour un plus grand qui mériterait le châtiment.

[3] Il y avait à Fribourg, comme dans la plupart des villes de Suisse et d'Allemagne, une peinture à fresque représentant la *danse macabre*, c'est-à-dire, la mort personnifiée, faisant *entrer en danse* tous les états de la vie,

les présidents, conseillers, avocats, procureurs et clercs sont par les sergents conduits en enfer; et t'en guette!

BEROALTUS. Or, vela beau cauré[1]! Laissez-les dire, j'achèverai mon discours. Maître Pierre le Grand, petit barbier de Tours, avoit chez lui ce compagnon, qui se tenoit fidèlement à la boutique. Ainsi qu'il fut avisé, ce maître eut un certificat du médecin, afin que l'official, ou grand vicaire (au diable soient-ils, si je me souviens auquel il faut avoir recours, si d'aventure on ne joue deux personnages, comme le maréchal de Ballan[2], qui étoit notaire, et aussi barbier; et quand on le demandoit, il disoit : « Me voulez-vous pour ferrer, ou barber, ou écrire, ou ajourner? » pource que depuis il fut sergent). Le certificat fait par le médecin, le chirurgien le porte chez lui, et dit à son homme : « Va faire signer cela à monsieur l'official ». Le garçon ouït de biais, et pensoit que le maître eût dit: « Va faire une saignée chez monsieur l'official ». Il prend son manteau et ses outils, et y va. Il heurte à la porte; et le neveu de monsieur lui vint ouvrir, auquel il demanda comment se portoit monsieur : « Il se porte fort bien. — Si est-ce qu'il y a ici quelqu'un malade, que mon maître m'a envoyé saigner ; en voilà l'ordonnance ». Le neveu, fort suffisant, vit le papier; et ne pouvant rien connoître, pour faire le savant, dit : « Il faut que ce soit pour moi, d'autant que je suis morfondu; venez, et entrez ». Ce qu'il fit, et le saigna bien et beau. Je m'ébahis qu'il n'en fût mal, mais Dieu fait aide aux innocents, et puis, la risée lui raccoutra le foie. Si le valet fut trompé, le maître le fut aussi. Il vit un vieil paysan, qui se plaignoit d'une douleur en la joue. « O! lui dit-il, viens, je la guarirai, je t'arracherai la dent qui te fait mal.—Pargoi! vous ne sauriez. — Pardienne! si ferai. — Je gage demi-écu que non. — Le voilà; je gage que si. — Or, allons! ». Quand ils furent en la boutique, et que le patient fut sur la chaire, le barbier se met à

tous les rangs et tous les âges, selon cette vieille et poétique allégorie, que le christianisme multipliait sans cesse, pour apprendre aux hommes à mourir avec résignation. (Voyez la *Danse Macabre*, roman historique du bibliophile Jacob.)

[1] Nous ignorons le sens de cette phrase en patois.

[2] C'est un bourg à deux lieues de Tours.

regarder en sa bouche, et n'y trouva aucune dent. « Et qu'est-ce que cela? — C'est que j'ai gagné, dit le pied-gris. Il y a plus de trente ans que je n'ai pas une dent. » Et dis que tu en as, soulier à belles oreilles[1] !

CICÉRON. Je vous reprends ; vous jurez. Êtes-vous des consuls de Tours ?

BEROALTUS. Que voulez-vous dire des consuls de Tours ?

CICÉRON. Rien que bien, sinon que mon compère le sire François[2], je ne dirai pas son surnom, étant consul, condamna un marchand. Le marchand lui dit : « Par Dieu ! vous n'avez pas bien jugé. » Le consul lui dit : « Vous payerez l'amende, par Dieu ! vous avez juré. — Et vous, aussi, dit l'autre. —Ha ! dit le consul, tenez, greffier, voilà mon amende ; recevez la sienne ».

ARNOBE. Cela est aussi bon que le fait de M. de Césarée, évêque portatif[3], qui faisoit sa visite par le diocèse d'un qui l'en avoit prié, et où il avoit autrefois tenu les ordres. Il se trouva qu'il interrogea un prêtre qu'il trouva ignorant. « O ! dit-il, gros bedier, âne que tu es, qui t'a fait prêtre? Qui est le veau d'évêque qui t'a conféré cet ordre ? — C'est vous, monsieur. — Par dépit, bedier, je payerai cent sols d'amende ; et toi, dix francs. Mon secrétaire, faites-vous payer ? »

ARISTOTE. Si c'étoit à moi, je corrigerois bien tous ces abus-là.

ALEXANDRE. O ! oui, vous êtes brave correcteur, comme celui des Bons-Hommes ; *corrector à corrigendo.*

LE BONHOMME. En ma conscience, je le crois ; ils s'arrousent bien le cœur ; je pensois que cela fût hors du monde.

LXXVIII. — REVERS.

ARISTOTE. A ce que je vois, le pays des Sots n'est pas une île ; c'est le monde même, et rien hors d'icelui : ainsi qu'il y a de ces gens-là hors du monde, qui sont de gros veaux, témoin le moine-curé, qui se pensoit paillarder sur le bien-dire à son prône,

[1] Les souliers qu'on portait alors avaient quelquefois des dentelures ou dents autour de l'empeigne.

[2] N'est-ce pas François Beroalde de Verville lui-même, qui a bien pu être juge *consulaire* à Tours avant de devenir chanoine de Saint-Gatien ?

[3] Pour *in partibus.*

annonçant les fêtes qu'il falloit *festiner*, et disoit : « Mes amis, il y a de bonnes fêtes cette semaine, lesquelles pourtant ne sont de commande; l'Église les *fustigera* pour vous. »

BUCHANAN. N'étoit-ce pas lui, qui, au lieu de dire à la leçon : *qui mæchantur cum illâ*, dit : *qui monachantur cum illâ.*

APULÉE. Et que vous faut-il? Vraiment, vous êtes bien cruel de regarder à des paroles, et non à l'intention.

BUCHANAN. Je sais bien pourquoi vous le dites; c'est de peur que je ne parle de votre cousine de Malenoue [1].

NÉRON. Dites donc tout, puisque vous êtes détravé [2] ?

BUCHANAN. Durant la Ligue, il y eut un bruit qui courut (puis qu'il faut ainsi dire), qu'une nonnain de Malenoue avoit eu apparition d'ange. A cette nouvelle, quelques dames des plus grandes firent partie de l'aller voir; ce qu'elles accomplirent. Étant là avec elle, oyant discourir des merveilles de cet ange, elles étoient en extase de douceur; et comme cette fille les voyoit ainsi transportées d'aise, elle leur amplifioit son discours du reste de la merveille, puis ajouta : « J'étois si contente, madame, que jamais tant, ni plus. C'étoit le plus beau l'ange du monde; et puis, quand ce beau l'ange fut sorti, toute ma chambre étoit si embaumée, que c'étoit merveille, tant elle sentoit l'*usc*, et le *membre vert et gris* [3] ».

CÉSAR. Quel ange! Je gage que c'étoit un esprit *vital.*

BUCHANAN. Comme vous dites. Au moins, souvenez-vous de dame Catherine, qui, oyant parler de sa maîtresse que l'on pensoit qui fût morte, et que le médecin disoit que les esprits vitaux y étoient encore tous ; elle répliqua :« Je ne dis que cela ne fût, si c'étoit à un homme; mais à une femme, ce sont les esprits c..-naux ».

CÉSAR. Je ne sais quels esprits, si vous ne l'entendez à l'antique, que l'engin [4] et l'esprit sont tout un; ainsi que le pratiqua la

[1] Ou plutôt Malnoue, ou Notre-Dame de Flourel, abbaye de l'ordre de saint Benoît, en Brie.

[2] Délibéré, libre.

[3] Pour *musc* et *ambre vert et gris.*

[4] *Engin, ingenium,* qui signifie *esprit* dans la vieille langue, avait en outre une foule d'acceptions.

chambrière d'une veuve. Je vous assure que cette garce étoit jolie, mais un peu follette; sur quoi, sa maîtresse lui disoit toujours qu'elle n'avoit point d'esprit. Or, est-il qu'il y avoit un jambon à la cheminée; et cette fille, le voyant là si longtemps, s'en ennuyoit; elle demanda à madame, si elle le mettroit cuire : « Non, dit-elle, c'est pour les Pâques. » Cette fille en fit le conte à quelques autres de ses compagnes, qui s'en gaussoient en son absence. Mais le clerc du notaire Bardé ne fut point si sot, qu'il n'y prît garde, pour éprouver le sens de la fillette. Un jour que la bonne femme étoit allée à sa métairie, et qu'elle avoit laissé Mauricette toute seule, il vint heurter et demanda madame. Mauricette dit qu'elle n'y étoit pas. «J'en suis bien marri, pource que je suis Pâques, qui étois venu quérir le jambon qu'elle m'a promis. » Il passa; et la chambrière le laissa paisiblement entrer et prendre le jambon. Lui, qui la voyoit si nicette et belle, pensoit à meilleure aventure : « Il faut, dit-il, que je voie si c'est ici mon jambon. Si ce l'est, j'ai un esprit qui me le dira. » Il tira son chouart[1] vif et glorieux. Quand la fille le vit : « Qu'est-ce que cela? — C'est mon esprit. — Je vous prie, donnez-m'en un peu? ma maîtresse ne me fait que tancer, et dire que je n'ai point d'esprit. » Il la prit, et lui en distribua autant qu'à lui; dont elle se trouva passablement bien; aussi, en étoit-elle toute réjouie, comme celle qui disoit que Claude lui avoit farfouillé en son cul de devant. Quand sa maîtresse fut venue, elle lui conta comme Pâques étoit venu quérir le jambon : « Et endà, madame, vous ne me reprocherez plus que je n'ai point d'esprit; Pâques m'en a baillé à bon escient. »

QUELQU'UN. Voilà un beau moyen d'avoir de l'esprit! C'est à quoi pensoit ma cousine Martine, l'autre jour, en dînant, que sa mère parloit de son lard. « Oui, vraiment, ma mère, notre lard étoit bon; mais la couenne *sent le v...* »

RENÉE. Elle ne dit pas ainsi; dà, je la veux défendre; elle dit: *s'enlev...*

SOCRATE. Si vous y regardez de si près, il n'y aura jamais plus de bien au monde.

[1] Rabelais dit: *maître Jean Chouart.*

LE BONHOMME. Vous pensez à autre chose; je m'assure que vous songez autant à ce que nous disons, que si vous n'étiez pas ici.

ARCHIMÈDE. C'est que j'avisois, et m'est avis que je vois, comme un jour j'étois avec une dame, qui cherchoit quelque chose en son cabinet; et elle avoit avec elle une sienne cousine qui la considéroit fort. Cette dame, ayant mis la main sur ce qu'elle cherchoit, en se retournant, va dire: « Vraiment, je suis une grande sotte. » L'autre va dire: « C'est ce que je voulois dire, madame. »

LIZET. Cette-là même étoit avec nous, quand nous parlâmes à M. Champis[1] d'aller à la messe de minuit: « Je ne daignerois y aller; j'y ai été plus de cinq cents fois. »

SOCRATE. Or bien, je vous avise donc que ce bon personnage a ses pensées autre part qu'à nos discours.

MENOT. Il est possible intéressé, et a volonté de pisser, comme avoit l'abbé de Grandmont[2], quand il vint voir Mme l'amirale[3]. Ce monsieur alloit douanant sur son mulet, avec intention et pensée d'en descendre, pour pisser, quand il seroit à la porte. Or, madame, qui avoit affaire de lui et le vouloit gratifier, sachant qu'il approchoit, vint au-devant de lui, et le surprit; ainsi il remit sa pisserie à une autre fois; de quoi il fut trompé, d'autant qu'elle le mena en la salle, où le souper étoit préparé. Il se fallut asseoir et faire bonne chère. Cependant M. l'abbé étoit en grand'peine, ne pensant qu'à pisser; puis, voyant que le discours seroit long, il résolut de pisser en sa botte. Vous savez comme les abbés les portent ouvertes par en haut, et larges d'embouchure. Ainsi qu'on apporta le bassin pour laver, il

[1] C'est Jean de Montluc Balagny, fils naturel du célèbre évêque de Valence. Il se nommait *M. de Champis*, lorsqu'il n'était que capitaine; il devint prince souverain de Cambrai, où il avait été mis en qualité de gouverneur par Catherine de Médicis, et en 1594 il traita personnellement avec Henri IV, qui le nomma maréchal de France et lui fit épouser une sœur de Gabrielle d'Estrées.

[2] L'abbaye de *Grandmont*, chef-lieu de l'ordre du même nom, était dans la petite ville de la Marche, qu'on nomme aujourd'hui *Grammont*, à six lieues de Limoges.

[3] C'est madame de Villars-Brancas, sœur de Gabrielle d'Estrées. Voyez la note 4 à la page 185.

n'en pouvoit plus ; parquoi il avoit mis la main à son engin, et déjà le déchargeoit dans sa botte. Madame pensoit que ce fût son couteau qu'il serrât (pource que volontiers telles gens en portent un de damas à leur ceinture), et qu'il ne voulût pas laver avec elle. « Vraiment, dit-elle, vous ne ferez point cette difficulté. » Et ainsi elle lui tira la main, qui emporta aussi le virolet, qui acheva sa décharge dans le bassin.

THIARD. Le bassin fut un de ceux qui servirent aux ambassadeurs du duc[1] (aussi il y a des étoffes fées), quand il envoya vers le pape, lui remontrer la disette du pays, et le prier de lui donner deux cueillettes[2] l'an d'après. Il y avoit six ambassadeurs, notables seigneurs, et de crédit, qui, étant arrivés, le firent savoir au pape, qui, sachant leur venue, fit mettre une oie en mue[3], mais toute nue. (Elle étoit fille du jars[4] si gras, qui fut mangé à Grenoble, quand le roi prit la Savoie[5]. Ce jars présenté sur la table d'un seigneur, lequel en chercha l'âme[6], et, ne la trouvant, appela le cuisinier : « Où est l'âme de cette oie? — Ce n'est pas une oie, monsieur; c'est un jars, qui a tant chauché sa mère, que le diable a mangé son âme, » que le cuisinier avoit donnée à sa mie, comme fit celui qui donna le bon brochet à une pour aller coucher avec elle; mais il fut trompé, le pauvre puceau, d'autant qu'elle avoit pris des dents du brochet, qu'elle avoit agencées de sorte que, quand il voulut engaîner, elle lui en serra le bout, dont il fut fort malade ; depuis, quand il fut parlé de le marier, il voulut voir le *comment a nom* de sa promise, et voyant je ne sais quelle petite éminence de clitoris : « O, ho ! dit-il, voilà la langue ; les dents ne sont guère loin ; je n'en veux point. »)

LXXIX. — CHARTRE.

Ces ambassadeurs, laissez-les se préparer : le plus sage d'en-

[1] Le duc de Savoie, Charles-Emmanuel Ier.

[2] Quêtes, levées de deniers extraordinaires sur les biens de l'Église.

[3] Panier à claire-voie, où l'on met à part les volailles qu'on veut engraisser.

[4] Oie mâle.

[5] Ce fut en 1600 que Charles-Emmanuel Ier, qui refusait de restituer le marquisat de Saluces au roi de France, perdit en trois mois la Bresse et la Savoie, et fut forcé d'accepter la paix à des conditions onéreuses.

[6] C'est-à-dire, le foie.

tre eux fut élu de tous, pour porter la parole. « Mais, dirent-ils, que donnerons-nous au pape? — Il lui faut donner de ce qui abonde en notre pays; c'est de la crème, dont nous aurons chacun, dans un bassin d'argent, une belle et honnête quantité.» Que voilà bien entendu! «Mais, ce dit le président, qui fut M. de Raconis [1], avisez bien tous à faire comme je ferai, de peur que ne fassions les sots. — C'est bien dit; nous le ferons. » Le jour de l'audience venu, ces messieurs s'en viennent avec leur équipage. La porte ouverte, le premier entre; de fortune, il y avoit un petit seuil à bas, qu'il ne voyoit pas : il étoit tète nue, tenant ce bassin haut de ses deux mains, appuyé contre son estomac; il bailla du pied à ce petit seuil, qui lui fit baisser la tête, et donner du nez dans la crème : les autres, voyant sa barbe ainsi blanche, estimèrent que ce fût par bienséance qu'il fallût ainsi se présenter; parquoi, chacun d'eux se torcha et repassa le museau dans sa crème; et ainsi se présentèrent au pape, faisant leur requête, qui leur fut accordée, moyennant que les années auroient vingt-quatre mois.

LE CHEVALIER SANS REPROCHE. Brusquet [2], un jour, contant cette histoire à la défunte reine, il y eut une de ses filles qui lui dit : « Brusquet, vous n'avez pas ainsi blanchi votre barbe; mais votre mère, qui étoit pauvre femme, vous l'a cousue de fil blanc. — Il est vrai, mademoiselle, dit Brusquet (et lui montrant l'entrée de son chapeau); mais aussi votre mère vous en a laissé autant de décousu. — Pourquoi y alliez-vous, mademoiselle? lui dit notre ami. Vraiment, vous avez rencontré; aussi, il y a une

[1] C'est probablement d'Abra de Raconis, qui tirait son nom de la ville de *Raconi,* en Piémont, et qui vint s'établir en France sous le règne de Charles IX: il a laissé plusieurs ouvrages sur la guerre et les finances, conservés manuscrits à la Bibliothèque du Roi. Son fils fut évêque de Lavaur et marqua dans les disputes religieuses du dix-septième siècle.

[2] Il était fou en titre d'office à la cour de France sous le règne de Charles IX; ses facéties et ses inventions, que nous raconte Brantôme, annoncent beaucoup plus d'esprit que n'en avaient d'ordinaire les porteurs de marotte. Charles IX lui donna la ferme de la poste aux chevaux, et le protégeait tellement que ce bouffon osait s'attaquer au maréchal de France M. de Strozzi, et à d'autres grands seigneurs. Voyez l'histoire des fous en titre d'office, qui sert d'introduction au roman des *Deux fous* par le bibliophile Jacob.

heure le jour, que l'on a tout ce que l'on désire et cherche. »

FRACASTOR. Témoin le triste Augurel [1], qui se mit en une église pour prier Dieu, qu'il lui donnât la Pierre-philosophale. Il y en a qui ne savent que c'est de la Pierre-philosophale, qui disent que c'étoit un gentilhomme qui demandoit cent mille écus (je ne dis pas *sens mi le cul*); il y fut jusqu'à l'autre midi sonné, qu'il se dépita fort, et va dire : « Dieu, donne-moi du bran. » Et voilà un oiseau, qui lui va émeutir dans la bouche. « A, ha! dit-il, je n'avois plus que cet instant, que je n'ai pas bien rencontré. »

LIZET. Cet instant fut propre à notre ami l'évêque de *six poules* [2], qui se sauva d'entre tous les prêtres, qui se noyèrent l'année passée. Hélas ! que j'en eus de pitié ! Et ce qui me faisoit dépit, étoit que ceux qui voyoient ainsi périr ces chastes âmes, disoient : « Voilà belle chouse et grand'pitié. » Et chacun disoit : « Je prie Dieu pour les marchands qui trafiquent sur l'eau, qu'ils ne puissent faire plus grande perte. »

VIRET. Par la vertu ! (j'ai quasi dit tout outre ; encore je m'en repens, pource que ces méchants penseront que j'aie envie de devenir huguenot) ceux qui parloient ainsi étoient hérétiques.

ALAIS. Je le crois, et en sais bien l'occasion ; et autrefois j'eusse juré sur mes œufs de Pâques, qu'il n'y avoit point moyen de troubler la foi des François ; mais aujourd'hui je ne m'ébahis plus de rien. Si je savois que vous dussiez faire profit de ce que je dirai (nous autres vieilles gens, ne prenons pas plaisir à parler pour néant), et que vous ne m'accusassiez de ce que je dirai, je vous alléguerois quelque chose de rare et notable. Certes, je déplore la pauvre Église Romaine, qui se démolit, et surtout pour un point et un acte qui se commet en France. Je vous le dirai, comme si j'eusse été présent à ce bateau qui périt, lequel étoit au fond chargé de sel ; et je m'en rapporte à mes-

[1] Jean Aurelius Augurellus, comme il s'était surnommé lui-même, vivait en Italie au commencement du seizième siècle : il composait des vers latins estimés de son temps, et s'adonnait à l'alchimie, qu'il a célébrée dans ses poésies.

[2] C'est sans doute une équivoque sur l'évêque de *Saint-Papoul*, suffragant de Toulouse.

sieurs du grand parti [1]. A! ha! pauvre prêtrise, ton crédit s'en va! Or, sachez que la rareté du sel, qui est aujourd'hui si rare et cher, est cause qu'il n'y aura plus guère de bons catholiques, pource qu'à peine trouvera-t-on du sel pour faire l'eau bénite à bon marché. Que si elle devient chère, en continuant, on n'en fera plus; et adieu mère sainte Église. Voilà, voilà une raison des hérésies en notre France.

ARISTARQUE. Notre maître Loiseau [2] la donna bien meilleure aux dames, les reprenant de leurs folies; et puis, se ravisant, disoit: « Je ne dis pas que vous soyez paillardes; mais que vous êtes habillées en putains. » Et comme les dames lui eurent fait quelque petite prière, de ne les taxer plus ainsi, il disoit: « Vraiment, mesdames, je vous trouve assez femmes de bien; mais vos enfants son mièvres; ils sont de mauvais petits fils de putains. » Les dames, derechef, le supplièrent de les épargner; ce qui fut cause qu'il songea à sa conscience, et n'en parla plus. Mais pourtant, voulant instruire sur les mœurs, il disoit aux dames: « Je suis bien aise de votre conversion; mais je me fâche que vous avez des perroquets, auxquels vous faites dire de vilaines paroles: *Maquereau*, *au diable!* Oui, oui, cela est du diable. Apprenez-leur à dire de bons *De profundis;* cela servira aux âmes des trépassés. » Et puis, se jetant après les hommes, il taxoit leur luxe et grande chère: « Voilà grand cas, disoit-il, que l'on fait tant de dépense! Bien encore aux jours gras, soit; mais en carême, ô la pitié! Voilà: messieurs couvrent la table d'une belle nappe, boutant à bas des deux côtés; ils mettent des chaises autour de la table; ils appellent cette action *souper*; et, qui pis est, ils disent *Benedicite* et Grâces! Ne mettez la nappe qu'un peu plus de demi; ayez des escabeaux autour de la table; ne dites Grâces; et dites que vous faites collation, et faites grand'chère, tant que vous voudrez. »

L'AUTRE. C'est ce que je pensois dire; et je me souviens qu'un jour il baptisa un enfant; et après, son valet (c'étoit son maître

[1] Il appelle ainsi sans doute le parti des catholiques.

[2] C'est sans doute quelque prédicateur du temps, plutôt que le savant jurisconsulte Charles Loyseau, qui vivait à cette époque.

chapelain *veni mecum*) lui dit qu'il avoit oublié à demander si on ne lui avoit rien fait.

LXXX. — CONCILE.

DIOGÈNE. Chedienne[1], mon ami, mon enfant, beau fils, mon couillaud, j'ai beau me torcher le cul, ma chemise est toujours breneuse.

CETTUI-CI. Que diantre veut dire ce rêveur! je gage qu'il nous fera faire quelque sottise?

DIOGÈNE. Ce curé en fit assez : je venois ainsi à la traverse, pour les faire oublier; mais, puisqu'il est destiné, achevez.

L'AUTRE. Sur l'après-dînée, on le pria de fiancer une belle fille; ainsi qu'il étoit après, et que déjà il tenoit sa main, il se souvint de son valet et de son avertissement; parquoi, de peur de faillir, il demanda tout haut : « Lui en a-t-on rien fait? »

R. ESTIENNE. Non, monsieur. Cettui-ci est fat, et a un frère fort docte, maître des requêtes : ce docte a force livres. Un jour qu'il délogeoit, il les faisoit porter aux crocheteurs, depuis l'Université, pour aller loger vers le Louvre, à cause du Conseil. Le chemin est grand, si que les crocheteurs étoient lassés ; et lui, désirant faire un peu d'épargne, chargeoit les portefaix le plus qu'il pouvoit. Il y en eut un, sur lequel il mit un peu trop de grands livres. Le crocheteur lui dit : « Monsieur, je vous prie, choyez-moi; vous en mettez trop. — O! ha, ha, dit-il, te voilà bien gâté d'en porter sept ou huit! Et s'il te les falloit tous porter en la tête comme moi, eh! que ferois-tu? » Adonc le crocheteur se revire vers lui, et lui dit : « Par mananda! monsieur, vous y avez donc de beaux crochets. — Je suis pris; j'ai belle femme. C'est tout un; il y a plus de quinze ans, que j'ai chanté ma première messe. »

LIZET. Quoi! ce savant étoit-il prêtre?

R. ESTIENNE. Non; mais, à l'usage de France, les prêtres se marient, et les gens laïques disent messe.

LIZET. Je ne puis entendre.

[1] Pour *chef de Dieu*. On dit encore dans le peuple : *crédienne*.

R. ESTIENNE. Vous n'avez donc guère vu de besogne parmi nous? Les prêtres, quand ils chantent leur première messe, ils disent qu'ils font leurs noces ; et ainsi les voilà mariés à un bréviaire ; et les gens mariés par dépit, disent qu'ils chantent leur première messe sur l'autel velu, ou le sera [1].

ŒCOLAMPADE. Cela ne se devroit pas endurer. Eh! que tous les mille diables! pourquoi endurez-vous que l'on die la messe paresseuse [2], la messe sèche; et, ce qui est bien plus joli, que les prêtres aient des amies sans fraude?

CUSA. Allez, monsieur, allez dormir; vous n'êtes pas assez sage pour renverser nos bonnes coutumes. Apprenez que, durant la famine, les gueux font les étrons plus gros; et vous diriez qu'ils se retiennent de chier, plus qu'en bon temps. Faites vos affaires ; et laissez les nonnains se donner du goupillon à l'opposite des reins, pource que chacun veut vivre à sa poste. Je prie Dieu pour les marchands, qu'ils fassent si bien leurs affaires, qu'ils ne puissent gagner ni perdre; pour les gentilshommes, qu'ils n'aillent avant ni arrière ; pour les gens de justice, qu'ils ne fassent ni bien ni mal ; pour les femmes grosses, que l'enfant en sorte avec même plaisir qu'il est entré ; et pour le reste du monde, qu'il se puisse gratter où il se démange, sans danger.

BÈZE. Vous nous parliez d'un savant officier; je l'ai connu. Hors la table, il n'étoit guère qu'une bête vêtue; au reste, chiche en curé et ribaud ; il y paroissoit, d'autant qu'il ne faisoit chez soi plus grand festin que de pâtés d'ermite.

NÉRON. Qu'est-ce que cette viande?

APICIUS. Noix, amandes, noisettes.

QUELQU'UN. Qui le connoît mieux que moi? Ce fut lui, qui vint consoler madame Du Bois, après la mort de son mari, qui étoit décédé à Paris, s'étant fait tailler. Il vint vers elle, durant ses grands pleurs. « Hé bien, madame, combien vous devez-vous consoler, et remercier Dieu de ce que monsieur votre mari est mort bon catholique, et qu'il a eu les droits de l'Église? Soyez

[1] D'anciennes éditions portent *seca*, ce qui n'a pas de sens. Peut-être faut-il lire *cela*.

[2] On appelait ainsi celle qui se disait à onze heures ou midi ; quant à la *messe sèche*, c'est celle où le prêtre ne fait pas de consécration.

joyeuse de cela, madame, ma chère dame. Or, combien ce vous est plus de joie qu'il soit ainsi mort, au prix que, s'il eût été rompu sur une roue, ou empalé, ou tiré à quatre chevaux, comme tant de bonnes gens. Adieu et bonsoir; mais qu'il ne vous déplaise, ni à moi aussi; bon vêpres, tant qu'à l'amender. » Apprenez ici à prêcher, messieurs les savants, sans user de propos.

NÉRON. Que pensa cette pauvre dame?

QUELQU'UN. Que ce prêtre fût insensé. Aussi ressembloit-il mieux à un fou, qu'à un moulin à vent. La pauvrette étoit en douleur extrême; et encore plus, depuis qu'elle eut reconnu le grand amour que son mari lui portoit, ce dont elle avoit été ignorante; et elle l'apprit, un an devant qu'elle l'en interrogeât. Une après-dînée qu'ils devisoient, son mari et elle, elle s'avisa de lui dire : « Mais, mon mignon, je te prie de me dire si tu m'aimes bien? — Oui vraiment, ma mie. — Comme quoi, mon cœur? — Comme un bon chier, ma chère sœur. — Vraiment, vous ne faites guère état de moi. » Il remarqua ce dédain, et délibéra y pourvoir. Un jour qu'il avoit affaire aux champs, il dit à sa femme qu'il désiroit qu'ils allassent ensemble; à quoi elle s'accorda : il la fit lever plus matin que de coutume, et que nature n'avoit encore apprêté les matières de l'élection, si qu'elle n'alla point à ses affaires, joint aussi qu'il la hâta fort. Ils montèrent à cheval, lui sur son roussin, et elle sur le bon mallier [1], avec le valet qui la guidoit en croupe, lequel valet étoit avisé de ce qu'il devoit faire. Comme ils eurent passé deux lieues, la dame eut envie de fienter; mais le valet lui dit qu'il n'osoit s'arrêter, et qu'il se falloit hâter; si qu'elle se retint, et si bien, qu'à l'arrivée elle se sentoit assez pressée de faire ses affaires; et ce fut tout que d'aller jusqu'au purgatoire, où elle s'évacua abondamment, et avec tant de volupté, qu'elle se souvint de l'amitié que son mari lui portoit. Parquoi, étant revenue, elle dit : « A, ha! mon ami, je connois bien assurément que vous m'aimez beaucoup; je l'ai tantôt expérimenté, et crois qu'il n'y a rien si bon qu'un bon chier. Même, j'ai été en grand'peine; je suis fort

[1] Cheval de charge, de transport.

marrie que je n'avois du papier, pour me torcher le cul : je vous assure que je vous l'eûsse bien gardé, tant cela est bon. »

L'AUTRE. Elle eût fait comme une demoiselle de Saumur, qui est si bonne ménagère, qu'elle fait à deux fois d'un torche-cul; après que, le premier coup, elle s'est torché le cul, elle reploie le papier en sa pochette, où il y a de la dragée pour les mignons, qui fouillent aux pochettes des dames, pour avoir de la friandise, comme tu disois tantôt.

POSTEL. Fi! je crois que cette est l'occasion pourquoi les Turcs ne se torchent pas le cul de papier, d'autant qu'ils sont friponniers[1]; et ils enrageroient, s'ils trouvoient ainsi ès pochettes des dames des papiers breneux.

SIMLER. Tu as dit vrai; tu t'y prends comme un moine à fouler vendanges; tu l'entends comme une guenon à faire des fagots : si la tête vous fait mal, ce ne sera pas de cela. Je vous dirai la raison pourquoi les Turcs ne se torchent point le cul de papier; c'est de peur que ce papier ne soit une bulle du pape, ou quelque relation de consistoire, ou conclusion de Chapitre; de quoi si l'on s'étoit éflairé[2] le fondement, sans doute on auroit les hémorrhoïdes[3]; ce que les Turcs craignent beaucoup, d'autant qu'ils croient que l'âme est au sang, et que, le sang coulant ainsi par le cul, leur âme seroit toute breneuse.

CATON. Les pauvres Turcs avoient bien affaire que vous les tinssiez en vos contes! Mais, puisque vous en parlez, à quoi connoîtriez-vous un Turc d'un chrétien, s'ils étoient tous deux tout nus?

GESNER. Et vous, à quoi connoîtriez-vous une vache, au milieu d'un troupeau de brebis?

CATON. A la voir. Çà, çà, répondez à ma question?

SIMLER. Je vous le dirai bien; c'est qu'il leur faut sentir au cul : celui qui aura odeur de moût, sera le chrétien; d'autant que le Turc ne boit point de vin.

[1] Amateurs de *friponneries*, friandises.

[2] Pour *effleuré*.

[3] Rabelais, dans le 52e chapitre du IVe livre, raconte les *miracles advenus par les Décrétales*, et leur attribue un plus grave résultat en pareille circonstance.

LXXXI. — INSTANCE.

L'AUTRE. Je suis bien aise que vous êtes venus sur ces différences. Dites un peu quelle différence il y a d'une femme à un prêtre? Ce sont gens de robe longue.

— Je n'en sais rien.

— Ni moi aussi.

— Ni moi itout.

L'AUTRE. A, ah! je vous le dirai : c'est que les prêtres mettent leurs amicts [1] sur leurs têtes; et les femmes mettent leurs amis sur leurs ventres.

CARDAN. Si le roi défunt [2] eût su ces différences, il n'eût pas été en peine de demander au grand-prieur [3] ce qu'il pensoit d'un beau cheval, qu'on lui vouloit vendre. Le roi, lui faisant voir ce cheval, lui dit : « Monsieur le grand-prieur, que dites-vous de ce cheval? — Voilà un beau cheval, sire, et qui fera bon service. — On me le veut vendre pour Turc; et je vous prie, vous qui vous y connoissez, de m'en dire votre opinion. — Quoi! pour Turc? Par la double bière des Pays-Bas! sire, il est chrétien, comme vous et moi, afin que vous ne soyez plus abusé. » Nous rîmes, ce jour-là, tout notre soûl; et monsieur le grand-prieur fit, au soir, un trait autant plaisant, qu'il en advint de longtemps à la cour. Je remarquerai un peu le temps : on portoit des bas à attacher; et n'avoit-on qu'un beau petit culot, si que les fesses paroissoient abondamment, et la mère des histoires étoit supportée d'un pont-levis fait en fonte [4].

[1] *Amicts;* c'est le linge bénit qui couvre la tête et les épaules du prêtre.

[2] Henri IV.

[3] Ce doit être François de Lorraine, grand-prieur de France et général des galères, né en 1534 et mort en 1563; ce prince, dont Brantôme vante les belles qualités, passait pour un des meilleurs écuyers de son temps.

[4] La description de ce costume convient bien à celui qu'on portait du temps de Charles IX. Les *bas à attacher*, ou plutôt *attaches*, étaient des chausses collantes, et le *beau petit culot*, une espèce de bourrelet autour des reins; le *pont-levis fait de fonte*, ou de gros drap, se trouvait dissimulé par les plis de cette partie du vêtement, et remplaçait la braguette extérieure du règne de François Ier. D'anciennes éditions mettent *fondre* au lieu de *fonte*. La *Mer des Histoires* est le titre d'une ancienne compilation sur l'histoire universelle.

PLATON. Qu'est-ce que la mère des histoires?

L'AUTRE. Foin, que d'ignorance! C'est la pochette qui contient les histoires, c'est la c....... Voilà une grande difficulté! Qu'il faut peu à ces philosophes, pour les faire badiner! Nous étions en la grand'chambre d'auprès la salle du château, et monsieur le grand-prieur faisoit état d'une belle épée de Damas qu'il avoit. Le roi lui dit qu'il ne croyoit pas qu'elle fût si bonne qu'il disoit. Là-dessus, le roi la prend, et, ainsi nue, la considère : « Vraiment, dit-il, cela ne coupe point. — Quoi! dit le grand-prieur, sire, j'en couperai, d'un revers, une douzaine de flambeaux. » Le roi dit: « Vous ne sauriez seulement couper cettui-là, que voilà sur le bout de cette table. » Cette parole ne fut pas sitôt dite, que le grand-prieur va vers ce flambeau, et, d'un revers, le coupe en deux. Il y avoit le baron de Saulx[1] avec ses fesses, dont le proverbe en est venu, qui tendoit beau cul, sans y penser. La fin du coup va roide à son cul, d'autant qu'il étoit ainsi tourné, parlant à d'autres ; et, partant, il eut le cul coupé. «Ha! ce dit-il, monsieur, qu'avez-vous fait? Vous avez gâté mon haut-de-chausses. »

RENÉE. Vraiment, ce cul coupé n'eût pas lors serré les fesses, de peur de peter.

ASCLÉPIADES. Vraiment non; non plus que Margot de chez nous, qui passoit par la salle, en portant un œuf à madame: comme elle fut au milieu de la salle, elle nous salua; et, en cette action, elle eut faim de faire un pet, c'est-à-dire, envie ou désir (ainsi qu'on dit à Paris : *j'ai faim de pisser, soif de chier.*) Elle voulut serrer les fesses, de peur de peter; elle fit tout au rebours. Je vous assure qu'elle serra si fort le poing, qu'elle creva l'œuf; et ouvrit tant les fesses, qu'elle fit un gros pet. « Quoi! vous petez, lui dis-je? — *Vere*, monsieur, dit-elle, c'est que j'ai mangé des pois. »

[1] C'est sans doute Claude de Saulx, qui n'était que baron du vivant de son père Guillaume de Saulx, comte de Tavannes, un des plus fidèles généraux de Henri IV. Quant au surnom *avec ses fesses*, et au proverbe qui en est venu, nous n'avons rien découvert. Peut-être ce baron de Saulx parlait-il sans cesse de *ses faits* et gestes ; peut-être avait-il contracté les mœurs des mignons de Henri III.

NÉRON. C'étoit donc une *fausse guenippe* [1].

ASCLÉPIADES. Oui, elle avoit étudié avec celles muses Aganippes [2], d'où vient ce bel épithète.

CICÉRON. Dites-vous un *épi de tête?* C'est une corne de cocu.

ASCLÉPIADES. N'allez point chercher d'équivoque : cela est défendu par la Pragmatique-sanction; ainsi que disoit un chanoine, disant : « Messieurs, depuis qu'il vous a plu me recevoir indigne chanoine, comme les autres, je n'ai point ouï parler que la *pratique de l'Ascension* nous fût contraire ».

GRATIEN. Un dame du même pays, ayant un panaris au doigt, ainsi qu'elle l'avoit ouï nommer au chirurgien, parlant de son mal à ses commères : « Hélas, disoit-elle, ma mie, j'ai le mal de *paradis.* »

BÈZE. La voilà, là, là, l'ance à monsieur [3]; vous me mettez là-dessus. Le coq [4] de notre paroisse, voulant dire, à l'Évangile : *Gloria tibi, Domine;* faisoit le docteur, et disoit : *Gloria edit homines* (ha, ha, ha, hem, hem, ho, ho); puis, regardoit si on le voyoit.

BUCHANAN. Il étoit d'une race de gens assez fins pourtant, témoin son cousin germain, qui étoit curé du même village; auquel village, depuis naguères, on avoit fait un crucifix tout neuf, et on avoit mis le vieil au grenier du presbytère. Le curé, qui désiroit de manger d'une bonne oie, l'avoit fait engraisser, tuer et mettre à la broche, pour cuire toute farcie. Or, pour épargner son bois, il avoit mis le vieil crucifix au feu; et, conscience le dévorant, ne l'avoit voulu rompre, si qu'il le mit tout entier au feu, et laissa son petit neveu rôtir l'oie, c'est-à-dire tourner la broche. Quand le bras du crucifix fut brûlé, le corps tombe la tête sur le rôti, et le petit garçon, de se lever et courir à l'église, où il va crier : « Mon oncle, mon oncle, cet homme que vous avez mis dans le feu mange notre oie. »

[1] D'anciennes éditions portent *guippe.*

[2] Les poëtes grecs et latins nomment les neuf muses *Aganippides,* du nom de la fontaine que Pégase fit jaillir d'un coup de pied du sommet de l'Hélicon.

[3] On pourrait écrire et entendre autrement cette phrase : « La voilà là, la lance à monsieur! » C'est ainsi qu'on la trouve dans les anciennes éditions.

[4] Le chantre.

AGATHOCLES. Qui connoît mieux ce curé, que moi? Un jour, je dînois chez M. du Mesnil, celui que M. de Guë-Hébert [1] fit porter, par le diable, avec sa femme, dans un champ à deux lieues de sa maison. Le curé dîna avec nous; puis, en diligence s'en retourna; et aussitôt nous ouïmes sonner les cloches, comme pour un nouveau miracle. Le fait est tel, ainsi que nous savons expédier brièvement avec grande tirelitantaine de paroles, nous autres Grecs. Un voisin de M. le curé lui avoit dérobé une oie et l'avoit mangée. Ce curé l'avoit tant cherchée, qu'il en avoit dépit. Enfin, par confession du paysan, il sut la vérité; et, pource que c'est sacrement, il n'y a pas moyen de s'en venger en la découvrant; parquoi, il délibéra, pour l'attraper, de lui en faire autant, selon que l'Évangile l'enseigne aux gens d'Église : « Si on vous frappe en une joue, baillez une bonne et forte jouée [2] en l'autre. »

ILLYRIC. Quand j'étois d'Église, j'oyois ainsi interpréter *inter frates penes quos est :* l'intelligence des Écritures.

AGATHOCLES. Il fit donc tant, qu'il empoigna une bonne, grosse, grasse, ferme, délicate oie du paysan ; et se délibéra d'en manger à gogo, cou et tout; et, pour cet effet, il la fit dévotieusement cuire au feu presbytéral, comme dit est. Étant revenu de l'église, et délibérant se mettre à table, voilà que M. du Mesnil l'envoya quérir. Quoi! perdre une repue-franche? Ce seroit double perte à un curé: il perdroit ce qu'il mangeroit, et ce qu'on lui prépare. Le curé, délibérant d'aller dîner, dit au messager : « Mon ami, je vais après vous ».

MAROT. Il ne fit pas si dextrement, que maître Macé, le curé de la basse Athène [3], qui étoit pressé de la noblesse, qui sans cesse venoit chez lui l'écornifler. Un jour, qu'il y avoit sept ou huit hobereaux chez lui, il leur fit le meilleur visage du monde. « Mes-

[1] Peut-être est-ce le fameux ligueur breton Guy-Eder de Beaumanoir, dit le baron de Fontenelles, qui commit tant de brigandages et fut rompu vif à Paris en 1602 comme complice du maréchal de Biron.

[2] Soufflet sur la joue. Mais il est probable que le mot et la phrase même sont altérés; on lit dans les anciennes éditions : *faire jouée*.

[3] Ce nom de lieu renferme une équivoque, comme, par exemple, *Bastènes*, ou bien il est mal écrit.

sieurs, soyez les bienvenus! Çà, que l'on se dépèche! garçon, au vin, au poulailler, au crochet[1], à la fuye[2]! serviettes blanches! » Disant cela, il mouvoit et prend un surplis qui étoit à part sur une autre robe que celle qu'il avoit rapportée de l'église; et, prenant un bréviaire en sa main, les rendit étonnés. « Où allez-vous, monsieur le curé? — Je viens incontinent, dit-il, messieurs; je ne ferai qu'aller et venir, tandis que le dîner s'apprêtera: je vais réconcilier un pauvre pestiféré que j'ai confessé ce matin. » Et, ce disant, il sortit; et soudain tous ces guillerets épouvantés sortirent; et, de treize semaines, n'y voulurent aller.

AGATHOCLES. Cettui-ci se prépara pour venir. Or, il avoit envie de manger de l'oie, et disoit: « Je mangerai de l'oie par dépit. » De la laisser au logis, il n'y avoit point de moyen; parquoi, il s'avisa de la cacher; et, pour en ôter la connoissance à son valet et à sa chambrière, il les occupa de messages; puis, prit les clefs de l'église, et y porta l'oie toute cuite, et la mit en un coffre; puis, il cacha les clefs sous une tombe. Le valet, qui étoit au guet, l'aperçut; parquoi, sitôt que le curé eut pris l'air, il s'en vint avec la chambrière et un autre de leurs familiers, et allèrent manger l'oie, tant qu'ils purent; puis, ils dépendirent toutes les images[3], et les mirent autour de ce coffre, leur ayant graissé le minois et les mains du reste. Il restoit encore une demi-cuisse, qu'ils mirent en la goule du diable qui est sous saint Michel, et s'en allèrent, fermant l'huis, et remettant les clefs au même lieu où elles avoient été mussées. Le curé, revenu, va droit aux clefs; et, les ayant trouvées comme il les avoit mises, dit: « Je mangerai de l'oie à[4] mon compère. » Il entra en l'église; et, voyant tant de saints autour de son coffre à l'oie: « O! ho, dit-il; et qui, tous les diables, vous a mis là? » Étant approché, et les voyant ainsi gras par le mufle et les mains, et la cuisse en la gorge du diable, la lui arracha, disant:

[1] Au croc du garde-manger.

[2] Colombier.

[3] Les images de saints.

[4] Pour *avec*; locution bien plus ancienne que l'époque assignée à la composition de ce livre.

« Vilain que tu es, je ne me soucie pas des autres ; mais toi, j'en aimerois mieux étrangler, que tu l'eusses ; et dà, j'en tâterai. » Comme il la savouroit, il se va souvenir de sa faute ; si qu'il sonna les cloches, pour appeler le peuple pour voir ce grand miracle.

LXXXII. — PRODUCTION.

A savoir si ces valets avoient mal fait?

OECOLAMPADE. Non, s'ils l'avoient pris avec action de grâces, comme le soldat qui échappa le pendre, aux premiers troubles[1]. M. le prince de Condé[2] avoit fait faire un ban, par lequel il étoit défendu aux soldats, à peine de la vie, de prendre chose aucune. Ainsi il sortit d'Orléans (en huguenoterie pour lors[3]), avec une belle troupe. Il y avoit un jeune soldat, qui au partir étoit à pied, et le lendemain il parut monté. Cela fut rapporté ; pourquoi, il le fait venir devant lui, pour être jugé et livré au bourreau. Sentant cette approche, il fut fâché extrêmement d'être pendu, principalement quand on se porte bien. Il se jette à genoux devant M. le Prince, et lui dit : « Monseigneur, s'il vous plaît ouïr ma raison, je vous rendrai satisfait. — Dis-la. — Monseigneur, nos ministres nous prêchent que tout ce que nous prendrons, nous le prenions avec action de grâces. Ayant trouvé cette monture, je me suis mis à genoux, et l'ai prise avez action de grâces. — Va, va ; n'y retourne plus, et ne sois plus larron. »

BACON. Il ne l'appela pas *larron ;* non dà, non, de par Dieu, il s'en garda bien, d'autant qu'ayant connoissance de beaucoup d'honneur, il savoit bien qu'il n'y a pas raison de nommer un homme *larron*, sans faire tort à beaucoup de sortes de gens ;

[1] La première guerre civile, qu'on nomma *les premiers troubles,* commença en 1562, à la suite du massacre de Vassy, et se termina l'année suivante par l'édit de pacification du 19 mars.

[2] Louis de Bourbon, premier du nom, prince de Condé, chef du parti protestant dans les guerres civiles sous François II et Charles IX. Il mourut à la bataille de Jarnac, qu'il perdit en 1569.

[3] La ville d'Orléans fut surprise par les huguenots en 1562, quand le prince de Condé appela aux armes ses coreligionnaires. François, duc de Guise, vint l'assiéger au nom du roi et périt assassiné par Poltrot, pendant ce siége.

pource qu'il y a des larrons de toutes sortes de sectes, habits, qualités et autres nations de peuple.

CUSA. Vous n'exceptez rien?

BACON. Non ; et si je ne m'en confesserai point. Non, non.

CUSA. Bien donc ; de ce qu'on n'a point fait, ni eu envie de faire, s'en faut-il confesser?

BACON. Allez demander cela au pénitencier [1].

CUSA. Et si je ne sais rien pour lui dire?

BACON. Répondez, comme le bonhomme de Vannes, qui étoit charron, lequel s'étant confessé, le curé lui dit : « Dites votre *confiteor?* — Je ne le sais pas. — Dites votre *Ave?* — Je ne le sais pas. — Dites la patinostre? — Je ne la sais pas. — Que sais-tu donc? — Je sais faire de belles civières rouleresses ; je vous en ferai une quand il vous plaira, et à bon marché. »

LE BONHOMME. Vraiment, ce fut presque de pareille monnoie que furent payés, à Rouen, messieurs les consultants, qui, ayant fort exactement avisé l'affaire d'un Marin Gautier [2], et lui ayant déclaré l'avis du conseil, il prit son avocat à part, et lui demanda si Messieurs se contenteroient bien chacun d'une signole. *Signole* est une pièce d'or valant moins d'un écu ; et *signole* aussi est ce que nous appelons la roue que font les jeunes garçons. L'avocat, pensant aux pièces d'or, dit qu'oui ; et que c'étoit honnêtement. Adonc, Marin va compter ces Messieurs ; et, ayant mis bas son manteau et étendu sur la place, fit autant de signoles qu'ils étoient ; et deux, pour son avocat ; et puis, les remercia, et adieu.

ILLYRIC. Il paya le talent d'autrui, de son labeur. C'est ainsi qu'il faut mettre la pièce au trou, comme Martin Chouri, qui vint voir le rapporteur de son procès, pour lui montrer quelques pièces qui lui étoient nécessaires, pour le gain de sa cause. Le rapporteur, qui avoit été pressé par les parties adverses, qui lui avoient mis ès mains des rouelles de bonne faveur, dit à Martin : « Mon ami, il n'étoit pas besoin de ces pièces, d'au-

[1] Le cardinal de Cusa fut grand-pénitencier à la cour de Rome, c'est-à-dire, chef de la *pénitencerie,* ou chancellerie papale.

[2] Je crois qu'il faut lire : *maître Gautier,* c'est-à-dire, un maître farceur, faiseur de facéties.

tant que nous avons jugé votre procès. — Comment, sans ces pièces? — Nous l'avons jugé à vue de pays. — Et moi, j'en appelle à travers champs. »

LOUVET. Cet appel eût pu courir bien loin, s'il n'y eût eu montagnes ni vallées, ainsi que le disoit messire Marguerin au paysan qu'il confessoit. Le bonhomme étoit au lit de la mort, et le prêtre lui prêchoit la résurrection, afin qu'il n'eût point de regret à cette vie; et, suivant son propos, lui disoit qu'après le jugement, il n'y auroit ni montagne ni vallée. « O, o! dit le paysan, il fera donc beau charroyer. » Un peu après aussi, la femme se mouroit; et le prêtre lui disoit qu'elle alloit en paradis, où elle verroit les saints, avec lesquels elle seroit: « Ha! ha! dit-elle, il n'est que d'être parmi le monde qu'on connoît. »

ULDRIC. Elle n'étoit donc pas comme le valet du ministre de Vaivai[1], au delà de Lausanne, qui connoissoit le diable. Un jour qu'il faisoit tonnerre, pluie et tempête, et que le monde étoit, un dimanche, au soir, aux prières; voilà un éclat de tonnerre qui donna; et, au même instant, un pauvre ramoneur de cheminée, pour éviter le danger et la pluie, se jette dans le temple. A son arrivée, chacun, le voyant si noir, s'enfuit. Il voit le monde fuir; il fuit aussi après. A la sortie, et qu'il étoit le dernier, il arrête ce valet, qui aussi étoit le dernier des autres; et lui demanda ce qu'il y avoit. Le pauvre valet lui dit: « Hélas! monsieur, ne me faites rien; je vous connois bien. — Et qui suis-je? — Vous êtes monsieur le diable, à qui Dieu donne bonne vie! »

GAGUIN. Il étoit aussi fin que le Genevoisien, qui étoit en garde avec quelques François à la Porte-Neuve[2]. Un des François, revenu de sentinelle, se jeta sur le lit de bois pour se reposer: ce Genevoisien étoit auprès. Advint qu'en dormant le François va faire un pet; sur quoi, l'autre se va écrier: « Au diantre soit

[1] On écrit maintenant *Vevey*.

[2] On appelait ainsi la porte Saint-Honoré, située à l'endroit même où cette rue s'ouvre dans la rue Royale. Cette porte fut démolie sous le règne de Louis XV. L'anecdote, que raconte Beroalde, doit se rapporter au siége de Paris, par Henri IV, en 1594.

la couvée[1]; le chancre la puisse ronger! Ils disent qu'ils sont ci venus pour l'Évangile; et pètent comme poirs, » c'est-à-dire, pourceaux.

ARNOBE. Cela se rapporte, comme le moine qui mène un diable en laisse, disant ses Heures, le tout en peinture, qui dit: « Telle est la génération de ceux qui cherchent la face du Dieu de Jacob. » Je l'eusse dit en latin, sans que le diable, qui s'en formalisa, dit tout haut en bon françois, par la bouche d'un procureur, qui voyoit cette figure aux Augustins de Tours, où le Grand-conseil tenoit[2]: « Si le diable avoit des peintres, on verroit plus de peintures de diables menant des moines en laisse, que des moines y menant des diables; encore qu'il y ait, comme il se comptera à la fin du monde, un tiers plus de moines que de diables pour les amuser[3]. »

CÉSAR. Je pense que vous rêvez, de parler ainsi.

SOZOMÈNE. Non fait, il ne rêve pas. Il est comme le sire George, qui étoit fort malade; et sa femme avec quelques siennes commères le réconfortoient; et, comme elles voulurent essayer s'il les connoissoit, l'une dit: « Eh bien, mon compère mon ami, nous connoissez-vous bien? — Oui. — Qui sommes-nous? — Vous êtes toutes des plus fortes putains de Blois. — Ardé! ce dit l'une, il rêve. — Vraiment, non fait, dit sa femme; il vous connoît bien. »

RONDELET. J'y étois: je le pansois; j'en ris assez; et encore plus, quand les dames, y étant pour le renforcer, l'incitoient d'avoir courage. Madame la gouvernante y étoit, qui lui disoit: « Or çà, courage, sire George; là, il faut prendre quelque chose. N'avez-vous rien pris aujourd'hui? » Il répondit: « Sauf votre grâce, madame, j'ai pris une puce à la raie de mon cul. »

CÉSAR. Je crois qu'il étoit fou: le safran de sa boutique lui avoit altéré le cerveau.

RONDELET. Encore, dites-vous vrai, témoin monsieur de Ven-

[1] D'anciennes éditions écrivent *couvaye*.

[2] Pendant la Ligue, le parlement de Paris avait été transféré à Tours, où il tint ses séances jusqu'à ce que Henri IV l'eut ramené à Paris.

[3] C'est la morale même de la fable d'*Ésope*, imitée par La Fontaine: *Le lion abattu par l'homme*, III, 10.

dôme [1], qui, étant malade et dégoûté, vouloit manger du riz; ce que disant à son médecin, il le lui accorda. Le prieur ajouta qu'il eût bien voulu qu'on y eût mis du safran: « Bien, dit le médecin; mais il n'y en faut guère. — Non, répondit le prieur, il me feroit mal. Et, de fait, je vis un jour un cheval qui en étoit trop chargé; il en devint fou. »

MAROT. Estimez-vous, pour cela, que ce seigneur fût fou? Non, pas du tout; mais il tenoit un peu de la fève. Et c'est ce que notre Pythagoras nous enseigne, disant: « Gardez-vous, ou abstenez-vous de fèves [2]; » c'est-à-dire, d'être fous, ou d'en faire des traits. Je ne sais pas quel fou étoit cet abbé; mais j'ai retenu de lui des maximes notables.

LXXXIII. — EXPLOIT.

Pour parenthèse, je vous dirai que c'est de lui que je tiens qu'il y a au monde quatre nations anagogiques [3] aux quatre mendiants de l'hôpital, qui sont poux, puces, morpions, punaises.

ULDRIC. Voici qui est beau.

MAROT. Écoutez; tantôt nous rentrerons bien en propos, à droit ou à gauche. Là, cher ami, je vous prie. Les poux sont les Allemands, qui mordent et mangent, et se laissent assommer, ainsi que les Suisses, sans s'avancer. Les puces sont les François, qui sautent et n'ont point d'arrêt, et laissent des marques partout où ils vont, ainsi qu'on le voit partout; mais ils n'y sont pas. Les morpions sont les Espagnols, qui se sapent ès places si bien, que, si on les peut ôter, c'est pièce à pièce. Les punaises sont les Italiens, qui empuantissent tout de leurs inventions de danses et belles forfanteries qui infectent le monde.

NÉRON. Que deviendront les autres nations?

MAROT. Je les recommanderai aux cordeliers réformés, ministres, jésuites et telles gens de l'autre monde nouveau.

[1] Ce doit être Alexandre de Vendôme, second fils naturel de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, né en 1598, créé d'abord chevalier de Malte à l'âge de six ans, puis grand-prieur de France et général des galères. Il mourut en 1629.

[2] Rabelais fait une citation analogue dans le prologue de son V[e] livre.

[3] Il vaudrait mieux lire *analogiques*.

CÉSAR. Mais où en étions-nous?

PARACELSE. Sur les diables familiers, ce me semble, ou quelque chose de diablerie : c'est tout un.

RONSARD. Si vous avez perdu la mémoire, je vous dirai une jolie aventure, pour vous raiguiser la mémoire. Ceux de Benest[1] et d'autour devoient aller au marché à Bourgueil ; et, quelques-uns s'étant donné but pour partir de bonne heure, il y eut un serrurier qui se leva plus matin que les autres ; et, voyant que ses compagnons ne se vouloient point lever, se mit en chemin. Ayant fait plus d'une lieue, et avisant qu'il étoit encore trop matin, se voulut reposer. Il échut qu'il se va jeter à quartier sous une potence, où depuis quelques jours on avoit attaché un larron, qui gambadoit en évêque champêtre[2]. Le serrurier s'endormit très-bien. Le jour venu, ceux qui alloient au marché passant par là, il y en eut de joyeux qui dirent qu'il falloit appeler ce pendu. C'est bien dit. « Hau, compagnon, hau, hau, veux-tu pas venir? Il y a assez que tu es là. » Le dormeur qui étoit à bas, qui ouït ce bruit, s'éveilla et répondit : « Oui, oui, hau, hau ; je vais, attendez-moi. » Ces passants se trouvèrent surpris extrêmement, et s'enfuirent, cuidant que ce fût le pendu qui eût parlé à eux ; et le serrurier, de courir après. Eux, oyant ses ferrements, pensoient que ce fût la chaîne du pendu ; parquoi ils s'enfuient : le serrurier appelle ; et plus il appelle et court, et plus les autres tout épouvantés s'enfuirent, et ne cessèrent de courir, qu'ils ne fussent à Bourgueil.

SIMLER. Or çà, nous voilà au marché, qu'achèterons-nous?

ZANCUS. Achetons des moutons et des poules, pour les payer au seigneur breton, auquel on doit, par aveu bien écrit, trente moutons lainés, couilleux, cornus, et vingt poules avec leur sauce de ménage[3] : voilà qui est bon, tout sert en ménage.

[1] Village à deux lieues de Niort. La ville de Bourgueil, célèbre par son abbaye, est à trois lieues de Tours.

[2] On nommait ainsi un pendu, parce qu'il donnait aux passants la bénédiction avec ses pieds, quand le vent secouait la potence.

[3] C'est apparemment une critique du style des actes d'*aveu* féodal en Bretagne. Cependant il y avait en Bretagne, du temps de la Ligue, un capitaine savoyard, nommé le *chevalier Breton*, réputé par sa bravoure, qui portait les armes contre les calvinistes.

RENÉE. Oui-dà. Mais quelles sont les plus grandes nécessités ou pauvretés du ménage?

— Je ne sais.

— Ni moi aussi.

— Ni moi.

RENÉE. Je vous les dirai, et les retenez. Je parle comme la bonne femme, à la porte de laquelle on avoit chié, et s'en plaignant à un sergent, lui dit : « Monsieur, je vous en embouche le premier ; ardé ! si vous m'en faites avoir raison, je vous promets de vous en faire bonne chère; et, vous ayant satisfait, nous en ferons chez nous un bon repas. » La première pauvreté et nécessité, c'est quand on brûle le balai, par faute de bois. La seconde, quand, par faute d'autre pâte, on fait cuire le levain. Et l'extrême, quand, par disette de linge, on torche le cul aux enfants avec la langue. Vous sentez qu'il faut être marié ; autrement, cela n'auroit pas lieu partout.

BÈZE. O ! ne vous abusez pas. Ceux qui ne se marient qu'au mariage du diable, ne laissent pas d'avoir des enfants ; pource qu'ils font la cause pourquoi.

ASCLÉPIADES. Ne parlons point de cela ; nous ferions des querelles. Et puis, mon ami, les parfaits sont aux cieux. Demeurons en terre, tandis que nous y serons bien. Donc, nous converserons[1] avec les femmes mariées; et, pour l'amour de si belle conversation, je vous dirai qu'une dame de Paris, d'auprès le coin de la rue Aubry-le-Boucher, avoit trois filles, qu'elle maria en un même jour; et, le lendemain, voulant savoir si ses filles étoient femmes, elle les prit à part, et leur dit : « Or çà, mes filles, nous voici toutes femmes ; il faut tout dire : je veux savoir laquelle est la mieux de vous, ou si vous êtes bien toutes trois. Là, dites-moi, quel cas ont vos maris? » L'aînée dit : « Ma mère, mon mari l'a menu, mais il est long. — Bien! voilà qui est bon, quand la cuiller va jusqu'au fond du pot. » La seconde dit : « Mon mari l'a court, mais il est gros. — Cela est raisonnable, lorsque la cheville emplit le pertuis. » La jeune : « Mon ami l'a petit et menu, mais il me le fait souvent. — C'est ce qui

[1] Fréquenterons, vivrons en compagnie de.

est propre, et est grand heur d'avoir petite rente qui vient toujours. » Or, devinez laquelle est la mieux mariée; et vous souvenez que l'outil de mariage est le plus sale drogueux de tous, parce qu'après avoir bien pilé en son mortier, il crache dedans.

FRACASTOR. Une fois, étant à Paris, je discourois familièrement avec une maquerelle. Je lui demandois quels membres virils étoient les meilleurs. Elle me montra que tous ses doigts entroient en un de ses naseaux; et qu'ainsi les cas des femmes sont selles à tous chevaux.

BEROALTE. Ne le prenez pas là, joint que Mathurin de Blère ne vous le concédera pas, vu qu'il ne put presque jamais dépuceler sa femme; et, sans la fourchette de saint Carpion, jamais il n'en fût venu à bout.

LE BONHOMME. Boivons un coup; puis, nous saurons cela. Boivez-vous des coups?

APICIUS. Oui, d'autant que cela, c'est-à-dire, boire, va à coup et se serre délicieusement : je dirai une *volte* [1], si vous voulez; aussi, je la bois mieux que je ne la danse, *et audaces fortuna juvat;* cela veut dire que : Qui chapon mange, chapon lui vient. Ceux qui sont un peu malades, et se renforcent à boire et à manger, guérissent; aussi, l'on ne meurt que faute de boire et de manger, et bref, de s'abstenir de faire les vertus cardinales.

PARACELSE. En bonne finte, doncques maître François [2] me vouloit faire prendre courage et esprit; pource que qui a bon esprit, il boit et mange bien. Je le priai de me donner une recette, pour m'empêcher de devenir gras, comme l'étoit Fouillez [3], de Tours; il me dit que j'ouvrisse les yeux et fermasse la bouche. C'étoit cela pour m'accommoder.

DIOSCORIDES. Il ne vous eût point fallu de fourchette pour établer [4] vos morceaux. Mais à propos de cette fourchette?

BEROALTE. Il y avoit, de mon temps, à Nevers, un bon person-

[1] Une fois, italianisme.

[2] On désignait ainsi François Rabelais, qui s'intitule, en tête de ses ouvrages: *maître.*

[3] Peut-être Jacques du Fouilloux, auteur de *la Vènerie*, quoiqu'il fût du Bas-Poitou et non de Tours.

[4] Mettre à couvert, dans l'étable, c'est-à-dire, dans l'estomac.

nage qui cherchoit la Pierre-philosophale ; depuis sa mort, on l'a fait saint, et nommé Carpion [1]. Ce bonhomme donnoit des eaux (comme celui qui avoit fait un enfant à une belle demoiselle ; dont elle avoit été délivrée, et le fait fort secret, ce qui a paru, parce que depuis elle a été bien mariée au fils d'un bailli. Le soir des noces, cette demoiselle, parlant à son ami qui lui avoit aidé à faire cet enfant, lui disoit : « J'ai peur que cet homme ne s'aperçoive de la dilatation de mon cas. — J'y ai pourvu, dit-il ; envoyez, ce soir, votre laquais ; et faudra qu'il me vienne demander de l'eau pour les yeux. Je vous enverrai de l'eau qui le rendra si étroit, qu'il n'y aura pas quasi moyen d'y passer un filet. [2] » Ce conseil pris, le laquais alla quérir l'eau, et l'eut ; et l'apportant, il pensa en soi-même que souvent il avoit mal aux yeux, et que l'on ne lui en donneroit pas ; parquoi, qu'il valoit mieux qu'il en prît ; ce qu'il fit, et s'en frotta les yeux, qui se serrèrent si fort, qu'il fût demeuré là, qui l'y eût laissé). Le bruit de ce bon personnage étant grand pour tel effet, il advint qu'il y eut un jeune homme (c'est celui dont vous avez parlé, ou tout autre, c'est tout un) marié avec une bourgeoise. Ces deux étoient encore fort jeunes, et ne savoient rien du manége de concupiscence, tellement qu'ils se mettoient, sans rien faire, l'un sur l'autre. La mère de la nouvelle mariée lui demanda, un jour, comment elle s'en trouvoit, et si son mari avoit fait ouverture à sa nature. Elle lui dit que non. « O ! ma mie, il faut aller à M. saint Carpion, et lui demander de l'aide. » La belle y va, et lui fit sa plainte. Il lui demanda si son mari avoit des pendillantes au bas du ventre. Elle dit qu'oui ; mais que ce qu'il y avoit en forme d'écritoire étoit si vif, et se levoit si fort contre le nombril, qu'ils n'en pouvoient rien faire. « O bien, ma mie, venez ici sur les quatre heures du soir. » Le bon personnage fit son apprêt. Et la belle, étant revenue à sa mère, lui dit : « Endà, ma mère, nous serons bien heureux ; ce bonhomme nous fera

[1] Ce saint-là ne figure que dans la *Guerre des Dieux* de Parny. Il s'agit peut-être du savant Albert Pio, prince de Carpi, qui, dépouillé de ses biens par Charles-Quint, chercha un asile à la cour de France, et mourut de la peste en 1531, à Paris, où il fut enterré en habit de cordelier.

[2] Pour *fil*.

grand bien. Je vais vitement le voir. » Étant arrivée : « Bonsoir, bonsoir, monsieur ! Avez-vous eu le plaisir de songer en moi? — Oui, ma mie ; tenez, voici une fourchette qui est de franc coudre. Voyez ; elle est enveloppée et sacrée en ce papier ; emportez-la ; et quand vous serez au terme de vous coucher, recommandez-vous à Dieu, vous et votre mari ; puis, étant tous deux tout nus, faites-le mettre à genoux entre vos jambes ; et ce qu'il a qui se joint si ferme au nombril, abaissez-le en le poussant avec cette fourchette, tant qu'il soit à droit de ce petit pertuis, que vous avez au bas du ventre. Allez, ma mie. » La jeune bourgeoise, ainsi instruite, ne faillit en rien ; si qu'elle et son mari trouvèrent le point qui leur fit grand bien ; et tant s'y accoutumèrent, qu'il ne leur fallut plus de fourchette. Parquoi, avec un petit présent d'une ceinture, que les fileurs de soie nomment un *cude*, elle reporta la fourchette au bon père, lui disant qu'elle étoit bien tenue à lui, et qu'ils n'en avoient plus affaire ; que le cas se baissoit assez, sans aide que de la main. Le sage lui dit : « Gardez-la, ma mie, gardez-la : elle vous a servi à le baisser à cette heure qu'il est jeune ; elle servira à le lever, quand il sera vieux. »

LXXXIV. — SUITE.

ARNOBE. C'est belle chose d'avoir de la mémoire : vous avez parlé d'intérins[1]. Que ne nous avez-vous dit ce que c'est? s'ils sont d'Allemagne ou d'autre part?

ASCLÉPIADES. Attendez ; et vous le saurez. Je n'avois garde ni autre d'en parler, sans l'avis de nos maîtres ; et, pour ce, belles entendoires, souvenez-vous quand nous fûmes à Rouen avec notre roi[2], et que ce bon archidiacre, lequel est notre maître entre les médecins, nous traita. Il fit ce banquet à nous autres, qui sommes conseillers du roi en médecine. Ainsi il y en a de

[1] Intérimaires, suppléants.

[2] Il y eut une assemblée de notables tenue à Rouen en novembre 1596, et Henri IV y assista. Il était venu accompagné de sa maîtresse, Gabrielle d'Estrées, duchesse de Beaufort, que Beroalde appelle ici *madame*, parce qu'on lui rendait autant d'honneurs que si elle eût été reine couronnée.

conseillers en finances, en maçonnerie, en fontainerie, en taverneric, et, comme vous diriez, en rufiennerie. *Celate verba.*

NÉRON. Ce sont mots dorés et notables; ne les contaminez pas.

ASCLÉPIADES. C'est cet homme d'Église qui est cause que j'ai fienté ainsi du latin par la bouche. C'est un *miserere mei* d'éloquence, qui me fourgonne la mémoire. Ce noble archidiacre nous fit le conte de son aventure. Ainsi que Madame étoit très-malade, et que l'on pensoit qu'elle expirât, environ la minuit, on vint appeler M. le docteur, qui se jette du lit. Or, a-t-il une coutume de dormir sans chemise. Vraiment, il n'avoit garde d'y penser, d'autant qu'il n'étoit pas dedans. Il se lève en sursaut; et, pour aller secourir Madame, il met sur ses épaules le manteau de son valet, premier trouvé (j'ai quasi dit *venu*, comme le disent ceux qui sont du pays où tout va et vient). Le manteau ne lui passoit pas le nombril; et ce personnage entra en la chambre, où prêtres, gentilshommes, dames et autres étoient. A son entrée, tout chacun se mit à rire: et lui, s'écriant, dit: « Ha! mauvaises gens, vous êtes sans amitié, sans douceur et bonté! Voilà Madame qui se meurt, et vous riez! Est-ce la pitié qui vous doit émouvoir? » Plus il prêchoit la désolation, plus les autres rioient. Et Madame, qui revint à ce bruit, eut la même vision que les autres, s'en prit si fort à rire, qu'elle fit un pet et fut guérie; et, en cet excellent changement, lui dit: « Mon père, cachez votre v.., il me fait rire. »

SAPHO. Ainsi qu'il advint à notre métayer, qui se mettant à goûter, voilà M[lle] de Launai qui le vint voir, et s'assit sur une motte de cailloux; et, comme négligemment elle se tenoit, parlant à lui, une jambe baissée et l'autre haute, il voyoit son cela, et ne lui répondoit qu'à demi. Adonc il lui dit: « Mademoiselle, cachez votre c.., il m'empêche de goûter. »

LE MINISTRE. Mais ces intérins?

L'ENFANT. Or bien, sachez qu'il y a des dames, à Paris et autres lieux où il y a des Cours souveraines, qui ont liberté de se prêter; d'autant que là, et autre part, il y a liberté de fesses, comme il appert par les priviléges de Bourges, Tours, et autres lieux, où les chanoines ont des garces, ainsi qu'ailleurs; les dames étant mariées à gens qui ont des affaires, comme en

ont messieurs de la Cour des Comptes, et autres dont je ne parle, ni ne cuide parler, d'autant que, si je crois qu'il y ait entre eux quelque homme de bien et que je le die, ce ne sera pas sans dépriser les autres, auxquels je ne veux faire tort; mais pource qu'ils sont bien connus, je le propose, afin que par eux on juge de ceux qui ont des négoces. Les femmes de ces empêchés, voyant et connoissant que leurs maris n'ont pas loisir de leur faire choses et autres, ont de beaux jeunes hommes à la maison, qui font ce qui est à faire, pendant que monsieur n'y est pas, et, pource que cette coutume commença du temps des sénateurs de Rome, le nom latin[1] leur en est demeuré encore. Et puis, quand M. le procureur vient harassé comme un marayeux, en entrant, il voit sa femme, et lui dit: « Bonjour, trognon. — Bonjour, mon ami, dit-elle. — Eh bien, ma fille, dînerons-nous? — Oui, mon ami. Je m'en vais à la messe, et un petit à *confesse* quelquefois » (où elle est jusques après vêpres). Et puis, dis que tu en as, homme de peine, pour en amasser à telles friquettes[2]!

SACERDOS. Mais que disent-elles à confesse?

MINISTER. Ce qui leur vient en la bouche.

L'AUTRE. O! et leur vient-il quelque chose? Je pensois qu'il n'y vînt rien, que quand on y porte.

MINISTER. Voire, vous voilà aussi étonné que le mari de Mme Jeanne, servante de M. de Bourges[3], qui fut mariée à son argentier. Ce gars, la nuit des noces, lui disoit : « Jeanne, ma mie, tu as le c.. bien grand. — Oui, dit-elle, vous voilà bien

[1] Il équivoque sans doute sur le nom des sénateurs romains : *patres conscripti.*

[2] Femmes galantes, frétillantes, inconstantes.

[3] Sans doute Regnauld de Beaune, archevêque et primat de Bourges avant 1596, où il passa, par la faveur du roi qu'il avait fait abjurer, à l'archevêché de Sens. On le regardait comme hérétique et même athée, témoin ces vers d'un vaudeville ligueur :

> De trois B garder se doit-on :
> De *Bourges*, Benoît et Bourbon ;
> *Bourges* croit Dieu piteusement....

Les ligueurs ne lui pardonnaient pas d'avoir osé donner l'absolution à Henri IV, malgré les bulles fulminantes du pape.

empêché! Il en faut louer la moitié. » Si j'en suis étonné ou empêché, ce n'est pas sans cause, vu que souvent les hommes ne savent que dire, non plus que celui de tantôt, qui ne savoit rien faire que des civières.

VALDEN. Je fus bien empêché, confessant, un jour, un jeune Breton Vallon[1], qui, en fin de confession, me dit qu'il avoit besogné une civière. « Quoi! lui dis-je, mon ami, ce péché n'est point écrit au livre angélique d'enfer, nommé la *Somme des péchés*[2], qui est le livre le plus détestable qui fût jamais fait, et le plus blasphématoire, d'autant qu'il est dédié à la plus femme de bien[3]. Je ne sais quelle pénitence te donner. Mais non, mon ami, quel goût y prenois-tu? — Monsieur, bon et délectable. — Quoi! est-ce une civière rouleresse, ou à bras? — Monsieur, elle est à bras, et à bran, et à bouche : c'est une vendeuse de cives[4]. — Ha! de par le diable, je pensois mal. Va, mon ami; va, ne pèche plus. »

LE DOCTEUR. Cette civière étoit-elle femme de bien? Je ne le demande pas sans cause, pource que je ne sais que vous faisiez, parce que mon confesseur me demanda, un jour, si je n'avois jamais paillardé à autre qu'avec ma femme.

L'ÉCOLIER. Quelle différence y a-t-il entre les femmes de bien et les autres?

LE MAÎTRE. Vous avez tort, il ne faut pas les mêler; il n'y a point de comparaison. Paix là, paix là, paix!

L'ÉCOLIER. Voire; mais de parler des femmes de bien, je ne l'endurerai pas : ma mère l'étoit.

LE MAÎTRE. Encore pis, tu me feras gâter[5]. Vois-tu? Les femmes de bien baillent, ou font bailler, ou ont qui baille de l'argent pour leur faire; et en faut bailler aux autres.

[1] Ou plutôt Wallon, Bas-Breton, de l'ancien pays de Galles.

[2] *La Somme des péchés et le remède d'iceux*, par Jean Benedicti, Lyon, Charles Pesnot, 1584, in-4°. L'auteur de ce singulier traité, naïvement obscène, était cordelier, docteur en théologie et prédicateur; il a composé encore d'autres ouvrages de piété.

[3] Ce livre est dédié à la vierge Marie.

[4] Ou *civette*, espèce d'échalotte qui sert en cuisine à relever les ragouts.

[5] Pour *fâcher, perdre patience*.

L'ÉCOLIER. C'est pourquoi elles ont plus de liberté, comme celle qui, à souper, vit que son mari ne lui avoit point donné de veau; et il coupoit un oison. Elle lui dit : « Mon mari, je vous prie, ne faites pas là de l'oison, comme vous avez fait du veau. » A, ha! he, hi, hi, e e e.

Étant sur ces entrefaites, voici entrer FROSTIBUS, lieutenant-général de tous les diables, auquel on avoit interdit la porte ; mais Madame lui avoit fait ouvrir, d'autant qu'il étoit bon diable. Il vint, gai et gaillard, mettre les deux mains sur les épaules de Luther, et lui dit : « Eh bien! monsieur de l'autre monde, quoi! que dites-vous des gentillesses que nous avons faites par delà, en notre enfance?

— Tais-toi, lui dit ce vieil rêveur STURMIUS ; tu n'es pas sage ; tu découvres le pot aux roses ; tu déclares les secrets du métier.

— Mais, dit-il, par ta foi! pauvre mélancolique, si tu es plus homme de bien que les autres, va te faire brûler en quatre quartiers, comme vrai martyr de quatre religions. Or bien, messieurs, encore un coup; boivez, ne me tenez guère. Je vais en Flandre, pour copuler[1] les États. Que voulez-vous savoir de moi?

LUTHER. Tu es importun. Nous ne nous soucions plus de toi ; va à tous les diables, et nous laisse ; sinon, va à ce nouvel abstracteur de quintessence, qui te fasse griller, comme tu as fait rôtir de mes bons disciples.

FROSTIBUS. Ha! ha, par ma foi! je suis tout réjoui. Savez-vous un point, mes bons seigneurs? En quelque pays où il y ait une des quatre religions établie, je fais déclarer hérétiques, comme fromage de Milan, ceux qui n'en sont point; et puis, on les grille : et cela vient bien à mon goût, d'autant que le fromage grillé est plus voluptueux au palais que l'autre. Mais laissons cela, ce n'est pas ce qui m'amène : je suis venu ici pour vous prier, mon Luther, mon capitaine, mon ami, de me faire la faveur qu'il n'y ait plus personne damné. Tous les diables vous en prient; et sera bon, s'il vous plaît, d'y prendre garde, de peur qu'enfin les maréchaux des logis d'enfer n'aillent en pur-

[1] Assembler. Beroalde se sert du mot *copuler* par équivoque érotique.

gatoire marquer partout pour nous loger. Et, dà, il en est besoin, d'autant qu'il y a déjà tant de damnés en enfer, que les pauvres diables couchent dehors; et ainsi vous y aviserez, et je me recommande à vos bonnes grâces. Je m'en vais. Je n'oserois être ici plus longtemps, de peur de devenir hérétique, ou papiste. Que si cela advenoit, je serois perdu. Les financiers et bons conseillers des rois et princes ne feroient plus état de moi, parce qu'ils ne font pas cas de ceux qui sont fermes en une religion.

LXXXV. — DÉFAUT.

Ayant dit cela, il s'en alla : et fut dit que qui que ce fût, qui heurteroit, demeureroit dehors, s'il n'étoit de l'une ou de l'autre religion, *ex professo ;* et te va faire loger, pauvre diable !

LUCRÈCE. Mais s'il y venoit quelque gueule, lui refuseroit-on la porte ?

PONTANUS. Ces poëtes fantastiques ont toujours quelque allégorie. Que veux-tu dire par ces gueules?

LUCRÈCE. Hé ! pauvre fat, ne sais-tu pas bien que nos garces, que l'on appelle putains à Paris, et nos sœurs ès cloîtres, sont de vraies gueules. Aussi, je dis que, s'il vient ici des gueules, il les faut laisser entrer ici, d'autant qu'elles sont bonnes papistes, quand par dévotion elles le font avec les gens sacrés ; et bonnes huguenotes, lorsqu'elles ne discernent point les jours. Ces deux sortes de gueules sont comme les avaleurs d'huîtres : elles vivent de viandes vives et crues. Mon doux ami, tu t'en es tant escrimé, que les mains te tremblent. Qui joue des reins en jeunesse, il tremble des mains en vieillesse.

LOCRUS. Disant cela, je me ressouviens que vous n'avez pas tantôt résolu qui étoit le meilleur ; bien que vous eussiez dit que l'abbesse avoit résolu qu'il n'y en avoit point de grands.

AXIOCUS. Cela est bon. L'abbesse de Longchamp m'apprit ce qui en est, me demandant sur cette résolution ce que j'en pensois ; et je lui dis que c'étoit à elle, s'il lui plaisoit, à m'en éclaircir. « C'est, ce me dit-elle, celui qui est dur et dure. — Voire - mais, dis-je, madame, il ne peut toujours durer. — Non dà, dit la bonne mère ; et c'est pourquoi on ne nous donne pas les états de

judicature, à cause que nous résistons au droit, et l'anéantissons. »

LUCRÈCE. La dame qui ouït dire à un docteur proférant *ponendum jus* : « Ho, ô, dit-elle, vous aurez menti; je ne ponerai [1] pas jus; je suis femme de bien. » C'est la raison, pour laquelle monsieur de la Saulaye marioit ses filles jeunes; et quand on lui demandoit pourquoi, il disoit : « J'aime mieux qu'il leur cuise, qu'il leur démange. »

SOCRATE. Vraiment, je n'y saurois que faire. Il y en a, à ce bout de table, qui disent, possible, les mêmes choses que nous disons ici; mais ils les enfilent d'autre sorte : je vous prie, vous qui les oyez, prenez-y garde, pour les ôter de ces mémoires et y mettre vos intentions; et vous, pour le premier qui le ferez, serez mis au catalogue des bons esprits, c'est-à-dire, vous serez déclaré bête de bon esprit. Or, surtout, prenez garde à quelques petites gentillesses qui sont ici réduites, et les calculez avec leur distance; et, sous cette proportion, vous trouverez un grand notable secret, excellent mystère, mystérieuse excellence.

DIOGÈNE. Il m'est échappé de vous dire cela; le diable me l'a tiré du cul, pour le mettre en votre bouche; faites-en votre profit, comme d'une belle et joyeuse vrille de bois.

LE BONHOMME. Eh bien! boivons, et me donnez un petit de cette croûte de pâté; ce que j'en fais est pour épargner le pain. Mais, à propos, qu'est-ce qui épargne plus le pain en une maison?

CHOSE. E! hé, quel voyage, ma grand'tante! et qui êtes-vous, chouse? C'est la miche, et le gâteau, et le tourteau, et la fouace, et le biscuit. Cela me fait souvenir qu'étant à Blois avec mes amis, à faire bonne chère, durant les États [2]...

BÈZE. Gare le concile [3]!

PETRUS DE ALVER. Pourquoi?

BÈZE. Pource qu'aux noces, les huguenots furent attrapés à Paris, à la Saint-Barthélemi [4]; aux États, les ligueurs furent con-

[1] Le verbe *pondre* faisait alors *ponerai* et non *pondrai* au futur.

[2] Les États de Blois de 1588.

[3] D'anciennes éditions écrivent : *garde concile*.

[4] Le mariage de Henri de Bourbon, roi de Navarre, avec Marguerite de

taminés, environ Noël [1]; et s'il advient un concile, au diable le c....lon restant de ces sortes de gens qui gâtent tout!

CHOSE. J'étois donc à Blois à me rigoler [2] comme un père [3]; et mes amis, qui me gratifioient, me traitèrent douze jours de bons vivres, et ne me présentèrent point de pain; ils ne me donnèrent que de la miche. Ce fut au temps même que la pauvre Ragonde, fille du commissaire Chotard, se trouva grosse; et comme son père s'en fut aperçu, il lui fit quelques remontrances, disant: « Comment, ma fille, qu'avez-vous fait? — Endà, mon père, je ne pensois pas que si peu de chose me pût ainsi aventurer. — O! vilaine que tu es, je crois qu'il te faudroit donc un fourgon [4]. »

SPARCIPUS. Je n'étois pas là, mais à Montauban, ou à Beziers, où j'oyois maître Florimond le menuisier, qui tançoit sa femme de ce qu'elle étoit ivrogne; et, lui remontrant gracieusement, pour l'induire à pénitence, lui dit: « Endà, ma mie, ma femme, j'aimerois mieux que tu fusses un peu putain. » Elle lui répondit: *Carabous, carabous, le meo marita, tout attinguéren, de tout ferem, un poque.*

APULÉE. Hé! gué, tout ira bien, j'en aurons; et puis, on trouve à Paris pleine chemise de chair vive pour cinq sous au rabais.

POGGE. Celle de la dame Isabelle valut bien davantage, ainsi qu'il a paru: c'est qu'elle a tant gagné à prêter son brelingot, que, de l'argent du reste, elle a fondé la plus célèbre religion qui soit à Venise, ainsi que me l'ont dit les jésuites en confession.

MACROBE. Ce chose-là n'étoit donc pas comme celui de cette pauvre garce Michelle, qui venoit d'Angers à Tours, et se mit

Valois, sœur de Charles IX, avait, au mois d'août 1572, attiré à Paris les chefs du parti protestant, qui périrent dans le massacre de la Saint-Barthélemi.

[1] Les États de la Ligue, tenus à Paris en 1593, furent tournés en ridicule par la *Satyre Ménippée* qui parut à la fin de cette année-là sous le titre du *Catholicon d'Espagne.*

[2] *Régaler*, réjouir.

[3] Moine.

[4] Ustensile en fer, avec un manche de bois, pour remuer la braise dans le four.

au bateau de Bolacre[1]. Nous étions bonne troupe, et montions par eau sur Loire, pour aller aux pardons à Orléans. Comme j'étois là, je désirois que la rivière eût été mi-partie, qu'un rang eût coulé comme elle fait, et que l'autre eût coulé vers Blois. Si quelque pape savoit faire cela, il augmenteroit beaucoup le domaine de saint Pierre, par la diligence que feroient les postes. Entre tant de gens de bien qui étoient au bateau, il y avoit un gai et jeune, qui, pour avoir frayé avec Michelle, avoit mal à son unique bout, ce qui lui déplaisoit fort, aussi bien qu'aux autres qui ont pareils accidents, qui survinrent à plus de six de la compagnie. Il fallut se reposer à Tours, où pour lors étoit le roi, qui venoit de fixer le Mercure[2]. Étant là, ce jeune homme intéressé aux parties vitales (ainsi notre ami l'horlogeur nommoit le v.., de peur d'offenser les oreilles des filles : aussi, qui les en iroit frétiller par tel endroit, feroit ridiculité, ainsi que celui qui demandoit chez Bourgant, la même semaine, du *ridicule* d'antimoine ; il vouloit dire du *régule*) ; ainsi cet affligé alla droit chez le compère Jardin[3], qui le consola, et le mit en train de brève guérison. Or, en notre troupe, y avoit un prêtre breton, qui avoit la p... si offensée, qu'enfin, vexé de trop de mal, il se découvrit à ce jeune homme, qui lui conseilla d'aller *jardiner*. Le triste ecclésiastique y va. (Il y en a qui ont voulu dire que c'étoit un ministre du Languedoc, venu au synode à Châtellerault : ils se trompent, d'autant qu'il n'avoit que des poulains, qui lui étoient venus, pour avoir monté sur la haquenée du confesseur des religieuses de Fontevrault, à qui le médecin de ma-

[1] Ou plutôt *polacre ;* c'est le nom d'un petit bâtiment allant à voiles et à rames, approprié autrefois à la navigation de la Méditerranée.

[2] Il est sans doute question du privilége du roi pour la publication annuelle du *Mercure de France*, que Palma-Cayet commença en 1605, à la suite de sa *Chronologie septennaire*, et qui fut continuée jusqu'en 1646 par Renaudot et Richer : la collection de cette première gazette politique forme 25 volumes in-8°. Beroalde, en parlant du *Mercure*, fait allusion à l'emploi de ce métal dans le traitement du mal vénérien.

[3] Louis du Jardin ou Gardin, en latin *Hortensius,* était professeur royal en médecine à l'Université de Douai, au commencement du dix-septième siècle. Il a publié divers ouvrages, écrits en latin ; l'un desquels traite de la peste.

dame [1] avoit donné la vérole.) Ce patient étant devant le barbier, il lui déclara son mal. Adonc le maître le visita, et trouva qu'il étoit copieusement gangrené, si qu'il le falloit couper; à quoi il eut beaucoup de peine à faire résoudre l'affligé, qui enfin, craignant de mourir, abandonna son pauvre cas au rasoir. Ainsi que l'exécution étoit prête, le chirurgien lui demanda de quel état il étoit. Il lui répondit qu'il étoit prêtre. Adonc le maître donna le coup *rasibus*, sans rien épargner; et comme messire Pierre cria, il lui dit : « La la, c'est tout un; aussi bien, n'en avez-vous que faire. »

RENÉE. Quand notre ami Yverd [2] le coupa à un chantre de Saint-Gratien [3], qui le regrettoit : « Allez! dit-il, il reviendra. »

MACROBE. Le prêtre ainsi fait courtaud de légère taille [4], nous allâmes tous à la file, pour avoir remède à nos maux; même le petit qui tenoit la peautre [5], et qui avoit été poivré, vint à Jardin; et comme il lui faisoit le discours de son inconvénient, et, parlant de Michelle, il nous disoit : « Depuis que j'eûmes hébregé cette vetture, je n'en eus que malheur; le vent s'est tourné, et jernigoi [6] de la vetture, et de la foutue vetture! »

PARÉE. Il avoit passé par les mains d'une qui avoit moyen de le récompenser, ainsi que me dit à Lyon Mme Briolet, l'amie du comte Bennerie. Je la traitois d'un mal de tête. « Mon gentilhomme, mon ami, me dit-elle, faites-moi du bien; je vous promets que je vous payerai bien. — O! ô, dis-je, mademoiselle, je vous remercie; endà, je ne veux pas être payé de ce que je fais aux dames : il y a trop de danger. »

GAUTIER. Mais le curé de Saint-Martin d'Aussigni, vers Bourges, y avoit-il mal?

[1] L'abbesse.

[2] Peut-être Jacques Yver, sieur de Plaisance, gentilhomme poitevin, auteur du *Printemps d'Yver*, recueil de cinq histoires *discourues en cinq journées en une noble compagnie au château du Printemps*, publié en 1572.

[3] Ce doit être *Saint-Gatien*, de Tours.

[4] Il équivoque sur *courtaud*, signifiant *écourté* et *cheval dont la queue et les oreilles sont coupées*; et sur *taille*, dans les deux acceptions de ce mot.

[5] Le gouvernail. Ce mot, employé dans ce sens et non dans celui de *barque*, était masculin.

[6] Variante des anciennes éditions : *je renigoi*, pour : *je renie Dieu*.

GUILLAUME. Vraiment, ce fut grand'pitié. Il aimoit une femme qui lui donna assignation, et, faisant semblant de le recevoir courtoisement, l'empoigna ; et comme maître Antitus de braguette [1] sentoit cette main douillette, il s'exaltoit. Adonc cette femme avec l'autre main avança un couteau, dont elle le coupa tout net.

SAPHO. O! de par le diable, quel trait! Elle étoit plus inhumaine que Mme la présidente de *même* nom [2], qui, se trouvant en lieu d'assignation, où six l'attendoient pour la bricolfrétiller, elle, se refroignant un peu, dit : « Hé bien ! messieurs, je vous prie de vous dépêcher, d'autant que mon mari m'attend ; je n'avois épargné du temps que pour un coup ou deux. »

LE MOINE. Mademoiselle de Lescard, ayant ouï conter ces nouvelles, eut des visions en dormant, et lui sembla qu'elle voyoit semer des v... ; ainsi elle se jeta hors du lit et se cassa un bras, voulant, comme elle l'a confessé à monsieur le premier barbier, en amasser un bien gros. Or, cependant, vous parlez à cette heure, belle dame, selon vos intentions.

TÉRENCE. Aussi faisoient le valet de notre boulanger, et la femme du conseiller... Comment?

LXXXVI. — RÉMISSION.

Il y en a qui parlent suivant leurs intentions arrêtées aux objets. Le boulanger de la ville tenoit à ferme une maison qui

[1] C'est un nom burlesque, qui avait été pris par un mauvais écrivain du règne de François Ier, en tête d'une traduction du roman d'*Euriale et Lucrèce*. Rabelais s'en moque dans le ch. 11 du liv. II de *Pantagruel*, où il l'appelle *maître Antitus des Cressonnières*, pour indiquer qu'il n'était lu que par les marchandes de cresson. Beroalde a imité cette plaisanterie en donnant le nom de *maître Antitus de braguette* à ce qu'on nommait alors plus ordinairement *maître Jean Chouart*.

[2] Beroalde entend sans doute une des femmes du fameux Jean-Jacques de Mesmes, qui fut nommé premier président du parlement de Normandie sous Henri II ; car, pour trouver un autre président de *même* nom, il faudrait remonter à l'année 1627, c'est-à-dire, plus de dix-sept ans après l'apparition du *Moyen de Parvenir*. Les deux femmes du président Jean-Jacques de Mesmes furent Nicole Hennequin et Jeanne Le Père : il n'eut pas d'enfant de cette dernière.

étoit à ce monsieur le conseiller ; et là y avoit un beau jardin, où les arbres rapportoient de beaux abricots, et de bonne heure. Ce jardinier, en ayant recueilli des plus beaux et premiers, appela le mitron, auquel il commanda d'en porter un quarteron à M. le conseiller.

VALRON. Qu'est-ce que *mitron?*

TÉRENCE. Les valets des boulangers sont ainsi nommés, pource qu'ils n'ont point de haut-de-chausses, mais seulement une devantière, telle ou semblable à celle des capucins, qu'ils nomment une *mutande* [1], et qui, en pure scolastique, est nommée une *mitre renversée.* La mitre couvre la tête, et ce devanteau, le cul, qui sont relatifs. Le mitron, obéissant à son maître, vint avec les abricots, et entra dans la chambre, où la servante l'introduisit. Il fit une belle révérence à mademoiselle à cul nu, lui demandant où étoit monsieur. Elle dit : « Il viendra à cette heure, mon ami ; attendez-le un peu. » Cependant le mitron regardoit la demoiselle qui s'achevoit d'habiller, et faisoit la litière à ses tétons, qui paroissoient mignons et beaux ; il les considéroit des yeux fort goulument, que voici monsieur qui entra. Alors le mitron, allant vers lui, fait une grande révérence, et lui dit : « Monsieur, voilà mon maître qui se recommande à vous, et vous envoie une pannerée de tétons. » Il dit ainsi, pensant et parlant tout à la fois. « Quoi ! dit monsieur, ce coquin ne sait ce qu'il dit. » Le mitron, voulant faire la révérence, trouva derrière lui un placet qui le fit choir, de sorte que, sa devantière se renversant sur le ventre, il montra toute sa pauvreté, ses pauvres tritebilles [2]. « Qu'est ceci ? ce dit le conseiller, Voyez ce maraud ! Il se met à regarder les tétons de ma femme ; il ne sait ce qu'il dit, et encore se laisse tomber. » Adonc la demoiselle, qui regardoit le paquet d'amour, le spectacle de l'outil de nature, excusant ce pauvre mitron, dit à son mari : « Mon ami, vous le devez excuser, s'il est chu. Un cheval, qui a quatre c....les, se laisse bien choir. » Elle vouloit dire *quatre pieds ;* mais l'objet la détournoit.

[1] D'anciennes éditions portent : *mutandæ.*

[2] Pour *triquebilles.*

MADAME. Quel paquet d'amour ! Que le chat fût bridé de semblables !

L'AUTRE. Il n'en seroit pas plus fort, pour l'avoir mangé. Je vous le prouverai, par l'aventure qui nous survint à la Boisiardière, où, un vendredi, nous dînions ; et madame se coléroit de ce que l'on n'avoit guère mis de beurre. La fille, qui l'avoit en charge, vint, et tenoit le chat mignon en sa main, et disoit qu'elle l'avoit pris sur le fait, achevant de manger quatre livres de beurre. Moi, qui aime justice, désirois excuser le chat ; et, pour sa justification, je le pris et le pèse ; et, en bonne finte, il ne pesoit que trois livres trois quarterons ; je ne sais ce qu'il pesa, quand il eut chié le beurre ; allez-y voir !

RABELAIS. Il a oublié ce qu'il vouloit dire.

GRÉGOIRE. Comme celui qui se vouloit faire recevoir procureur au Châtelet, lequel se présenta humblement à l'examen ; et ainsi que l'on lui eut fait plusieurs questions, il ne savoit répondre à aucune. Un des Messieurs lui demanda, d'où venoit cela qu'il se présentoit et ne savoit rien : « Messieurs, dit-il, j'ai été en vendange, où j'ai oublié tout ce que je savois. »

GODEFROI. Et ce bon personnage, qui avoit acheté... (Oh! qu'ai-je dit?) qui avoit eu *gratis*, comme les autres, un métier de conseiller ?

LOUVET. Appelez-vous cela *métier?* Vous seriez aussi profané, que le bourgeois de La Rochelle, qui, ce dernier carême-prenant, ayant été tancé, parce qu'il étoit de la Religion [1], d'avoir joué joyeusement (et même le consistoire l'avoit repris aigrement), se trouvant en compagnie, où l'on le consoloit de ce qui s'étoit passé, va dire : « Par la certebieu [2]! si j'avois trouvé quelqu'un qui me voulût bailler cinquante écus de mon métier de huguenot, je m'en déferois. »

LXXXVII. — DISCOURS.

PLOTIN. Ho ! compère, que vous allez vite ! Comme vous dépêchez tout !

[1] C'est-à-dire, de la religion réformée.

[2] Variante des anciennes éditions : *parla certes bien*.

GODEFROI. Je ne vais pas si vite que le plumacier de l'univers.

CICÉRON. Quel diable de nouveau mot est ceci? Qui est ce *plumacier?*

PLOTIN. C'est celui qui pose les panaches sur les têtes des hommes de l'univers.

POGGE. Je gage qu'il veut parler de cornage [1].

PLOTIN. Tu l'as trouvé; qu'il te puisse accompagner comme accident indélébile!

ASCLÉPIADES. Comment est-ce qu'il va si tôt?

PLOTIN. O cher compère de toute la fressure, je te le dirai! Sache, toi qui as belle et jeune femme; sache, mon tendre et jovial petit belleau [2], mon petit prêteur de franches repues, que, si tu étois au Grand-Caire, et que ta femme tant poupine [3] fût à Paris, et que de son consentement, me faisant ouverture de ses bonnes grâces, elle me laissât entrer à elle, je n'aurois pas si tôt mis mon V, I, T, *pied*, dans son C, O, N, *pantoufle*, que l'admirable, grand et révéré cocuage ne fût, en un instant, au Grand Caire, à te frétiller avant la tête, pour te réjouir du beau petit plumage d'amourettes.

PLANUDES. Triste garçon à demi vieil que tu es, je t'assure que ta journée n'y monteroit guère. Tu es de ceux auxquels on peut dire : « Depuis que la c...... passe le v.., adieu vous dis. »

BIGNON. Paix, de par tous les diables! Taisez-vous, ou je vous couperai le cou, comme je fis un jour à un roi qui chioit [4]. Achevez le discours de ce conseiller, et meshui ne vous interromprai; ou j'abomine, je contamine, je précipite, je *diable*, je *trente mille*... A, ha! je ne le dirai pas : faites votre devoir?

GODEFROI. Parlez-vous de ce conseiller de la prévôté, duquel le père, le présentant à Messieurs, demandant séance pour lui, leur dit : « Messieurs, mon fils n'a point de science, il vous plaira lui en donner? » Un mot gâta tout.

BIGNON. Non, c'est de celui qui se faisoit recevoir à la

[1] Il faut plutôt lire *cocuage*.

[2] Allusion au poëte Remy Belleau. Cette plaisanterie manque dans la plupart des éditions.

[3] Mignonne, gentille.

[4] Il y a ici une équivoque que nous n'entendons pas.

Cour (qui est tant bonne et douce, la bonne dame, qu'elle ne reçoit, ou n'a reçu, ou ne recevra... De peur de faillir, je ne le dirai pas; en voilà qui me veulent faire dire *des ânes;* je n'en ferai rien). Ainsi que Messieurs interrogeoient ce bon personnage déjà âgé, ils l'incitoient à répondre; et il ne savoit, d'autant qu'il n'entendoit pas ce qu'ils disoient. (S'il eût été encore comme moi qui, plaidant ma première cause, je dis à ces Messieurs-là beaucoup de choses, que je n'entendois pas, ni eux aussi; ce qui m'apporta une belle dayée de réputoison[1].) Ce personnage écoutoit; puis, comme revenu de bien en songerie, dit : « Messieurs, je n'ai pas accoutumé ce ménage ainsi que vous dites. Rien je ne sais, il est vrai; mais j'ai un fils qui est bien savant, qui répondra pour moi, comme mon compère le sieur Basgrand a répondu de l'argent que je dois de mon office. » Par dépit qu'il ne put être reçu, sitôt que sa femme fut morte, il récompensa une prébende, et fut official.

L'AUTRE. Ce fut à lui, auquel Menaud, notre métayer, fit une jolie réponse. On agissoit devant lui d'une cause de fouculterie[2]; et Menaud étoit appelé à témoin, pour dire s'il avoit vu que le garçon eût eu habitation de concupiscence charnelle avec cette fille. Ainsi que Menaud fut entré, il dit : « J'y étois, et ce que je vous dis est vrai, monsieur l'official. Dieu me doint bonne vie et longue! on m'a dit que vous me demandiez. » L'official lui dit : « Bien, mon ami; dites vrai. Avez-vous vu que ce gars ait envahi cette fille? Avez-vous vu qu'il l'ait travaillée? — Monsieur l'official, je n'en saurois que dire; je suis votre serviteur. — La, mon ami, dites; je suis le vôtre. — A, a! monsieur, il suffit, si vous me faites plaisir. — Dites donc, mon ami, dites? — Eh bien, monsieur l'official, je vous dirai : j'ai vu quatre fesses et deux culs; mais je n'ai point vu de v.., je crois que le larron de c.. l'avoit en la goule. »

SAPHO. Hé, gai, voilà de beaux contes à dire devant des gens d'Église! Aussi

Je suis si aise quand je cous,
Si pour un C je mets un F,

[1] Pour *dragée* ou *daillée* (moisson) *de réputation.*

[2] D'anciennes éditions portent *fuculterie.*

Qu'il m'est avis, à tous les coups,
Que j'ente une mignonne greffe.

LXXXVIII. — FOLIE.

SERTORIUS. Je m'étonne que le roi n'ôte ces officialités. S'il le faisoit, il soulageroit beaucoup de monde, et enrichiroit sa justice, et si feroit que les ecclésiastiques seroient chastes. Pensez-vous qu'oyant ainsi parler de turpitude, le bandage ne leur stimule pas?

CUSA. A la vérité, les oreilles et les yeux servent beaucoup à besogner, témoin le curé de Saint-Clément, qui, en son prône, disoit : « Les dames montrent leurs tétons ; ce n'est pas bien fait ; et puis, elles étendent leurs chemises autour du cimetière. Endà, ni moi, ni mes vicaires ne sommes pas anges ; cela nous tente. »

XÉNOCRATES. Pargoi! il n'étoit guère sage, et il y paroissoit ; il ne lui falloit point aller à la touche[1] des merveilles.

CÉSAR. Quelle touche?

XÉNOCRATES. C'est celle qui est à Paris, justement dans le Badaudois[2], au lieu même où Pépin fienta (je cuidois dire *fit ses affaires*) sur l'état de France. Il fit mettre et exposer cette touche, qui est notable, d'autant que sur icelle, comme on éprouve l'or à celle des orfèvres, on examine les folies des anciens, les sottises des nouveaux, la gloire des présomptueux, et bref, toutes les viédaseries des humains ; et dit-on que ce volume y a été trouvé[3], ainsi qu'il y avoit été laissé par feu Guillaume de Paris[4], qui, aux portaux de Notre-Dame, a mis les figures chimi-

[1] Pour *pierre de touche*. Les anciennes éditions mettent : *au devant touche*.

[2] Dans le quartier des badauds, ou près de la porte *Baudoyer*, qui tire son nom des *Bagaudes* (*porta Bagaudarum*), ramas d'esclaves fugitifs et de gens sans aveu, qui se révoltèrent dans les Gaules contre la domination romaine.

[3] Il semble faire allusion aux *Touches* du sieur des Accords (Ét. Tabourot), recueil d'épigrammes facétieuses publié en 1585 à la suite du second livre des *Bigarrures*.

[4] Ou Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris au treizième siècle, qui passe pour avoir dirigé la construction du portail de Notre-Dame ; il était fort instruit dans la philosophie hermétique, et les herméistes ont prétendu qu'il

ques à faire la projection à devenir sages, de laquelle on use, comme de cendre, à l'entrée de ce noble chaircutieux de carême.

BARNAUD. Je pense que vous rêvez d'appeler carême *chaircuitier?*

XÉNOCRATES. Oui, je rêve; il vous l'est avis. Notez ces paroles : *chaircuitier* est un qui fait cuire de la chair; *undè* chaircuitier ; mais *chaircutieux* est un qui concutie la chair, qui la chasse, qui la ruine, comme font les maréchaux et médecins nouveaux.

BARNAUD. Tu y as excepté les médecins, pource que tu en as affaire. Est-il pas vrai que, comme tu écrivois contre Machiavel [1], tu avois si fort les hémorrhoïdes, que le cul te distilloit tout en sang, et en étois à demi mort?

XÉNOCRATES. Sachez, bel ami, que les sages médecins font leurs essais sur les gens d'Église, malfaiteurs, gueux et putains. Tels sont les quatre éléments d'essais.

BÈZE. Tu me refais bien ; j'aimerois autant le fou de la Bourdaisière [2], qui avoit avalé une pièce de vingt sols. Comme il vint à la rendre par bas, il avoit de la peine. A la fin l'ayant tirée, il dit à son maître [3], la lui jetant toute breneuse sur la table : « Endà, monsieur cousin [4], que l'argent est fâcheux et difficile à faire! »

avait fait représenter dans les sculptures allégoriques de ce portail le mystère de la Pierre-philosophale. Ces sculptures ont été plusieurs fois interprétées en ce sens; mais on sait aujourd'hui qu'elles ont rapport à l'histoire de l'*Ancien Testament*.

[1] Ce passage indique sans doute qu'on doit chercher, sous le pseudonyme de *Xénocrates*, un des critiques de Machiavel. Ce peut être un écrivain protestant du seizième siècle, nommé Innocent Gentillet, qui a fait paraître, en 1579, *Discours sur les moyens de bien gouverner et maintenir en paix un royaume, contre Machiavel*.

[2] La famille Babou de la Bourdaisière était alliée à la maison d'Estrées par le mariage de Françoise Babou avec Antoine d'Estrées, seigneur de Cœuvres, père de Gabrielle d'Estrées.

[3] Sans doute Georges Babou, seigneur de la Bourdaisière, comte de Sagonne, premier gentilhomme du duc d'Alençon en 1595; son fils Georges, dernier du nom, fut tué en duel à Bordeaux en 1615.

[4] C'était la qualification que les fous en titre d'office donnaient à leur maître. Triboulet appelait François Ier *monsieur mon cousin*.

CÉBÈS. Qui l'eût mis sur votre touche de tantôt, elle eût été touche à connoître merde; cela eût bien servi aux médecins.

XÉNOCRATES. C'est tout un; je reviens à cette pierre, d'autant que je suis alquemiste; aussi les alquemistes ont la pierre en la tête; et pensois que voulussiez parler du révérend père abbé de Vienne, au-dessous de Lyon, lequel, voyant la grosse pierre qui est en la prairie, où il y avoit en écrit : *qui me virera, grand trésor aura* (le bon et noble père! il n'étoit pas de la famille des Laurents, il avoit trop d'esprit), se mit en frais pour faire virer cette pierre, et y dépensa trois mille quatre cent vingt-deux écus dix-sept sols et une pite, ce que je mets pour vous assurer. Jaloignes, le notaire, en a fait le compte. Et comme elle fut tournée, il trouva de l'autre côté : *virier je me veliens, parce que me doliens.*

SALIVAS. Il fut bien déçu; il pensoit avoir trouvé la Pierre-philosophale.

GALANDIUS. Par la mort d'œuf [1]! il n'étoit pas en tant de bien, que le Granger de Saint-Martin, qui, un temps fut, étant couché entre deux garces, disoit, étendant ses bras, main deçà, main delà : « Que de biens! »

ŒCOLAMPADE. Je sais bien qui il est; c'est celui qui mourut l'année passée. Son valet me vint quérir, pour le voir, et me dit : « Hélas! monsieur, venez vivement; mon maître se meurt de l'apocalypse » ; il vouloit dire de l'*apoplexie;* ainsi que l'entendoit le vicaire de Saint-Saturnin [2], quand le second président en mourut, lui étant venu ce mal, d'appréhension d'avoir été de la Ligue.

MAROT. Tu as bien débuté avec la Ligue; tu es un bel archer, tu y vises bien!

JAMIN. Aussi bien que celui qui voyoit l'Amour, qui est à la Bourdaisière [3], fait en si belle peinture, que l'Amour a été fait après ce portrait. Quand le roi venoit de fixer le Mercure [4], il vint

[1] Il vaudrait mieux *par la mort-bœuf*, juron fréquent dans Rabelais et les vieux conteurs.

[2] Ou Saint-Sernin, cathédrale de Toulouse.

[3] Cette terre seigneuriale était en Berri.

[4] En 1605. Voyez la note 2, page 310.

en cette belle maison. Et comme ès lieux curieux il y a toujours des amuse-fous, ce tableau d'Amour étoit en la grand'salle. Il y eut un gentilhomme qui s'y amusa ; et, voyant cet Amour avec son trait sur l'arc, comme prêt à décocher, et lisant autour : *Sublato amore omnia ruunt*, étoit en grand'peine que cela pouvoit signifier. Il passa un aumônier, auquel il le demanda. L'aumônier, l'ayant lu, dit : « Monsieur, vous êtes fâcheux ; ce latin-là est, possible, profane ; il n'est pas de bréviaire ; je ne l'entends, ni ne le veux entendre. — Monsieur, ne vous fâchez point, je vous prie. » Il en passa un autre qui fut plus hardi, auquel il fit la même prière. Adonc le prêtre, ayant considéré l'état de la figure, lui dit : « Monsieur, cela signifie que, si Dieu vouloit, tous les anges du paradis tireroient ainsi de l'arc. »

BUCHANAN. Je pense qu'il entendoit aussi peu de latin que le sieur du Coudrai, qui me pria un jour de lui montrer du latin. Vraiment, je le menai en la boutique d'un libraire, où j'ouvris des livres latins, et lui montrai du latin. Il se voulut colérer ; ah ! Jean ! j'avois une épée aussi bien que lui ; je nous fussions bien battus.

POGGE. Et vivent les coups de poings ! on n'en meurt que par hasard, non plus que d'autre chose.

DES ESSARDS. Et quoi ! portiez-vous lors une épée ?

BUCHANAN. Oui.

DES ESSARDS. Et de quel saint ?

BUCHANAN. Je suis gentilhomme ; et par la double-triple manche de serpe ! nous sommes tous gentilshommes en notre pays [1].

DES ESSARDS. O ! ha, hé ! et qui est-ce donc qui garde les pourceaux ?

BUCHANAN. C'est l'abbé de Turpenai, qui fut celui qui eut la venue par mon compère Tristan [2] que voilà, qui en fit des reproches au roi Louis onzième ; lequel avoit donné l'abbaye de Turpenai à un gentilhomme, qui, jouissant de revenu, se faisoit nommer *monsieur de Turpenai*. Il advint que, le

[1] On dit encore proverbialement : *fier comme un Écossais*, parce que les Écossais se vantaient tous d'être nobles et parents entre eux.

[2] Voyez la Notice biographique des Personnages.

roi étant au Plessis-lès-Tours, le vrai abbé, qui étoit moine, et comme ceux qui dûment pourvus ont été appelés *antiques*, d'autant que c'étoit à l'antique mode, qu'il n'y avoit point de commentaires (foin, je pensois dire de *commendataires*), cet abbé se vint présenter au roi, et lui fit sa requête, lui remontrant que canoniquement et monastiquement il étoit pourvu de l'abbaye, et que le gentilhomme usurpateur lui faisoit tort contre toute raison; et partant, qu'il invoquoit Sa Majesté, pour lui être fait droit. En secouant sa perruque, le roi lui promit de le rendre content. Ce moine importun, comme tous les animaux portant cucule, venoit souvent aux issues du repas du roi, pour lui ramentevoir son affaire. Un jour, le roi, ennuyé de l'eau bénite du couvent, appela mon compère Tristan, et lui dit : « Compère, il y a ici un Turpenai qui me fâche; ôtez-le moi du monde. » Tristan n'y faillit, non plus qu'il lui eût failli, ainsi qu'il se trouve ès *Florides* [1], quand sous le nom de *Stratin* il eut la tête tranchée à Sancerre, tournée en *Rancrèse*, témoin Verville [2], qui me l'a dit ainsi qu'il l'a écrit. Tristan, prenant un froc pour un moine, ou un moine pour un froc, vint à ce gentilhomme, que toute la cour nommoit *monsieur de Turpenai*; et, l'ayant accosté, fit tant qu'il le détourna; puis, le tenant, lui fit entendre que le roi vouloit qu'il mourût, partant, qu'il fit son testament, comme font les enfants de Lyon, au pied d'une échelle, la tête couverte par privilége notable. Il vouloit résister en suppliant, et supplier en résistant, comme dit notre ami Castillon [3] en son bien dire ; mais il n'y eut aucun

[1] Il faut lire : *ès Aventures de Floride*. C'est un roman de Beroalde de Verville, intitulé : *Aventures de Floride, où on voit les différents événements d'amour, de fortune et d'honneur*. Rouen, Raphaël du Petit-Val, 1593, 2 vol. in-12. Ce passage, où *Verville* est nommé à propos d'un de ses livres, prouve que Beroalde était l'ami de l'auteur, sinon l'auteur même du *Moyen de parvenir*, et que son roman de *Floride* renferme des faits véritables sous le voile d'une fable, où les noms supposés des personnages ne sont que des anagrammes.

[2] L'histoire se tait sur la fin du terrible Tristan-l'Hermite ; mais on voit ici que, selon la tradition, il aurait eu la tête tranchée à Sancerre, après la mort de Louis XI.

[3] Sans doute Balthazar Castiglione, auteur du *Corteggiano*, traduit en

moyen d'être ouï. Il fut délicatement étranglé entre la tête et les épaules, si qu'il expira ; et, trois heures après, le compère dit au roi qu'il étoit distillé. Il advint, cinq jours après (qui est le terme que les âmes reviennent, si elles doivent revenir, ainsi que dit saint Foubrequin [1]), que le moine vint à la salle où étoit le roi, lequel, le voyant, demeura fort étonné, et lui sembloit avoir devant lui le spectacle hideux de l'âme monacale, étrangée [2] de son triste corps. Tristan étoit présent. Le roi l'appelle, et lui dit en l'oreille : « Vous n'avez pas fait ce que je vous ai dit. — Ne vous déplaise, sire, dit-il, je l'ai fait. Turpenai est mort. — Hé! je disois et entendois de ce moine. — J'ai ouï et entendu du gentilhomme. — Quoi ! c'est donc fait? — Oui, sire. — Or bien, se tournant vers le moine : Venez ici, moine? » Le moine s'approche; le roi lui dit : « Mettez-vous à genoux? » Le pauvre moine avoit bien peur. Et le roi lui dit : « Remerciez Dieu, qui n'a pas voulu que vous fussiez tué, comme je l'avois commandé. Celui qui prenoit votre bien, l'a été. Allez, Dieu vous a fait justice; allez, priez Dieu pour moi, et ne bougez de votre couvent. »

LXXXIX. — CONTRACT.

SAPHO. Je pense que ce pauvre moine n'arsoit pas à cette heure.

LÈZE. Vraiment non, non plus que monsieur le grand-prieur de Marmoutier, qui disoit que sa c...... étoit en chaleur, et que son v.. ne bougeoit de dessus.

SAPHO. C'est que ce pauvre cas avoit perdu de l'argent : il

français au seizième siècle par Jean Chaperon et Gabriel Chapuis.

[1] Sans doute le même que saint *Foutin*. « Les instituteurs de nos cérémonies, dit d'Aubigné dans la *Confession de Sancy,* n'ont pas eu honte des plus anciennes pièces de l'antiquité, puisque l'on a adoré le dieu des Jardins en tant d'endroits de la France ; témoin saint Foutin de Varailles, en Provence... Il y a un autre saint Foutin à la ville d'Auxerre ; un autre en un bourg nommé Verdre, aux marches du Bourbonnais ; il y a un autre saint Foutin au Bas Languedoc, diocèse de Viviers, etc. »

[2] Séparée.

regardoit contrebas. Il n'eût pas été bon pour la tante de maître Philippe.

COQUEFREDOUILLE. Comment?

SAPHO. Elle vouloit être remariée pour la cinquième fois; et maître Philippe, s'en fâchant, lui dit : « Vraiment, ma tante, vous ne seriez pas profitable à faire un écrou de pressoir; vous usez trop de vis.»

TONI. En quel temps est-ce que l'on a plus les vis en la main?

MADAME. C'est quand on descend un degré.

SIBILOT. Qui sont les vide-greniers?

CÉSAR. Crocheteurs, qui en ôtent le blé. Je crois que l'on s'y échauffe; voire et bien que le Breton, qui, à la défaite de Craon [1], s'enfuit et se cacha en la queue [2] d'un étang, sous les feuilles de nymphe [3], où il fut longtemps, et jusques à ce qu'il aperçut un paysan qui passoit; et il l'appela, lui demandant s'ils étoient encore là. Il dit qu'il n'y avoit plus personne. « Vraiment, ils ont bien fait; le cerveau commençoit à m'échauffer. » Il lui échauffoit un peu moins, qu'à celui qui avoit la tête dans un pot de fer.

PIGHIUS. Je m'en souviens : nous étions à Genève, et folâtrant en notre logis, à carême-prenant, en cachette, comme on fait en ce pays, lorsqu'en carême l'on fait le petit exercice. Il y eut un de nos amis (je crois que ce fut Feverdant [4]) qui mit sur sa tête un pot de fer, et se mit à sauter. Endà, la tête lui entre dedans, et ne pouvoit l'en ôter. Nous eûmes bien de la peine; et, sans le père Ignace [5], qui s'avisa d'un bon expé-

[1] En 1591, le duc de Mercœur, à la tête des troupes ligueuses et espagnoles, battit le duc de Montpensier, lieutenant de Henri IV, devant la ville de Craon en Anjou.

[2] Le bout, la fin.

[3] *Nymphea,* nénuphar.

[4] C'est sans doute le fougueux prédicateur François *Feu-Ardent*, cordelier, qui poursuivit d'abord avec tant de zèle les calvinistes et qui tourna ensuite tous ses efforts contre Henri III et Henri IV, en faveur de la Ligue. Il mourut en 1610.

[5] Peut-être Ignace de Loyola, fondateur de la compagnie de Jésus, mort en 1555. Ce passage tendrait à indiquer que le père des Jésuites et Feu-Ardent se sont rencontrés à Genève, du vivant de Calvin.

dient, il lui eût fallu rompre le pot ou la tête. Ce père, plein d'industrie, prit le chausse-pied du laquais de Sainte-Aldegonde [1], et le passa sur le nez qui empêchoit que le pot ne se dégaînât, et tira par-dessus, si que, le nez rabattu, la tête sortit du pot fort aisément. Nous en rîmes tout notre benoît saoul, d'autant qu'il demeura camus. Mais qui fut celui qui rit tant, qu'il en fienta en ses chausses?

VIGOR. Ce fut mon compère le cardinal Le Moine [2], qui nous avoit proposé de faire un malfait sans péché, et un bienfait sans mérite. A quoi, fort à propos répondit la docte Des Roches, mère et fille [3], et dit qu'il falloit chier en ses chausses, puis les aller laver; pource que c'est mal fait de chier ainsi, mais ce n'est pas péché, si ce n'étoit par concupiscence; puis, les laver, il n'y a point de mérite.

ALEXANDRE LE GRAND. Voire-mais, nous parlons de celui qui fienta sous lui?

VIGOR. Vous le saurez. Nous soupions, et ayant fait beaucoup de jolis contes pour rire, le dessert fut de ce *mal fait sans péché*. Et Chose va dire (je crois que ce fut moi) : « Voilà, nous avons fait bonne chère avec du plaisir, sans mal aucun; et que

[1] Philippe Mornix, seigneur de Sainte-Aldegonde, né à Bruxelles en 1538, de parents originaires de Savoie, s'attacha de bonne heure aux doctrines de Calvin, qui fut son maître à Genève. Il joua un rôle important dans les négociations diplomatiques du seizième siècle, et se trouva mêlé à toutes les révolutions des Pays-Bas, jusqu'à sa mort, arrivée à Leyde en 1598.

[2] Le cardinal Jean Le Moine, à qui Boniface VIII donna le chapeau rouge, pour le récompenser d'avoir commenté le VI[e] livre des *Décrétales*, fut légat du pape à la cour de Philippe-le-Bel. Il fonda à Paris un collége qui conserva son nom et subsista jusqu'à l'époque de la Révolution. Les anciennes éditions portent : *le cardinal Moine*.

[3] Madelaine Neveu, dame Des Roches, et sa fille Catherine, rivalisaient de beauté, d'esprit, de savoir et de talent : elles vivaient à Poitiers, où leur réputation attirait sans cesse une foule d'admirateurs; elles réunissaient autour d'elles une espèce de cour, surtout à l'époque des Grands-Jours, qui amenaient à Poitiers les magistrats les plus distingués du parlement de Paris. Ce fut pendant les Grands-Jours de 1579 que Pasquier, ayant aperçu une puce sur le sein de mademoiselle Des Roches, invita les poëtes contemporains à célébrer cette puce, qui donna naissance à un volume de vers grecs, latins, français, italiens et espagnols. Les poésies de la mère et de la fille ont été recueillies en 1604. Rouen, 2 vol. in-12.

le mal que nous avons pensé, nous puisse advenir! — Quoi! dit le sage Akakia [1], de chier en vos chausses?» Nous rîmes si fort et à propos, que, le boyau culier se dilatant en la voie du sphincter qui relâcha, je fis le péché abondamment.

ZANCUS. Fi, que tu étois sale! Parguoi, je n'eusse pas voulu alors que tu eusses été en tel point, que quand on passe maître un boucher!

VIGOR. Qu'est-ce à dire?

ZANCUS. Mis tout nu: tu eusses embaumé toute la chambre.

CÉSAR. Mais encore, dites-nous le secret de cette maîtrise?

ZANCUS. Quand les bouchers font un examen à l'aspirant, ils le mènent en une haute chambre; et, le tout fait, ils lui disent que, pour la sûreté des viandes, il faut savoir s'il est sain et entier; et, pour cet effet, le font dépouiller et le visitent. Cela fait, ils lui disent qu'il se revête; ce qu'ayant fait, et le voyant gai et ralu, ils lui disent! « Or çà, mon ami, vous êtes passé maître boucher, vous avez habillé un veau; faites le serment. »

LOUVET. Je pensois qu'on ne fit faire le serment, qu'aux gens de justice? Dà, c'est abuser du serment, de le communiquer à tout le monde; il ne devroit appartenir qu'aux Élus.

IVELLUS. Vous en parlez, à cause du sire Pierre Le Petit, qui acheta un office d'Élu et fut reçu. Un jour, étant allé à sa baronnie, son principal métayer, le saluant, lui demanda de ses nouvelles; il lui en conta, puis lui dit: « Tu ne sais pas, Frion, mon ami, je ne suis plus marchand; je suis Élu. — Eh dà! ce dit Frion, vraiment, mon maître, j'en suis ébahi; je pensois que, pour être Élu, il fallût être bien savant. »

HAMELIUS. Il y a des états, pour lesquels exercer il ne faut guère savoir, comme vous diriez prêtres, chanoines, ministres, et tels gens.

RABELAIS. Parlez-vous des ministres de ce temps?

[1] Martin Akakia, fils du premier médecin de François Ier, fut reçu docteur de la Faculté en 1570. Il était second médecin de Henri III et mourut en 1588. Sa famille, originaire de Champagne, se nommait *Sans Malice*, qui équivaut à *Akakia* en grec. L'épithète de *sage*, donnée ici à ce personnage, paraît se rapporter plutôt au médecin de François Ier, lequel écrivit des *Consilia medica*, et fut député par l'Université de Paris au Concile de Trente en 1545.

RABANUS. Lisez l'épitaphe du ministre de feue Madame[1]; ç'a été Titelman[2] qui l'a faite.

Par mon opinion sinistre,
De savetier, je suis ministre[3].

XC. — PARENTHÈSE.

Dis que tu en as, Calvin!

CALVIN. Je n'en veux autre vengeance que celle qu'en prit Bersaut sur le curé de Baracé et ses compagnons. Que Chose vous le raconte : je suis empêché. Ne savez-vous pas que je bois et mange si peu, qu'il me faut être en repos pour pâturer? Avisez : je ne mange pas tant que beaucoup de personnes; et, si tout le vin du monde étoit là, je n'en boirois pas le quart.

RABELAIS. Mais ne laissons aller Bersaut?

CALVIN. Dis haut, couillaud d'Angers[4], mon ami ; et je te promets que, quand tu seras chanoine de Saint-Maurice, tu ne payeras rien *pro futuitu*, quoique nos devanciers l'aient toujours fait, et les successeurs le feront, pour entretenir les cérémonies de l'Église.

CHOSE. Bersaut, passant au-dessous de la Bennerie, rencontra une nue de prêtres qui venoient d'un gaignage[5]. Lui, bien accompagné, les environna, et leur demanda d'où ils venoient. Prêtres, étonnés, ne savoient presque dire, tant ils avoient peur. « Or çà, çà, dit Bersaut à un page : pied à terre! » et au bon-

[1] C'est Palma-Cayet, qui fut ministre protestant et prédicateur de Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV, avant d'avoir fait son abjuration en 1595. Catherine, qui mourut en 1604, ne suivit pas l'exemple de son docteur ni de son frère le roi de France. Ce passage, où elle est nommée *feue Madame*, prouve que le *Moyen de Parvenir* a été rédigé après l'année 1604.

[2] François Titelman, né dans le diocèse de Liége au commencement du seizième siècle, cordelier à Louvain, capucin à Rome, où il mourut en 1553, composa divers écrits de théologie qui témoignent de sa vaste érudition.

[3] Palma-Cayet, né de parents pauvres à Montrichard, en 1525, fut d'abord ministre calviniste à Montreuil-Bonnin, près Poitiers.

[4] Le personnage qu'il nomme *Chose* était sans doute quelque moine ou ecclésiastique (*couillaud*) de la ville d'Angers et même du Chapitre de la cathédrale.

[5] Pèlerinage où l'on gagnait des pardons.

homme de curé de Baracé, qui étoit fort âgé : « Sus, bonhomme, cul bas ; là, détachez vos chausses. » Il pensoit devoir être écouillé. Quand les chausses furent baissées, le page, au commandement de son maître, attacha le derrière de sa chemise aux reins. Adonc il fit baisser le curé, comme quand on joue *au frappemain*, ou *à la fausse-compagnie* [1], puis : « Çà, enfants, à l'offrande. » Tous les autres prêtres vinrent baiser le cul, et mirent leur argent au chapeau du page. La cérémonie accomplie, il leur demanda : « Eh bien ! enfants, me connoissez-vous ? — Oui, vous êtes le bon monsieur Bersaut.— Allez, dit-il, allez et faites votre devoir ; soyez gens de bien. » Le lendemain, ces prêtres contèrent à deux cordeliers ce qui leur étoit advenu ; et les deux frères, qui aussi vont toujours deux à deux. (Voire ! deux à deux, ce seroient quatre : ils vont un à un. Coucher une à un est bon.) Les cordeliers, passant pays, vinrent à Chefs [2], où sont les oies rouges, et dînèrent avec des gens d'armes. Après dîner, ils rendirent Grâces, et dirent : « Dieu nous veuille donner une bonne paix ! » Adonc un des gendarmes va dire : « Dieu nous ôte le purgatoire ! — Ha ! monsieur, ma chère âme, parente de chrétienté, vous blasphémez ! — Mais vous, dit le soldat ; il faut que chacun vive de son état. S'il n'y avoit un petit de guerre et un purgatoire, il ne faudroit ni moines ni gens d'armes. A ! ha, ha, hé. » Au reste, étant passés outre dans le haut Anjou, par delà Angers,

> Basse ville, hauts clochers,
> Riches putains, pauvres écoliers.

et proche de la maison de Bersaut, ils s'entredisent : « Frère, qui ira ? — Ce sera moi, » dit l'aîné qui avoit nom frère Eustache. Il y alla donc, et demanda à parler à monsieur, devant lequel on l'introduit.

BADIUS. Quoi ! vous dites *monsieur* sans queue ?

CHOSE. Je le crois bien ; n'ai-je pas été nourri dans les cloî-

[1] C'est le jeu *de la main-chaude*.

[2] Bourg à deux lieues de Châteauneuf, département de Maine-et-Loire. Les *oies rouges* doivent s'entendre sans doute des oies qu'on plume presque complétement avant l'époque de la mue, et qui de loin, dans les champs, paraissent rouges.

tres? Je dis comme les femmes de prêtres, qui, tant pauvre soit leur maître, parlant de lui, nomment monsieur : *monsieur* par-ci, *monsieur* par-là.

ROBERT. Je ne pensois pas que tu eusses été de ces petits pages de froc.

CHOSE. Chut! Comment osez-vous ainsi nommer les semences futures des pédagogues de l'Église? Laissez-moi dire. Étant devant monsieur, il lui demanda humblement l'aumône. « Oui-dà, dit-il, vous l'aurez, père Moustache; mais j'ai céans un vieil serviteur qui se meurt, que je désire faire confesser. — Monsieur, vous êtes en bon propos. » Adonc il le mena en un grenier, où il avoit un vieil chien qui se mouroit de vieillesse. « Voilà, ce dit monsieur, le serviteur dont il est question. — Ha! ha! dit le moine, monsieur, je cuide que vous vous moquez de moi, simple religieux? Croyez que je ne suis pas si peu instruit, que je ne sache comme il faut vivre; et qu'il n'est pas raisonnable d'attribuer à un chien, ce qui convient à la personne. Partant, monsieur, vous m'excuserez. » De dépit, lui fit donner le fouet à nu, et à bon escient; puis, l'envoya. Le triste frère revint à son compagnon, auquel il conta sa fouettée et l'occasion d'icelle. « Laisse-moi, dit l'autre; j'aurai pis ou mieux. » Il y alla doncques; et son entrée et discours furent au semblable des premiers faits à son compagnon; et Bersaut lui ayant parlé de ce vieil serviteur, il demanda à le voir. L'ayant vu, il dit : « Eh bien, monsieur, il est raisonnable; faites-moi donner un petit bâton. — Je ne veux pas que vous lui fassiez mal. — Aussi ne ferai-je; mais j'ai affaire de ce que je demande. » On lui bailla un bâton; et le moine le fendit un peu plus que la moitié; puis, dit à monsieur et à ses gens qu'ils sortissent et se tinssent à la porte; qu'il ne falloit pas ouïr la confession d'autrui. Étant sortis, il prit l'oreille du chien dans ce bâton fendu, et lui dit : « Or çà, mon ami chien, voulez-vous pas mourir en chien de bien? » Et, lui pressant l'oreille, le chien huchoit assez haut : *Ouan*, *ouan*. « Ne demandez-vous pas pardon à votre maître de l'avoir trompé, en mangeant le gibier quelquefois? — Ouan, ouan, ouan. — N'êtes-vous pas fâché, d'avoir autrefois blessé quelqu'un? — Ouan, ouan, ouan.

— Pardonnez-vous pas à tout le monde? — Ouan, ouan, ouan. — Or, soyez-donc, chien bienheureux, absous comme un loup gris, trépassant comme une autre laide bête. N'en êtes-vous pas bien aise, monsieur le chien? — Ouan, ouan. » Il y ajouta plusieurs autres belles cérémonies de chien, qui furent fort agréables et au chien et à son maître, qui, après cette action, prit le moine, lui fit bonne chère, rit avec lui, lui donna de l'argent et son cou chargé de blé; et lui promit de lui en donner, toutes les fois qu'il viendroit le voir. Le frère retourne vers le fouetté, lui montre sa quête : « Hé, grosse pécore, lui dit-il, tu ne sais pas vivre. » En s'en allant, ils trouvèrent de leurs amis; et le fouetté dit : « Nous avons été bien fouettés. » L'autre dit : « Mais bien vous, frère; et non pas moi. » A d'autres, il dit : « Nous avons eu bien du blé. Mais bien moi, frère; et non pas vous. »

PRISCIEN. Voilà que c'est d'entendre les affaires.

XCI. — DOCTRINE.

Je voudrois que ma femme fût aussi bien confessée et bien noyée; je serois plus content que Bersaut, ni le moine.

RABANUS. Pourquoi voudriez-vous avoir perdu votre femme?

PRISCIEN. Pource qu'elle ne me veut point obéir.

STATIUS. Endà, la mienne m'obéit une fois : ce fut, quand je la jetai en l'eau. Nous passions sur le pont d'Arve; et le balendrier, *id est* garde-fous, étoit ôté. Je la poussai en bas, et lui dis : « Va où tu pourras! » Ce qu'elle fit galamment. Elle se sauva peut-être comme saint Pierre, quand il chut dans le ruisseau de Champagne. Je vous en dirai l'histoire, comme elle advint à notre maître Rabelais, que voilà bien empêché à trouver l'essence d'un cervelas avec Théodore et Pline. Sur quoi, quelqu'un me demandera de quoi il étoit; je lui dirai qu'il étoit fait comme nos autres viandes. Sachez donc que cette belle compagnie faisoit bonne chère, et telle qu'on fait hors du monde, comme nous faisons, nous autres esprits séparés de nos corps. Notre bon vin n'est autre chose que le pur esprit de vin, qui échappe aux quintessencieux; nos viandes sont faites des âmes

des bêtes; vous, qui êtes grossiers et corporels, en mangez les corps; et nous, les âmes, que nous fricassons avec les fumées de sauces, et les essences des aromatiques à la clarté du feu vif, aidés du bonheur de l'huile incombustible et du sel fusible.

LE ROI AGAMEMNON. Paix! ne passez pas outre, ne dites pas tout.

STATIUS. Eh bien, sire, je me tairai. Mais si un malotru siret m'en parloit, je le ferois déjeuner de l'esprit de fiente royale. On dit que c'est la meilleure, je m'en rapporte aux pourceaux.

LE MORTEL. On voit bien que vous n'êtes guère sage de nous conter tout ceci.

STATIUS. O! pauvre animal mortel, mon ami, ne sais-tu pas bien qu'ayant un corps, il faut qu'il se vide? Et tu consens bien que la merde soit serrée en tuyaux de briques et belles canes[1] : que souvent on la remue, et que même, ho! monsieur le doyen du Chapitre de la grande église[2], vous en faites faire des conclusions en vos registres, et commettez commissaires de bran pour curer les aisances[3]. Ainsi ceux qui ont imprimé ceci, sont commissaires d'excréments. Ceci est la fiente de mon esprit; et puis je fais comme vous, messieurs les cardinaux, je fais ce bâtard; il faut qu'il vive. Mais, en conscience, n'est-ce pas un vrai abus, que de nos beaux ouvrages et plus sérieux? Certes, ils sont aussi bien profanés que les plus vils. S'il y a quelque beau tableau en taille douce, bien élabouré, il sera aussitôt en la boutique du savetier, qu'au cabinet du roi. Il échet une même fortune aux uns et aux autres. Et voyez, les livres des doctes, qui suent nuit et jour après la forfanterie[4], sont quelquefois ès mains des laquais et des putains, qui diront : « Que voilà qui est bien fait! » ou bien : « Voilà qui est mal à propos! ». Comme disoit, un jour, une jeune garce, que son c.. avoit fait demoiselle par la tête : tenant un beau livre où elle n'entendoit

[1] Il faut lire *caves*.

[2] Le personnage que Beroalde appelle *le Mortel* n'est-il pas le doyen du Chapitre de Saint-Gatien, où l'auteur était chanoine? Voy. la Notice des Personnages.

[3] Jeu de mots; il entend par là : *avoir soin des affaires du Chapitre*.

[4] Ce passage est évidemment corrompu.

rien, faisoit la dédaigneuse; je lui pardonne à la pauvre bête, elle en est devenue noire comme un charbon, et sale comme eau[1]. Avisez-y, doctes; parce que souvent vos labeurs, vos bons livres sont employés à faire des cornets d'épices, ou des mouchoirs de cul; et ne peut advenir pis à cettui-ci, qui n'est écrit que pour la juste démonstration de ce qui est, d'autant que l'on voit ici la bêtise des grands de ce temps, la sottise des habiles gens, l'impudence des doctes, et la méchanceté des autres. Mais bran pour eux! ainsi que dit M. Habpin, maître chirurgien. Je n'ai jamais vu envieux et avaricieux devenir vieux. Pleurez, grands, de ne m'avoir pas eu pour pédagogue; vous fussiez bien heureux. Or, adieu vous dis, comme un *De profundis*: et, de fait, on ne voit guère pendre de sots, que par hasard et malheur, comme ce paysan de La Rochelle, qui, étant à l'échelle près d'être jeté, disoit: « Laissez-moi aller, laissez-moi aller; mes bœufs se gâtent. Et diantre, mettez donc une coëtte[2] là-bas, afin que je ne me rompe les jambes? » Il ne pensoit pas devoir tenir par le col, ainsi que ces beaux esprits et tant d'habiles gens d'entendement, qui se font pendre. Faites-en de même, par dépit.

MARSIL-FICIN. Oui; mais il advint à plusieurs comme à Mauduit[3], que l'on pendoit, et le bourreau lui disoit: « Monsieur, mon ami, je vous prie, ne vous tourmentez pas tant; je vous pourrois faire tort, d'autant que je n'ai jamais encore pendu personne. — Hélas! dit-il, mon ami, je n'ai aussi encore été pendu. Dieu nous en doit bon encontré[4] à tous deux! »

FRACASTOR. Elle lui seroit donc meilleure qu'au bourreau de

[1] *Sale comme eau* n'a pas de sens. Il faut peut-être lire *aulx*, gousses d'ail, à moins que le mot *eau* soit pris ici dans l'acception populaire d'*urine*. Une ancienne note porte: Lisez : *eau bénite*.

[2] Coussin.

[3] Serait-ce une plaisanterie contre le jurisconsulte Jean Mauduit, qui suivit le barreau de Poitiers en 1599, et qui, de retour à Argenton, en Berri, sa ville natale, devint bailli à la place de son père ? On sait qu'il remplit cette charge avec distinction, mais on ignore les circonstances de sa mort. Il paraît avoir été compromis dans un procès criminel lorsqu'il étudiait à l'université de Poitiers; mais ce procès n'eut pas une issue funeste pour lui, puisqu'il publiait, en 1613, un commentaire sur la Coutume du Berri.

[4] Bonne chance, heureuse aventure.

Saint-Denis en France [1], auquel un marchand de Paris demandoit de l'argent. « Je te prie, dit-il, compère, attends un peu ; je n'ai point d'argent ; la pente [2] n'a pas été bonne, cette année. Dieu y pourvoira. »

NÉRON. Voilà bien doctriné ! Vous avez laissé le conte de Rabelais.

L'AUTRE. Il est vrai ; et c'est ici la grande dignité de cet ouvrage, plein de l'intelligence de la Pierre-philosophale, pource que tout s'y transmue. Vous n'attendiez pas ceci, est-il pas vrai ? Or bien, sachez que voici le moyen de transformer, non-seulement les visages, mais aussi les essences. Et, de fait, prenez-y garde de près (comme le chevalier d'honneur de la reine, qui dort avec ses lunettes, pour sommeiller à double fond), et vous trouverez que ceux qui béniront ceci, deviendront sages, s'ils ne le sont ; pource qu'en vérité, ces écrits cesseront, et ne seront plus grands ; les vices cesseront, et toutes sortes de gens ne feront plus de folie. L'ambition et l'impiété des grands, l'ignorance des prêtres, les présomptions des ministres, le désordre des moines, l'envie des chanoines, la fausse science des docteurs, les usures des huguenots, les piperies des papistes et toute autre contradiction qui fait naître ces beaux commentaires, qui sont compilés de l'étourdissement des hommes et friponnerie des femmes, qui s'est établie encore plus fort, depuis qu'on a nommé un cheval *haquenée*, un moine ou un chanoine *dignité*, et qu'on a appelé un chat *minon*. Et, de fait, huchez un moine, et lui dites : *moine ;* il se fâchera.

HOTMAN [3]. Vous me faites souvenir de ce moine de Saint-Denis en France, qui voulut faire l'entendu, voyant maître Thierri de Heri [4]

[1] C'est-à-dire, en l'Ile-de-France.

[2] Pour *penderie* ou *pendaison*.

[3] C'est peut-être à dessein que l'auteur avait écrit *Hotoman (ottoman)*, parce qu'on avait attribué à ce célèbre jurisconsulte protestant un ouvrage satirique intitulé : *La France Turquie ; c'est-à-dire, Conseils et moyens tentés par les ennemis de la couronne de France pour réduire le royaume en tel estat que la tyrannie turquesque,* etc. Orléans, 1576.

[4] Célèbre chirurgien que François Ier envoya en Italie pour y étudier le *mal de Naples,* et qui reconnut l'efficacité du mercure. Il revint en France et y traita avec succès cette terrible maladie, qui menaçait de devenir générale ;

à genoux, tourné vers la figure de Charles VIII. Le moine lui dit : « Monsieur mon ami, vous faillez : ce n'est pas l'image d'un saint que celle devant qui vous priez. — Je le sais bien, dit-il ; je ne suis pas si bête que vous ; je connois que c'est la représentation du roi Charles VIII, pour l'âme duquel je prie, parce qu'il a apporté la vérole en France [1], ce qui m'a fait gagner six ou sept mille livres de rente. » Ce moine-là pensoit être bien savant.

PIC MIRANDULA. Si ne l'étoit-il pas tant, que le cousin de Vaugirand, qui est docteur en théologie ; qui, venant un jour de prêcher d'un village où on l'avoit prié, s'en retournoit. Or, allant et rêvant sur sa bête, il s'égara, et trouva un paysan auquel il demanda le chemin pour aller à Sevenière [2]. Le paysan le reconnut, et lui dit : « Hé dà, monsieur, vous êtes un homme de bien ; je vous ai ouï prêcher en notre village ; j'ai plus retenu de votre sermon que de tous les autres ; je voudrois bien en avoir une demi-douzaine de semblables. — Eh bien ! dit-il, mon ami, vous en aurez quelque jour ; mais enseignez-moi le chemin pour aller à Sevenière ? — Ha, ha ! dit le paysan, le bon Dieu m'en veuille bien garder d'enseigner à un homme qui sait tout ; ha, ha ! vous vous moquez bien de moi. Les petits enfants le savent bien ; et vous, qui savez tout, ne le sauriez-vous pas ? Il n'y pas de dret. Adieu, monsieur. » Et le laissa là. Et le bon seigneur nous vint regarder chez nous, où nous lui fîmes bonne chère. Il fut bien camus de cette réponse du paysan ; il en eut le nez aussi long, qu'il fut camus.

il publia le premier ouvrage écrit en français sur la syphilis : *la Méthode curative de la maladie vénérienne*, 1552 : il prend, en tête de ce livre, le titre singulier de *lieutenant du premier barbier-chirurgien du roi*. Il mourut en 1599.

[1] La tradition populaire rapporte à l'expédition de Charles VIII en Italie l'introduction du *mal de Naples* en France ; mais les Italiens, de leur côté, attribuent à cette expédition l'origine de la syphilis dans leur pays, et la nomment effrontément *le mal français*. On a prétendu que ce mal était antérieur à la découverte de l'Amérique et par conséquent à la conquête de Charles VIII, en 1494.

[2] Plutôt *Savonnières*, village à deux lieues de Tours.

JEAN HUS. Mais d'où cuidez-vous que cela est venu, que l'on a fait signifier même chose à deux contraires?

HOTMAN. Je ne saurois.

JEAN HUS. Je vous le dirai. Un jour de grande fête, il y avoit, près du revestiaire[1], de bon feu dans le chariot à grille[2]; et un quartaire[3] y faisoit griller du boudin durant matines. Il fut pressé d'aller, pour donner l'encens; il mit son boudin dans sa manche, et va faire son devoir. Quand le chanoine lui eut baillé l'encensoir, il va vers monsieur le chantre, qui se disposa pour recevoir la sainte fumée. Adonc, le quartaire se met à jeter l'encens; et sa manche, qui se délia, laissa aller le boudin au travers des joues de monsieur le chantre, qui fut aussi étonné qu'émerveillé, et depuis le proverbe a eu lieu en France[4].

ARÉTIN. Voilà bien débuté! Quand je lui vis le c.., je dis bien que c'étoit une femelle[5].

GALIEN. La fites-vous remettre?

ARÉTIN. Comment?

GALIEN. Ainsi que la demoiselle de Blois, qui, ayant fait une fille, après qu'elle fut accouchée, elle demanda ce que c'étoit. « C'est une belle fille, » dit-on. Adonc l'accouchée dit : « Je n'en veux point; remettez-la. »

POGGE. J'aimerois autant celle qui disoit que l'on avoit enté une queue de chevreau à un agneau qu'on lui avoit vendu.

ASCLÉPIADES. Oui; et celle qui dit qu'on avoit mis un œuf au cul de la poule qu'elle avoit achetée, pour faire mine qu'elle ponnoit; et elle n'avoit pas depuis ponnu[6].

[1] Sacristie.

[2] Ce doit être un poêle de fonte portatif. D'anciennes éditions mettent *gaille*.

[3] Il est question d'un moine, mais je ne sais lequel est désigné par ce nom de *quartaire*; peut-être est-ce un minime, que l'auteur place ainsi dans le *quart* ordre de Saint-François, parce que François de Paule, fondateur des Minimes, avait ajouté, pour ainsi dire, un quatrième ordre aux Cordeliers qui se divisaient en Frères Mineurs, religieux de Sainte-Claire et du *tiers ordre*.

[4] On dit proverbialement qu'on envoie de son boudin à quelqu'un, quand on lui fait présent de quelque plat de son métier.

[5] Il y a ici une lacune, car on ne voit pas trop à quoi peut se rapporter cette réplique de l'Arétin, et quelle était cette femelle.

[6] On écrivoit *ponnoit* pour *pondoit*, *ponnu* pour *pondu*; du verbe *pondre* et non *ponner*.

LE BONHOMME. Je ne sais pourquoi vous parlez de pondre. Il vient de cette fente un vent qui est ponnu de naguères, il est bien frais.

STOFLER. Attendez : je me mettrai au devant.

LE BONHOMME. Corbleu ! tu me presserois trop ; et puis, ô de par le diantre (sans jurer) ! ne sais-tu pas bien qu'il y a trois choses qui ne veulent souffrir être pressées ?

STOFLER. Quelles ?

LE BONHOMME. La tête d'un fol, les pieds d'un goutteux et le ventre d'un moine. Et si j'étois fol, moine ou goutteux, ou tous ensemble ?

STOFLER. Quoi! tu serois, mon bel, aussi difficile à tenir qu'un beau petit ange d'Aragon [1].

LE BONHOMME. J'aimerois mieux être d'Espagne.

STOFLER. Tu serois comme le Bandol [2] le puîné, qui est un sage, homme de bien, Espagnol et catholique.

MADAME. Que dites-vous là ?

STOFLER. Je demandois s'il y avoit des bordeaux en votre pays, Madame [3] ?

MADAME. Non dà, il n'y en a point ; mais il y a des maisons d'honneur, où l'on se réjouit avec les dames ; et quelques dames d'honneur, réputées pour cela, en tirent rente pour nourrir des moines.

BUCHANAN. C'est donc en ce pays-là, où *moine* signifie *larron ;* comme en l'île des Sots, *sot* signifie *monsieur*. Et, de fait, si je vous y trouvois, je vous dirois : « Bonjour, sot ! » Ce seroit autant que vous dire : « *Bona dies*, monsieur ! »

SAVONAROLA. Mais l'île des Sots est partout ; et celle des Fous est au delà ; témoin la petite fille de maître Simon, qui me vit aller à l'église avec mon surplis ; elle courut à sa mère : « Ma

[1] Ce proverbe vient-il d'une monnaie à l'effigie d'un ange (on frappait des *angelots* dans presque tous les pays catholiques), ou bien d'un ordre de chevalerie, ou bien d'un emblème de blason, ou bien d'un personnage historique, c'est ce que nous n'avons pas pu éclaircir.

[2] Peut-être Antoine de Bandole, avocat au parlement de Provence, ami de Vigenère et traducteur de *Xiphilin*, publié à Paris en 1610.

[3] Cet endroit ferait supposer que *Madame* est Espagnole.

mère, mon mignon est devenu fol : il a mis sa chemise sur sa robe. »

BRENTIUS. Pourquoi est-ce que, quand on nomme un homme *sot*, il s'estime cocu ? Et si on appelle une femme *vesse*, elle pensera être putain ?

POGGE. Ce n'est pas de même ; pource que, si vous appeliez un homme *pet*, il ne s'en soucieroit pas ; et toutefois, c'est de même. Il y a fort peu à dire, pour autant que les pets font du bruit, et les vesses coulent doucement ; et c'est la raison pour laquelle les hommes font tant de bruit en les priant, et elles coulent doucement comme vesses.

BRENTIUS. O, o, ce n'est pas cela ; il y en a bien une autre raison.

POGGE. Quelle ?

BRENTIUS. Les femmes ne prient point les hommes, pource qu'elles savent bien que le four est toujours chaud ; mais la pâte n'est pas toujours levée. Elles seroient confuses, si elles demandoient une chose mal à point, dont elles ne seroient pas servies. Et puis, elles sont honteuses quand on les prie, pource que ce qu'on leur demande est si près du cul. Il est vrai que les brehaignes [1] sont plus heureuses que les fécondes, parce que le cas ne leur pue point ; et est vrai que le cas de celles qui font des enfants est toujours faguenant [2] et mal odorant ; ce n'est qu'à cause du cul.

MAROT. Vraiment voire ; pensez-vous qu'elles seroient aises, si elles n'avoient point de cul ? Cela n'iroit pas bien. J'entends de trou-fignon.

ARTÉMIDORE. Je crois qu'elles n'en ont pas ; ou bien, elles feignent de n'en avoir point, d'autant qu'elles sont ou font les sobres, afin de nous faire croire qu'elles ne fientent pas.

ARNOBE. Tu as dit vrai ; c'est ne plus ne moins qu'elles font les chastes, afin de nous faire désirer de leur bailler ce qu'elles enragent d'avoir. Ainsi que Fleurie, la chambrière de notre

[1] Stériles.

[2] D'anciennes éditions portent *faguenaut*. Il faut sans doute lire *stagnant* ou *fangeux, fangeant*.

bon ami le prieur de Saint-Éloy, laquelle vouloit épouser un cordonnier, et le pressoit devant l'official. Les parties étant devant ce juge, cette femme insistoit à avoir pour mari ce cordonnier, qui protestoit n'en vouloir point. « Eh pourquoi ? dit l'official ? — Ha ! dit-il, monsieur, je n'en veux point ; c'est une méchante ; elle m'a donné la vérole. — Hélas ! dit-elle, monsieur, c'est un méchant homme de dire cela ; comment la lui aurois-je donnée ? je l'ai encore. »

RABELAIS. Il étoit instruit et dégoûté, ainsi que notre berger, qui, étant avec la servante, elle lui offroit son cas, selon leur bonne coutume ; et il lui dit hardiment : « Ma Toinette, je t'en remercie autant que si j'en avois pris ma réfection. »

MAITRE BASTIEN. C'est ce que j'aime, que ceci ; je le trouve bon : ce sont contes de Peau-d'Ane [1] ; c'est la vérité.

MELVIN. Il a raison, d'autant que tous ces mémoires, dictions, discours, sentences et paroles sont prises du *Dictionnaire à dormir en toutes langues* [2], de l'*Institution à lire sans points, sans lettres, sans caractères, sans accents, sans notes* [3] (aussi bien, les notes font faillir, ainsi que le disoit frère Ambroise, qui disoit qu'il eût bien chanté, mais que la note

[1] Le conte de Peau-d'Ane est très-ancien ; on le retrouve dans les vieux conteurs italiens et français, bien avant la version que Ch. Perrault en a donnée. La dernière des Nouvelles ajoutées à celles de Bonaventure des Periers est intitulée : *D'une jeune fille surnommée Peau-d'Ane, et comment elle fut mariée par le moyen que lui donnèrent les petits formis.*

[2] Ce titre de livre est probablement imaginaire ainsi que les suivants. Mais on peut croire que Beroalde, à l'instar de Rabelais dans le Catalogue de la Bibliothèque de Saint-Victor, avait en vue quelques ouvrages contemporains. Celui-ci peut donc être : *Val. Schindleri Lexicon pentaglotton hebraïcum, chaldaïcum, syriacum, talmudico-rabbinicum et arabicum.* Hanov., 1612, in-folio. On doit se rappeler aussi, à propos du titre de *Dictionnaire à dormir*, que Rabelais fait étudier à Gargantua le *Dormi secure*, recueil de sermons latins d'un cordelier allemand, imprimés au quinzième siècle.

[3] Beroalde a l'air de se moquer ici du fameux traité sténographique de l'abbé Trithème, traduit en français par Gabriel de Collange vers le milieu du seizième siècle, mais publié en latin pour la première fois au commencement du dix-septième : *Steganographia, hoc est ars per occultam scripturam animi sui voluntatem absentibus aperiendi certa.* Francof., 1606, in-4°. Le titre de la traduction a plus d'analogie encore avec celui cité par Beroalde.

l'empêchoit. Aussi, sans chiffrer telles choses, a été fait ce livre par le fils du dernier homme); *item*, de l'*Epitome des Bibliothèques de Saint-Germain et autres*[1], du *Grand Luminaire des Sots*[2], tous livres extraits de cettui-ci, auquel si chacun avoit remis ce qu'il y a pris, il n'y auroit plus qu'un livre au monde.

SUIDAS. Tu es bien sot de nous conter ceci, afin que tout le monde le sache! Eh! on le vouloit celer?

MELVIN. Tu es un sot, toi-même. Je te recommanderai au maître des sots.

SUIDAS. Et qui est-il?

MELVIN. O grosse bête, c'est le sotier de Genève.

SUIDAS. Quel sotier?

MELVIN. Tu fais semblant de ne le savoir point. Pource qu'ils écrivent *psautier*; je disons *sotier*, non sans cause, d'autant que tous les sots qui sont repris de justice en ce pays-là, passent sous son enseigne.

SUIDAS. Comment! Est-on sujet en ce pays-là d'avoir la vérole?

MELVIN. Garde-toi de blasphémer; il ne faut pas dire cela.

SUIDAS. Que veux-tu donc dire?

MELVIN. Dame, quand nous sommes à la Cour, nous appelons *être repris de justice*, quand on sue la vérole, et qu'on se fait panser de quelque inconvénient, des dépendances de l'inventaire des histoires[3].

[1] Il fait peut-être ici allusion aux deux *Bibliothèques françoises* de la Croix-du-Maine et de Du Verdier, publiées concurremment en 1584.

[2] On a publié aux quinzième et seizième siècles un grand nombre d'ouvrages intitulés *Luminaire*, et traitant de toutes sortes de matières. Rabelais en cite plusieurs qui existent réellement, entre autres le *Luminaire des apothicaires*, en latin.

[3] Il est clair que Beroalde se moque de ces compilations historiques, publiées alors sous le titre d'*Inventaire*, telles que : *Inventaire de l'histoire journalière*, par T. G. P. (Thomas Galiot), 1599; *Inventaire général de l'histoire des larrons*, par F. D. C. (François de Calvi), 1600; *Inventaire de l'histoire de France*, par Jean de Serres etc. C'est surtout ce dernier ouvrage, si recherché à cette époque, et si peu digne de son succès, que Beroalde veut désigner ici.

SUIDAS. Voici encore d'autres paroles que je n'entends pas.

MELVIN. Hé! bête que tu es, ne sais-tu pas que les génitoires ont été dites *histoires?* Que la c...... est la mère des *histoires*, et la braguette en est l'*inventaire*, ainsi qu'une chaire percée est l'inventaire d'étrons?

CXII. — BAIL.

BIEN-VENU. Vos histoires m'ont fait souvenir de trois dames qui devisoient de leurs maris, et de tout ce qui étoit en eux. L'une d'entre elles dit : « Je ne sais que vous trouvez tant à redire en vos maris ; quant à moi, je me contente fort du mien : il est vrai qu'il y a je ne sais quoi de petit, c'est qu'il a la c...... noire. » Le mari les oyoit conférer, et tout beau s'en alla en la maison. Quand elle s'en vint au logis, elle trouva qu'il se promenoit comme en colère. « Eh! qu'avez-vous, mon ami ?» dit-elle. Et lui : « Mot [1] ! » Elle le prie de lui dire ; et lui, comme courroucé : « Que j'ai? Je ne sais ; il faut que je sois toujours en peine pour vous. On me vient d'ajourner, pour comparoître devant le lieutenant-criminel, pour la réparation d'une blessure que vous avez faite à un enfant ; et dit-on que vous étiez là-bas en la cour, où vous aviez fait vos affaires, et que, vous ayant torché le cul d'une pierre, vous l'avez jetée par sus les murailles, et qu'elle a blessé cet enfant. — Ah, ah! mon ami, dit-elle, ne croyez pas cela ; ce sont des méchantes gens qui le disent. Il y a plus de quatre ans que je ne me suis torché le cul, en façon du monde. — Adonc, dit-il, je ne m'ébahis pas, si j'ai la c...... si noire. »

CARDAN. Il vaut bien mieux se torcher le cul avec du papier, et principalement en ce temps qu'il est à si bon marché : en quoi nous avons barre [2] sur les anciens, qui avoient bien de la peine à se le torcher. Je m'en rapporte au seigneur de Caramousse, grand faiseur de confitures, avec lequel je demeurois à Gênes, lorsque les belles confitures y furent inventées,

[1] Pour *motus,* paix ! silence!

[2] Expression proverbiale tirée du jeu des barres et signifiant : *avoir l'avantage, l'emporter sur quelqu'un.*

et que nous trouvâmes le moyen qui s'y pratique maintenant, et qui est le secret de ces messieurs qui font les confitures; mais ne l'allons pas découvrir. Je vous dirai ce que faisoit ce grand personnage, ainsi qu'encore font les plus avisés : il amassoit le plus de torche-culs ; et quand il en avoit recouvré grande quantité de bien secs et dorés, il les faisoit bouillir, et tiroit la crème qui nageoit dessus, laquelle il réservoit pour donner couleur aux confitures; et notez que cela est bon à toutes sortes de confitures et de couleurs, parce qu'étant faite de tout, elle servoit et sert à tout.

GALANDIUS. Quelle délicatesse!

COMES NATALIS. Que pensez-vous qu'il y ait au monde de plus délicat?

GALANDIUS. Je ne sais.

COMES NATALIS. C'est l'âme d'un solliciteur, d'autant qu'elle est souvent vannée deçà et delà, avec force affronts.

GALANDIUS. J'ai appris de notre ami Louvet, que c'est l'épaule d'un procureur, parce que, si tôt qu'on lui touche, il se revire incontinent pour happer de l'argent ; il est toujours aux écoutes. Vraiment ils sont fort hardis ; aussi *audaces fortuna juvat.*

COMES NATALIS. Vous ne le prenez pas bien ; il faut *edaces*, d'autant qu'ils mangent bien.

M. ANT. NATTA. Ce seroit donc le mouvement perpétuel?

S. CÔME. A dire vrai de ce merdeux, mon ami, si c'étoit de vous comme de moi, j'estimerois que ce fût comme le jeu de pet-en-gueule, qui est notable, d'autant qu'il est le symbole de ce qu'il y a de plus exquis. Voyez-vous que c'est le sublime abaissé, et la vraie circulation chimique, lorsque le cul sent la violette?

NIC. NAN. Vous n'y êtes pas : c'est le symbole de ceux qui, sous ombre de religion, font la guerre pour maintenir leur ambition.

RAMUS. Que ne dites-vous cela en latin? Raphelengius[1] se moquera encore de vous, tant vous êtes sot.

[1] François Rapheleng, savant imprimeur d'Anvers, élève et gendre de Christin, professeur d'hébreu à Leyde : il a publié d'excellentes éditions de

NIC. NAN. C'est assez, mon maître : j'ai, comme disoit Ambroise Paré, assez de latin tout fait; mais je n'en saurois faire qu'à fine force. Au diable le latin [1] ! il m'a tout emmusiqué la fressure de l'entendoire; et par fois, je suis vraiment un grand sot.

SON FILS. Vous avez menti, mon père; ma mère étoit femme de bien.

THÉMISTIUS. Et autant opiniâtre que la femme du pauvre Æschines, qui, par dépit de son mari, ne vouloit manger les pois qu'un à un : son mari vouloit qu'elle les mangeât en quantité, elle ne vouloit pas ; parquoi son mari la battit, dont depuis elle fit la malade, et en fit la morte. Ah ! dame, on la porta en terre ; et comme on lui jeta la terre sur les genoux, elle eut frayeur, et, comme demandant pardon, se mit à crier : « Je les mangerai trois à trois. » Les prêtres qui l'ouïrent, et les autres, pensant qu'elle les voulût manger ainsi, s'enfuirent.

CAB. BURATEL. Et que devint-elle ?

THÉMISTIUS. Elle retourna au logis, ainsi qu'une femme de bien doit faire, pour être encore aimée de son mari. Et qu'il ne soit vrai, une femme ira plus pour un coup de v.., qu'un âne pour dix coups de bâton.

FOXIUS. Elle eût été bien sage, si elle n'eût point été malicieuse. Et de là, filles, prenez instruction, qu'il faut se laisser tout faire sans mordre ni égratigner, de peur que l'on ne dise, sentant le mal : *au diable la putain!* Et cela seroit possible cause que vous la deviendriez, comme plusieurs autres, tant pour leur plaisir, que pource qu'il est ainsi prédestiné, si le célibat n'y entrevient [2]. Or, devinez pourquoi a été inventé *célibat ?*

ARIAS. C'est afin que nous ne nous amusions point à une femme, pource qu'elles sont toutes à nous [3], s'il est vrai ce qu'on dit.

classiques grecs et latins, dans lesquels il critique sans doute les travaux de Nicolas de Nancel. (Voy. NIC. NAN. à la Notice biographique.)

[1] Nic. de Nancel a traduit du grec en latin un grand nombre d'auteurs classiques. (Voyez-en la liste dans les *Mem. de Niceron*, t. 31.)

[2] Pour *intervient*.

[3] Il faut lire plutôt *à tous*. C'est une allusion aux fameux vers du roman

ARNOBE. Je pense que c'est plutôt pour éviter les cornes, à quoi sont sujets les mariés qui craignent d'être cocus, d'autant que tous ceux qui sont mariés le sont; et pourtant prenez garde! Vous trouverez chez les hommes d'entendement, et qui ont de belles femmes, et qui font l'amour, c'est-à-dire, qui ont affection de bien faire pour en recevoir, qu'ils auront toujours chez eux un chausse-pied de cuir; et ce, de peur que les cornes ne les blessent. Un chausse-pied de corne est dur; et partant, je suis en grand'peine d'où vient l'opinion des cornes.

XCIII. — TRANSCRIT.

Une femme, voyant un jour un beau gentilhomme, le regarda fort, et d'un œil de concupiscence; puis, dit à sa voisine : « Voilà un bel enfant; je le porterois volontiers, pour le faire jouer. »

JAMBLICUS. Elle me disoit un jour : « Couchez avec moi; et, demain au matin, je vous baillerai une paire de souliers. » Elle n'y faillit pas; mais ce fut les miens qu'elle me bailla. Un autre disoit : « Je l'eusse donnée au diable! » Non eussé-je pas moi, d'autant que j'en avois encore affaire; et puis, je serai possible son héritier.

L'AUTRE. Quel héritier! Elle mourra pauvre.

JAMBLICUS. Voire dà, comment? je vous prie : elle est putain, et son mari larron; est-ce pas pour faire une bonne maison?

ARIAS. Je ne doute point qu'elle ne soit putain; et surtout l'ayant vue parler au vicaire de Saint-Paul, qui avoit promis à son curé qu'il seroit sage, et ne courroit plus après les garces; et qu'au moins il s'en abstiendroit les féries de Pâques. Jean! il n'eut pas la patience; dès le premier jour, il parla à cette-ci; et le curé, qui l'aperçut, l'entendit revenir, et lui dit : « Je vous ai vu parler à une garce. N'avez-vous point de honte de ne vous en pouvoir abstenir, encore à ces bons jours? — Ho! monsieur, dit-il, excusez-moi; ce n'est pas pour aujourd'hui, c'est pour demain. »

de la Rose, dans lesquels Jean de Meung dit que la Nature nous a faits

Tous pour toutes, toutes pour tous.

SYNÉSIUS. Ce compagnon confessoit une fois un maître des requêtes, et lui parloit du péché de luxure, l'en interrogeant selon les lois de Benedicti [1]; et comme il lui en parloit exactement, M. le maître des requêtes lui dit : « Mon confesseur, mon ami, je vous prie, ne me parlez plus de cela; vous me faites arser [2]. »

LE MOUTARDIER. Vous êtes calomniateur; elle étoit sage, et avoit beaucoup de prud'homie féminine.

CICÉRON. Tu y es; tu y parles comme Thevet, voire de la *prud'homie* [3].

LE MOUTARDIER. Et pourquoi non, puisque prud'hommes avoient affaire à elle? Et, toutefois, c'étoit avec chasteté, tant qu'elle se pouvoit étendre, *modo stricto*. Pour le premier, elle ne voulut jamais que M. d'Est [4] la baisât en la bouche ; et il lui demandoit pourquoi? « C'est dit-elle, que ma bouche est pour mon mari, parce qu'elle lui a promis : quant à mon c.., il ne lui a rien promis; faites-en tout ce que vous voudrez; il est à votre commandement, cul et tout. » Son mari s'en doutoit. Un jour qu'elle étoit sur la porte assise, elle avoit son cotillon un peu levé, il lui dit : « Fermez l'ouvroir (c'est la boutique), ma femme ; il est fête. » Aussi, le cas d'une femme est un ouvroir; des filles sont étoffes.

NÉRON. A quoi faire?

L'AUTRE. A faire des femmes de bien ou des garces : et qu'ainsi ne soit, on peut dire une parole injurieuse à une femme ou fille de bien, sans l'offenser, en l'appelant par verbologie de choix, *belle étoffe à faire une garce ;* parce que c'est à dire qu'elle est fille de bien, et qu'il ne tient qu'à elle qu'elle ne soit autre. Ne lui est-ce pas faire de l'honneur?

[1] C'est-à-dire, selon le traité théologique de J. Benedicti : *La Somme des péchés et le remède d'iceux*, etc., publiée en 1584. Voy. plus haut, pag. 305.

[2] Pour *ardre*, brûler du feu de la concupiscence.

[3] Ce passage semble indiquer que le mot *prud'homie* n'était pas encore admis dans la langue à l'époque où écrivait l'auteur, et que Thevet fut le premier écrivain qui l'employa.

[4] C'est sans doute un personnage d'une branche de la maison d'Este, établie en Savoie au seizième siècle, et mêlée souvent aux affaires de France.

L'APPRENTIF. C'est un bel honneur! Tu y entends, comme ceux qui heurtent aux portes des putains.

L'AUTRE. Eh quoi! y a-t-il de l'intelligence en telle affaire?

L'APPRENTIF. Oui dà; notez, enfants, que, si une garce a une porte sur la rue, il ne faut point y heurter, si on la trouve fermée; parce que, si la dame n'est point à la porte, ou à la fenêtre, il est évident, la porte étant fermée, qu'elle est empêchée.

L'AUTRE. Cela est-il vrai?

L'APPRENTIF. Aussi vrai qu'il est vrai qu'elles ont beaucoup de dépit (ainsi qu'ont les traîtres), quand en leur présence on jure, et dit-on, par-ci, par-là : « Je n'aime point les putains; je n'aime point les traîtres! » Si à telle heure elles devenoient pucelles, jamais ne deviendroient putains, et seroient aussi farouches au montoir, que garces qui ont été au sermon.

XCIV. — COPIE.

Eh! gai, ne faites donc jamais de cérémonie à l'entrée d'une halle, d'une taverne, et d'un bordeau. Quand je vois faire ces similitudes, il me semble que je vois Mlle de Peu, qui disoit à Mme Courtois : « Mon Dieu! madame, que vous avez de belles filles aux fêtes! » (Elle étoit aussi propre que le pendu de Douai.

CÉSAR. Comment?

L'AUTRE. Quand l'empereur Charles y fit son entrée [1], les gens de cette ville-là lui voulurent faire tout l'honneur qu'ils purent. Et, faisant de belles façons d'arcades, chapeaux [2] de triomphes, poteaux et telles magnificences, ils s'avisèrent d'un pendu qui étoit à la porte de la ville et principale entrée; ils ôtèrent à ce pendu sa chemise sale, et lui en mirent une blanche, pour faire honneur à M. l'empereur.) Cette femme disoit cela de ces filles, pource qu'elles étoient mignonnes et proprettes. Et après, ces mignons, ils sont là à faire des façons ès entrées ou sorties, et

[1] Ce fut en 1539 que Charles-Quint traversa la France avec un sauf-conduit de François Ier pour se rendre dans les Pays-Bas, où la révolte des Gantois le forçait de paraître promptement. Son passage dans les villes de France fut une succession de triomphes.

[2] Frontons, échafaudages, charpentes.

font plus de fricassées de fêtes, qu'il n'y faudroit d'étoffes à faire une pannerée de mystères. Il me semble, à voir ces fadaises, que les personnes, qui demeurent ainsi arrêtées, sont comme c........, qu'on ne laisse jamais entrer. Mais à propos, pourquoi est-ce qu'ils n'entrent jamais?

BAIF. Il l'a tantôt été dit; souvenez-vous-en.

L'AUTRE. Je m'en souviens comme Honoré Bonjouan, brodeur de la reine notre maîtresse, qui, ayant eu affaire de lui, et ne l'ayant pu avoir, puis le voyant, lui demanda où il avoit été. Alors il lui dit: « Madame, je me soumets en toute humilité de majesté, madame; je me souviens que j'ai été voir mettre un homme en difficulté, et en distribuer un autre en quatre pièces, choses que je n'avois oncques point vues. »

NÉRON. Qu'est-ce que difficulté?

BÈZE. Il cuidoit dire en *effigie;* je me le remembre. Il disoit d'un bel homme, qu'il avoit de beaux mufles, c'est-à-dire *muscles.*

DENIS. Il étoit aussi fin que le marquis de Bellegueule, qui disoit que c'étoit une bonne *manne* en une maison, que du charbon.

G. G. C'est aussi bien rencontré que ceux qui disent: *depuis que moines allérent à cheval*[1]. Je ne vis jamais de moines aller à cheval, non plus que d'autres; bien ai-je vu des chevaux aller à moines. Les chevaux vont à moines dessus, comme tout autre; et ce qui est notable.

PASSERAT. Si nous nous avisons de telles rencontres de ceux qui ne savent ce qu'ils disent, et pensent bien dire, je vous renvoyerai en Savoie avec les huguenots, qui, fuyant de la Saint-Barthélemi[2], et approchant de Genève, se plaignoient du roi des

[1] Ce proverbe se trouve dans un quatrain célèbre rapporté par Rabelais à la fin du ch. 52 du livre IV:

Depuis que décrets eurent ales (pour *ailes*)
Et gens d'armes portarent males,
Moines allarent à cheval,
En ce monde abonda tout mal.

[2] Ce massacre eut lieu dans la nuit du 24 août 1572. Beroalde, en disant que les Savoyards croyaient tout ce que les huguenots français leur contaient des circonstances de la Saint-Barthélemi, a l'air de s'inscrire en faux contre les exagérations des protestants.

François. Les Savoyards, qui croyoient ce que ces pauvres *despoderats* leur contoient, les consoloient ainsi : *Ha pauvre gen! vostron ré n'est pas si bon que nostron princio. Si vostron ré se fu bin gouverna, il eusse esta mastre douta de nostron duc.* Ces pitauds nous répétoient cela, même quand nous étions en l'expédition de Savoie, et que, sans le mariage du roi, nous eussions conquis le Piémont [1]. Vogue la galée [2]! ce sera pour une autre fois. Le duc nous apportera de l'argent; puis, nous irons prendre sa terre.

BENOIT. En bonne intention, mon ami, vous êtes de la même opinion que le sire Isaac Baudouin, de qui j'avois fait enterrer la femme fort honnêtement dans l'église. Il advint que, lui demandant de l'argent, pource que déjà je l'en avois averti, il me fit quelque excuse; puis, comme par colère, en présence de nos amis qui devisoient avec moi, il va dire : « Voici chose terrible! Cet homme veut avoir le corps et les biens. »

CASSIAN. On l'avoit apportée cette-là; mais la servante de Trainee......?

CÉSAR. Qui nommez-vous ainsi?

CASSIAN. Ce grand viédase d'auprès les Carmes, qui servoit d'espion aux ligueurs durant la Ligue, de mouchard aux Politiques [3] durant leur règne, de fureteur aux huguenots quand ils pulluloient et multiplioient. Un jour, sa servante, qui se nommoit Colette, monta sur un abricotier, qui avoit des branches qui passoient par-dessus des murailles dans le jardin des Carmes ou des Jacobins [4]; c'est tout un. Cette fille s'avança sur ces branches, pour cueillir le fruit ; et il advint que la branche, sur la-

[1] En 1600, Henri IV épousa Marie de Médicis, fille du grand-duc de Toscane; et ce mariage, qui se fit à Lyon, arrêta en effet le succès de ses armes contre le duc de Savoie, auquel il avait enlevé la Bresse et la Savoie dans une campagne de trois mois.

[2] Pour *galère*.

[3] Lors de l'occupation de Paris par les Ligueurs, en 1593, les royalistes étaient appelés *politiques*.

[4] Ces deux couvents étaient bien différents et bien éloignés l'un de l'autre, puisque celui des Jacobins était situé dans la rue Saint-Jacques, et touchait alors aux murailles de la ville, et celui des Carmes se trouvait dans la plaine, au delà de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

quelle elle étoit, rompit. La fille tomba dans le jardin, où quelques jeunes frères se pourmenoient, qui, voyant cette proie comme venue du ciel, se mirent après, et la *besognèrent* en bon françois, allant à la rangette [1], comme les soldats qui assiégèrent le château d'Angers [2]. Le prieur, qui ouït quelque bruit, survint à ce lieu, et effaroucha les aigles qui venoient au corps [3], et prit la fille par la main et la rendit à sa maîtresse, qu'il trouva à la porte la demandant. Quand Colette fut avec sa maîtresse, elle fut tancée, et elle lui dit : « Vous êtes une pauvre fille, que vous n'avez crié? Eh quoi! ma mie, je pense que vous les enduriez faire? — Comment, madame! dit-elle; par ma finte! si le prieur ne fût venu, j'en eusse bien eu davantage. »

BAIF. Vraiment, à ce que je vois, elle n'étoit pas comme la fille de notre juge, laquelle est si pucelle, que son pucelage lui monte si fort en la tête, qu'elle en est folle.

PIMANDRE. Je m'ébahis comment cette fille put sortir du cloître, vu que l'on dit, quand une chose tient bien : *Cela tient comme une vesse en cloître.*

CHARLES. Mais je m'ébahis qu'il n'y eût quelque homme de bien là, qui empêchât cette insolence.

CASSIAN. Oh! voire, cela étoit une chape-chute [4], une fortune rencontrée : il ne faut jamais laisser passer ce qui s'offre ; et, qui plus est, je dirois presque comme le maréchal de Vallière [5]. Comme les Élus étant là, et parlant de vos deniers qu'il falloit lever, et les asseoir avec modestie ; quelques-uns se plaignoient, disant ce qu'ils en pensoient. Sur cela, un Élu va dire : « Il faudroit élire et choisir ici quelques gens de bien du lieu, pour y avoir égard. » Ce maréchal qui ferroit un cheval, oyant cela, laissa son affaire, et vint dire à l'Élu : « Vraiment, monsieur, il n'y a point ici de gens de bien. »

[1] Par ordre, par rang. Ce mot signifiait quelquefois *tout de suite.*

[2] En 1585, les huguenots surprirent le château d'Angers ; mais ils en furent bientôt chassés par les habitants.

[3] Expression figurée qui rappelle que les oiseaux de proie sont attirés par l'odeur d'un cadavre et viennent s'y abattre par volées.

[4] Heureuse trouvaille, occasion.

[5] C'est le village de ce nom, près de Baugé, en Anjou.

XCV. — CONFESSION.

LE BONHOMME. Nous ne boivons point; holà! Vous causez assez. Mais, en un mot, il faut à un bon cheval lui frotter la queue, du reste de son avoine, afin qu'il aille bien ; et à un bon buveur, faut jeter le reste de son vin sur les mains, pour le préserver de la goutte. Et puisqu'il n'y a point ici de gens de bien, faisons-nous bons, améliorons-nous ; demandons une recette, pour être aussi longtemps en l'état que nous avons été, comme fit le chapelain de Sainte-Catherine [1], confesseur de madame la comtesse de S... Ce prêtre se trouva, un jour, près de sa maîtresse, que sept ou huit médecins y avoient été convoqués, pour consulter sur la maladie de madame, qui, à dire vrai, étoit assez vieille pour mourir. Ce père spirituel, voyant messieurs les médecins sortir, les arrêta, et leur dit : « Messieurs, mes honorés mages, il n'est pas en mon pouvoir, moi pauvre homme, de vous assembler comme je vous trouve ici ; et j'ai une grande maladie à vous communiquer. Qu'en eussiez-vous chacun un petit! Ardez, messieurs! il y a quarante ans que j'ai une grande et fâcheuse migraine, en la tête, comme savez, joint que ce n'est de vous, comme de moi. Messieurs, je vous prie de m'y faire quelque chose ; mais, messieurs, je vous dirai, s'il vous plaît, comme dit l'autre, et ne vous déplaise ; je ne puis recevoir de clystère, prendre médecine, endurer la saignée, souffrir les ventouses, supporter les onguents, sentir les frictions, porter les bains, ni donner lieu en moi, dedans ou dehors, à ce qui provient de chez le chirurgien, ou l'apothicaire. » Ces messieurs lui dirent : « Eh! que voulez-vous donc, mon père, mon ami, que nous vous fassions? — A, ha! messieurs, je vous prie et supplie de me la

[1] Peut-être l'église de Sainte-Catherine du Val-des-Écoliers, couvent d'hommes situé dans la rue Culture-Sainte-Catherine, à Paris. Mais on peut supposer aussi que Beroalde veut parler du docteur Palma-Cayet, chapelain ou ministre protestant de la princesse Catherine de Navarre, sœur du roi, laquelle voulait épouser le comte de Soissons, qu'elle aimait, et fut mariée en 1599 au duc de Bar, qu'elle n'aimait pas. Elle mourut en 1604, à l'âge de quarante-quatre ans.

faire autant durer, qu'il y a que je l'ai. — Vous le deviez donc dire! » Lui braillèrent en *chorus* tous les médecins, et s'en allèrent, le laissant là.

LE PROCUREUR. Comme fit la jeune mariée à son mari : « Que ne le disiez-vous? »

NÉRON. Quoi!

LE PROCUREUR. Le matin, il vint plusieurs femmes, filles et garces, voir le nouveau marié, c'est-à-dire, le jeune homme; et chacune, le baisant, lui donna une fouace[1]. Sa femme, ayant vu ce mystère, lui demanda affectueusement ce que c'étoit; et il lui dit que c'étoit un adieu que lui disoient toutes les femmes, filles et garces qu'il avoit accollées. « Hé da, dit-elle, vous avez grand tort! que ne me l'avez-vous dit? J'en eusse averti tous ceux qui me l'ont fait; ils m'eussent apporté du vin; nous eussions eu à boire et à manger, pour d'ici à Pâques. »

L'AVOCAT. Voilà une excuse pareille à celle que font ces bonnes pièces qui prêtent leurs c....

Quand une femme est du métier,
Et sa voisine l'accompagne ;
Elle a sa part au benoîtier,
Par la Coutume de Champagne.

XCVI. — ORIGINAL.

Et puis vous les verrez médire. Ma cousine Gervaise n'y faillit pas hier soir. Elle détestoit les femmes des prêtres, et disoit qu'elles étoient chevaux du diable, pource que les prêtres excommunient leurs femmes au *memento*, d'autant qu'il n'y a rien si aisé à faire cocu, qu'un prêtre ou un ministre, quand ils sont affûtés à dire messe, ou à prêcher. Et, en ma conscience, nous la trouvâmes, au matin, couchée avec messire Cathelin, qui est un gros vilain camus. Et puis, fiez-vous en ces belles diseuses!

BARONIUS. Ordinairement ceux qui médisent des prêtres ou des ministres, en ont été; et ce qu'ils en disent mal, est pour faire croire qu'ils en sont éloignés, comme putains, qui s'exercent, veulent faire croire qu'elles sont loin du bordeau.

[1] Espèce de galette de campagne.

30

XCVII. — SENTENCE.

L'AUTRE. Mais, à propos de putains, il faut que je vous fasse un conte de ma femme, qui étoit une putain. Elle n'étoit pas de ces énormes putains, qui en font métier; mais de ces femmes de bien, qui ont un ami d'honneur. Eh bien, j'étois toujours le maître; on me craignoit. Quand je venois de la ville, ma femme venoit à moi, me tâtoit la tête : « Vous êtes échauffé, mon fils; sus, servante, chauffez une chemise pour mon mignon; mon ami, il faut prendre un peu de vin; voici monsieur tel, qui vous étoit venu voir; il prendra la patience avec vous. » Et bien j'étois mignardé; et, qui plus est, mes servantes et mes valets le faisoient un petit: cela étoit cause que je les trouvois toujours à la maison à faire leur besogne ; si cela n'eût point été, ils fussent allés au loin chercher provision, aux dépens de tout ce qu'ils m'eussent pu dérober. Tels sont les justes et bons fruits de l'honnête et chaste paillardise, dont les effets ne succèdent qu'aux âmes pacifiques et qui ont du courage. Regardez un peu ce petit bouchon d'écuelles d'amourettes, cette belle Agnès, ce qu'elle en pense?

DU HAILLAN. Elle fait la dégoûtée, comme la femme du comte Dommartin[1], laquelle étoit descendue à la cave pour boire ; et, de fait, avala trois bonnes verrées de vin, puis remonta. Or, y avoit-il là un valet, qui étoit allé quérir la petite bouteille des fripons ; lequel se cacha, quand il vit madame, et la considéra, et se tint caché ; puis, elle sortit. Il revint, de fortune, à dîner; monsieur avoit d'un vin, frais percé, fort bon, et s'avisa de prier sa femme d'en boire, laquelle faisoit toujours semblant de n'en vouloir point ; toutefois, par importunité de son mari, qui lui en fit bailler dans un beau verre, elle en but quelques gorgées ; puis, ayant rendu le verre, dit, en se mettant les mains sur le bas de l'estomac : « Mes amères[2], comme il me cher-

[1] Peut-être faut-il lire *Dammartin*.

[2] Exclamation dans laquelle on devine une allusion au juron ordinaire : *par mon âme!* C'est pour renchérir plaisamment, qu'on a dit *mes amères*, ou *par mes âmes!*

che[1] ! — Voire, ce dit le valet qui étoit derrière madame, il cherche ses compagnons qui sont allés devant. »

ZUINGLE. Ha, ha, hé, çà, çà, Luther, laissons nos querelles ; aussi bien, jamais Salomon ne fit bonne chère.

LUTHER. Voici une bonne bête ! Il ne mangeoit point de lard que par dispense, ou bien il faisoit, comme quand j'étois moine, que je faisois le petit exercice et gai. Pourquoi y a-t-il tant de putains et d'ivrognes ?

ÉPICURE. C'est pource qu'il faut que toutes choses soient accomplies. Il convient qu'il n'y ait rien de manque au monde ; d'autant que l'univers seroit gauchi, s'il y manquoit de ce qui est à être effectué. Ainsi, faut que les choses destinées soient accomplies. Il y a plusieurs pauvres et quelques jeûneurs d'amour ou de force, qui ne boivent point ; et d'autres boivent pour eux, et pissent aussi pour eux. Il y a infinies nonnains, plusieurs moines, quelques filles de bien qui n'osent, ou ne peuvent, ou ne trouvent à le faire ; et il y en a qui suppléent à tels défauts. Et notez en charité, que, si les lois étoient fidèles, et qu'il n'y eût point tant de contraintes et d'hypocrisies, tels excès n'adviendroient pas. Et je vous prie de prendre garde à ce, que, si vous retournez en vos charges, tout soit remis à belle égalité et proportion que Dieu a ordonnées, à ce que, par vos insolences, il n'y ait plus tant de causes de péchés et de punitions.

ŒCOLAMPADE. Tu nous la bailles belle ! tu nous contes de la piété ; et tu n'en fais point de preuve. Tu es comme ceux dont parloit la servante de cette vieille huguenote, qui mourut l'année passée. Un jour, elle incita sa servante, qui étoit papiste, d'aller au prêche ; ce que la fille voulut pour lui plaire, et y alla avec belle et bonne dévotion, et ouït le prêche avec une moult bonne attention. Étant revenue, sa maîtresse lui en parla : « Eh bien, dit-elle, ma mie, n'est-ce pas une belle chose que le prêche ? N'y parle-t-on pas bien de Dieu ? » La fille, ayant longtemps écouté sa maîtresse, lui répondit ainsi : « Ils en parlent prou ; mais ils ne le montrent point. »

[1] Cette expression est encore usitée pour rendre l'effet d'un purgatif ou d'un poison dans les intestins.

ÉPICURE. Sec ! j'y venons ; tu nous apportes ici de terribles caupeaux [1] de vieilles vérités. Je t'y attendois ; n'es-tu pas gentil et de belle industrie ? N'est-ce pas toi, qui es un de ceux qui naquirent dessous s'entrelevant par les épaules, et qui avois vécu soixante et sept ans ? Toi, tu te mis à étudier ; mais ton frère étoit tonnelier [2].

COSTER. C'est là où il falloit prendre de quoi faire d'un diable deux, en les séparant, et coupant ce qui les joignoit par les épaules ; et non de faire, d'une prébende licentiale, deux demies prébendes, pour d'un âne et cheval de bagage licencié faire deux chantres, que ce veau de licencié nomme *diables*, pource qu'il lui est avis que les anges du ciel, qui ne cadrent à la mauvaise opinion de sa fressure, sont diables. Ainsi chaque lèvre a son goût.

XCVIII. — DÉMONSTRATION.

EUCLIDES. Or bien, il faut passer devant un chieur, et derrière un rueur. Vous ruez bien ; vous êtes de même que la femme du sire Chaillou, qui avoit force noix, l'année que ses noyers d'entre Tours et Loches furent abattus. Les noix étoient chères ; il y en avoit à la maison encore deux setiers à vendre ; il vint un bon compagnon qui parla à madame (laquelle étoit de ces bonnes ménagères, qui, pour épargner les poches, mettent et serrent le bran en leurs chemises), et marchande ses noix, fit marché avec elle, et lui bailla un quart d'écu d'arrhes, à la charge qu'il emporteroit sur sa bête un setier de noix. « Eh bien, madame, lui disoit-il, ne vous fiez-vous pas bien en moi d'un setier de noix, puisque je me fie en vous de l'autre ? — Oui dà, mon ami, dit-elle ; mais comment avez-vous nom ? — Je me nomme Jean Tenon. — Or bien, allez-donc ; et quand

[1] Pour *copeaux*, sans doute.

[2] Il semble que ce soit une équivoque sur le nom d'un personnage contemporain. Nous trouvons un Jean Tonnellier, cordelier de l'Observance au couvent de Mons, en Hainaut, traducteur du *Collyre pour les hérétiques*, de Louis Blosius ; et Justin Tonnellier, traducteur des *Discours fantastiques*, de J.-B. Gelli.

il vous plaira, vous aurez le reste.— Adieu, madame. — Adieu, mon ami. » Quand Chaillou fut venu, elle lui fit le conte de son bon ménage, et aussi disoit-elle qu'elle s'étonnoit que ce marchand tardoit si longtemps. A la fin, le mari lui demanda comment il avoit nom. « Non, mon ami, dit-elle, c'est un honnête homme à le voir ; je ne me puis pas bien souvenir de son nom. » Chaillou, tout fâché et dépit de la sottise de sa femme, va dire : « Ha ! je vois bien ce que c'est. J'en tenons (*id est* nous en tenons, c'est-à-dire, nous sommes pris). » Elle, qui ouït ce mot, Jean Tenon : « Oui, oui, oui, mon ami, dit-elle, il est vrai ; c'est lui ; il m'a dit qu'il avoit ainsi nom. »

MERLIN. Elle fut un peu plus fine que la femme de Garence [1], qui, un jour, avoit affaire de cendres, et voyant force pastel [2] qu'elle croyoit qu'on avoit jeté avec du brésil, mit tout au feu, et en fit des cendres. Il y avoit pour plus de cinq cents livres de marchandise, dont elle fit pour dix-neuf sols six deniers deux oboles de cendres. Voilà pas une bonne alquemiste?

MELVIN. Ce fut elle, que son mari mena à Maillé voir un de ses cousins ; ce mari parlant à son cousin, ce cousin lui demanda des nouvelles de sa femme, disant : « Et comment se porte ma cousine?—Voire, dit-il, et la voici. — Oh ! dit l'autre, excusez-moi ; vous avez donc amené une bête. Cà, çà, ouvrez l'étable ; ho ! garçon ; et puis, allons boire. » Il vouloit dire qu'il avoit amené une bête chevaline, pour porter la bête humaine.

ALF. DE CASTRO. Quand j'étois marchand, je menois un bête ; mais c'étoit un ours. A cela, vous pouvez juger que je ne suis ni Normand, ni Manceau, ni rousseau, pource que l'on ne voit guères de tels gens du pays de Sapience [3] mener l'ours.

ILLYRIC. Voire, mais tu ne menois pas l'ours, quand nous

[1] Cette anecdote nous permet de croire que la *garance*, cette plante (*rubia*) qui est d'un si grand usage dans la teinture des laines en rouge, porte le nom d'un teinturier qui le premier en découvrit les propriétés. En effet, cette étymologie vaut mieux que celle imaginée par Ménage, qui dérive son nom de *verantia*, parce qu'elle fournit une couleur vraie et de bon teint.

[2] Ou guède, plante qu'on cultive pour récolter la graine, qui est très-propre à la teinture des étoffes.

[3] On avait surnommé ainsi, de temps immémorial, la Normandie et le Maine.

eûmes si grand'peur en la Franche-Comté, où l'on nous fit la chair de l'ours salée?

ALF. DE CASTRO. Il faut que je confesse que je ne fus jamais si épouvanté ; je cuidois que les diables dussent débattre sur quelque sorbonique, ou que le parlement prédestiné des ministres et jésuites fût arrivé. Il avoit neigé ; et c'étoit environ la Saint-Jean...

NÉRON. Tu débutes bien ; la Saint-Jean!

ALF. DE CASTRO. Oui dà ; il y a la Saint-Jean qu'on fauche, la Saint-Jean qu'on tond, la Saint-Jean qu'on bat, et la Saint-Jean qu'on chauffe [1]; c'est cette-là, je l'ai trouvée, et étoit fort près de la nuit. Vous savez qu'en ce pays-là les maisons sont près la montagne, et n'ont qu'une cheminée au milieu, sur le haut de laquelle il y a deux fenêtres ou portes, pour donner le vent par rencontre, afin que la fumée n'importune point. Or, le vent étant tourné, le valet voulut aussi tourner les portes, en ouvrir une, et fermer l'autre, de laquelle un des gonds étant rompu ou arraché, il n'en put venir à bout, si qu'il lui fut force de monter en haut, et ce, par la cheminée. Étant en haut, il avisa le défaut; mais il n'avoit point de marteau pour s'aider à descendre ; il se fâchoit, de sorte qu'il alla par sur le toit, droit sur la montagne, quérir une pierre ; et ainsi il fit un petit sentier, il raccoutra sa porte, puis descendit. Il y avoit un pauvre chaudronnier qui cherchoit logis ; mais, pource qu'il brunoit [2], il ne pouvoit voir de chemin ; joint qu'il avoit neigé, depuis que le monde se fut retiré. Ce chaudronnier, bien empêché, ne savoit que faire ; il levoit le nez à mont, découvrant çà et là ; enfin, il avisa le sentier qu'avoit fait ce valet, et lui, là, il le suivit ; et, voyant la clarté de la chandelle, il ouvre la porte, et cuidant entrer, il se pousse dans la cheminée. Étant ébranlé, il n'y eut pas moyen de se retenir, si qu'il tomba au milieu de

[1] Il y avait, dans l'ancien calendrier, plus de quatre fêtes au nom de Saint-Jean ; mais celles que désignent le proverbe sont : 26 mai, Saint-Jean-Porte-Latine ; 24 juin, Saint-Jean-Baptiste ; 18 septembre, Saint-Jean-Chrysostôme, et, 27 décembre, Saint-Jean-l'Évangéliste.

[2] Il vaut mieux lire *bruinait*. Cependant on peut entendre *brunait* par *il faisait brune ?*

la chambre, disant : « Dieu soit céans! » Nous vîmes ce personnage noir et ses chaudrons, qui firent à nos oreilles une fois plus de bruit qu'ils n'eussent pu faire. Nous fuîmes tous, cuidant que ce fût le maréchal des logis de Lucifer, qui vînt mettre dans ses chaudières les petits enfants, pour les faire cuire, et nous envahir comme repues franches.

XCIX. — HISTOIRE.

GAGUIN. Comment avoit nom ce chaudronnier?

ALF. DE CASTRO. Il avoit nom Socrate.

POGGE. Tout beau, ne parlez pas si haut, d'autant que si ce sage l'entend, il deviendra fou.

ALF. DE CASTRO. O, ho! et les noms sont-ils pas communs? Et qui sait, à cette heure, lequel des deux est Socrate, puisque les noms sont pour les mortels, qui sont si sots qu'ils donnent des noms aux anges et aux diables? Je ne dis pas que cela ne fût bon à ceux qui seroient baptisés ou circoncis.

ILLYRIC. Puisque tu fais tant le résolu, qu'avois-tu affaire de nous nommer ici? Et plusieurs s'en fâcheront, ne s'y trouvant pas.

L'AUTRE. Si quelqu'un se fâche que je ne l'aie mis ici, ou quelqu'un de ses parents préterits ou futurs, qu'il y mette ceux qu'il voudra, et lui-même pour s'apaiser, ainsi que fait ma mère-grande : si on lui apporte sa soupe trop chaude, elle la rafraîchira; si elle est trop salée, elle y mettra de l'eau; si elle est trop fade, elle la salera ; s'il y en a trop, elle en laissera; s'il y en assez, elle mangera tout, etc. C'est une bonne personne, pour une femme; elle trouve tout bon, afin de ne se marier point. Faites ainsi, mes bons amis du cœur ; et notez que, s'il y a quelque fantasque qui s'attriste de n'être ici ou les siens, et ne veut se soumettre à la juste raison que j'ai dite, il sache que je ne connois point les fils de putain. Je vous dirai pourtant, vous demandant excuse, qu'il y aura ici assez de place pour tous les fous, pourvu que l'on les y mette l'un après l'autre. En Allemagne, les Allemands y mettront leurs fous; en France, les François ; en Angleterre, les Anglois; en Espagne,

les Espagnols ; en Suisse, les Italiens ; en Turquie, le reste : et puis, que l'on fasse si grand'chère qu'on voudra ; soit en droit, soit en musique, soit en canon, soit en théologie, soit en gendarmerie ou marchandise, ou médecine, ou toute telle autre sorte que vous imaginerez, sans y mêler les grenetiers [1], pource qu'ils sont le sel du monde : ils salent les autres fous, de par le roi ; bran pour eux !

DE CASIBUS. Qui est-ce qui parle de bran ?

MADAME. C'est moi.

DE CASIBUS. Qui vous puisse brider les jones. Eh bien ! Madame, là-dessus je vous demande combien un étron a de qualités ? Dites-le ; il faut tout apprendre, aussi bien il s'en faut dépêcher [2], comme ma cousine, du sac du Bonhomme. Prenez donc un étron, et y mettez le nez, il pura ; mettez-y les dents, il sera trouvé de mauvais goût ; si vous n'êtes dégoûtée, que vous ne trouviez pas la merde bonne, frottez-vous-en le nez, il vous barbouillera.

LUTHER. A, ha, hé ! tu es bien aise d'avoir bricolé une petite vilaine.

DE CASIBUS. Qui est le plus vilain, celui qui en porte ou celui qui en parle ? Et devinez ce que c'est ; si ce n'est pas cela, dont vous n'en sauriez porter une livre, quand il est encore à vous ; n'étant point vôtre, vous en porteriez un quintal ?

MADAME. La la, changeons de note.

LUTHER. Celui n'a guère de notes, qui n'en sait point, comme ce drôle qui vint chez M. le baron au Chastais [3], hier, et trouvant monsieur à la porte, il lui demanda la passade [4]. « Qui êtes-vous ? dit monsieur. — Je suis un pauvre musicien. — Entrez, mon ami. » Entré qu'il fut, monsieur le fit dîner avec lui. Or, étoit ledit baron fort curieux, et avoit fait apprendre la musique à ses enfants, garçons et filles. Après dîner, il fit apporter les

[1] C'étaient des officiers royaux qui jugeaient les différends survenus dans le débit ou le transport du sel : leurs jugements ressortissaient à la Cour des Aides.

[2] Débarrasser.

[3] Plusieurs éditions portent *Chiastinier*.

[4] Aumône, que les pèlerins et les pauvres demandaient en passant.

livres, pour faire la musique, et bailla des livres à chacun, et un à cettui-ci; et lui-même, docte en cette discipline, bailla les tons; les enfants chantoient; et monsieur, qui n'osoit rien dire à ce passant, estimoit qu'il écoutoit. A la fin, le voyant se taire, il lui dit : « Vous ne chantez point? — Non, monsieur. — Hé, pourquoi? — Monsieur, je n'y entends rien; ne vous ai-je pas dit que je suis un pauvre musicien; que je n'y entends rien? »

RABELAIS. Tu ne fais ce conte qu'à demi.

LUTHÉR. Sanguille [1]! tu es un bel évêque! De quoi (tous les mille diables!) te mêles-tu?

PYRRHUS. Que pensez-vous avoir dit? Oui dà, Rabelais, mon bon compère, a été évêque. Et pourquoi non ne l'eût-il été, aussi bien qu'un tas d'autres qui le sont bien encore et le seront? Et, de fait, je vous démontrerai qu'il a été évêque : je ne veux point disputer; je suis mathématicien, j'entre en démonstration. Ne savez-vous pas qu'il n'appartient qu'aux évêques ou archevêques de confirmer par la noble puissance qu'ils ont, et ainsi, avec cela, de changer le nom, en muant un peu de la substance? S'il est vrai ce que je dis, et ce que ce bon père *pseudo-evangelico-papistico-anabaptistico-giesitanerbiterono-puritain* [2] a pratiqué en confirmant madame la mère de Gargantua; laquelle, en première invention, dictée de la propre goule d'un défunt évêque de Paris [3], avoit nom Galemelle; et le père Rabelais la nomma

[1] Ou *sanguoi*, pour *sang-Dieu!*

[2] D'anciennes éditions écrivent ainsi cette longue dénomination, composée de plusieurs mots qualificatifs : *speudos evangeli quo li papisto ranabaptistiogi eviranor biteron de puritain.*

[3] Sans doute Jean du Bellay, évêque de Paris et cardinal, ami et protecteur de Rabelais. Il mourut à Rome en 1560. Ce passage donne à entendre que le cardinal du Bellay ne fut pas étranger à la première version du *Gargantua*, publiée à Lyon vers 1531 sous le titre des *Grandes et inestimables chroniques du grand et énorme géant Gargantua.* Dans cet ouvrage, refondu et refait depuis par Rabelais, on trouve l'histoire de *Galemelle*, qui est devenue *Gargamelle* dans la seconde version du *Gargantua.* A notre avis, ce passage prouve que la composition du *Moyen de Parvenir* est bien antérieure à l'époque qu'on lui assigne, car certes, personne, en 1610, ne connaissait cette *chronique gargantuine* (comme Rabelais l'appelle dans le prologue du livre I), complétement absorbée par le nouveau *Gargantua* que Rabelais avait mis au jour en 1535, et chassée même des bibliothèques comme

Gargamelle : si ledit n'eût été évêque, il y eût eu fausseté en ses écrits comme ès vôtres ; ce qui n'est pas, témoin Jamblique, qui profère :

> S'il faut baiser, à ce qu'on dit,
> Tout ce qu'aux dames on présente,
> Je ne saurois baiser mon v..;
> Je le garde pour la servante.

C. — ATTESTATION.

« Vraiment voire ! ce dit la servante de chez nous, si j'étois la maîtresse, je ne bougerois du lit, quand il fait froid. » En nanda[1] ! notre valet étoit plus habile homme, qui, parlant à mon père... qui est gentilhomme, ne vous déplaise, et d'antique race ; je le dois bien savoir, moi qui ai été condamné aux Grands-Jours d'avoir non la tête coupée, mais le col, et me voici ; c'est tout un, je suis de la vieille noblesse, non admise par médecine, ni mairie, ni échaunage[2], ni lettre ; mais par source de vieille gueuse, ferme tigneuse, et bonne putain d'antiquité... Que disois-je? Cette folle humeur de vanité noblesseuse m'a si bien fricassé la cervelle, que j'ai oublié ce que je voulois dire. Parguille[3] ! si je m'y mets, je ne dirai jamais rien, que je ne fasse comme Auguste, ce grand preneur de taupes à la glu, c'est-à-dire empereur des Romains.

POGGE. Et que faisoit-il?

PYRRHUS. Il vous chioit au nez tout d'une volée. Laissez-moi dire ; je reprends ma mémoire comme le grimoire ; j'écrirai tout

un essai informe destiné au peuple ; car le monographe de Rabelais, Antoine Le Roy, qui recueillait alors ses *Elogia Rabelæsina*, n'y fait pas mention des *Grandes et inestimables chroniques de Gargantua*, qui n'ont été retrouvées qu'en 1833, parmi les livres du fonds de librairie de M. Debure, et signalées à l'attention des bibliographes dans une curieuse dissertation de M. Brunet. Voy. la *Notice historique sur la vie et les ouvrages de Rabelais*, en tête de l'édition que j'ai donnée en un vol. in-18, dans la *Bibliothèque Charpentier*.

[1] Il faut lire sans doute *manunda*, exclamation des femmes au seizième siècle.

[2] Il faut lire certainement *échevinage*, qui donnait la noblesse à certaines conditions.

[3] Ou *parguoi*, pour *par Dieu*.

ce que je voudrai dire, et serai si sot, que, quand je demanderai à ma femme à le faire, je l'écrirai en mes tablettes, afin de ne paillarder à bien dire sans faute. Ce notre valet, voyant mon père être appelé pour l'arrière-ban (aussi, étoit-il gentilhomme, ce qui le fâchoit, parce qu'il n'aimoit point la guerre ; il aimoit le lard, et haïssoit les chiens. « Foi de demoiselle! disoit ma mère pansant ses pourceaux, mon mari est aussi noble que le roi ; il aime bien à ne rien faire, et se donner du plaisir, etc. »); notre valet, qui est des meilleurs, voyant mon père fâché pour cette arrière-bannerie, lui va dire : « Cordille[1]! mon maître, si j'avois autant de bien que vous, je n'irois pas à la guerre. — Et qu'est-ce, Colas, mon ami, que tu ferois? — Que je ferois? Je m'en irois voir le procureur du roi avec un bon lièvre, et il me donneroit main-levée. — Et si ce n'étoit pas assez, ou qu'il ne fût pas assez grand...

THUCYDIDE. Il n'y a remède. Il disoit comme la bonne femme qui présentoit le pain bénit à Saint-Pierre-aux-Bœufs[2]... Mais en conscience, toi qui te connois en tout, lequel des deux bœufs qui sont là est le plus gras?

SAUVAGE. Je l'ai mis en ma Chronique[3]. Deux compères avisèrent à cela, et gagèrent. Le sire Adam disoit au sire Girôme, que l'un étoit plus gras que l'autre. Ils gagèrent, s'en rapportèrent à ceux qui sortiroient de la première messe. Le sire Adam se leva de nuit, et alla graisser de sain[4] celui qu'il avoit dit être le plus gras; puis, quand le monde sortoit, et que ces sires demandoient l'avis d'un chacun, dame, chacun trouvoit cettui-là être plus gras.

[1] Pour *corps-Dieu*.

[2] Une des plus anciennes églises de Paris, dans la Cité. Elle a été supprimée dans la Révolution et démolie en ces derniers temps pour l'ouverture d'une nouvelle rue. Mais la façade, remarquable par des têtes de bœufs qui la décorent et qui rappellent la vieille paroisse des bouchers, a été conservée et transportée dans l'alignement de la rue.

[3] Il s'agit probablement de la *Chronique de Flandre*, par un auteur incertain, publiée avec des annotations par l'historiographe Denis Sauvage. On lui a reproché d'avoir rajeuni le style de cette curieuse chronique, qui n'a jamais été réimprimée depuis la première édition de 1561.

[4] Graisse de porc, sain-doux.

DU CUGNET. Hé, grosse pécore, il y a en un voirement plus gras que l'autre, d'autant que l'on met en son corps les huiles pour servir au luminaire, et il en tombe dans ce creux, si qu'il est plus gras. C'est philosopher, cela. Mais à cette femme? mais à ce pain? eh bien! à tous deux?

THUCYDIDE. Cette bonne femme étoit sourde; et, présentant son pain, et faisant la révérence, elle fit un pet. Les présents et présentes se prirent à rire. La bonne femme, croyant qu'ils se moquoient de son pain, qui étoit bien petit, se retourne et dit: « Messieurs et dames, excusez-moi, s'il vous plaît; je le ferai une autre fois plus gros. » Et chacun de rire plus fort, attribuant le *plus gros* au pet, qui étoit délicat. Il étoit noble, ce pet; puisqu'une demoiselle l'avoit fait.

PYRRHUS. Et pourquoi non? Le métayer[1] ne disoit-il pas bien, voyant des pourceaux: « O! la belle noblesse que voilà! » Il en dit bien d'autres; et comme ma tante lui demanda touchant les biens de la terre, ce qu'il en pensoit: « O! mademoiselle, pour les blés et tels grains, vous n'en avez guère; mais vous êtes la reine des vesces. » Je ne vis jamais tant de demoiselles qu'il y a aujourd'hui; tout en est conchié. Quand vous en saurez la raison, vous ne serez plus tant étonnée; il faut...

ARÉTIN. S'il faût, il ne prend pas.

PYRRHUS. Si vous étiez aussi mordant que reprenant, il n'y auroit cul qui n'eût des dents. Sachez donc qu'un jour une belle, jeune, fretille[2], bonne et sage demoiselle que je connois bien (je la dois bien connoître, son père m'a fait bonne chère), un jour d'été qu'il faisoit beau, eut fantaisie de monter sur un arbre... J'eusse bien mieux aimé monter sur elle.

POGGE. Tu es dégoûté comme le clousier[3] de Vaux, qui, pensant entrer en la salle, y vit plusieurs dames, et se voulut retirer. « Entrez, dit Mme de Saint-Martin, entrez; nous ne mordons ni ne ruons. — Endà, dit-il, doncques mesdames, je voudrois bien être monté sur icelle bête. »

[1] Ce pourrait être un nom d'homme, car on en trouve plusieurs à cette époque, entre autres Jean Mettayer, libraire à Tours et à Paris.

[2] Pour *frétillante*. D'anciennes éditions portent *fertile*.

[3] Garde, portier.

PYRRHUS. Cette belle demoiselle, que je vous dis, étant sur cet arbre, y cueillit ce qu'elle voulut; puis, descendit. Or est-il que la queue de son chaperon de velours y demeura, sans qu'elle y prît garde; et le cocu[1] fit son nid dessus, et tellement que plusieurs oiseaux la couvèrent cette belle queue qui multiplia si bien, que maintenant il ne faut que secouer un coup, voilà une demoiselle faite. Et, gai, il ne tiendra pas à moi que je n'en fasse, et je ne leur exhibe une andouille et deux œufs, la pitance d'un religieux.

LOUVET. Tu te vantes bien, s'il étoit, ou qu'il fût; mais il est.

POGGE. Eh bien, cela est bien dit.

LOUVET. Notre official le fit interpréter à l'homme et à la femme qui se plaidoient. L'homme disoit du cas de sa femme : « S'il étoit? » montrant le pouce joint au premier doigt; puis, il disoit : « Ou qu'il fût? » comme les deux pouces joints à bout, et les deux premiers doigts; « mais il est, » montrant son chapeau. Et la femme dit, parlant de l'outil de l'homme : « S'il étoit? » empoignant sa cuisse; « ou qu'il fût? » s'empoignant le bras; « mais il est, » montrant le petit doigt.

ALCIAT. La dispute en est aussi bonne, que celle d'un savant qui vint à Genève, lorsque Jysquel[2] y faisoit ses études. Cettui-ci dit qu'il vouloit disputer; mais qu'il ne parloit qu'en signes. Il n'y eut personne qui voulût y entendre, d'autant qu'en ce pays-là (c'est à Genève) ils n'ont guère de signes; ils veulent tout à droit. A la fin, il y eut un menuisier qui étoit de Montargis, parent du démoniaque[3], et d'un maître d'hôtel de madame la duchesse de Ferrare[4], et réfugié à Genève pour la concupis-

[1] Pour *coucou*.

[2] Ce nom est altéré ou bien il renferme une anagramme.

[3] Les démoniaques ou possédés étaient fort communs en ce temps-là. Nicole Aubry, dite la *démoniaque de Laon*, fut exorcisée en 1566, et cette fraude pieuse n'aboutit qu'à un grand scandale causé par les dénégations des huguenots. En 1598, Marthe Brossier, de Romorantin (c'est peut-être d'elle qu'il s'agit ici) recommença, avec moins de succès, le rôle de démoniaque, au profit de la Ligue.

[4] Renée de France, fille de Louis XII, femme d'Hercule d'Est, duc de Ferrare. Après la mort de son mari, elle se retira en France, à Montargis, où elle vécut jusqu'en 1575.

cence. (Hoi! je cuidois dire *conscience*, comme il advint un jour à Tours, que le roi y étoit. Il y avoit lors une dame, qui, durant les jeux, avoit joué *Conscience*[1], qui pour cela en eut le nom tout le temps de sa vie. Je la trouvai en la rue, et je la cherchois; il m'advint de lui demander le logis de Mme Conscience. « Qui êtes-vous, dit-elle, qui m'injuriez? — Hélas! madame, pardonnez-moi; on m'a dit que vous avez ainsi nom. — Ce sont des sots qui le disent. — Je ne le dis donc plus. ») Ce menuisier dit qu'il disputeroit avec ce savant, selon les accords. On les met sur un échafaud, devant le monde. Ce savant se présentant résolument devant ce menuisier, auquel on avoit baillé une robe ministrale et un bonnet consistorial, et levant le bras, haussa la main, fermant le poing, en lui montrant un doigt : le menuisier lui en montra deux. Le savant en présenta trois, à savoir le pouce et les deux doigts : le menuisier lui montra le poing clos. En après, le savant lui montra une pomme : le menuisier, cherchant en sa pochette, trouva un petit morceau de pain, et le lui montra. Adonc le savant, tout ravi en admiration, se retira; puis, dit qu'il avoit là trouvé le plus docte homme du monde[2]; et, tant que ce bruit a duré, l'école de Genève a été en réputation. Depuis, on prit à part le menuisier, et on lui demanda qu'il avoit agi réciproquement avec cet autre. Il nous dit : « Voire, c'est un homme fin! Il m'a menacé de me pocher un œil; et je lui ai fait signe que je lui en pocherois deux. Puis, il m'a menacé de m'arracher les deux yeux, et m'enlever le nez; et je lui ai montré le poing, avec quoi je l'assommerois. Et comme il m'a vu en colère, il m'a présenté une pomme, pour m'apaiser comme un enfant; je lui ai fait voir que je n'avois que faire de lui, et que j'avois du pain qui valoit mieux. »

[1] C'était sans doute un personnage allégorique dans une moralité ou un mystère : ces sortes de représentations théâtrales s'appelaient *jeux*.

[2] Cette dispute est imitée de celle du grand clerc d'Angleterre avec Panurge, ch. 19 et 20 de *Gargantua*. C'est également une critique des arguties et des obscurités de la philosophie scolastique.

CI. — SOMMATION.

Et puis, faites la guerre pour cela! Allez vous battre; allez vous damner pour telles gens! J'aimerois mieux aller travailler à ma journée, et faire un petit de bon fruit en ce monde.

CÉBÈS. Oui, ainsi que fit Jacques Paulet, qui tailloit la treille de Mme de la Souche. Comment? Il étoit beau et gaillard; et madame, l'ayant contemplé, eut envie d'être couverte de son corps, chose que, pour rien du monde, elle n'eût voulu permettre à autre qu'à son mari.

MADAME. Voire, permettre à son mari! Il ne faut qu'obéir, d'autant qu'elle y est obligée; que si elle le fait à d'autres, c'est grande et notable charité.

ALCIAT. Bien; vous avez dit vrai; vous êtes une bonne petite personne. Il ne le faut pas dire à tout le monde. Or, de cet accouplement désirable, et voluptueux, d'autant qu'ils travaillèrent à c.. vu et de plein jour, ils firent un bel enfant (et à cela se connoissent les enfants faits de jour ou de nuit, ou autres des Quatre-Temps, selon leur beauté; les plus beaux sont faits de jour). Or, elle qui étoit mariée, ne pensant pas que cela dût prendre, à cause que le prêtre n'y avoit pas passé, n'en fit autre mine; et toutefois se trouva grosse, dont enfin elle accoucha, fort assurée à qui l'enfant étoit. Il advint que la bonne dame fut malade; et comme elle fut prête de mourir, elle appela son mari et lui dit: « Mon ami, je vous ai toujours été obéissante et douce; je crois que vous ne vous plaignez point de moi? — Non, ma mie, réjouissez-vous et revenez au monde. — O, mon ami! je suis fort dolente et ennuyée d'une faute que je vous ai faite; mon cher mari, je ne vous en ai fait qu'une, je vous prie de me la pardonner. — Las! ma mie, prenez courage; il n'y a rien que bien. — Mais, mon ami, la faute est grande. — C'est tout un; je vous la pardonne. — Hélas! mon ami, ce petit garçon n'est pas de votre fait; c'est Paulet qui me le fit, le jour qu'il tailla notre treille, l'année passée. — O, o! ma mie, dites-moi, étoit-il à notre journée? — Oui, mon ami. — O bien, o bien, ma mie, c'est tout un, puisqu'il étoit à notre journée, et que nous l'avons payé,

l'enfant est à nous, d'autant que ce qu'il faisoit étoit pour nous; reposez en paix, et ne vous affligez plus. » Achevant cette parole, le médecin entra, qui lui tâta le carpe[1]; adonc il dit: « Cette pauvre dame n'a plus de pouls. » Elle l'ouït, et faisant un soupir, va dire : « A, a, a, monsieur, en voici un gros qui me mord près la gorge. »

CARDAN. Le seigneur de Strossi[2] fut autrement gaussé de son médecin, qu'il ne payoit pas bien, d'autant qu'il lui bailla bien d'un plus vif biais. Le médecin l'ayant tâté, Strossi va dire : « A, a, monsieur le docteur, mon pouls est bas; il ne va guère vite. —Non, monsieur, dit le médecin ; s'il étoit sur quelque genet, il iroit bravement; mais à cette heure il va plan, plan, d'autant qu'il est sur un âne. »

MAROT. Ce médecin, sortant et passant par Saint-Séverin[3], vit les prêtres enterrant des morts par trois bandes; et les saluant, il leur dit : « Dieu vous garde, messieurs! vous faites bien votre août[4]. — Voire, dirent-ils, oui, monsieur, dieu merci et vous!»

CUSA. Et allons! voilà qui est aisé comme une femme qui se meurt contre terre; voici de vrais contes du temps que les bêtes parloient.

POGGE. Oh! qu'il ne faut pas aller loin! il y en a bien qui parlent.

APULÉE. J'ai été âne[5], comme chacun sait; mais mon compère Cardan a bien été une autre bête.

CARDAN. Oui dà, j'ai été de trois sortes de bêtes, et je ne fus jamais âne; mais je me souviens du temps que j'étois bête ainsi que vous, témoin Thevet et quelques semblables pour être bêtes de bon esprit; et ayant mis en mémoire la promesse faite à Pythagoras, j'ai plus fait que lui; d'autant que j'ai bien retenu ce

[1] Le poignet, l'endroit où l'on tâte le pouls.

[2] Philippe de Strozzi, maréchal de France, né en 1541 : il se distingua dans les guerres civiles et fut tué en 1582 dans un combat naval. Brantôme et de Thou font l'éloge de sa probité, de sa bonne foi et de sa générosité.

[3] Le cimetière de Saint-Séverin était attenant à l'église de ce nom, à Paris; on y enterra jusqu'à la Révolution; il fut alors supprimé et couvert de constructions.

[4] C'est-à-dire, votre récolte, parce que la moisson se fait en août.

[5] Dans son *Ane d'or,* imité du roman grec de Lucien de Patras.

que j'avois en rencontre ; et, de fait, j'ai engravé en mon esprit ce que j'ai vu ès institutions et cérémonies de bêtes, et surtout en leur cabale qui est notable, en laquelle il y a un article de plus de conséquence, et surtout en ce qui est de leur créance ; d'autant que, comme j'ai su d'elles, elles croient que les hommes sont plus bêtes qu'elles ne sont, bien que, quant à elles, elles soient les martyrs de nature. Il est vrai qu'il y a de méchantes bêtes, comme il y a de méchants hommes. Si j'osois, je passerois outre, parce qu'elles ont une religion ; mais je n'en veux pas parler, d'autant que, la déclarant, elle se trouveroit semblable à celle de plusieurs sots.

CII. — CALENDRIER.

L'AUTRE. Les espérances sont plus belles que les effets, d'autant que les *c..nins* des petites filles sont mieux faits que ceux des grandes. Aussi il y a *c..nin ;* c'est le cas de ces mignonnes, que l'on torche encore près le feu, ou qui les montrent en pissant ; *c..naud :* c'est de celle qui est déjà bonne, qui peut être chute en pauvreté, à qui le poil a percé la peau ; puis, *c..* : c'est de celles qui sont bonnes, et n'ont guère eu ou point d'enfants ; *c..nasse :* c'est des vieilles, et qui est presque tout en désordre.

PLATINE. Et que dites-vous de *c..nue?*

L'AUTRE. C'est le cela d'une veuve ; il n'est ne l'un ne l'autre ; mais ce qu'il peut être.

AVERROÈS. Je crois que les c..nasses sont désagréables, et appartiennent à l'ordre du derrière[1] de la servante de feu monsieur le doyen des médecins. Cette vieille, étant près de mourir, requit son maître d'une faveur qu'il lui promit : « Hélas ! dit-elle, monsieur, je me meurs, je suis une pauvre femme ; je désire, s'il vous plaît, être enterrée au préau de Saint-Pierre ; mais, s'il vous plaît, que l'on ne chante point sur moi : je ne désire pas que l'on se moque de moi ; parquoi, s'il vous plaît, qu'ils ne disent point : ô ! cul ridé[2] ! »

[1] On entrevoit ici une équivoque sur l'*ordre de la jarretière.*

[2] Équivoque sur *o Kirie!* ou quelque autre mot latin également amphibologique, qui avait pu frapper cette bonne femme dans les chants d'Église.

PASSERAT. Eh! bien, ma mie, bien, mourez en paix, et n'ayez pas de crainte; ne vous épouvantez point, comme fit un sergent d'Orléans, que je ne veux pas nommer, d'autant qu'il a des parents en Chapitre. Ce bon et noble sergent, allant un jour se promener à la Source[1], avec plusieurs de ses amis, il y eut un jeune apothicaire, qui se mêloit de prendre les serpents, lequel, en voyant un beau et long glisser devant nous, va le conjurer et dire : « Serpent, je te commande que tu t'arrêtes; et qu'il soit aussi vrai que je te prenne, comme il est vrai que, quand un sergent se meurt, son âme va droit entre les mains de Proserpine, reine des enfers. » Ce serpent s'arrêta, et fut pris.

ZUINGLE. Le sergent, voyant cette merveille, fit au rebours du barbier de notre pays, qui vendit ses rasoirs, bassins, lancettes et autres ustensiles, afin d'acheter un état de sergent, pour faire le salut de son âme, et être compagnon d'un violon qui se fit sergent, pour mener joyeusement le monde en prison, d'autant que cettui-ci, ayant componction de cœur, jeta son office au diable, et se rendit capucin.

LOUVET. Il avoit un autre dépit. Vous ne devez pas dire cela. S'il y a quelque sergent qui ait fait quelque chose, ou même cettui-ci, donnez-le à qui vous voudrez, et n'impugnez[2] rien, que ce que nous disons, pource que tout ce qui est ici avancé, est tenu pour très-vrai, sans qu'il y faille ou soit reçu d'y contredire; et si quelqu'un y contredit, qu'il s'aille faire canoniser en enfer! Pardonnez-moi; ce que je dis n'est que pour rendre plus authentique votre prolation[3]; et, de fait, je crois que ce n'est pas lui, dont je veux parler; c'est d'un autre qui est de Genève, et est de même état : là on ne dit pas *sergent*, on dit *officier*.

ŒCOLAMPADE. A, a, voilà dire, cela! voilà parler d'accord! C'est appréhender aux prêtres et aux ministres le moyen de s'accorder. Or, dites à pleine gueulée?

LOUVET. Cet officier avoit une femme assez fâcheuse, et qui le tourmentoit. Il la battit plusieurs fois et à dur; dont elle se con-

[1] Sans doute la source du Loiret, qui est encore un lieu de promenade agréable, à quelques lieues d'Orléans.

[2] N'attaquez, ne combattez.

[3] Parole.

trista, et menaça son mari du consistoire, qui est le purgatoire des huguenots. Remis qu'il fut au consistoire, il y alla; et on lui remontra que cela n'étoit pas beau de battre sa femme. « Elle étoit battable, dit-il. — Allez, lui dit le diseur, sachant la pensée de notre seigneur le consistoire, retirez-vous; qu'il y ait de la mesure en vos actions, et qu'on n'oie plus parler de vous! »

CIII. — PALINODIE.

Il retint fort bien son congé; et, quelques jours après, sa femme, se faisant forte du consistoire, se mit à faire la méchante, et il la battit; mais avec quoi? Avec une aune qu'il avoit empruntée du seigneur Lait[1], qui avoit été jadis couturier; et la frotta dos et ventre sur ses habillements, à cause qu'ils n'ont point ôté les dix jours en ce pays-là. La pauvrette se plaignit, et fit encore appeler son mari au consistoire, auquel on fit la joyeuse et courte remontrance, pource qu'on n'avoit pas le loisir de parler à lui, à cause que l'on faisoit réponse à une lettre que le duc de Savoie[2] avoit écrite à un traître (ô diantre soit le traître! il étoit alquemiste, il n'y eut jamais que lui qui fût de cette chose-là); et dit-on à ce maître officier : « Allez, et soyez sage; et si votre femme vous fâche, ne la battez pas. — Monsieur, je ne lui ai fait que ce que vous m'avez commandé; je l'ai battue par mesure. — Oui, dit-elle, messieurs, il m'a battue avec une des aunes de messieurs; et disoit bien, pour autant, que là on mesure la justice. — Comment! dit maître Jean Pinaut[3], vous abusez des paroles saintes? N'y retournez plus. — Monsieur, dit-il, ce ne sont que remontrances que je lui ai faites. — Allez, dit le président-clerc, remontrez-lui avec l'Écriture sainte, ou

[1] N'est-ce pas un jeu de mots sur *laid* et *lai* ou *laïque*?

[2] Charles-Emmanuel, duc de Savoie, qui convoitait la possession de Genève et qui tenta plusieurs fois de s'en rendre maître par surprise et par intelligences. Il mourut en 1630, sans avoir réussi dans son projet.

[3] C'est sans doute un nom burlesque qui ne désigne personne. Nous avions cru d'abord qu'il s'agissait du premier traducteur de Pline, Antoine du Pinet, partisan éclairé de la Réforme et éditeur de la *Taxe des parties casuelles de la boutique du pape.*

bien l'on vous mettra léans[1]. » Quelques jours d'après, elle fut encore mauvaise, et il la battit; mais ce fut avec un gros Nouveau-Testament couvert de bois et ferré : il le lia en une serviette, et la planda en cas-pendu[2]; il n'y manqua rien. Elle s'en plaignit; et, les formes observées, étant devant le benoît consistoire, qui s'ennuyoit de le voir si souvent, il fut tancé. « Messieurs, dit-il, je ne l'ai corrigée qu'avec l'Écriture sainte. — Hélas! quelle Écriture sainte, messieurs! dit-elle. Ç'a été avec un gros maudit Testament qu'il m'a bourrelée[3]. » Cela ouï et su, il fut dit qu'il seroit puni, s'il continuoit; et puis, étant entré devant messieurs, on lui reprocha son incrédulité; qu'il étoit malin contempteur et tergiversateur; et enfin, lui fut prononcé, à peine de punition corporelle, qu'il n'eût plus à châtier sa femme, que de la langue. Ah! Jean! il n'y faillit pas, d'autant que, quand elle le fâcha, il prit une langue de bœuf fumée, dont il la battit, tant que le diable eut de cul, et le consistoire, de tête[4]; et leur allez demander qu'ils en ont fait.

BARRABAS. Voilà une mauvaise fortune.

EUSTATHIUS. Ainsi il y a fortune visible et fortune invisible.

NÉRON. Voilà une belle remarque; je vous prie, sachons que c'est.

EUSTATHIUS. La fortune invisible est l'esprit de la visible, et qui est fort secrète : je ne vous la dirai pas toute; mais, pour la faire appréhender, je vous en baillerai l'échantillon royal, c'est-à-dire, le souverain, le plus beau : c'est le cocuage. Et la fortune visible, la vérole, les poulains, mal au v.., la chaude-pisse, et telles démonstrations circulaires et avantageuses, lesquels s'achètent à deniers comptants; sinon que l'on marque les coups à la coche ou à la taille, c'est tout un; pourvu qu'on s'en souvienne; ou bien, que l'on le fasse sans cédule, et sur la foi.

[1] Là, en ce lieu, c'est-à-dire, en prison; on dit encore aujourd'hui, dans le langage familier : *on l'a mis dedans.*

[2] Il lui écorcha la peau comme à une pomme de cas-pendu.

[3] Maltraitée, comme par un bourreau.

[4] Il faut plutôt lire : *tant, que le diable eut le cul, et le consistoire, la tete.* D'anciennes éditions écrivent ainsi cette phrase.

CIV. — SATIRE.

DIXIPPUS. Et, dà! c'est un grand malheur, que des affaires du monde. Voilà! un père aura de belles filles; c'est vraiment une belle et digne marchandise, et toutefois, il faut bailler de l'argent pour s'en défaire; et, qui pis est (à ce que m'a dit Schoner[1], ce fidèle astrologue, ainsi que Leontius[2] me vient de confirmer) tant que le roi vendra les états[3], et que les hommes bailleront de l'argent à un maître pour le servir, certainement les femmes, qui autrement sont dites *garces*, c'est-à-dire, *filles de joie*, *dames d'amour*, *personnes de liesse*, prendront de l'argent de ceux qui les serviront, se saisiront de notre bon argent, et de tout ce que nous aurons. Et je vous dirai un axiome vrai : Si elles sont domestiques, elles aiment autant leurs maîtres pauvres que riches, témoin l'Enfant prodigue, qui, pour cette cause, se nommoit le seigneur *Luxu*, comme vous voyez en ses portraits S. LUC XII[4], c'est-à-dire, *sire* ou *seigneur Luxu*. De là ont été nommés les luxurieux : c'est pourquoi Lucullus aimoit tant les lamproies; aussi, est-ce une viande délicieuse quand elle est confite à la sauce du salmigondis renouvelée.

SCALIGER. C'étoit la viande du Mauvais-Riche ; est-il pas dit *efrenomenim catimeram lampros*[5], il mangeoit tous les jours des lamproies?

QUIDAM. Vous contaminez le prétoire. Retournez sur les femmes.

[1] Jean Schoner, astronome allemand, professeur de mathématiques à Nuremberg, a publié différents ouvrages, autrefois estimés, sur l'astronomie et sur l'astrologie judiciaire. Il mourut en 1547.

[2] C'est probablement Leontius Pilatus, de Thessalonique, qui vint en Italie enseigner la langue grecque vers le milieu du quatorzième siècle, et qui fut le maître de Pétrarque et de Boccace. Il périt frappé par la foudre, lorsqu'il revenait de Grèce sur un vaisseau vénitien.

[3] Les offices, charges de judicature et autres.

[4] C'est l'indication du chapitre de l'Évangile selon saint Luc, dans lequel se trouve la parabole de l'Enfant prodigue.

[5] Citation grecque de l'Évangile de saint Luc, ch. 16, où se trouve l'histoire du Mauvais-Riche et de Lazare.

SCALIGER. C'est bien dit; aussi, à dire vrai, j'étois vierge, quand je fis ma quadrature du cercle [1], et si je fusse demeuré tel, j'eusse fait la Pierre-philosophale, d'autant que, pour y parvenir, il le faut être et immaculé.

GEBER. Vraiment, tu as dit vrai.

CARDAN. Et pensez-vous qu'il faille être si sage, pour parvenir à quelque chose de bon? Non, non, ne vous mettez pas cela en la fantaisie. Sachez, mon doux ami, que les Suisses [2] gardent la porte et n'entrent guères, et davantage, ne savent que l'on fait dedans, ni qui y est; et tenez ceci pour un notable secret, pour la résolution de toutes les controverses de ce temps.

PIERRE MESSIE. Il faudroit user de grande discrétion pour cet effet; et, comme dit l'Espagnol, il conviendroit *cavaler* [3] les esprits, afin de distinguer ce à quoi ils sont propres.

MAROT. En vieux françois, *cavaler les esprits*, c'est chevaucher les engins.

BERNARD. Il est vrai; voilà pourquoi les beaux entendements sont toujours ribauds ou rufiens, c'est-à-dire, en poésie : *ils font l'amour, sans en faire conscience.*

PIERRE MESSIE. Endà, ne dites pas cela; il y en a qui font conscience de tout; ceux qui font conscience de rien, ne sont plus habiles.

BERNARD. Tu y es; dis que tu en as grande chemise [4]! tu l'as deviné, comme pisse-en-lit. Eh! indigne animau [5], sais-tu pas qu'il ne se fait rien deçà, dont Pantagruel [6] n'ait avis ici, ou

[1] Allusion au premier ouvrage de Jules-César Scaliger, lequel roule sur la physique et la métaphysique: *Exercitationes de subtilitate;* Paris, Vascosan, 1557, in 8°.

[2] C'est-à-dire, sans doute, que l'Église protestante de Genève tient les clefs de la porte du Paradis, ou bien est placée à l'entrée de la vraie philosophie, comme une sentinelle qui reste éternellement hors du palais qu'elle est chargée de garder.

[3] Mieux vaudrait lire : *cabaler,* de l'espagnol *cabalgar,* ce qui fait ici un jeu de mots.

[4] C'est-à-dire, une bonne part.

[5] Ne faut-il pas lire *animant,* qui a le même sens qu'*animal.*

[6] Si le *Moyen de Parvenir* a été originairement composé du temps de

que son conseil n'ait arrêté? Va, fais-toi de telles gens, et tu sauras tout.

PIERRE MESSIE. Il me faudroit avoir bien du moyen, ou que quelqu'un me voulût croire. Je vous dis vrai, qu'il y a longtemps que j'eusse été chanoine de Notre-Dame de Paris, si un de la compagnie l'eût voulu. Endà, tous en étoient d'accord; il n'y en avoit qu'un qui m'en empêcha.

CÉSAR. Et qui? Dis-moi; que je le tue!

PIERRE MESSIE. Je ne gagnerois rien à sa mort; je vous dirai pourtant qui est cettui-là; c'est un seul; c'est le premier venu, lequel, s'il me donnoit sa prébende, je serois reçu.

AMYOT. Vous ne parlez que par fariboles (je cuidois dire *paraboles*). Je suis dedans, déjà j'entre au bâtiment de conscience. Allons-y vitement.

RONDELET. Tout beau; oyez notre ami, ce bon conseiller tourangeau, qui est ordinairement monté sur un gros *chevau*, quand il va aux champs, comme ce gros comte de Lyon, dont ils disent de lui et de son cheval, que ce sont deux grosses bêtes. On parloit d'aller visiter un intendant de la justice : à la fin, il fut résolu en la chambre que l'on iroit *catervatim*. « Ha! dit cettui-ci, si on y va *catervatim*, je veux être un des quatre. »

SCALIGER. Fût-ce pas sa mère, qui, parlant de ce qu'on laissoit trop fortifier les huguenots, dit au maire : « Monsieur, monsieur, il ne faudroit pas tant laisser *mortifier* ces gens-là. » Mais à ce pauvre homme? Laissons-le là. Il a un cousin, auquel, durant les pardons, il advint une plus jolie fortune. Lui, avec quatre de ses voisins et leurs femmes, se mirent en chemin, à pied, pour aller aux pardons. Quand ils eurent un peu cheminé, ils furent las, et s'avisèrent de prendre un charroi; et que celui qui auroit la plus courte paille l'iroit chercher, ou seroit le plus grand cocu de la troupe, au défaut de ce faire. L'accord fait, une femme prit des pailles, et baille à tirer; no-

Rabelais, et sous l'influence du roman de *Pantagruel*, l'auteur doit avoir voulu aussi personnifier la royauté en France par le nom de ce géant, qui n'est pas plus Henri II que François Ier.

tre ami et cousin tira le troisième, et il fut trouvé avoir la plus courte. Il disputoit, et disoit qu'il n'iroit pas; et que pour cela il n'étoit point cocu. Sa femme, qui le voyoit disputer et qui avoit vu qu'il n'y avoit point été fait de tromperie, oyant qu'ils lui disoient : « Allez, c'est vous qui l'êtes. — Non suis, on m'a fait tricherie. — Endà, mon ami, dit-elle, on ne vous a point trompé; vous l'êtes de bonne suite. » Si est-ce que sa femme étoit femme de bien.

AMYOT. Ne le prenez pas là; mais avisez à cette grande et notable distinction, prise du profond de la science scolastique. Ne savez-vous pas que, si un homme épouse une veuve, il devient bigame, encore qu'il n'ait eu jamais affaire à une autre femme qu'à la sienne, pource que sa femme a eu affaire à deux? Cela lui tombe en nature, de sorte qu'il a eu affaire aussi à deux. Ainsi, si un homme va à une autre femme que la sienne, il est autant cocu, que si sa femme l'avoit fait à un autre qu'à lui, d'autant que ce qu'il a fait à une autre, est imputé à sa femme justement, comme si un autre l'avoit habitée ou travaillée.

VIGENÈRE. Mais comment connoîtra-t-on ceux qui n'ont besogné que leur femme?

AMYOT. Il sera bien aisé. Assemblez-les ici, et qu'ils soient tous nus, femmes aussi; et qu'on leur bouche les yeux, et qu'on les laisse aller à quatre pieds, et qu'on leur dise qu'ils se cherchent pour s'entre-baiser : incontinent qu'ils se trouveront, voilà que ceux qui n'auront eu affaire qu'à leur femme, iront droit mettre leur nez dans le cul. Si, pourquoi n'est-ce pas une même viande que la bouche?

CV. — MÉMOIRE.

ASCLÉPIADES. Or bien, par votre doctrine, cette aventure ne sera pas commune. Je vous assure que jamais je n'eus affaire à femelle qu'à ma femme, qui est, comme je crois, une vraie femme de bien; et, encore que je ne besogne qu'elle, si ai-je toujours mal au v..; par ainsi, je ne serai pas exempt, puisque ceci est vrai.

POGGE. Mais les moines?

AMYOT. Quoi!

POGGE. Où auront-ils le nez, s'ils ne l'ont fait qu'à leurs garces?

MAROT. Allez le demander à l'abbesse de delà l'eau, qui vous donnera de l'équivoque. Ma finte! je la mis bien en alarme, la première fois que je la vis! Devisant avec elle, je lui faisois des contes, et parlois de ce que plusieurs lui avoient dit; et finalement jouant, je lui mis la main près le bas du ventre, sauf les étoffes. « O, ô! dit-elle, vous êtes bien hardi de mettre là la main. — Eh! madame, pourquoi ne mettrai-je pas ma main en cet endroit? J'y ai bien mis mon chose. — Quel chose? — Celui avec lequel je pisse. — Par saint Guillot! il n'est pas vrai. »

CICÉRON. *Ergo*, vous en avez menti, comme dit l'autre.

MAROT. « Ne vous fâchez pas, madame. Je dis que mon chose a bien été en ma main; et si je suis jamais abbé, je tâcherai à vous faire ce que je pourrai. — Vous seriez un bel abbé! — Je le serai, quand je voudrai. Si M. de Marmoutier vouloit ouïr quatre syllabes que je lui dirois, et me gratifier en accomplissant mon dire, je serois abbé. — Et que lui diriez-vous? — Je lui dirois : Maître moine, ôtez-vous. Ce n'est pas en quatre syllabes, mais, en quatre lettres, je lui dirois : A, B, C, D. Et puis, je le ferois aussi bien que les vicaires; et ferois de nécessité vertu, comme le sieur du Fouilloux[1], qui berça sa femme. Elle étoit mauvaise, grondoit quand il venoit compagnie, rechignoit perpétuellement, et lui donnoit tant et tant de tourment, qu'il ne savoit où se mettre. A la fin, il s'avisa d'un bon expédient. Il fit faire un berceau assez grand pour la mettre, et le fit porter en sa maison avec tout l'attelage; amena aussi un prêtre, un greffier, et quelques siens amis, avec quatre crocheteurs, et six vezoux[2]. Étant entré, il dit à sa femme : « Çà, ma mie, faites-nous bonne chère? — Allez, dit-elle, de par le diable, faire votre bonne chère d'où vous venez! Vous ne servez qu'à mettre tout sens dessus dessous.» Adonc il se mit en colère; au moins, le feignit;

[1] Voy. une note sur Jacques du Fouilloux, page 68.

[2] Ou *vezeurs,* joueurs de *veze,* cornemuse.

et il la fit prendre toute brandie[1], lier et emmailloter, et coucher dans ce bereeau; puis, commanda aux portefaix de faire leur devoir de bien bercer; ce qu'ils firent. Elle leur crachoit au nez, tempêtoit : « Je veux pisser! je veux chier! » C'étoit tout un; ils n'en berçoient que mieux. Les vezoux disoient de la *vase*[2]; les gentilshommes dansoient *petonton*[3] les branles de Poitou. « O! là, dit-il, mes amis, boutez; écrivez, monsieur le greffier, les injures et opprobres, dont ma bonne femme m'honore. La la, ma mie, vous mourrez bien heureuse; on ne dira pas que je vous aie tuée. O! que vous serez heureuse! Mais arrêtez un peu, ô bereeux de paradis, afin que monsieur le chapelain la confesse? Confessez-vous, ma mie; vous n'avez plus qu'une heure à vivre; j'ai pitié de votre âme; je ne veux pas tout perdre. » Elle tempêtoit plus fort et plus rudement. On berçoit; et vous en aurez! A la fin, elle pria de parler à son mari, qui, venu à elle, lui dit : « Ma femme, il n'y a plus de moyen de parler à moi; vous êtes prête à mourir; je vous pardonne, confessez-vous, afin que vous mouriez pénitente. Sus, sus, bercez toujours! Là, nobles bereeux, çà, mes amis, vous ferez aller cette âme en paradis avec ce branle doux; jouez vos jeux, jouez; et nous tous, dansons, de réjouissance de voir une si belle âme être prête du bon repos tant désiré. » La peur commençant à entrer dans la conscience de cette femme, vint aux supplications, qui à la fin furent si humbles et pleines de tant de protestations, que, le mari prié par ses amis, la dame fut délivrée; son mari la mit entre les mains des chirurgiens pour la saigner, à cause de l'appréhension qui l'avoit saisie; et dès lors, elle fut changée de tout point de son humeur fâcheuse.

ARISTIPPUS. Si Socrate le bonhomme eût ainsi bercé ses deux femmes, il les eût endormies; et lui et sa nourrice eussent eu loisir de se jouer ensemble, tandis que ses enfants dormoient; et n'eût pas été affublé de la potée de pissat, que l'une lui jeta sur la tête, par dépit qu'elle eut qu'il n'avoit tancé celle contre qui elle querelloit.

[1] C'est-à-dire, telle qu'elle était.

[2] Pour *veze*, pibole, cornemuse.

[3] Onomatopée imitant la cadence des pas dans les branles du Poitou.

VIGENÈRE. Par la vertu donguoi! vous savez que j'ai belle femme et bonne. Moi ni mes amis ne s'en peuvent plaindre. Néanmoins, un jour (quasi nuit, et il faisoit clair de lune, le soleil ne luisoit plus), que, revenant de la ville, et entrant en ma maison, je trouvai un jeune avocat (et cela me fâcha, d'autant que je craignois scandale); je dis : « Ma femme, vous savez le bruit qui court de vous et de moi; car on dit de moi que je suis un peu cornard : et je le crois bien ; et aussi, de vous, que vous êtes un peu garce: ce que je ne crois pas; mais vous tiens pour femme de bien; je le crois aussi bien que vous. — Par ma foi, mon mari, croyez-le, je vous en prie. » Voilà comme j'ai bercé ma femme, et comme elle m'a bercé, ce que je n'ai appris à aucun alquemiste de l'Allemagne, de peur d'être bercé de celles fantaisies, qui leur feroient oublier le vœu secret, qu'ils ne disent qu'aux enfants de la science.

ALOILOL. Je ne vis jamais tant parler. Aussi, cette phrase n'étoit point de mon temps: je vous prie, éclaircissez-m'en.

VIGENÈRE. Soit; sachez qu'en toutes facultés il y a un secret qui ne se dit qu'à ceux qui ont la pure entrée, et ce, afin que cela ne soit divulgué. Comme par exemple, je vous dirai que le principal mot du guet du *Moyen de Parvenir* est d'avoir de l'argent : aux moines, pour se soûler et besogner leur soûl, d'autant que c'est leur part; aux gentilshommes, pour paroître; aux ambitieux, pour se faire mistigorifier[1], comme petits démons sur le plat d'une pelle; et aux autres, pour avoir du contentement en vérité, et non en songe.

LA PUCELLE D'ORLÉANS. Ainsi que ces deux gentilshommes, qui étoient venus à l'entrée du roi Charles[2] à Orléans, chez le lieutenant-particulier. On les mit coucher ensemble. L'un son-

[1] Le fameux verbe *mystifier*, qu'on ne fait pas remonter plus haut que les *mystifications* du petit Poinsinet dans le dernier siècle, est certainement formé de cet ancien verbe, qui ne se trouve que dans *le Moyen de Parvenir*.

[2] Ce n'est pas de Charles VII qu'il est question, quoique ce soit Jeanne d'Arc qui parle. On ne trouve aucune entrée mémorable d'un roi du nom de *Charles* dans la ville d'Orléans, mais bien celle de Charles-Quint, en 1539, entrée dont la description fut publiée cette même année, à Paris, par les Angeliers.

geoit qu'il se noyoit, et l'autre songeoit qu'il pissoit; et pource que le sphincter se dilata en cette nécessité, où fut fait vertu, il compissa tout l'autre, qui, haletant et s'éveillant, et se trouvant tout mouillé, se prit à crier : « Hélas! il est donc vrai! O, adieu, tous mes amis de ce monde! » Ce pisse-en-lit s'acheva de gâter par cet acte, d'autant que cette belle fille n'en voulut. Il est vrai que son valet l'avoit contaminé le jour de devant. Il l'avoit embouché, et dit qu'il fit bonne mine, et que, quand il parleroit de son bien devant sa maitresse, il le doublât, et qu'il le tanceroit; et que pourtant il ne laissât de continuer. Étant donc en devis avec la mère et la fille, il disoit qu'il avoit, entre autres, une bonne métairie, où il y avoit beaucoup de commodités. « Vous en avez bien deux, dit le valet. — Taisez-vous, lui dit-il; il faut que vous causiez? Et aussi, madame, pour vous dire la vérité, j'ai une grange pleine de blé. — Vous en avez bien deux. — O! ho, ce compagnon ne se taira pas? Et puis, au bout de ma maison, j'ai une bonne garenne qui contient plus de trente arpents. — Vous en avez bien deux. — Paix! c'est assez; vous faites le suffisant. Le portail de ma cour est tellement baillé à mon clousieur[1], qu'il m'en doit une bonne vache. — Il en doit bien deux. — O! ho, ce pifre ne se taira point? — Il est vrai, madame, que je suis assez bien de tout; mais j'ai une incommodité, c'est que j'ai mal à une jambe. — Vous avez bien mal à toutes deux. — O, ô! de par le diable! » C'étoit à ce coup qu'il se falloit taire; mais tout fut gâté, honni et perdu.

CVI. — FANTAISIE.

Cette belle en fut marrie, d'autant qu'il étoit assez beau gentilhomme; mais, à cause de cela, elle disoit qu'elle eût mieux aimé se faire baillonner à une douzaine de moines qu'à lui.

Z. R. Sandé! vous avez tort, et vous dis être plus séant de parler d'autres. Je vous dirai, en vérité, que cela n'est point beau de voir un homme d'Église, ou de justice, mis en train de friponnerie. Vraiment, il fait aussi bon voir une personne d'hon-

[1] Ou *closier*, portier.

neur en une mascarade, comme un cureur de retraits[1] présider au conseil. Il n'appartient qu'à ceux qui ont bonne grâce, de faire les fous : il est très-mal séant à un évêque, de faire le muguet et le beau-fils, c'est-à-dire, le fat avec des femmes; ou à un ministre, de gausser, et, comme un curé de village, aller causer à l'ouvroir d'une beurrière, pour avoir de la graisse. Ma finte ! cela ne vaut rien ; et n'est pas beau à un curé d'aller faire le gallefretier[2] en une rue, ou une taverne. Il faut que telles gens soient à leurs études ; et, s'ils ne peuvent étudier, qu'ils s'amusent à pisser dans un pertuis, pour apprendre à pisser droit et de volée. Encore, si ces gens-là étoient gaillards, qu'ils eussent de belles rencontres, j'en serois tout ralu[3]; et qu'ils fissent de gentils tours, ainsi que le vieil pénitencier[4] de Paris, qui, un jour de Sainte-Geneviève, donna à déjeuner aux chantres de la Sainte-Chapelle; lesquels, ayant bu de son vin, et lui, ayant dit : *A votre commandement*, ils le prièrent de leur en donner une bouteille pleine pour le jour de leur solennité; et leur promit de leur en donner. Les compagnons, étant à la veille du jour proposé, envoyèrent un gros valet à M. le pénitencier, le prier qu'il lui plût, selon sa promesse, leur donner la bouteille de vin ; ainsi dit-on. Or, ils avoient fait provision d'une opulente bouteille, qui ne tenoit guère moins que celle des capucins, où il entroit presque un quart de vin. Le valet étant devant ce bonhomme, et lui faisant sa harangue, et montrant sa bouteille, le sage vieillard conjecturoit ce qu'il avoit à faire. Notez qu'il étoit docteur en théologie, prêtre et chanoine, qui pis est ; et puis, de superabondant, pénitencier, qui est cause qu'il savoit bien et mal ; *primo*, pource qu'il savoit le sien ; *item*, il apprenoit celui des autres. Parquoi, ruminant, tandis que le gars lui parloit, il

[1] Vidangeur.

[2] Mauvais garçon, chenapan.

[3] Réjoui.

[4] Ce pourrait bien être Maurice Poncet, docteur en théologie de l'Université de Paris et curé de Saint-Pierre-des-Arcis, prédicateur hardi et satirique, qui osa, en chaire, attaquer la *confrérie des penitens,* fondée par Henri III, et dire d'une de ces processions ridicules, que les mignons croyaient faire ainsi bonne pénitence de leurs débauches du carnaval, mais que, suivant le proverbe, ils s'étaient seulement couverts d'un sac mouillé.

imaginoit son fait. Il fit mettre la bouteille sur la table ; et, sortant en la cour avec le valet, il lui dit qu'il allât appeler la chambrière qui étoit de l'autre côté : c'étoit pour l'amuser. Il y va ; et le prud'homme prit trois ou quatre *cailles*, ou enfants de cailloux, et rentre en la salle, mit le plus gros en la bouteille, si bien, que cela se porta honnêtement. Le gars revenu avec la servante, il lui dit : « O, garçon mon ami, voilà de l'eau ; rince la bouteille. » Ce gars y met de l'eau, et commence et finit à secouer à bon escient ; et caillou d'aller, et bouteille de se rompre, et l'eau de s'enfuir partout. Quoi voyant, le bonhomme lui dit : « O! lourdaud mon ami, si tu eusses mis là mon vin, il eût été versé ; tu as tort, je suis marri de cela ; messieurs auront du déplaisir. — Jeanne, dit-il, quand elle fut revenue, va quérir en haut cette bouteille clissée, qui est au clou près de mon étui à lunettes. » Elle y alla, et apporta une bouteille d'environ un tiers de pinte. Il la fit emplir, et l'envoya par ce garçon à messieurs les chantres, avec ses recommandations[1]. « Allez, dit-il, ils en auront une autre fois : *cornifetu*, *cornifetu*, mon ami ; » c'est-à-dire, *quod differtur, non aufertur.*

PATOLET. Comme vous parlez latin ! Vous avez vu autrefois la sibylle Mitrée, comme l'Écumée[2] ? Si avoit bien notre servante, qui, courant pour aller voir le lit d'honneur où étoit le chancelier de Birague[3] étant mort, sa maîtresse, la trouvant, lui demanda où elle alloit si vite. « Je vais, s'il vous plaît, madame, voir le cardinal *Miracle*. » Et sa maîtresse m'en disant autant, je lui répondis aussi. Elle me dit : « Où allez-vous si vite? » Je cuidois qu'elle m'eût dit *six v...*, parce qu'on parle ainsi à

[1] Salutations, compliments.

[2] Il joue sur les noms de la sibylle Érythrée et de la sibylle de Cumes, en latin *Cumæa*.

[3] René de Birague, chancelier de France et cardinal, qui avait eu part à tous les actes politiques des règnes de Charles IX et Henri III, mourut à Paris, le 24 novembre 1584, dans la maison prieurale de Sainte-Catherine du Val-des-Écoliers : « Mort, il fut mis, dit l'Estoile, premièrement en habit de cardinal, sur un lit de parement ; puis, en évêque, ayant la mitre en tête et son chapeau de cardinal à ses pieds, d'un côté ; et de l'autre, son habillement de pénitent, avec la corde, la discipline et le chapelet : où il demeura trois jours, visité du peuple de Paris. »

Paris ; et je lui dis : « Je m'en vais chez nous, six c.... »

DIOTIME. L'autre jour, notre servante chantoit un air de Ronsard, où il y a : *d'un gosier, etc.* Elle disoit :

> D'un gosier,
> Mange-levrier,
> J'ois crier,
> Dans le coffre ma calandre.

Et ce fripon de Pelletier [1] vint chier à notre porte, puis heurta ; le valet regarda par la fenêtre, qui dit : « Qui est-ce ? — Je veux parler à monsieur ; faites-le un peu venir à la fenêtre. » Monsieur l'avocat se promenoit en sa chambre, qui mit le nez à la fenêtre, et lui dit : « Est-ce vous, monsieur ? — Oui, c'est moi, monsieur. — Vous plaît-il que je chie ici ? — Chiez, de par le diable : chiez, vilain ! » Et lui, de s'en aller. La servante trouva le cas au matin, et vint à monsieur lui dire : « Le vilain d'asseoir [2] a planté ses *immondanités* à notre porte. »

FRACASTOR. Vous ne dites pas tout : il avoit brené dessus, et disoit que c'étoit un mot latin : KPUT [3].

MURET. Ce latin est pareil à celui du vicaire de Chambéri, qui lisoit l'évangile des cinq pains [4] ; et au lieu de dire : *Ut quisque accipiat modicum*, il dit : *Accipiat modium*. Il disoit vrai : il eût fallu beaucoup de muids. Ne disoit-il pas aussi : *Quid statis occisi*, pour *otiosi*. Ce fut lui qui, nous annonçant des bêtes, comme tantôt, se voulant paillarder à bien dire, ne mit-il pas sur sa tombe : *Requiescavit in pace*, s'il a plu à Dieu. Que voulez-vous ! il y alloit à la bonne iniquité. Encore y a-t-il des gens qui ont de la conscience, il est vrai ; mais comment ? Prenez-y garde ; vous trouverez, si ce n'est sottise, que c'est pour la commodité : tellement, que pitié, sainteté, justice, aumône, et toutes telles

[1] Il y avait un fameux ligueur, nommé Jacques Pelletier, curé de Saint-Jacques-la-Boucherie, qui prêchait contre Henri IV pendant la domination des Seize, à Paris.

[2] Pour *d'hier soir*.

[3] Il défigure à dessein, par cette orthographe, le mot *caput*, sur lequel il équivoque : *cas put*.

[4] Lorsque Jésus-Christ nourrit dans le désert une grande multitude de peuple, avec cinq pains et cinq petits poissons.

vertus, ou actions qui en dépendent, ne sont pratiquées que par le désir qui tend à la commodité, sous le voile d'hypocrisie.

ARÉTIN. Si ce que vous dites est vrai, il ne faut plus prier Dieu.

MURET. Ce n'est pas ce que je vous dis, pource que le moyen de se faire du bien aux dépens du pauvre homme, sans qu'il en soit marri, c'est qu'il faut prendre les bouts de chandelles qu'ils vont offrir, et s'en éclairer, disant ses Heures; cela vous épargnera, autant que feroit au roi d'Espagne, si on lui bailloit tout le fil dont on lie les allumettes, et qu'il le vendît aux Foucres [1], pour faire des serviettes aux Allemands.

GAGUIN. Vous êtes un grand ménager.

MURET. N'ai-je pas été cordonnier [2] ? Ne sais-je pas que valent les brins de filets, qui, joints bout à bout, sont utiles?

POSTEL. Puisque tu es cordonnier, si tu veux, je t'apprendrai un beau secret, que m'enseigna l'empereur des Turcs [3], quand je le fus voir durant mon grand voyage à Châtelleraut [4]; où je vis l'origine de toutes les nations, états, sexes et gens du monde [5] !

EUCLIDES. Tu nous en veux conter? Pargoi! je suis un grand mathématicien; je ne crois rien que ce qui se démontre.

[1] Les Fourques, ou Fugger, d'Augsbourg, famille ancienne de riches marchands, que Maximilien II anoblit en reconnaissance des services qu'il avait reçus d'eux, possédaient d'immenses richesses, qu'ils devaient au commerce et à la banque. On disait proverbialement au seizième siècle : *Riche comme un Foucre.*

[2] C'est une plaisanterie sans fondement; car Muret était d'une naissance honorable, sinon noble.

[3] Allusion à plusieurs traités français et latins que Postel a publiés sur les Turcs, pour lesquels il ne cache pas sa prédilection: *de Bello Turcico ; de rebus Turcarum ; de la Republique des Turcs*, etc.

[4] Beroalde veut dire par là que Postel, qui s'intitulait *cosmopolite*, n'a pas toujours vu et observé lui-même ce qu'il raconte d'après les autres, et a beaucoup voyagé sans sortir de sa bibliothèque.

[5] Allusion à deux ouvrages de Postel: *Histoire et considération de l'origine, loi et coutume des Tartares, Persans, Arabes, Turcs et tous autres ismaelites ou mahométans*, etc.: Paris, G. Marnef, 1575, in-16; et *de Originibus seu de variâ et potissimum orbi latino ad hunc diem incognitâ aut inconsideratâ historiâ.* Bâle, 1553, in-8°.

POSTEL. Et si tu veux payer une once d'huile de cannelle, pour graisser nos peignes, je t'enseignerai à faire vingt paires de souliers en une heure?

EUCLIDES. Cette heure-là seroit donc plus longue que les autres?

POSTEL. Non sera. Ne savez-vous pas bien, que la plus longue heure du jour est celle du sermon? Eh, pour l'accourcir ou appetisser sans perte de temps, est déjeuner, tandis qu'on prêche: le prêcheur aura fait et ennuyé plusieurs personnes, que vous n'aurez pas eu le loisir d'achever; et puis, à telle heure, je ne voudrois travailler, tant je suis bon réformé.

EUCLIDES. Bien doncques, je payerai ce que vous voudrez.

POSTEL. Sachez que les Turcs ne font rien; ce sont les chrétiens qui font leurs besognes; mais, par excellence, leur empereur, que les sots chrétiens appellent le *grand-seigneur*, comme s'il étoit barbier et géant; ce prince-là de voleurs [1] me fit bonne chère, parce qu'il pensoit que je me ferois ministre, et qu'ainsi je serois à son commandement; et, pour me gratifier, il m'apprit un de ses plus grands secrets: c'est de faire vingt paires de souliers ou environ, bons et chaussants, et ce, en une heure, pourvu que l'on eût de bonne étoffe, à savoir vingt paires de bonnes bottes, dont vous couperez le bas; et seront souliers; et le reste servira de guêtres aux cordeliers.

CVII. — TITRE.

SCALIGER. En ma conscience, nous étions, pour cette affaire, sur un notable franc-arbitre; et les arbitres étoient presque d'accord de la sentence de cet arbitrage. Je ne sais si j'ai bien dit? Va toujours, trotte qui danse! Nous advenions aux résolutions, et trouvions les sciences tout justement, y attendant justement, comme Pâques en mai; et répondions à propos (comme firent deux notables dames d'Orléans. L'une, femme d'un apothicaire, à qui je demandai si elle avoit de l'*agalochum*, et *agalockum* (c'est *lignum aloïs*); et elle pensoit que lui deman-

[1] Ne faut-il pas lire plutôt *de bon heur*.

dasse si elle avoit autre drogue ; elle me répondit à propos : « Monsieur, je ne me connois point en drogues ; il faudroit parler à mon mari. » L'autre est la belle épicière d'auprès les ponts. Monsieur le procureur du roi, qui vouloit gausser avec elle, la voyant avec six ou sept dames, lui dit : « Madame, avez-vous de l'*agalochum?* — Monsieur, dit-elle, voici plusieurs boîtes, il y faudroit mettre le nez).

Étant après ces belles intelligences, voici la serviteuse qui nous vint dire que quelqu'un étoit à la porte, pour entrer ou sortir.

QUELQU'UN. Quel mot est-ce que *serviteuse?*

L'AUTRE. Ce mot vient du pays de Sapience[1] ; et j'en use ici, à cause qu'il y a des gens mariés ; *notate verba, et ponderate mysteria.*

Cette fille nous vint dire, qu'il y avoit à la porte un personnage, qui vouloit parler au Bonhomme. Aussitôt il alla à lui ; puis, revint, et nous dit (je le dirai pour lui, parce qu'il est empêché à frire l'esprit d'un demi-cent d'écrevisses, à la mode de Bourges, où l'on les vend toutes nues) : « C'est un docteur d'Oxford, qui n'est pas encore résolu s'il se doit faire catholique ou huguenot ; et il demande à parler à quelques apôtres, s'il y en a céans. — Vraiment non, dîmes-nous, il n'y en a point ici ; ils nous empêcheroient de faire bonne chère ; et puis, ils auroient honte de l'hiérarchie[2] et du criblement des ministres ; pource que les uns ont trop lardé l'oie, et les autres y ont trop mis d'épices, après l'avoir dépouillée de ses fantaisies. »

Là-dessus, il fut tenu conseil de l'envoyer en Espagne, d'autant que l'on estimoit qu'il y pourroit avoir quelque apôtre, à cause que les Espagnols, pour la plupart, sont parents selon la chair. A quoi s'opposa Varro, disant que les Espagnols se prévalent être les plus catholiques, et partant, le plus parfait membre de l'Église ; et allégua : *nescit sanguinem*, « l'Église ne connoît point ses parents. » Parquoi, on lui dit qu'il se pourvût ; que nous n'avions la tête rompue que de telles gens qui changent

[1] De Normandie ou du Maine.

[2] D'anciennes éditions portent *l'hiérarchique*.

de religion, pour demander le passage, comme ces François qui passent en Angleterre. Et cela dit[1], afin de lui donner quelque contentement, on lui fit une paraphrase apostrophique pour son déjeuner, et qu'il s'en soûlât, s'il pût. « Je vous dirai un grand secret: c'est que vous liriez ici quatre jours entiers, que vous ne vous soûleriez aucunement; et j'en dis vrai. — Vraiment, nous n'aurions garde, si nous ne mangions quelque chose en lisant. »

CVIII. — REPRISE.

Il n'y a personne qui ne tâche à faire son profit; et surtout boivant et mangeant. Et je vous dirai, belle et bonne personne, ma chair de prochain, vîtes-vous jamais le père Prologue?

OVIDE. Tu nous veux faire passer ce petit tronçon de bonne chère, que vous fîtes en Espagne, aux noces de la reine, fille de notre invincible roi[2]. Tu as raison; pargoi! ils nous donnèrent force paroles couvertes, quantité de mots dorés, des phrases délicates, beaucoup de menus propos qui nous passoient apostrophiquement par la bouche, ainsi que l'on mange les lettres aux écoles. Et je vous proférerai un grand fait, qui m'a été révélé selon la trabale[3]; que ce n'est pas sans raison, que l'on fricasse les âmes, vu que, de tout temps, et de l'invention des poëtes, il y a certaine M que l'on mange (et, de fait, on pensoit s'équivoquer; mais à bon escient) j'ai vu engouler des *âmes* toutes fraîches, comme vous feriez une écrevisse d'eau douce. Or, je n'irai pas là; je ne veux pas être mangé, je ne n'ai pas accoutumé.

SOCRATE. Mais disons de ce repas?

OVIDE. Je n'ai plus à en dire, sinon que nous mangions de

[1] Il y a dans quelques éditions : *et cela, dit il.....*

[2] Il est très-difficile de savoir à quelle alliance entre les maisons de France et d'Espagne ce passage fait allusion : est-ce le mariage d'Élisabeth, fille de Henri IV, avec le prince d'Espagne, depuis Philippe IV, en 1615 ? est-ce celui d'Élisabeth, fille de Henri II, avec Philippe II, en 1560? Nous penchons pour cette dernière opinion, qui s'accorde mieux avec l'époque présumée de la composition du *Moyen de Parvenir*.

[3] Il faut sans doute lire *cabale*.

ce que Dieu nous avoit donné, comme dit l'autre. En conscience, notre jardinier, qui étoit un beau jeune homme, n'en voulut point; il se maria avec une belle jeune fille, qu'il fit femme, Dieu merci et vous. Un dimanche matin, il cuidoit lui donner le picotin; et elle le pria de se contenir. « O, ò! dit-il; et pourquoi? — Mon ami, dit-elle, je me trouve mal. » Étant levée (or étoit-ce en été), il vit sa chemise tachée de sang : « Hélas, ma mie! vous ai-je blessée? — Non, mon ami. — Et qui donc? — Personne. — Mais, ma fille, dis-moi ce que c'est? — Ardé! mon ami, c'est que j'ai ce que Dieu nous a donné à nous autres pauvres femmes. Voyez-vous, ainsi que, quand vous êtes échauffé, le nez vous saigne; ainsi, notre pauvre cas saigne tous les mois; et si alors un homme nous touchoit, il se perdroit [1]. — Eh bien, ma mie, vous avez bien fait de me le dire. Si je me fusse perdu là-dedans, on eût eu bien de la peine à me retrouver, tant il y a de chambres, de recoins et de garderobes, sans les salles. » Quelques jours après, il venoit de Vanves [2]; et, ayant bon appétit, il demanda à souper à sa femme, qui lui dit : « Oui, mon ami, il s'en va prêt. — Et que me donneras-tu, ma fille? — Ne vous souciez, mon ami; nous mangerons de ce que Dieu nous a donné. » Elle parloit, comme vous dites ordinairement. Lui, qui se souvint de ce qu'elle lui avoit dit, estimoit qu'elle lui donneroit de ses mois; il lui dit : « Ma mie, je vous remercie, je n'en veux point; je m'en vais souper avec mon compère. » Je sais bien ce que je lui eusse fait, pour n'avoir point de ces harnois-là.

SAPHO. Eh! dites, je vous prie; eh quoi?

OVIDE. Je lui eusse farci le ventre d'andouilles.

SAPHO. Pargoi! tu nous en contes; je crois que tu as hanté les filles d'Église, c'est-à-dire les femmes de cloîtres, c'est-à-dire les garces des chanoines. Elles parlent ainsi, sans autrement user de respect, sinon qu'elles appellent les autres *putains*, *chiennes*, *vesses*, et qu'elles débauchent leurs maîtres.

LE CONSUL. Je ne m'ébahis pas vraiment de ce que l'on dit. Ho,

[1] Il se gâterait, il serait perdu.

[2] D'autres éditions mettent *Vance*. Il est donc impossible de savoir si c'est *Vanvres*, près de Paris, ou *Vans* en Languedoc, ou *Vaucé* dans le Maine, ou *Vence* en Provence, etc.

ho, ô, Calvin, te souviens-tu pas bien de ce que disoit Hilaret, quand il contoit en chaire que tu étois fils du chanoine[1], et que notre ami de Saint-Denis, le chanoine, dînant avec notre évêque, se mit à parler contre ce cordelier, feignant d'être fort fâché contre lui et faisant tomber à propos ce point de son sermon, lui dit par colère fraternelle : « Je ne trouve point bon, que l'on dise des mensonges en la chaire. » Je ne dirai pas comme le curé de Saint-Lisart[2], qui disoit que la chaire, où il étoit, n'étoit pas la chaire à faire caca ; mais à dire vérité. Je dis donc que cela est messéant de prononcer des impiétés en telle chaire. Vous avez dit que Calvin étoit fils d'un chanoine ; ce qui est très-faux. Les chanoines sont gens pudiques, sobres du cul comme de la bouche, comme dit messire Guillaume le Vermeil ; ils ne font point d'enfants : ce sont les cordeliers qui en font. S'il y a quelque femme qui se prête, voilà un petit cordelier dessus !

BUCHANAN. Je suis pour les pères cordeliers; cessez cette injure. Il y a apparence que les chanoines font des enfants, témoin madame la reine de France[3], qui, allant à Chartres en voyage, pour avoir lignée, et suivant un beau chemin fait exprès, parce qu'elle alloit à pied, elle s'assit pour se reposer; que voici passer une belle grande paysanne des champs, qui cheminoit comme un prêtre breton. La reine l'arrête, et lui dit : « Bonjour, ma mie ; où allez-vous ? — Je vais à Chartres, madame. — Que faire ? — Vendre du lait et des herbes. — D'où êtes-vous, ma mie ? — Je suis d'ici auprès, madame.—Êtes-vous mariée?—Oui, madame, Dieu merci et la voutre. Mais, madame, ne vous déplaise, dites-moi, s'il vous plaît, qui vous êtes ? — Je suis la reine. — Excusez-moi, s'il vous plaît, si je ne vous ai fait l'honneur que je

[1] Calvin était fils de Gérard Cauvin, batelier et tonnelier à Pont-l'Évêque, près de Noyon, et de Jeanne Lefranc, fille d'un cabaretier de Cambrai. On a prétendu que son véritable père était un chanoine, parce que, dès l'âge de onze ans, il fut pourvu d'un bénéfice dans l'église de Noyon.

[2] C'est peut-être Christophe Aubry, curé de Saint-André-des-Arcs, qui prêchait contre Henri IV, du temps des Seize.

[3] Ce doit être Louise de Lorraine, femme de Henri III, laquelle n'eut pas d'enfants, quoique la maison de Lorraine eût grand intérêt à se perpétuer dans la postérité de cette reine de France.

devas. Mais, madame la reine, vous allez à pied; et où allez-vous, madame la reine? — Mais que ne vous déplaise? Je vais à Chartres, ma mie, pour aller en cette belle église prier Dieu, à ce qu'il lui plaise que j'aie enfants. — Hélas, madame la reine, ne laissez pas de vous en retourner; ce grand chanoine qui les faisoit est mort; on n'y en fait plus. »

SCANDERBEG. Cette-ci étoit presque aussi hagarde, que cette bonne femme qui demeure *après le roi des veaux*, *à la grille aux sots*. Nous étions avec de Pise, ce bon magistrat, qui aida à mourir ce ministre, qui renia ministère, pour se[2] joindre aux finances; et je vous assure que nous ne tâchions qu'à rire et dîner. Nous avions gagné notre procès; nous ne plaidions que pour les dépens. Nous étions, ma mie, en ce point, tout de même que les garces, qui ne plaident jamais en *défendant;* elles sont toujours après en *demandant.*

Amour de garce, et ris de chien,
Tout n'en vaut rien, qui ne dit tien;
Bien de ribaud, et chair de garce,
Etant unis, ont bonne grace.

De *garce* à *grace*, il n'y qu'une transposition. Et puis,

Quand maître coud, et putain file,
Petite pratique est en ville.

MAROT. Tu seras meshui sur tes sentences; je pinte à l'aise:

Regarde au nez, et tu verras combien
Grand est cela qui aux femmes fait bien.

DU JON. Regarde au pied, pour au rebours connoître
Quel le vaisseau d'une femme peut être.

L'AUTRE. J'entre en fureur poétique.

Si tu voulois, je voudrois bien,
Belle, à ton corps joindre le mien.

[1] Il s'agit ici d'un contemporain de l'auteur; ce n'est donc pas le médecin Barthélemi de Pise ni le cordelier du même nom, qui vivaient au quatorzième et au quinzième siècle. Si ce *bon magistrat* n'est pas un personnage de la famille de *Pisani*, il faut supposer que ce nom a été altéré et lire *d'Espeisses* plutôt que *de Pise*. Ce serait alors le père du fameux jurisconsulte Antoine d'Espeisses.

[2] Les anciennes éditions mettent *ce*.

MOI. J'y suis.

Jouer au jeu, qu'*aux cailles* [1] on appelle,
Aux filles est chose plaisante et belle.

JEANNE. Prête-moi ton *c, o, n,* pour mettre mon *v, i, t*;
Puis, nous remuerons la lettre qui suit le *p*.

SCANDERBEG. Vous? Que, diable, ne me laissez-vous dire? Or bien, nous étions là, et voulions gausser cette vieille marchande. Elle étoit parente et grande amie de Montoir [2]; qui, un matin, allant au four qui étoit assez loin, elle vit messieurs de la ville qui mesuroient et piquetoient [3]. « Et dà, dit-elle, messieurs, que voulez-vous faire? — Nous voulons fermer la ville. — Hélas! messieurs, attendez un peu, s'il vous plaît, que je sois revenue du four; je ne muserai guères. » Cette marchande donc avoit des aiguillettes de velours, des bas-de-chausses de taffetas, une gaîne de faux, des vrilles de bois, des fusils de laine, des décrotoires à mèche, des arquebuses à corde, de l'appât aux puces, de la tablature à apprivoiser les souris, et telles sortes de marchandises. Nous lui demandâmes : « Madame, avez-vous des brides à veaux? — Il faut voir, messieurs, s'il vous plaît. » Elle nous amusa là, plus de trois quarts d'heure et six minutes. Cela me fâchoit, pource que je n'ai affaire que de temps et d'argent. A la fin, étant montée sur une escabelle, et ayant le dos vers nous, elle nous dit : « Messieurs, j'ai de mauvais enfants qui les ont brouillées et démanchées, si que je ne peux les trouver toutes entières; » et, disant cela, d'une souplesse prompte et préméditée, va lever ses robes et sa chemise, et nous manifester son gros cul ample et fessu, nous disant : « Au moins, messieurs, voilà les mors. — Par ma conscience! dis-je, madame, nous voilà bien refaits! — Accoutez, messieurs, accoutez un peu; je vous dirai un conte pour vous

[1] Pour *antiquaille*. Rabelais se sert de cette expression érotique: *sonner l'antiquaille*.

[2] Peut-être Pierre François de Montorio, prêtre italien, neveu du cardinal de Plaisance, Philippe de Sega, légat du pape en France; il suivit son oncle à Paris en 1593 et fut employé dans les négociations des ligueurs avec la cour de Rome et l'Espagne.

[3] Plantaient des piquets, traçaient un plan.

apaiser. Ardé! j'étois à la suite de l'armée de Montcontour[1], où j'eus beaucoup de dépouilles, dont voici les restes. Ainsi que nous étions à ce ménage, voilà la plus grande de la cour, qui, passant, et voyant les morts deçà et delà[2], pource que c'étoient huguenots, n'en dit rien; mais, en voyant un étendu le ventre au soleil, et considérant la grandeur de son membre viril, va dire : « Voilà grand'pitié de cettui-là! » Et nous, de sortir de là, et de nous en aller : aussi bien, on nous attendoit à dîner chez un prélat.

L'AUTRE. On m'a dit que c'étoit le feu archevêque de Tours, qui a appris à messieurs de la Cour à se torcher le cul de papier blanc. Étant à dîner et faisant bonne chère, il fallut, selon la coutume, rapporter quelque chose d'édification; et nous, de dire notre fortune : « J'en ai bien vu une plus belle, dit Dariot[3]. Je venois de Metz; et je trouvai à terre une coignée, et je dis : « Eh, que fais-tu là, coignée[4], ma mie?» Elle me répondit : «Rien.»— A, ha, hé! va dire le curé de Grié. Par méan! monseigneur, il n'y a pas apparence qu'une telle pièce de fer ait parlé. Je ne dis pas, que si c'étoit un landier[5] ayant face d'homme, comme ceux de votre cabinet à étudier aux perdrix[6], qu'il n'y eût raison.

CIX. — ARCHIVE.

Passant ainsi de propos en autres sur les discours d'édifica-

[1] La bataille de Moncontour se donna le 3 octobre 1569, et les huguenots y furent défaits, comme à Jarnac.

[2] Les dames catholiques de la cour de Charles IX cherchèrent un semblable spectacle le lendemain de la Saint-Barthélemi. On les vit parcourir le quai du Louvre, où gisaient étendus les cadavres nus des seigneurs égorgés, et elles accompagnèrent des commentaires les plus indécents cette visite effrontée faite aux victimes du massacre.

[3] Claude Dariot, médecin de Beaune, mort en 1594 à l'âge de 48 ans. Il a traduit en français la *Grande chirurgie* de Paracelse, et il a composé plusieurs ouvrages d'astrologie et de médecine spagyrique.

[4] Ce mot signifiait aussi, au figuré, une femme de joyeuse vie.

[5] Grand chenet de fer, comme il en fallait dans les cheminées immenses de ce temps-là.

[6] Ce bon curé appelle probablement ainsi une salle de la fauconnerie, dans laquelle Dariot dressait des perdrix pour la chasse à l'appeau.

tion, monsieur le chantre tira de sa manche un canon fort excellent, disant que c'étoit l'abbesse de Rousserai [1] qui le lui avoit envoyé, tel que la prieure l'avoit composé et fait chanter à sœur Jaqueline de la Gerandière, qu'elle instruisoit ainsi sur ce mot *conculcavit.* « Là, ma mie, chantez bien ; tenez-moi ce *con* ferme, *con :* là après, *cul ;* haussez-moi ce *cul*, *cul ;* après, à ce *ca :* entretenez-moi ce *ca ?* à ce *vit :* là, tenez-moi ce *vit* bien long. »

MAROT. Ce fut le Colloque de Poissy [2], ce vénérable concile raccourci, qui fut d'avis d'instruire des jeunes religieuses, de telle sorte. Et, de par sa mère [3], depuis que le Colloque a hanté les dames [4], on a parlé d'elles ; non pas que l'on dît qu'elles fussent paillardes ; mais on disoit qu'elles vivoient comme des putains. C'est pitié que cela, et encore plus, que vous ne sauriez dire.

ALCIBIADES. La mère de notre boulanger, celui qui demeure après les Cordeliers, en étoit tout en extase. Elle tenoit une livre de beurre en sa main à nu, et voyoit un grand âne qui sailloit (je crois qu'il falloit dire *baudouinoit*) une jument. Cette pauvrette, pleine d'admiration, et voyant ce fouet qui entroit ainsi, serroit la main, et faisoit dégoutter le beurre entre ses doigts : « Hélas ! mon beurre ! »

RONDELET. Que voulez-vous dire de cette pauvre fille? Eh bien, c'étoit une émotion qui l'avoit prise par admiration, oui, et il y a ainsi des maladies qui prennent, qui vont, qui viennent ainsi que le temps qui court ; et comme les maladies nous pren-

[1] Ce nom est défiguré. Ce doit être *Rossai*, près de Loudun, en Poitou. Mais il y a dix ou douze noms d'abbayes qui se rapprochent autant de celui de *Rousserai*.

[2] Ce Colloque, que Catherine de Médicis accorda aux instances des huguenots, en 1561, ne pouvait avoir aucun résultat, après de longues et turbulentes conférences sur des points de l'une et l'autre religion. Théodore de Bèze était l'orateur des protestants.

[3] C'est sans doute Catherine de Médicis qu'il appelle la *mère* de ce Colloque.

[4] Il personnifie le *Colloque,* à l'exemple de ce seigneur, qui fait du Concile de Trente un vénérable vieillard, vêtu à l'ancienne mode. Voyez la nouvelle 68 de Bonaventure des Periers. La même naïveté se trouve aussi dans Rabelais, livre III, ch. 39.

nent allant et venant ou nous reposant, nous prenons le temps comme il vient, et de même en font ceux qui mangent leur bien. Et, de fait, passant par cette contrée, nous voyions des personnes riches qui entamoient leur bien, et, pour le manger, faisoient diverses sauces. Les uns le mangeoient à la sauce de raiponce; les autres allant au marché aux fesses; quelques-uns à la sauce d'Allemagne; aucuns à la sauce de la messe d'onze heures...

CUSA. Demeurez là. Qu'est-ce à dire?

RONDELET. Vous voilà bien empêché! C'est à la sauce de paresse. Je n'ai pas voulu dire la messe *paresseuse*, ainsi que parlent les jésuites; au moins, le bruit en court.

AMYOT. Laissez courir le bruit avec le monde qui trotte, attendant que la coutume aille la haquenée [1], et le bon temps, le pas. Mais un peu, hau, mon caporal [2], ces mangeurs ne boivent-ils pas aussi?

LE BONHOMME. Et quoi donc! s'ils sont mariés, ils boivent de l'ordinaire, témoin celui qui commenta les vieilles légendes [3], où il mit à l'entrée de ses annotations : *Tout homme de qui la femme pète, étant couchés ensemble, est bien heureux;* comme disoit notre confrère le chanoine, M. Joyeux [4], qui est mort chancelier (Dieu lui fasse pardon!) en l'église de céans, pour plusieurs raisons. *Primo*, il l'entend; parquoi il sait qu'elle est auprès de lui, et ne le fait pas cocu pour lors. *Secundo*, il reconnoît qu'elle n'est pas morte. *Tertio*, il jouit du sens de l'ouïe. *Quarto et perfecto modo*, il boit. Ainsi, il a plusieurs commodités, desquelles sont privés les prêtres, et les autres gens de notre saveur [5].

[1] C'est-à-dire l'amble, pas ordinaire de la haquenée.

[2] Les anciennes éditions mettent *corporal*, ce qui fait une équivoque, le *corporal* étant un linge bénit qu'on étend sous le calice, et *corporal* se disant aussi dans le peuple pour *caporal*.

[3] Le hasard seul peut faire découvrir quel est ce commentateur des Ecritures ou de la légende des saints.

[4] Il semble ici vouloir parler du père Ange de Joyeuse, qui avait quitté son titre de duc de Joyeuse pour entrer dans l'ordre des capucins, et qui mourut en 1608 pendant qu'il se rendait pieds nus en pèlerinage à Rome.

[5] Quelques éditions portent: *Sauveur*.

ADDIAS. Si est-ce qu'ils ne laissent de trouver le vin bon.

MAROT. Par mananda! tu y es, et as bien fait de proférer cette goulée qui se trouve véritable ; et, à dire vrai, tu es le plus vénérable menteur de toute la compagnie. Prends un peu les mains à Glycas et Cedrenus, et va chatouiller ce flacon de vin, et me dis s'il est mâle ou femelle?

ARISTEUS. Oui-dà, il y a mâle et femelle du vin ; le blanc est le mâle.

MAROT. Va te faire panser à mon barbier; il ne te coûtera rien. Tu y entends, comme un bœuf à jouer de l'épinette. Puisque nous le tenons ainsi, pourquoi résistes-tu à l'Écriture de noble antiquité ?

SIMLER. Quand toute ton *anticlité* de tous les diables et ta sapience de l'Antechrist seroit, je n'en croirois rien. J'ai bu plus de deux mille deux cent quatorze bouteilles de l'un et de l'autre vin ; mais je n'y vis jamais ne cul, ne c.., ne c......... Partant, je déclare que pipeurs et malheureux sont ceux qui mentent en vin, quels qu'ils soient. Et pourquoi n'y faut-il pas mentir? Pource qu'il y a : *in vino veritas. Primo*, au vin la vérité, comme nous disons nous autres latins. *Secundo*, il est de serment. *Tertio*, on lève la main en le prenant. *Quarto*, et pour le mieux, on le prend et le met sur sa conscience. Un homme est de bien peu d'esprit, s'il ne se connoît en ce qui est de sa vacation ; c'est pourquoi, plus un prêtre est savant à juger le vin, et en avoir de bon, il est plus homme de bien ; et notez cette décision de Boëtius, qu'il a apprise du saint qui fut canonisé de son temps, durant vendanges [1].

HIPPOCRATES. Vous n'avez point parlé de l'odeur du vin?

SIMLER. N'importe, pource qu'il ne peut faillir de sentir bon. S'il est bon, ce n'est pas comme quelques choses, dont il se faut servir sans les sentir.

CÉSAR. Quelles?

HIPPOCRATES. Il ne faut jamais sentir un œuf, ni une huître, ni un c...

[1] Beroalde veut sans doute parler de Boèce lui-même, qui fut mis au nombre des saints, et dont la fête se célébrait le 23 octobre, jour anniversaire de sa mort, ou plutôt de son martyre.

NÉRON. Ah Jean! voire, voici le mot pour rire.

VATABLE. Je vois bien que vous ne le savez pas; je vous en ferai un beau petit discours démonstratif. Du temps que je me mêlois de prêcher en notre église, il y avoit un diacre qui étoit falot, et qui y avoit reçu de l'argent pour moi; il me vit ès hautes chaires en ma place. Alors il prit en main cet argent, enveloppé en du papier, et durant la messe il vint apporter le livre de l'Évangile à baiser; me le présentant, il me ficha en la main ce papier avec l'argent, et me dit : *Hæc sunt verba sancta.* Cela étoit le mot pour rire. Qu'ainsi ne soit, si on vous mettoit sur une table cent mille écus, et qu'on vous dit : « Ces écus sont pour vous, si vous en pouvez prendre trois poignées, ha! en disant sans rire : *grippeminaut*[1]. » A, hé, et vous riez déjà, vous n'aurez rien.

NÉRON. Et, dà, vous ne serez pas si mauvais ; vous me donnerez vos restes.

VATABLE. Oui, je vous ferai comme les valets des archers de la garde du roi, que l'on dit *du corps;* pource que les meubles sont de plus grande conséquence (témoin les Normands qui vont sur les bateaux par eau, et font porter leur procès par terre ; d'autant qu'il y a bien à dire entre le bien et la vie. Celui que l'on jugeoit à Châtillon, ayant ouï son dicton[2], et qu'il seroit pendu, il le supporta; mais quand il ouït qu'il y avoit amende de vingt écus, qui étoit plus que les deux tiers de son bien, il dit qu'il en appelleroit, si cela n'étoit ôté; et bien on l'ôta, et il se laissa pendre, de peur de faire des enfants pauvres.) A ces valets de garde-robe, il advient au rebours de bien. En été, ont gros habillements; c'est que leurs maîtres les laissent pour en prendre de neufs qui sont légers : et, l'hiver venu, ils ont des habillements légers; d'autant que leurs maîtres en prennent de pesants, et leur donnent les vieils, selon la coutume. Voilà comment leur bien va à rebours; et,

[1] C'est sans doute traditionnellement que les mères, pour amuser leurs petits enfants, leur promènent la main, en agitant les doigts, du bas-ventre au menton, et les chatouillent en répétant *grippeminaut, grippeminaut*, jusqu'à ce que les enfants se pâment de rire. Voy. ci-dessus, p. 218.

[2] Arrêt, sentence.

s'ils pouvoient patienter, ils auroient, *non secundum æquitatem* [1], *sed secundum justitiam* (eh! dà, je parle aux doctes, s'ils le peuvent entendre); et quand leurs habillements sont usés, il faut dire : « Ne faites point de manches à votre pourpoint; le corps n'en vaut rien; voire - mais le corps vaut toujours mieux. »

LOUVET. Quoi! le corps vaut mieux que les biens? Zacharie Durant, libraire de Genève, ne le croyoit pas, quand il fut frappé de la peste, et que le chirurgien lui eût dit que ce l'étoit. « Ha! mon ami, dit-il au chirurgien, si je viens à mourir de cette maladie, je perdrai plus de mille florins à cette foire de Francfort. »

CX. — ORDONNANCE.

Ainsi que je demandois à boire, voilà un grand bruit.

—Quoi! dîmes-nous, est-ce là le résultat de quelque pape qui se fait, ou le *Te Deum* d'un fait nouveau?

— Non, ce dit CALEPIN, c'est que l'on vient de couper le col à Carême; et nous en oyons le bruit qui retentit de l'église Notre-Dame de Paris à Nantes.

NÉRON. Comment cela?

CALEPIN. Savez-vous pas que le C est la tête de *Carême*, et A est le col? Otez ledit A; le col sera coupé, et ainsi il demeurera *Crême*. Le corps joint à la tête sans col, est tout vif, et ce, à la catholique, d'autant que, le jeudi absolu [2], on fait le chrême.

PANTALÉON. Ce n'est pas cela; j'en viens. C'est de Bèze qui vient d'arriver; et Æneas Sylvius l'est allé recevoir, à cause de la similitude de jeunesse [3]. Et, gai, nous voilà prou forts.

Aussitôt qu'ils furent entrés, après avoir salué la compa-

[1] Plusieurs éditions mettent : *æqualitatem*.

[2] Jeudi-Saint, où l'on consacre les saintes huiles de l'extrême onction.

[3] Beroalde, p. 99, a déjà remarqué la *similitude de jeunesse* de Bèze et d'Æneas Sylvius, en comparant leurs poésies amoureuses et même socratiques.

gnie, qui but plus de dix-sept pintes de vin d'Arbois [1], ils se mirent à s'entretenir de leur jeunesse ; et comme ils devisoient profondément de leurs amours, voilà ce mélancolique GENEBRARD qui les vint interrompre.

—Eh bien! leur dit-il, vous avez bien fait des folies, étant jeunes ; vous avez écrit d'amour et de lubricité, que plusieurs ont tourné en sens réprouvé [2]. Il est vrai que les bien doctes, et qui ne sont point pédants, ont trouvé vos écrits bons ; mais il y avoit de l'excès. Foin, jamais ces cucules ne font que lanterner le beurre !

—Va, dit SYLVIUS, j'étois dispos de la braguette, et relevé de gentillesse, quand j'écrivois mes galanteries ; mais depuis, je condamne tout cela ; je le désavoue.

— Et moi, dit BÈZE, je n'ai que faire de m'en excuser ; je suis gentilhomme à ce que je dis, et comme je l'ai toujours témoigné, quand les notaires m'ont demandé ou écrit mes qualités. Eh bien ! j'ai été galant en jeunesse ; aussi, j'étois prieur, délibéré comme un affieur de meurtriers [3] ; mais, depuis que je fus réformé, je retranche toutes mes foliettes joyeuses, et, tout ainsi qu'un bienheureux Josué, je fis une belle circoncision de mes œuvres juvénielles faites à la catholique [4].

Tandis qu'ils disoient cela, je voyois les compagnons de Genebrard qui se moquoient ; et, par dépit, je juge dès lors que les prêtres faisoient comme les putains : toujours elles médisent les unes des autres. Ainsi en font les ministres en Angleterre, et les alquemistes partout. Voire-mais putains sont femmes : quelle différence y a-t-il entre les femmes et les prêtres ? Ce sont gens de robes longues, grandes : les prêtres mettent

[1] C'est Henri IV qui avait mis en honneur le vin d'Arbois.

[2] Théodore de Bèze, dans ses *Juvenilia*, paraît un peu trop pénétré de l'exemple d'Horace, à l'egard de Bathyle.

[3] Cette expression doit s'entendre d'un chef de *bravi*, avec lequel on traitait un assassinat comme une affaire de commerce. Mais si on lit *affieux* au lieu d'*affieur*, ce mot signifie *graine, plant*. Bonaventure des Periers dit, dans ce sens : *un bon affieux de chiendent* ; Nouv. 25.

[4] Beroalde veut sans doute parler de l'édition expurgée des *Poemata juvenilia*, de 1576, imprimée par Henri Étienne, dans laquelle l'auteur a supprimé les pièces trop libres en les remplaçant par d'autres plus décentes.

leurs amicts sur leurs têtes ; et les femmes mettent leur amis sur le ventre.

LE PREMIER VENU. Vous ne faites que m'importuner et me rompre la tête de vos discours, tant vous les mêlez de biais ; vous ne me laissez point venir à un propos pour le savourer : vous en dites un bon ; puis, vous gâtez tout. Vous faites ainsi que le curé de la Riche, qui disoit à son valet Maugin : « Mange les naveaux. » Et lui, qui se jetoit sur le milieu, disoit : « Grand merci, monsieur, le lard est bon. » O ! çà, j'ai assez parlé sans boire ; çà, page, baille-m'en ; mais ne fais pas comme le laquais de la Roche-Paille[1], qui, voulant donner un doigt de vin à son maître, en versa au verre et mit le doigt dedans pour mesurer, et trouvant qu'il y en avoit trop, le but ; mais, après qu'il remesura, il y en eut trop peu ; à la fin, il n'y avoit plus guères de vin à la bouteille : le laquais emplit sa bouche et filoit dans le verre tant que le vin monta jusques au doigt, d'autant que son maître n'en vouloit qu'un doigt.

BELLARMIN. Il étoit exact comme celui qui fit la belle tapisserie du Verger[2], où il y a une Judith qui prie, et est à genoux devant une Notre-Dame ; ainsi que l'on voit aux Minimes de Tours une vierge Marie, qui dit ses Heures de Notre-Dame agenouillée devant un crucifix ; et l'ange est de l'autre côté, qui dit son *Ave*.

PITHOU. Ha! par saint Jean! tu te déclares trop! Va, je te laisse à l'abandon, tu parles comme un réprouvé.

LUTHER. Taisez-vous, si vous êtes sage. Ne savez-vous pas que nos voix ici sont autant de statuts, vu que nous sommes en état parfait? Il est vrai qu'il faudroit que ces guenipes en fussent hors.

[1] Est-ce une épigramme contre toutes ces familles nobles dont le nom commençait par *La Roche*, comme *La Rochepot*, *La Rocheposai*, etc., ou bien seulement contre Bernard de La Roche-Flavin (*Flavin, flavus* a quelque analogie avec *paille*), auteur d'un savant ouvrage intitulé *Treize livres des Parlements de France?*

[2] Sans doute le château de Sainte-Croix du Verger, construit et orné avec magnificence, sous le règne de Louis XII, par le maréchal de Gié, qui s'y retira, après son procès et sa disgrâce, en disant « qu'à bonne heure la pluie l'avait pris pour le mettre si à propos à couvert dans cette belle maison. »

PITHOU. Voire, et pourquoi les injuriez-vous?

LUTHER. O! quand je m'en avise, je leur fais de l'honneur, pource que cette épithète de *guenipe* vient de *Aganippe*, comme quand on dit *Citrières les garces*[1]; c'est-à-dire, *belle Vénus*.

PITHOU. Tu leur feras de l'honneur, comme le Breton en fit à M. de Vendôme[2], du temps que j'étois son secrétaire; et je vous le dirai. Un monsieur de Trarmat vint voir M. de Vendôme; et, se présentant devant lui, lui dit : « Monsieur, j'étois venu ici, pour vous faire la révérence. » Monsieur lui dit : « Faites-la. » Il la fit, puis se tint droit et debout près le buffet. Monsieur lui dit : « Mon gentilhomme, mettez votre bonnet; » parlant à la vieille gauloise. Le Breton fit une grande et profonde révérence. Or, sachez que tels simples gentilshommes disent : « Monsieur, si votre cheval est jument, approchez-vous plus loin de moi. »

MAROT. Eh! votre maitre[3] ne dit-il pas bien un plus beau trait au roi, ainsi qu'ils passoient un gué, et que, devisant ensemble, le roi laissa boire son cheval, et monsieur votre maître ne voulut point permettre au sien de boire. Le roi lui dit : « Mon cousin, laissez boire votre cheval. — O, ho! sire, il attendra bien, s'il veut, que monsieur votre cheval ait bu. » O, ha, hé! M. Cheval est le clerc de ce grand juge du Palais, qu'un jour, quatre des plus signalées dames de la cour, comme, sans faire comparaison, madame de... (je ne le dirai pas, ce sera le commentateur) et autres, l'étoient allées voir, pour le prier pour un procès : il les laissa, ayant parlé à elles; puis, ayant fait un tour en sa chambre, attendant qu'elles sortissent, il appela son

[1] Équivoque populaire ou contrepeterie : *ici sont les trois Grâces*.

[2] Il est difficile de déterminer d'une manière précise quel est ce *M. de Vendôme*. Depuis l'avénement de Henri IV, le nom et les armes de Vendôme avaient passé dans la maison de Navarre et de France par suite du mariage d'Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, père de Henri IV, avec Jeanne d'Albret, reine de Navarre, en 1548. Avant ce mariage, Antoine s'appelait *M. de Vendôme*. Ce nom fut transmis par Henri IV aux enfants naturels qu'il eut de Gabrielle d'Estrées.

[3] Si c'est Antoine de Bourbon, duc de Vendôme et depuis roi de Navarre, le roi, dont il est ici question, doit être Henri II, ou François II, ou Charles IX

homme, et dit : « Cheval ! — Plaît-il, monsieur ? — Ces putains sont-elles encore là-bas ? » Elles l'oyent ; parquoi, de peur de l'être davantage, elles s'en allèrent. Eh bien, ce Breton ?

PITHOU. A, a ! bien, je vous dirai : son fils[1] représente sa personne. Il avoit, au busc[2] de son pourpoint, à faute de mallette[3], son joyeux et gaillard bonnet de nuit. Oyant Monsieur[4] dire : « Mettez votre bonnet ! » étoit en peine ; le maître d'hôtel lui dit : « Faites ce que Monsieur vous commande ; il ne veut point de cérémonies. — Mais, dit-il, ses pages se moqueront de moi. — Ils n'oseroient. » Adonc le Breton, mettant son chapeau sur le buffet, mit la main au sein, et tira son bonnet de nuit, dont il s'affubla, et puis, se vint promener avec Monsieur.

LE DISCIPLE. Quand vous avez dit *monsieur*, je pensois que vous parlassiez de feu monsieur notre maître, qui fut évêque de la Basse-Bretagne, lequel, ayant fait son coup d'essai d'une grand'messe, demanda à son grand-vicaire s'il avoit beaucoup failli : « Non, monsieur, dit-il ; vous avez bien fait, sinon que vous avez un peu failli à la patenôtre. »

DU VERDIER. Notre aumônier n'y eût pas failli ; il disoit la messe bien diligemment. Il advint qu'un jour, lui absent, se présenta un prêtre qui dépêcha fort ; et, quand il fut revenu, on lui dit qu'il étoit venu un aumônier qui disoit la messe plus diligemment que lui. « Sandregille ! dit-il, il n'en dit donc rien, d'autant que je n'en dis pas le quart. » Ce fut lui que Monsieur vit abattre une garce, et dès le matin, pour faire journée. Étant retourné, Monsieur lui dit : « Messire René, je vous prie de dire la messe. » Il dit : « Monsieur, je vous supplie de m'excuser ; je vous assure que, sans penser à mon affaire, j'ai trouvé une prune ; et j'en ai passé outre. — Oui, dit Monsieur, je vous ai bien vu que vous secouiez le prunier. »

[1] D'autres éditions mettent : *sa fille*. Ce mot est inintelligible pour nous.
[2] On écrivait *busque*.
[3] A défaut de valise.
[4] C'est sans doute encore M. de Vendôme.

CXI. — ARGUMENT.

Hé bien, à propos de vous, messieurs, vous direz que je suis fou? je voudrois le pouvoir devenir, pource que, sitôt que je le serois, je serois aussitôt exempt du feu, si on me disoit hérétique; délivré de prison, si je devois; non sujet au consistoire ou à la mercuriale, ou à la réprimande. Et pourquoi les fous ont-ils de si belles libertés et priviléges? Pource que l'empereur Justinien, qui gouverne encore le monde fou, est devenu fou durant sa vie; par ainsi, les fous sont empereurs, et *è converso.* Et vraiment je ne m'ébahis pas si mon père mourut par faute de bon gouvernement, *crede mihi:* quand je revins de voyage, je ne trouvai point d'eau dans le seau, encore moins en la seille : il mourut, comme à Dôle, à la danse macabre [1], il y a la Mort, qui parle à un beau jeune homme, et lui dit :

Ah! galant, galant,
Que tu es fringant!
Si te faut-il meure.

Et lui répond :

Eh! Mort arrogan,
Pren tout mon argean,
Et me laisse queurre!

L'AUTRE. Or bien, si vous me calomniez, c'est tout un, il n'y a point de ma faute. Le valet de l'aumônier, à qui les autres faisoient la guerre, le dit bien à messieurs du bureau : « Vraiment, messieurs, il n'y a que les pauvres que l'on canonise. » Or bien, touche là, Vigneau [2]; ta femme est femme de bien,

[1] Cette représentation sculptée ou peinte de la danse des morts se trouvait dans quelque église ou plutôt dans le cimetière de Dôle. Ces danses des morts, autrefois si communes, ont disparu en France, excepté dans l'église de la Chaise-Dieu, en Auvergne; mais elles existent encore par toute la Suisse et l'Allemagne. D'anciennes éditions portent *macaber,* au lieu de *macabre.* Les vers de sa légende étaient sans doute en patois franc-comtois.

[2] N'est-ce pas Nicolas Viguier, fils du fameux historien et, comme lui, attaché à la Réforme, qu'il défendit dans plusieurs ouvrages fort hostiles à l'Église romaine? Il était ministre à Blois et s'y maria; il redevint catholique, à la fin de sa vie.

je le crois : si l'ai-je besognée aussi bien que toi. O le niais! Elle est si laide, que je ne voudrois avoir affaire à la femme, non plus qu'au mari. Passons outre ; je sens déjà que ce livre nous échappe, et me semble que je vois déjà un fripon de proposant[1], qui est joint avec un aspirant à la prêtrise *mediante coquedindo ;* et ils disent que je suis *nigromanchian*, que je fais parler des morts! Je suis bien plus habile que cela : les morts ont parlé ; ils le savent bien ; mais je fais parler les bêtes, et beaucoup parleront, si Dieu plaît. Mais avisez, s'il vous plaît, à tout ce qui se fait, ou que l'on fait en ce monde : tout cela a une fin certaine ; je vous en ferai une démonstration notable. Allez chez un peintre, et voyez-lui broyer ses couleurs. Savez-vous bien pourquoi on prend tant peine à les broyer diligemment? Je vous ai dit un grand secret ; avisez-y : prenez la molette et la levez ; et vous verrez de beaux arbrisseaux et branchages qui y sont haut et bas. Et voilà la cause pourquoi, la fin pour laquelle les aveugles se connoissent en couleurs : et pour ce, si tu crains la goutte, abbats-là, f...-là. Ma fille, ô belle servante, si mon valet te prie d'un peu de jouissance, prends un bâton et lui en donne, tandis que je m'amuserai à ces gens de réputation, qui sont pleins d'honneur, comme une truie de poivre.

LE BONHOMME. Or çà, mes bons amis, vivons en liberté! Notre convive[2] s'achève, ils sont sur le dessert : je suis un peu sorti, pour vous le dire. D'autres pourront recueillir le reste que j'ai oublié pour mon plaisir et votre commodité, d'autant que les yeux vous feroient mal, qui seroit fort au désavantage de votre vue.

QUELQU'UN. Bien donc, dites-moi, avez-vous envie de parvenir? Lisez ce volume, de son vrai biais. Il est fait comme ces peintures qui montrent d'un et puis d'autre[3]. On m'a dit qu'il y a quelques malotrus qui ont dit : « Voici des traits d'athéiste. »

[1] Jeu de mots sur *protestant*.

[2] Il faut plutôt lire *convis*, festin, banquet.

[3] Ce sont des peintures qui représentent différents sujets, selon la manière dont on les regarde, à droite ou à gauche, de bas en haut ou de haut en bas.

Endà; je n'en sais rien; je m'en rapporte à eux. Si j'ai rencontré à dire leur naïveté, ç'a été sans le savoir. Je joue au colin-maillard; je prends ce que je trouve. Mais eux, qui sont sages et pleins d'intelligence, ils font tout par élection et connoissance. Il est toujours avis, au chat breneux, que la queue lui pue. Ne vous déplaise, si j'ai dit quelque chose qui regarde ou oye de côté et sente mal à votre goût : ce n'est pas ma faute; c'est une perspective[1] d'oreilles qui est gauchie : et puis, les parfaits sont au cieux. Si je m'ébats à me moquer de vous, ébattez-vous à dire bien de moi, afin que ce ne soit de vous dont je parle. Et puis, qui sait en bon escient que je veux dire, s'il n'a vu et lu le tout, et n'a requis le vrai sens de mon affaire? Et par la double fressure de mon petit chien! (J'ai quasi juré comme un connétable[2], et pris Dieu partout; mais je me suis retenu par votre exemple.) Et vous dites donc, que je suis un moqueur, un contempteur? Il est vrai, si vous le prenez selon votre folle fantaisie, qui ne vaut pas une f..tée de chat : aussi, je contrôle vos sottises, et condamne vos impudences. Or, chacun juge selon le poids de sa charité. Et delà les bonnes religieuses, qui apprendront ceci par cœur, diront : « Il est bonhomme; il taxe les vices d'une belle façon. » Et, pour l'amour de cela, je me mettrai à faire un beau livre, où je vous dirai la vérité tout au rebours des autres, et d'une façon si belle, que je le publierai après ma mort, afin que l'on voie que je dirai de bonnes choses, que je n'entendrai non plus que vous autres : et si deviendra tant authentique, que le monde de son temps le priseront sur tous, et le diront l'unique; tellement, qu'ils tiendront tous les auteurs, ainsi que vous, comme vrais fous qu'ils sont, se travaillant pour néant et pour penser acquérir une réputation qui se porte à Paris sur des crochets, comme fagots bénits. Malheureux sont ceux qui se donnent de la peine, pour avoir bruit d'être ou pipeurs, ou flatteurs, ou mercenaires, dicteurs de folies d'autrui! Et, afin que je puisse un jour commen-

[1] Plusieurs éditions mettent *perspection*, ce qui vaut mieux.

[2] N'est-ce pas le connétable Anne de Montmorenci, qui avait adopté ce juron singulier : *Fête de dieu pleine de reliques?*

cer ce volume, je mettrai ici un tronc, tel qu'il est en notre ville, après le portail de la grande église :

Vous qui avez mine d'être homs,
Et qui semblez être homasses,
Apportez quatre gros étrons,
Afin que l'œuvre se parfasse.

Et je vous promets que vous y gagnerez ; et davantage, y apprendrez tout ce qu'il y a de bon en ce monde, ce que je vous prouverai en toutes et maintes sortes.

SOMMAIRE ANALYTIQUE

DES CHAPITRES

DU MOYEN DE PARVENIR[1].

I. CHAPITRE. — Cette section, qui sert d'exorde à ce discours clair et intelligible, intitulé : *Moyen de Parvenir,* satirise les géomètres, les géographes et les chronologues ; prépare le lecteur à l'assemblée de ces illustres fous, qui, de section en section, donneront de plus en plus des preuves de leur folie stéganographique. Les interlocuteurs s'engagent à se revoir chez le Bonhomme, pour y faire festin. Invective contre ceux qui donnent légèrement leur parole.

Guillaume qui fait jurer pour lui.

Honnête démenti de Coguereau.

Seigneur de paroisse qui ne refuse rien.

II. POINT. — Satire contre les grammairiens latins, si hérissés partout, qu'on ne peut en aborder, sans être sûr d'être déchiré par l'épine ; et contre les pindariseurs de la langue françoise.

L'assesseur pindarisant.

[1] Cette Table analytique doit être de Lenglet du Fresnoy, qui l'ajouta au *Moyen de Parvenir* pour remplacer le Commentaire que La Monnoye avait promis et dont les éléments ne se sont pas même trouvés dans ses papiers. Mais Lenglet du Fresnoy n'a fait aucun effort pour découvrir le sens des rebus, équivoques, *rencontres*, etc., qui se cachent dans les titres incohérents des chapitres. Nous en avons interprété quelques-uns, en rappelant ici ce que nous avons dit dans la note 5 de la page 3, à savoir que chaque titre se rapporte presque toujours à la fin du chapitre précédent, qu'il complète par un jeu de mots, très-souvent obscène.

III. PARAPHRASE. (*Parc à phrase.*) — A l'ajournement chez le Bonhomme, aucun des conviés ne manque, et tous, en entrant dans la salle, se saluent. Satire contre les révérencieux. Description de la salle. Critique de Platon.

IV. AXIOME. — Éloge de toute l'assemblée, dans un style si singulier, qu'on ne sait s'il l'injurie ou la loue. Cet éloge est terminé par l'apologie de Madame (la belle inconnue), dont beaucoup de bien est dit.

V. SONGE. — Les flacons de vin étoient au frais. Sortie vigoureuse contre les buveurs d'eau tiède, les sots à table et les timides en conversation. Histoire de la découverte de *la vérité au fond d'un puits* par Démocrite. Raison pourquoi le vin s'avale plus promptement que le pain. Vin répandu est le plus grand malheur. Origine du proverbe : *vessies sont des lanternes.*

Sermon d'un curé.

Démocrite qui trouve la vérité dans un puits.

VI. PROPOSITION. (*Propos : ici on...*) — Socrate fut chargé de l'emploi de maître des cérémonies. On y vit arriver Alexandre, revenu de chez les Gymnosophistes, Aphtonius, Bodin, Pythagore, Pline, Démosthènes, Aristote, Rabelais ; Cusa et Jean Hus se placent. Digression plaisante sur la future destinée de ce livre.

L'archidiacre grand gourmand.

Moine circonspect au pied de la potence.

VII. COUPLET. (*Coup plait.*) — Le repas commence. A propos de repas, savante et profonde dissertation sur les pets, et histoire des pets musqués de la belle Imperia avec le gentilhomme de Lierne.

Naissance de la Couronne-impériale.

De Lierne couché avec la belle courtisane péteuse.

Naissance des orties.

VIII. CÉRÉMONIE. (*Sermonnie.*) — L'histoire de la belle Marciole, qui ramasse, toute nue, les cerises qu'elle avoit apportées au sieur de la Roche. Les plaisirs indiscrètement prisés des regardants, et la somme que la belle emporta, font le sujet de cette section.

Marciole ramassant les cerises.

Prudence de l'abbesse de Montmartre.

IX. COQ-A-L'ANE. — Il est bien intitulé *coq-à-l'âne:* chacun, rempli de l'histoire de Marciole, raisonne sur son *cela*, et pourquoi *cela* est appelé *cela*. Plaisanterie d'un médecin visitant une fille malade.

Médecin examinant une malade.

X. CIRCONCISION. (*Sire c.., ci scions.*) — L'auteur annonce clairement à ses lecteurs la difficulté de lire ce livre, dont toutes les phrases sont cousues par le hasard : l'exemple du bonhomme Guyon, qui mettoit dans une grande terrine tout pêle-mêle ce qu'on lui donnoit à boire et à manger, est une comparaison sensée de cet ouvrage. Analyse d'une dissertation d'un prieur de Vau-de-Vire sur le mot *cela*. Homme et femme sont honteux de montrer leur *cela*, selon la petitesse de l'un ou la grandeur de l'autre. Le dialogue d'Hippolyte et de son amant vis-à-vis sa mère mérite l'attention de ceux qui aiment de la chaleur dans les dialogues. Histoire de M. de la Rose, qui, pour se moquer des notaires, fait passer des pois *par-devant* eux.

Guyon qui mangeoit et buvoit pêle-mêle.

La belle Hippolyte qui se chauffoit à la parisienne.

Pois passés par-devant notaires.

XI. PAUSE DERNIÈRE (*Pose derrière.*) — Éloge ambigu des convives, de l'ouvrage, et des lecteurs assez spirituels pour l'aimer et comprendre. Comparaison de ce volume avec verre et bouteille.

XII. VIDIMUS. (*Vidimus.*) — En continuant l'apologie de ce volume, il l'appelle *bréviaire*, pour avoir droit de faire un sarcasme contre les propriétaires de bréviaires. Le conte du bréviaire du curé, et du *quiproquo* de la femme du libraire, n'est qu'une courte parenthèse à cette apologie, qui n'est interrompue que par une furieuse satire contre les financiers et gens pressurant le peuple par la levée des impôts. Embarras dans lequel il entre sur le nom qu'on doit dignement imposer à ce livre ; en rejetant le mot de *Clavicule*, il fait un conte sur Rabelais qui prépare une médecine à M. du Bellay avec une décoction de clefs. Il termine cette section par une invective contre les pédants latinistes et les ennuyeux scoliastes.

Le bréviaire du curé.

Quiproquo de la femme d'un libraire.

Médecine apéritive de Rabelais.

XIII. CONCLUSION. (*C.. clus.*) — Plaisante conversation d'un principal du collége de Genève et d'un ministre : on y développe un germe de scepticisme sur les deux religions catholique et protestante. Il termine son éloge de ce livre par des idées très-burlesques et fort analogues au style dont il est écrit.

Guérison du ministre malade.

XIV. COROLLAIRE. — Bèze est le premier qui forme l'interlocution dans cet ouvrage ; il disserte plaisamment sur les gouvernantes de prêtres, qui le premier jour leur disent *votre ;* le second, *notre ;* et le troisième, *mon.* Quelques *quiproquo* fort plaisants précèdent l'histoire du bachelier fouetté ; elle est commencée, et tout d'un coup interrompue.

Bonne foi d'un homme près d'être rompu.

Gradations de familiarité des chambrières.

La tête de veau de l'avocat du Mans.

Le bachelier fouetté et fouettant.

XV. DESSEIN. (*Des seins.*)—L'interruption ayant toujours lieu, à propos de soutanes et braguettes, plaisanteries vives sur les papistes et les huguenots, sur les buveurs d'eau vigoureux champions en amour, et sur le terme de *faire la pauvreté.* Enfin le conte du bachelier, fouetté par la dame Laurence et la fouettant à son tour, reprend son fil ; le trépas de la pauvre dame, et la frayeur de sa jument, à ce triste spectacle de fouetterie.

XVI. HOMÉLIE. (*On me lie* ou *Homme lie.*)— Propos de sœur Dronice avec son abbesse, qui la réprimande d'avoir tâté du fruit de vie. Raisonnement intéressant à la république, sur l'encouragement qu'on doit donner à celles qui l'enrichissent par des enfants. Différentes réponses d'enfants sur le cocuage des pères et le putanisme des mères.

La nonnain curieuse réprimandée.

Réponse naïve d'un enfant à sa mère.

Naïveté d'un curé.

XVII. JOURNAL. — Continuation des propos sur les femmes, que j'aime mieux qu'on lise que d'en faire l'analyse. Plaisanterie

sur l'aventure d'un moine (sans contredit, c'est aventure de paillardise ; et toutes les fois que je dirai *aventure de moine*, cela aura cette signification) et sur l'explication de *omnis caro fœnum*. Thevet tourné en ridicule sur son style et ses bévues. Grotesque serment d'un paysan égrillard, pour détourner la jalousie bien fondée de son voisin sur son compte, vis-à-vis sa femme.

Décision sur les femmes en général.

Femme prise pour un boiteau de foin.

Frère Jérôme le chimiste.

Expression reprise.

Plaisant serment de Georget.

XVIII. MAPPEMONDE. — Explication burlesque d'une vérité trop certaine, qu'il faut *graisser* la main aux gens de justice. Histoire de frère Jérôme, grand alchimiste, dans laquelle on se moque des brûleurs de charbon et des entrepreneurs de fortunes imaginaires ; frère Jérôme, pour fermer la bouche à sa parente antichimiste, lui dit qu'il cherche la poudre qui le fait faire sept coups.

Façon de graisser les mains de son juge.

XIX. MÉTAPHRASE. (*Mets ta phrase.*) — Un coq-à-l'âne fort court, d'un valet qui explique à sa façon *mundus caro dæmonia*, diffère un moment l'histoire de la pierre à casser les œufs. Secret de faire mourir quelqu'un sans qu'il y paroisse ; il ne se peut pratiquer qu'en huitaine qui précède le carême.

Naïveté d'un valet.

Pierre à casser les œufs.

XX. PARAGRAPHE. (*Par agrafe.*)—Nouvel éloge du livre, dont le résultat est de donner des leçons aux gouvernants superlatifs, pour n'être jamais dupes dans les repas où ils se trouvent.

XXI. OCCASION. — Dénost le gourmand sert de modèle dans l'apothéose de la gourmandise. Ici, la conversation des convives se brouille ; et, par une cascade inattendue, elle rentre dans les *quiproquo*. Comment faire dans un terrain couvert de neige, pour que les pas d'une pucelle n'y paroissent point? Conte de la fille du métayer, qui avoit perdu un mouton et qui vouloit être tuée pour retourner à la maison.

Cornu, le modèle des gourmands.

Quiproquo d'une femme.

La fille qui veut mourir.

XXII. PLUMITIF. — Secret infaillible pour savoir si une fille est pucelle, pourvu qu'on ne soit ni manchot ni courte-haleine. Manière fort sensée d'annoncer la fête de la Madelaine.

Sermon de la Madelaine.

XXIII. PROBLÈME. — Les évêques ni les Chapitres n'ont beau jeu dans cette section; les uns sont traités comme pharisiens, qui disent de bonnes choses et en font de mauvaises; les autres, comme assemblées de corps sans âme, de matière sans esprit. Histoire de la fille reconnoissante qui prend le meilleur, et veut qu'on donne à sa mère le pire: vit-on un meilleur cœur!

Sermon sur la charité.

L'achat d'un meilleur outil.

XXIV. ENSEIGNEMENT. (*Enseigne ment.*) — Histoire du notaire et du beau petit diabolique faucheur; elle est coupée par deux ou trois parenthèses fort plaisantes. Dans l'une, on y développe bien régulièrement les différentes sortes de bénéfices; et ce développement ne peut manquer d'être bon et raisonnable, il est fait par Cicéron. Dans une autre, il y a quelques railleries sur des termes qu'entre gens de religion on se reproche qu'il ne faut jamais prononcer, à moins qu'on ne veuille se voir lapider avec pierres d'églises ou de prêches. Dans la dernière, est une plaisanterie sur un faucheur qui se coupa la tête voulant attraper un poisson avec le bout de la lame de sa faux.

Le pré fauché et le petit faucheur.

Maladresse d'un faucheur.

XXV. RÉSULTAT.— Histoire de M. Jacques de La Tour, autrefois prédicateur, et finalement marchand de lanternes, qui, mourant de faim à en débiter, fit une petite fortune à en vendre. Sortie vigoureuse sur les ubiquitaires. Histoire du petit saint homme, qui devint méchant comme un diable, dès qu'il fut moine.

Le ministre marchand de lanternes.

Le novice méchant comme un diable.

XXVI. LIVRE DE RAISON. — De naïves et simples réponses sont

le sujet de cette section, qui est terminée par l'illustre et fameux conte de Robin mon oncle. Sarcasmes contre la vénalité des bénéfices et la simonie.

Stupidité d'un écolier.

Le père de Melchisedech.

Évêque généreux comme de raison.

Conte de Robin mon oncle.

XXVII. PARABOLE. — Pour autoriser son propos sur la simonie, il raconte plaisamment la finesse d'un jeune bachelier qui vouloit avoir un bénéfice de messire Imbert. Généalogie très-suivie de Melchisedech, quoi qu'en dise le texte sacré, qu'on ne connoît ni son père ni sa mère.

XXVIII. FEN. (Voy. la note 5, page 76.) — Singulière explication du premier vers des distiques de Caton, sur les carmes. Sœur Jeanne explique fort énergiquement la valeur du mot *coquebin*. Plaisant remède d'une paysanne pour son pataud de mari.

Chapelain châtré d'une Angloise.

Valet qui n'est pas coquebin.

XXIX. CHAPITRE GÉNÉRAL. — Messire Gilles, après avoir passé par l'étamine hypercritique de Scaliger sur son nom et l'origine de son nom, raconte l'histoire du diable châtré. Sentiments de religion bien placés, sur le chagrin qu'on doit avoir que saint Michel n'ait pas tué le diable, quand il avoit si beau jeu, puisqu'il étoit armé comme quatre mille, et que le diable étoit tout nu.

Le diable châtré.

Nom de sculpteur tronqué plaisamment.

XXX. RENCONTRE. — Naïveté d'une fille de chambre, qui ne cède en rien à la simplicité d'un prédicateur. Messire Guillaume le Verneil veut parler à son tour ; mais il est représenté comme un homme ivre et qui bégaie. Diogène, dans ce repas, est aussi cynique contre nos porte-chasubles, qu'il l'étoit dans les rues d'Athènes, tapissé des douves de son tonneau.

Naïveté d'une fille de chambre.

Sermon expressif fait à des Jacobins.

Conte de la reine des pois pilés.

XXXI. CAUSE. (*Qu'ose!*) — C'est ici la scène des souhaits ; chacun en fait à double entente, plus plaisants les uns que les autres. Conte de Martine et de sa flûte, pour faire opposition à Robin et ses flûtes. Satire contre les moines à besace. Plaisant testament d'un Toulousain, en faveur de sa femme, qu'il laissa fort bien pourvue, en ne lui ajoutant rien à ce qu'elle avoit auparavant. Sortie contre ces Agnès d'apparence, qui donnent leurs faveurs à des rustres. Conte des pelotons et de l'honneur cousu et recousu.

Martine qui promet une flûte à son mignon.
Amphibologie dans le sermon d'un curé.
Le testament en faveur d'une femme.
Conte des pelotons et de l'honneur cousu.
Madeleine la bien fêtée.

XXXII. MINUTE. — Ici, le banquet reprend vigueur ; on boit et on mange en toute sûreté. Histoire du farfadet de Poissy. Explication des termes de *petit exercice*, de *dispense*, et de *purgatoire*. Sergent tombé, plaisamment moqué. Question, dont le premier vers de Despautère est la réponse. Dissertation sur le vin, les buveurs et sur l'ivresse. Jaquette du Mas trouve bien heureusement le nom de son fils. Amyot, accusé de vérole. Satire contre l'inquisition d'Espagne.

Conte du farfadet de Poissy.
Chute d'un sergent.
Naïveté d'un paysan d'Orléans.
Sermon d'un ministre de Strasbourg.
Prudence d'une servante.
Nom donné à un enfant par un sermon.
Conte sur Amyot et sa vérole.
Bon avis d'un fils à sa mère.

XXXIII. REMONTRANCE. Érasme raconte aux convives l'histoire de don Rodrigue das Yervas. La soupe de Glougourde le fait canoniser à Rennes : c'est une parenthèse au conte de don Rodrigue. Mot à double sens sur l'indifférence d'Érasme pour l'épître et l'évangile. Sentiments sur les poésies d'Æneas Silvius et de Bèze. Munster, moqué d'avoir voulu être l'apologiste de Thevet. Bonne raison de l'amour des femmes pour les moines.

Cette section est terminée par quelques propos de niaiserie paysanne.

Conte de la soupe de saint Glougourde.

Mère d'Erasme, qui oublia son pater.

Naïveté d'un berger.

Histoire de don Rodrigue das Yervas.

Balourdise d'une paysanne.

XXXIV. GÉNÉALOGIE. (*Géné à logis.*) — Invective contre les mœurs et la fourberie des gens du siècle. Scot et Uldric se disent des pouilles; Madame veut les raccommoder. Plaisante façon de faire une déclaration d'amour : si elle n'est pas bien éloquente, du moins est-elle bien sensible.

Chanoine qui veut le bien d'autrui.

XXXV. NOTICE.— Les convives se plaignent qu'on ne vient pas au but qu'ils s'étoient proposé. Tout d'un coup, Paracelse commence une belle dissertation sur la première matière, dissertation claire comme un étang bourbeux, ou comme la bouteille à l'encre.

XXXVI. PARLEMENTS. (*Par le Mans.*)— Il continue sa dissertation, et se jette un peu sur la friperie des parvenus, et sur la façon de parvenir dans ce monde de désordre et de dissolution.

Plaisant pari d'un domestique.

XXXVII. VERSET. (*Vers cette...*)— L'histoire de Quenault et de sa serpe est coupée de diverses instructions très-profitables. On y voit la différence d'une femme de par Dieu, d'avec une femme de par le diable. Sermon du curé de Busançois, divisé en trois points.

Le conte de Quenault et de Thibault.

Sermon en trois points du curé de Busançois.

XXXVIII. JAMAIS. — Devoir des prélats, prescrit sous le voile de la plaisanterie : *castigat ridendo mores.* Conte sur le proverbe: *n'avoir ni rime ni raison.* Cette section est remplie de facétieuses aventures sans rime ni raison. La cruche de malvoisie prise pour un lézard, par des femmes ivres de vin. Bible hébraïque prise pour un livre de magicien par un prêtre, etc.

Conte du ministre qui avoit rime et raison.

Conte de la malvoisie.

Conte du psautier hébreu pris pour un livre de magie.

XXXIX. PASSAGE. (*Pas sage.*) — Origine de la bonne eau pour faire de la bonne double bière d'Angleterre et de Flandre. Miracle de la Gousson toujours ployant du linge, et de la Le Page toujours pissant, l'une pour avoir bien reçu un besacier, l'autre pour l'avoir rebuté.

Ruisseau qui sert à faire la forte bière.

Conte de la Le Page et de la Gousson.

Interrogatoire de maître Pierre.

Propos de pisseurs.

XL. GLOSE. (*Je l'ose.*) — Aventures plaisantes de plusieurs pisseurs. Platon moquant et moqué. Pourquoi le *cela* de l'homme a besoin d'aide pour pisser, tandis que celui de la femme va tout seul. Minimes et capucins tournés en ridicule. Allusion du mot de Joseph à l'antiquité des Minimes. Description de la sphère en termes estropiés. (C'est sans doute dans le *Moyen de Parvenir*, que ces gens d'un esprit si sublime de notre siècle ont trouvé le style des parades et ont voulu nous démontrer, par solide argument, qu'il y avoit plus d'imagination à composer la plus mauvaise des parades, qu'à faire *Cinna* ou *Mérope.*) Conte de Chabert et des trois filles, à qui il demande une réponse de chacune sur le droit d'aînesse de la bouche ou du chose. La section finit par une question, dont le titre de la section suivante fait la réponse.

Aventure de Platon et de Prédicac.

Bonne logique d'une chambrière.

Plaisante origine des Minimes.

Description élégante de la sphère.

Conte des trois filles.

Propos d'un curé et d'un charpentier.

Question d'une chambrière.

XLI. SERMON VI. (*Serre mon v...*) — Sapho commence à babiller, et elle en conte à faire mourir de rire ou de honte. Dissertation de Nostradamus sur les culs; qui est terminée par les prudentes réflexions concluantes d'Hippocrate. Histoire d'Esculape, qui voyoit le jour par le trou du cul de sa femme. Plaisanteries sur les femmes allemandes de ce temps-là, et qui pourroit très-

bien convenir aux femmes françoises de ce temps-ci. Satire contre ceux qui anoblissent leurs noms par des *du*, *de*, *le*, etc. Origine du proverbe : *s'il a bon cœur, qu'il mange de la merde.*

Conte du cul de la femme d'Esculape.

Changements de noms.

Conte de Stace avec la femme péteuse.

XLII. DIÈTE. — Comparaison de l'outil des femmes avec des fèves, qui ont la raie noire et le bas contremont. L'économie mène loin, puisque trois fèves semées ont fait le mariage d'une fille. Fève des gâteaux des rois, tournée en ironie. Avarice des avocats reprise par le conte d'une femme dont on n'avoit fait le poil que d'un côté. Le marinier de Quillebœuf ne reconnoit plus sa femme, parce qu'elle se l'étoit fait tondre.

Trois fèves qui font le mariage d'une fille.

Conte de la femme à moitié épilée.

Obstination d'un marinier.

Disputes de deux maquerelles.

XLIII. ANNOTATION. (*Ane nota Sion*). — Dissertation sur les fillettes, dont la conclusion est de les distinguer en trois sortes. Comme on doit faire cas des larmes et du désespoir des filles de joie. Plaisant conte sur un homme qui appeloit le *comment a nom* de sa femme un *gardon*. Origine de la solution de continuité ; Mercure, couturier des ventres des hommes et femmes : trop ou trop peu de fil fait la rosette ou la boutonnière. Exposition des véritables sept merveilles du monde. Différence entre vérité et raison. Le conte du beurre de la Soldée, qui est interrompu par des propos facétieux.

Lamentation de putain.

Femme qui montre son cela, sans y prendre garde.

Conte de jeune femme et vieux mari.

La couture des mâles et femelles.

Le beurre net de la Soldée.

Propreté des femmes.

Caractère des moines.

XLIV. BÉNÉDICTION. — Le conte du beurre de la Soldée continue dans cette section, toujours avec quelques parenthèses joviales,

et il est bon de remarquer que c'est toujours la belle et sage Sapho, qui, depuis la section XLI, tient impitoyablement le dé des propos polissons. Caton diffère sur le bon âge, et avance que le *cela* des hommes est plus fort dans la vieillesse que dans la jeunesse, parce qu'étant jeune une main le conduit, et que dans la vieillesse deux ont peine à le guider. Satire contre les chanoines et les médecins, et bon mot sur l'aumusse. Éloge du livre, fait par un poëte et confirmé par un prophète.

Emploi d'un contrat de mariage.

Expérience de sculpture.

Conte du médecin.

Mot à double entente.

XLV. TEXTE. — Question embarrassante à résoudre pour un homme amoureux de sa liberté. Différence entre farine et bran. Songe du pauvre paysan. Origine du proverbe : *afin que le bonhomme ait son sac.* Quelques-uns des convives, qui étoient sortis pour faire place à un verre de vin, rentrent. Socrate parle et est moqué dès le premier mot. Ridicule jeté sur ceux qui grasseyent en parlant, par bon air, ou pour ne pas se fendre la bouche.

Le revenant.

Conte du sac du bonhomme.

Réponse humble d'un valet.

Propos naïf d'une fille.

XLVI. SYNODE. — Origine des bossus : enfilade de propos burlesques au premier calibre. Raison pourquoi l'on salue, quand on boit. Reprise, en dessous œuvre, de l'éloge de ce livre, et prophétie inintelligible sur sa destinée. Enthousiasme furieux contre les critiques et les dévots.

XLVII. TOME. — La langue françoise est riche en termes de *chouserie.* Dissertation sur le *pheros*, ou ambroisie des dieux, et sur la nourriture des âmes. Interprétation du mot *apprendre.* Conte fort plaisant à ce sujet. Manière de faire des barbes passées sous la meule, et plaisanteries sur les barbes faites. Conte de la femme du procureur accouchée d'un maure, et de la naïveté du procureur avec son écritoire.

Conte du bonnet tombé.

Bonne leçon d'une vieille servante.

Conte du moulin à barbe.

Chanoine pris par son propos.

Conte de l'écritoire du procureur.

XLVIII. ALLÉGATION. (*A légation.*) C'est ici où se développe le grand mystère du menton ras des prêtres. Conte sur Hugonis, suivi du conte de la sage-femme qui vient accoucher un garçon. Érasme s'étend sur les polissonnes invectives dont il avoit accablé un docteur. Secret de sentir l'hérésie. Pays de papefiguière, où l'on est toujours gras et vigoureux comme un moine.

Plaisante réponse d'un homme gras.

Le jeune homme en couches.

Quiproquo d'un domestique.

Nom tronqué.

Conte de la dispute d'Érasme.

Plaisant jugement.

Description du pays de Papimanie.

XLIX. AVIS. (*A v....*) Mœurs de ce pays de bonne santé. Termes amphibologiques ; Cardan et Jamblique disent quelques bourdes sur les succubes et incubes. Satire contre ces faux dévots qui veulent que le diable soit le père de nos passions et de nos plaisirs, et qui en refusent la prudence à la divinité, et l'honneur à l'homme. Les hommes font tout dans le travail amoureux, les femmes ne font que présenter l'écuelle. Conte de l'écrevisse attachée au bord de l'écuelle d'une femme par une patte, et à la lèvre supérieure du mari, par l'autre.

Éloge de la vis des Tuileries.

Conte de l'écrevisse au bord de l'écuelle.

Les beaux sont les gros.

L. COMMENTAIRE. (*Qu'on m'enterre.*) Cette section commence par le plaisant conte de Jean Laillée, qui mit sa machine à faire pauvreté dans une souricière à ressort, croyant être dans un urinal. Sa plaisante insolence avec une chambrière.

Conte d'un moine pris en partie, comme une souris.

LI. DISTINCTION. — Dissertation sur la poudre de projection. Ridicule texte d'un sermon. Gaillarde manière de défendre son

bien, mise en usage par un moine, contre deux voleurs. Explication de certains sobriquets ; chose qu'on ne prendroit pas pour un fagot, à moins qu'on ne le dise. Véritable explication du mot *quasimodo*, et de quelques autres, intéressants à bien savoir. Termes de bienséance devant les gens qualifiés, tournés en ridicule. Malheur d'une pauvre femme qui a épousé un cocu. Manière d'être poussé.

Sermon dont le texte est plaisant.

Conte du moine et des voleurs.

Conte du fagot.

Le mot quasimodo *expliqué.*

Secret pour être poussé.

LII. PARTIE. — Madelaine en dégoise et fait des contes libertins à perte de vue. Cornes des femmes sont les ongles. Qui ne prend pas plaisir, n'est pas putain. L'attention à regarder fait qu'on est volé ; exemple de l'âne du paysan. Les femmes changent entre les mains de certains maris. Façon subtile de se confesser. Les bons avis ne sont point à rebuter. Valeur du terme de *chausse-pied de mariage.*

Conte canonique d'un homme et d'une femme.

Conte de l'âne volé sous son maître.

Confession d'une femme.

Bon avis d'un galant homme.

LIII. SECTION. — Le plaisant tournevis ou villebrequin. Grand commentaire sur les cocus cocuants et cocués, à propos de la chose la plus imparfaite. Le cocuage est plus grand miracle que la Pierre-philosophale, puisqu'il s'opère en l'absence des sujets sur qui il est fait.

Conte des hommes vissés.

Conte de la courtisane Conscience.

LIV. ÉPITRE. — Le bon prédicateur fait bonnes mœurs : exemple d'un qui détournoit ses auditeurs de tout vice. Le commentaire sur *cocu* et *cocuage* reprend et continue de plus belle. La naïveté de la dame de compagnie de madame l'Amirale vient égayer.

Conte des prédicateurs ennemis de paillardise.

Naïveté de la belle Dubois.

LV. CANON. — Disputes de savants; richesse des langues vivantes. Nouvel éloge de ce livre, et crainte sur l'abus qu'on en fera. Les moines sont si libertins, que leurs prieurs s'en scandalisent : le moyen d'y mettre remède? Plaisant françois de Margot. Les putains jurent toujours *vérité* et *honneur* (serment sans conséquence).

Vérité dans la bouche d'une Normande.

Conte du prieur de Marmoutier.

LVI. THÉORÈME. (*T. cr aime.*) — Sage politique exercée dans la ville de Lubec, pour les vibaniers et conbaniers. Façon d'essayer, aussi connue aujourd'hui à Paris qu'*in illo tempore* à Lubec. Alcibiade crie, jure, blasphème, se radoucit, pour prouver par sentiments son goût antagoniste des femmes.

La ville de Lubec.

LVII. SOMMAIRE. — Madame raconte une histoire, dont le commencement et la fin prouvent qu'elle étoit franche putain. Certitude de cocuage aux maris dont les enfants ont cheveux de deux couleurs.

Conte de l'origine du putanisme.

LVIII. STANCE. — Explication du terme de *putain*, faite par plusieurs, et terminée de main de maître. Mots qui autrefois étoient éloges, aujourd'hui sont injures. Satire sur les chambrières de prêtres, chanoines, curés, etc., etc., etc. Trois choses sont à éviter ; trois vœux à faire. Satire contre la justice et ses administrateurs. Origine du proverbe de *fesse tondue*. Cette section finit par le conte de l'aiguillette, et par une réflexion fort sensée : Pourquoi les moines sont appelés *béats pères*.

Stupidités ou distractions d'un prince ultramontain.

Conte de la fesse tondue.

L'aiguillette nouée et dénouée.

Le chanoine dupe.

LIX. ABSOLUTION. — Quittant la théologie et les théologiens, les convives s'étendent sur les quatre vertus cardinales : rire, manger, boire et dormir. Il faut toujours se tenir en garde contre ceux qui viennent de loin : croire aux miracles de Paracelse, c'est avoir un grand fonds de foi ; satire contre ce fameux alchi-

miste. Transition heureuse d'un évêque à un soufflet; dissertation sur l'origine des mitres.

LX. ARTICLE. — Invectives contre les prêtres sous le titre d'*hiérarchie de double linge*. Asclépiades attrapé par une fille de chambre de Mme de Combardavit. Les nonnains sont les perdrix du monde, et les chanoines en sont les faisans. Bonne sentence à mettre sur l'entrée de chaque maison. Conduite de Jean Dissolez, moine et voleur de poires. Origine du mot *tu autem*. Sarcasmes contre les moines, et définitions intéressantes, qu'il faut lire, sans m'obliger de les écrire. Conte de Ferrand et de Margeou, deux moines.

Conte d'un page attrapé.

Jean Dissolez, voleur de poires.

Aventure de Ferrand et Margeou.

LXI. RISÉE. — Raison solide des voyages de moines par deux. Le trouble se met dans la conversation. Musique plaisante d'un homme à sandales. Les deux moines en fonction; origine du proverbe de la *chape à l'évêque*. Bon avis à ceux qui portent soutanes dans des cas pressés. Le conte de Ferrand se reprend et se termine.

Musique d'un moine.

Les deux moines en fonction.

Origine du proverbe de la chape à l'évêque.

LXII. CONONNERIE. *(Quoi! on ne rit?)*— Les femmes de sergeats ne sont pas des plus sottes en amour. Jeu de grippeminaud sans rire. Conte de Jacques Adriot et de sa femme : on a crainte de le raconter, parce qu'il y a dedans un peu de prêtre. Saillie naturelle d'une présidente.

Histoire d'une femme de sergent.

Conte de Jacques Adriot.

Plaisant mot d'une présidente.

LXIII. EXPOSITION. *(Ex-position.)*— Bon secret pour fixer un mari; les femmes sont anges à l'église, diables à la maison, singes au lit. Conte de la femme d'un huissier. Dissertation forte et chaude sur le joujou du ménage. Conte des religieuses de Poissy; plaisante façon de décliner un adjectif. Il n'est que femmes pour bien juger des choses.

Conte de la femme d'un huissier.

Conte des religieuses de Poissy.

Conte sur le mot groseille.

Résolution académique de trois nonnains.

LXIV. EMBLÈME. (*Amble aime.*) — La religieuse, qui croyoit être devenue bête, se corrigea bien de sa stupidité, et fut en état, vingt-quatre heures après, de donner leçon. Alain Chartier, tourné en ridicule sur son style gonflé et inintelligible, reprend son conte comme il peut. Aveux indiscrets de femmes à confesse. Les noms génériques se font mieux entendre; et la preuve est dans cette section. Ronsard et Baïf se disent quelques dures vérités. Remarque sensée sur les femmes avares de beurre dans les sauces. Façon d'un curé d'imposer silence.

Le conte de Nabuchodonosor.

La confession sincère.

Conte d'une femme avare de beurre.

LXV. SOFPASSUC. (*Soef pas suc*)[1].—La première loi d'un État, c'est d'être soumis aux volontés de son prince. Excès de mémoire de Beroalte. Satire sur la vénalité des charges, et réflexions très-judicieuses sur les contrariétés du siècle. Conte du chaudron. Qui jure pour rien, devroit bien jurer pour quelque chose. Menot, le grand prédicateur, donne les principes d'une morale furieusement relâchée. Histoire du fromage mou et de l'aveugle.

Femme soumise aux volontés du roi.

Conte du chaudron.

Le fromage mou et l'aveugle.

LXVI. DICTIONNAIRE. (*Diction erre.*)— Histoire de la mule de Rabelais, prise pour le cheval de l'Antechrist. Le mulet de Gravereuil et ses farces. Effet horrible d'un appareil mis sur une blessure.

Le cheval de Rabelais.

Conte du mulet.

LXVII. ÉLÉGIE. — Le ministre encavé, et retiré par la servante de l'hôtellerie. Proverbes sur l'inutilité de la paillardise des vieil-

[1] Ce titre doit renfermer une anagramme obscène, surtout si on lit *Soufpasluc.*

lards. Différence de *putain* à *fille entretenue*. La franchise se trouve partout, jusque chez les gens de cabaret. Dissertation sur les femmes de bien. Conte de la huguenote en colère. La dissertation continue de plus belle. Avicenne et Licofron aux prises. Origine du nom de *mignons* aux chanoines.

Le ministre en cuve.

Franchise d'un hôtelier.

La huguenote en colère.

LXVIII. RESPECT. — Bon avis d'un médecin. Qualités de chair d'une fille et d'une femme. Conte de l'époussetée de deux façons. La servante prudente dans ses souhaits.

Conte de l'époussetée de deux façons.

Prudence d'une servante dans ses souhaits.

LXIX. COUVENT (*Couvant.*) — Réflexion d'un curé publiant des bans. Naïvetés de neuves mariées. Égrillardise du curé paillard, bien punie. Conte du jardinier et des prunes.

Bans publiés.

Curé égrillard puni.

Le jardinier et les prunes.

LXX. APOSTILLES. — Propos dissolus de moines prêchant. Conte du *thuribulum*. Quelques explications de phrases latines.

Le conte de thuribulum.

LXXI. LEÇON. (*Le c...*) — Sortie contre l'hypocrisie des prédicateurs. Conte de la femme du meunier complaisant.

Le meunier complaisant.

LXXII. SUPERSTITION. — Il n'est repris qu'après le conte de la naïveté d'une fille violée ; et de celle du galant qui n'entendoit pas la différence de *questionner* à *ordonner*. Explication du mot *sot ;* subtilité d'une femme, dont, je crois, elle fut dupe.

La fille violée.

L'amant trop complaisant.

La femme chère à vivre.

LXXIII. THÈME. (*T. aime.*) — Histoire du vin répandu, et le trou par où il s'est écoulé.

Conte du ministre et de la servante.

LXXIV. THÈSE. (*T. aise.*)— Conte de l'âne bâté. Plaisante façon de déguiser un nom sotisier.

Conte de l'âne bâté.

Conte du nom du paysan.

LXXV. CHAPITRE. — Satire contre les Espagnols. Pourquoi Guillaume et Gautier sont deux mauvais noms. Lequel vaut mieux de se voir présenter, à son arrivée dans une maison, du vin ou de l'eau. Conte de la famille bien élevée. Naïvetés d'un président. Celle d'un paysan, qui va remercier son rapporteur, a plus l'air d'un sarcasme que d'une balourdise. Plaisantes délicatesses d'un curé. La fille lyonnaise guérie singulièrement.

La famille bien élevée.

Le paysan et le rapporteur.

LXXVI. CONSISTOIRE. — Chien couchant de la lèchefrite, c'est un moine en cuisine. Ici, la conversation se brouille : Cicéron y dit une suite de bourdes des plus impertinentes. Bonne raison de l'orgueil des barbiers. Parallèle de la femme et de la fortune. Conte du barbier amoureux ; il s'interrompt par l'explication du sort des hommes mariés, sur les quatre doigts de la main.

Conte du barbier.

LXXVII. COMMITTIMUS. — Vengeance d'un médecin sur son barbier indiscret. Garçon barbier qui entend mal. Pari d'un paysan, gagné sans réplique. Reparties singulières.

Le barbier ladre et le médecin.

L'homme saigné par quiproquo.

Pari d'un paysan.

LXXVIII. REVERS. — Stupidités sont aussi bien gibier de gens d'Église, que de séculiers ; il y en a dans ce chapitre plus d'une preuve. Conte de Pâques et du jambon. Naïveté d'une fille de chambre ; qui pouvoit être vérité. Histoire de l'abbé Grammont et de l'Amirale. L'ambassade grotesque. Paysan attrapé y regarde de près, comme chat échaudé craint même l'eau froide.

Conte de Pâques et du jambon.

L'abbé de Grammont et madame l'Amirale.

L'ambassade grotesque.

LXXIX. CHARTRE. — Augurelle fait des vœux, et est la preuve que tôt ou tard les prières sont exaucées. Exclamations dolentes sur les malheurs passés, présents et futurs, qui environnent l'Église. Nouvelles sottises de prédicateurs.

LXXX. CONCILE. — Conte du curé curieux. Conversation d'un savant et d'un crocheteur ; explication des mots *première messe*, *et premières noces*. Ici, les convives s'embrouillent terriblement fort, et c'est un défi général à qui déraisonnera. Excès d'amour pour une fille, prouvé. Pourquoi les Turcs ne se torchent pas le cul. Rien n'est si aisé que de connoître un Turc, d'un François.

Le curé curieux.

Conte de l'amant en preuve de son amour.

LXXXI. INSTANCE. — Différence d'une femme et d'un prêtre. Conte du cheval chrétien. Plaisante explication de la *mère des histoires*. Manière d'essayer une épée, fort dangereuse pour ceux qui se rencontrent sur la ligne de circonférence qu'elle décrit, quand un fou fait le point central. Combien de fois il arrive qu'on lâche ce qu'on veut garder, et qu'on presse ce qu'on veut lâcher. Mots mal rendus et faisant des sens très-singuliers. Le curé qui brûle son crucifix pour cuire son oie, qui fut, sans doute par vengeance, mangée par les saints de l'église. Manière de se débarrasser de parasites trop acharnés.

Conte du cheval chrétien.

La fille et l'œuf.

Conte du crucifix du curé.

LXXXII. PRODUCTION. — Soldat pris en maraude. Savoir des prières, c'est le métier des prêtres, et non celui des charrons. Un plaideur normand paye ses avocats et rapporteur d'une singulière monnoie. On les attrape une fois, mais ils s'en vengent mille. Le paysan tout consolé de sa mort. Le ramoneur pris pour un diable. Un moine menant un diable en laisse, et réflexion juste que ce tableau doit donner à l'imagination. Un moribond dans le transport au cerveau.

Soldat pris en maraude.

Le ramoneur pris pour le diable.

LXXXIII. EXPLOIT. — Les Quatre-Mendiants : quels ils sont, et leur parallèle avec quatre nations de l'Europe. Histoire du serrurier de Bourgueil. Une connoisseuse et bonne ménagère détaille les grandes nécessités du ménage. Les trois filles mariées, le même jour, qui conversent avec leur mère le lendemain des

Inutilité de la science, pour être élu: pour être ministre, c'est à peu près de même.

XC. PARENTHÈSE (*Parent aise.*) Vengeance de Bersault sur un curé. Les deux moines dans sa maison. Ridiculité des moines de parler toujours par *nous*.

Confession du chien.

XCI. DOCTRINE. (*Docte urine.*)— Il est rare de trouver un moment où une femme obéisse. Grande dissertation sur l'excellence de ce livre. Conte du paysan de La Rochelle, qu'on menoit pendre. Propos d'un homme à pendre et d'un bourreau. L'éloge du livre continue. Réponse d'un chirurgien à un moine, qui le voyoit embrasser la statue de Charles VIII. Les prédicateurs sont faits pour tout savoir. Origine du proverbe : *avoir le boudin par le nez*. Trois choses ne veulent être pressées. Dans le pays de Madame, il y a d'honnêtes maisons où les gens s'ébaudissent avec les dames. Pourquoi on appelle une femme *vesse*. Pourquoi les femmes ne prient pas les hommes. Conte du cordonnier et de la chambrière. Ce que c'est que le sotier de Genève.

Conte du cordonnier et de la chambrière.

XCII. BAIL. (*Baille !*) — Conte des génitoires noires. Délicatesse dans la manière de faire des confitures. Qui est le meilleur, ou l'âme d'un solliciteur, ou l'épaule d'un procureur? Faute dans Virgile, d'avoir dit *audaces*. Obstination d'une femme. Invention du célibat.

Conte des génitoires noires.

XCIII. TRANSCRIT.—Preuve du libertinage des femmes, quand elles parlent aux prêtres. Cas de conscience d'une femme qui refusoit sa bouche, parce que cette bouche avoit juré fidélité à son mari. Observation à faire, quand une femme passe devant la porte d'une putain.

XCIV. COPIE. Histoire du pendu de Douai. Suite de propos sans suite et de mots plaisants. La bonne fortune de Colette. Bon mot d'un maréchal.

Le pendu de Douai.

La bonne fortune de Colette.

XCV. CONFESSION. — Homme difficile à guérir. Conte du lendemain des noces.

Le jeu de la courte-paille. Manière de connaître les hommes et les femmes fidèles.

La femme battue.

Le jeu de la courte-paille.

CV. MÉMOIRE. (*Même oire.*)— Cette nouvelle expérience donne grande force à la conversation de part et d'autre. Quatre lettres, auxquelles on donneroit réponse favorable, suffiroient pour faire la fortune d'un simple prêtre. Conte de la femme bercée. Bon remède qu'on devroit plus mettre en pratique ; on en seroit bien plus tranquille. Le grand secret de la composition de ce livre, est ici dévoilé. Rêves de deux gentilshommes, dont l'un gâta ses affaires par trop de zèle de son valet.

Conte de la femme bercée.

CVI. FANTAISIE. — Nouvelle tirade contre les prêtres et les moines. Conte de la bouteille d'osier. Mots ridicules et chansons grotesquement prononcées. Nécessité de prier Dieu démontrée. Secret de faire vingt paires de souliers en une heure.

CVII. TITRE. — Demandes faites à des femmes d'apothicaires. Un docteur d'Oxford demande à entrer, pour se décider s'il se fera huguenot ou catholique.

CVIII. REPRISE. — Seconde satire contre la manière de recevoir que pratiquent les Espagnols. Conte du jardinier et de sa femme. Éloge des chanoines, aux dépens des cordeliers. Conte du faiseur d'enfants. La conversation s'anime poétiquement, et chacun y fourre son quatrain. Tour d'une marchande qui gausse ceux qui la vouloient gausser. Origine de la façon de se torcher le cul avec du papier blanc.

Le jardinier et sa femme.

Le faiseur d'enfants.

CIX. ARCHIVE. — Le conte de la religieuse à qui on montre la musique. Moment où une fille serre les mains de plaisir de voir ; que feroit-elle du plaisir de sentir? Ce que c'est que la messe paresseuse. Pourquoi tout homme de qui la femme pète, est heureux. Il y a vin mâle et femelle. Choses dont il faut se servir sans les sentir. Le jeu de grippeminaud. Pendu, qui n'appeloit pas de sa sentence, mais en appeloit de ce qu'on le condamnoit à une

FIN DU SOMMAIRE DES CHAPITRES.

NOTICES HISTORIQUES

SUR LES PERSONNAGES

DU MOYEN DE PARVENIR.

ADDIAS. Ce nom est évidemment altéré. Nous ne pensons pas que ce soit Abdias, le quatrième des douze petits prophètes juifs, contemporain de Jérémie. C'est plutôt Addas, ou Adimantus, qui vivait à la fin du troisième siècle, et qui fut disciple de Manès. Il voulut prouver que le Nouveau-Testament contredit l'Ancien, et saint Augustin répondit à cet ouvrage, autrefois très-estimé des manichéens, que nous ne connaissons que par la réfutation.

AGAMEMNON, roi de Mycènes dans le Péloponèse, 1196 ans avant Jésus-Christ, fut élu général en chef de l'armée des Grecs au siége de Troyes ; à son retour dans ses États, il périt de la main d'Égisthe, amant et complice de la reine Clytemnestre. Agamemnon, qu'Homère appelle le *roi des rois,* personnifie la royauté suprême, le pouvoir absolu.

AGATHOCLÈS, tyran de Syracuse, né 359 ans avant Jésus-Christ, fils d'un potier de terre. Il dut son élévation à ses talents et à son courage autant qu'à la fortune; il fut continuellement en guerre avec les Carthaginois, qu'il combattit souvent avec succès en Sicile, et qu'il poursuivit jusqu'en Afrique. Il mourut à l'âge de 72 ans, empoisonné par son petit-fils. C'était un prince philosophe, qui ne rougissait pas de sa naissance et qui mêlait des pots de terre aux vases d'or de sa table; il établit la loi agraire dans ses États et partagea les terres entre les riches et les pauvres.

AGÉSILAUS. Entre plusieurs personnages de ce nom, il faut sans doute reconnaître Agésilaus II, roi de Sparte, brave, prudent, sobre, réglé dans ses mœurs. Ce roi, qui vivait quatre siècles avant Jésus-Christ, remporta plusieurs victoires signalées contre les Perses. Il mourut à l'âge de 84 ans, en disant qu'il ne voulait pas de statue, et que ses actions seraient les plus beaux monuments de sa gloire.

ALAIN. C'est Alain Chartier qui est désigné par son prénom seul. Voyez CHARTIER.

ALAIS (JEAN), ou plutôt Jean du Pontalais, auteur et acteur de moralités, farces et soties au commencement du seizième siècle, tirait probablement son nom d'un égoût appelé le *Pont-Alais*, voisin de l'église de Saint-Eustache, où il avait posé ses tréteaux. Bonaventure des Periers, dans sa Nouvelle XXXII, nous représente Jean du Pontalais comme un esprit-fort qui osait tenir tête au curé de Saint-Eustache, au point de le coiffer avec le tambourin que ce curé avait défoncé.

ALBERT LE GRAND, de l'illustre famille de Bolstat, né en Souabe vers 1205, entra de bonne heure dans l'ordre de saint Dominique et s'y distingua par ses prédications. Il quitta son évêché de Cologne pour se consacrer exclusivement à la science. Il mourut en 1280. On lui attribua, de son temps, la connaissance de tous les secrets de la nature, que la Sainte Vierge lui aurait découverts; les alchimistes le regardaient comme un de leurs maîtres, et cherchaient dans ses écrits la Pierre-philosophale.

ALCIAT. Ce ne doit pas être le fameux jurisconsulte André Alciat, ni son neveu le cardinal François Alciat, qui aimait les lettres et les cultivait ; mais c'est plutôt Jean-Paul Alciat, de Milan, qui renchérit sur la doctrine de Calvin en niant la préexistence de Jésus-Christ, et par conséquent le mystère de la Trinité. Il alla prêcher en Pologne et se mit en guerre ouverte avec Calvin, qui le traita de *fou* et d'*enragé*. Il mourut à Dantzick vers 1565. Ses ennemis répandirent le bruit qu'il s'était fait Turc.

ALCIBIADE, fils de Clinias, naquit à Athènes vers l'an 450 avant Jésus-Christ. Il fut élevé sous les yeux de Périclès à l'école de Socrate et d'Aspasie. Ses vices, ou du moins ses passions, ne nuisirent pas à ses vertus et à ses talents : il se montra grand citoyen, grand capitaine et grand philosophe. On l'accusa d'avoir profané les mystères d'Éleusis, et ce crime, vrai ou supposé, le fit condamner à mort : il n'évita le sort de Socrate qu'en s'y dérobant par la fuite. Il périt assassiné à l'âge de 45 ans.

ALCUIN, abbé de Cantorbéry, fut attiré en France par Charlemagne, qui l'y retint à force d'honneurs et de richesses. Théologien, philosophe, orateur, historien, poëte, mathématicien, Alcuin, que ses contemporains avaient surnommé le *sanctuaire des arts libéraux*, fonda, pour ainsi dire, l'Université de Paris, et fut la principale lumière de son siècle. Il mourut dans son abbaye de Saint-Martin de Tours, en 801, âgé de 70 ans.

ALEXANDRE. Parmi une foule de rois, de princes, de papes, de savants qui ont porté le nom d'Alexandre, il serait impossible de découvrir celui que Beroalde a introduit dans le *Moyen de parvenir*, si ce n'était le roi de Macédoine, Alexandre le Grand, qui n'y est pas admis en qualité de conquérant de l'Inde, mais comme philosophe, élève d'Aristote et peut-être aussi comme *buveur très-illustre et très-precieux*.

ALF. DE CASTRO. Voy. CASTRO.

ALGILOL. Ce nom est sans doute corrompu. Faut-il y chercher Blaise d'*Auriol*, jurisconsulte, poëte et chanoine de Toulouse, au commencement du seizième siècle ; ou *Aloise* Sigée, de Tolède, une des femmes les plus sa-

vantes qui aient jamais existé; ou bien *A. Loisel?* Nous penchons pour cette dernière opinion. Antoine Loisel, né à Beauvais en 1536, fut l'élève et l'ami de Pierre Ramus: on peut en conclure qu'il avait au moins des sympathies cachées pour la Réforme. Il se fit connaître comme avocat, comme savant et comme écrivain. Estimé des protestants et des catholiques, il fut nommé avocat du roi dans la chambre de justice que Henri III accorda aux réformés de la Guienne. Il publia en 1595 un écrit intitulé: *Amnistie, ou de l'oubliance des maux faits et reçus pendant les Troubles.* Il mourut en 1617.

ALVER (Petrus de). Voy. Petrus.

AMYOT (Jacques), fils d'un petit marchand de Melun, naquit en 1513: il dut sa fortune à Jacques Colin, lecteur de François Ier; il fut précepteur des fils de Henri II et plus tard aumônier de Charles IX et de Henri III Ses traductions de Plutarque et des romans grecs de Longus et d'Héliodore n'ont pas déchu de leur réputation depuis près de trois siècles. Amyot, dans sa jeunesse, n'était peut-être pas éloigné de s'attacher à la Réforme, à l'exemple de son protecteur Jacques Colin, et il se montra meilleur diplomate que bon catholique dans une mission qu'il remplit près du concile de Trente. Il mourut dans son évêché d'Auxerre en 1593.

ANACRÉON, poëte de Théos, vivait vers l'an 530, avant Jésus-Christ. Ses odes bachiques et érotiques respirent la philosophie d'Épicure et de Sapho. La philosophie du plaisir et de la volupté n'est pas mal placée dans le *Moyen de parvenir.*

ANSELME. Parmi tous les personnages, évêques, saints, chroniqueurs, qui ont porté ce nom (saint Anselme, de Cantorbéry; saint Anselme, de Lucques; Anselme, chanoine de Liége; Anselme de Gemblours; Anselme de Laon, etc.), on a tout lieu de croire que Beroalde a choisi George Anselme, de Parme, mort vers 1440, astronome et mathématicien, auteur de traités astrologiques; ou bien le petit-fils de celui-ci, nommé également George, poëte latin satirique et médecin, au seizième siècle.

ANDOCIDE, né à Athènes l'an 468 avant Jésus-Christ, se distingua comme négociateur et comme général. Il fut accusé, ainsi qu'Alcibiade, d'avoir profané les mystères d'Éleusis, et l'accusation d'impiété, renouvelée deux fois contre lui, n'entraîna pas sa perte. Des trois discours qui nous restent de lui, l'un roule sur les mystères sacrés.

ANTIPHON, né à Rhamnus, en Attique, enseignait la rhétorique à Athènes, 430 ans avant Jésus-Christ; il fut un des ennemis les plus acharnés de Socrate, qui légua à Platon sa haine et son mépris contre ce chef des sophistes. Antiphon, accusé de trahison au retour d'une ambassade à Lacédémone, fut condamné et mis à mort.

APHRODISÉE. C'est assurément Alexandre d'Aphrodisée, natif de cette ville de l'Asie-Mineure et florissant à la fin du deuxième siècle. Il vint à Rome, précédé d'une renommée déjà acquise, et fut chargé par l'empereur Marc-Aurèle de professer la philosophie péripatéticienne. La plupart de ses ouvrages sont des commentaires sur la doctrine d'Aristote.

APICIUS. L'histoire de Rome cite trois personnages de ce nom, également fameux par leur gloutonnerie. Le premier vivait sous Sylla, le second sous Auguste et Tibère, et le troisième sous Trajan. Le traité *De Re culinaria* mérite d'avoir été écrit par l'un des trois, qui se confondent dans une grande unité gastronomique et épicurienne. La philosophie de la table se trouve dignement représentée dans le *Moyen de parvenir*.

APOLLONIUS. Il y a dans l'antiquité plusieurs Apollonius : un grand mathématicien, un poëte, deux philosophes, etc. ; mais on ne saurait hésiter à reconnaître ici Apollonius de Thyanes, ce philosophe pythagoricien, qui, dans les premiers temps de l'ère chrétienne, voyagea de pays en pays pour recueillir de la bouche des prêtres et des sages les traditions de la philosophie divine et humaine. Il passa pour un prophète, pour un devin et même pour un Dieu. L'histoire de sa vie a été écrite sur ses mémoires par Philostrate, qui l'a remplie de merveilleux, afin de balancer ce que les chrétiens racontaient de Jésus-Christ et de ses miracles.

APPRENTIF (L'). On a dit depuis *apprenti*. Beroalde entend par là l'élève ou l'aide d'un hermétiste. Peut-être ce mot a-t-il été mal lu sur le manuscrit, au lieu de l'*apprèhensif*, qui désignerait Beroalde lui-même, auteur des *Apprèhentions spirituelles, poëmes et autres œuvres philosophiques, avec les recherches de la Pierre-philosophale*. Paris, 1584, in-8°.

APULÉE (LUCIUS), philosophe platonicien, né en Afrique à la fin du deuxième siècle, voyagea en Grèce pour se faire initier à tous les mystères de la théologie païenne; il sacrifia sa fortune à cette insatiable curiosité qui faillit lui être funeste : car on l'accusa de magie, et, grâce à son éloquence, il fut renvoyé absous. Son *Ane d'or* a été souvent présent à la pensée de l'auteur du *Moyen de parvenir*.

ARATUS, contemporain de Théocrite, vivait à la cour de Ptolémée-Philadelphe, roi d'Égypte, 272 ans avant Jésus-Christ. Son poëme grec des *Phénomènes* résume les connaissances astronomiques des anciens, quoiqu'il ne fût pas astronome. Une partie de cet ouvrage concerne les pronostics et les erreurs populaires.

ARCHIMÈDE, le plus célèbre des géomètres anciens, était aussi astronome, chimiste et philosophe. Il naquit à Syracuse, 287 ans avant Jésus-Christ, et fut tué dans le sac de cette ville à l'âge de 75 ans. Il découvrit une foule de secrets mathématiques et fabriqua des machines qui sont encore en usage dans les arts mécaniques. On lui attribue l'invention de miroirs ardents, avec lesquels il pouvait allumer un incendie à la distance de plusieurs lieues. Les alchimistes regardaient Archimède comme un des leurs.

ARÉTIN (PIERRE), qu'on peut appeler un philosophe cynique et athée, malgré la pénitence de sa vieillesse, naquit, en 1492, dans une ville de Toscane ; les rois et les princes de son temps le pensionnèrent pour être épargnés, sinon oubliés, dans ses satires ; il écrivait de la même main panégyriques et invectives, obscénités et sermons religieux. Il mourut, pour avoir trop ri, à l'âge de 75 ans.

ARIAS. C'est Benoît Arias Montanus, un des plus savants théologiens du seizième siècle. Né en Estramadure, il entra de bonne heure dans l'ordre de Saint-Jacques, et fit de tels progrès dans l'étude des langues, que Philippe II le chargea de diriger la publication de la Bible polyglotte que Christophe Plantin imprimait à Anvers. Il fut accusé, par ses ennemis, d'avoir altéré le texte de cette Bible, et il eut beaucoup de peine à se justifier devant l'Inquisition d'Espagne et de Rome. Il mourut en 1598, à l'âge de 79 ans, en laissant un ouvrage philosophique intitulé: *Historia naturæ*, qui parut en 1601.

ARISTARQUE. Ce n'est pas sans doute le poëte tragique ni le célèbre critique de ce nom, mais bien Aristarque de Samos, contemporain et ami du philosophe Cléanthe, 264 ans avant Jésus-Christ. Il se fit surtout connaître comme astronome.

ARISTÆUS. Ce n'est ni Aristée ou *Aristeas*, de Proconèse, poëte et magicien, qui vivait 550 ans avant Jésus-Christ, ni Aristée l'ancien, fameux géomètre qui vivait du temps d'Alexandre, ni le juif Aristée, qui a écrit l'histoire de la version grecque des *Septante*, etc. C'est plutôt Aristée, *Aristæus*, fils d'Apollon et de Cyrène, déifié à cause des services qu'il rendit aux hommes en leur apprenant une foule d'arts, d'inventions et de secrets nécessaires au bien-être de la vie humaine. Les alchimistes ne supposaient pas que la pierre philosophale pût lui être inconnue.

ARISTIPPUS. Ce n'est pas le tyran d'Argos ni le philosophe cyrénaïque, dit *Metrodidactos*; mais le grand-père de ce dernier, Aristippe de Cyrène, dit l'Ancien, disciple de Socrate et fondateur de la secte des cyréniens, qui admettaient pour principes deux mouvements de l'âme, la douleur et le plaisir. Il vivait à la cour de Denys le Tyran, vers l'an 396 avant Jésus-Christ, et professait la doctrine d'Épicure.

ARISTOTE, chef de la secte des péripatéticiens, né à Stagire en Macédoine, 384 ans avant Jésus-Christ. La philosophie de ce grand homme a dominé toute l'antiquité. Il était mort dans sa 63e année, en ordonnant à ses disciples de ne jamais publier ses écrits. Le moyen âge rendait une espèce de culte à Aristote, qui régna sans rival dans les universités jusqu'au dix-septième siècle. Du temps de Beroalde, on n'eût pas attaqué les ouvrages de l'illustre péripatéticien sans s'exposer aux foudres de la Sorbonne et du Parlement. Beroalde ne veut-il pas désigner quelqu'un des traducteurs d'Aristote : Louis le Roy, Pierre Saliat, Louis Meigret, etc.

ARNOBE, philosophe chrétien, né à Sicque en Numidie, dans le troisième siècle. Il professa d'abord la rhétorique, et s'étant déterminé à embrasser le christianisme sous la persécution de Domitien, il écrivit sept livres contre les Gentils : dans ce traité polémique, il a mis en pièce tous les dogmes de la religion païenne.

ARTÉMIDORE. Ce n'est vraisemblablement pas Artémidore de Cnide, rhéteur grec, ni Artémidore de Tarse, philosophe grammairien, ni Artémidore d'Éphèse, géographe, etc.; mais ce doit être l'autre Artémidore d'Éphèse,

auteur d'un *Traité des Songes*, que nous possédons, et de plusieurs ouvrages sur les augures, la chiromancie, etc., qui ne sont pas venus jusqu'à nous. Il vivait sous le règne d'Antonin le Pieux. Beroalde veut peut-être désigner Charles Fontaine, poëte, disciple de Clément Marot, et comme lui attaché à la Réforme, traducteur du *Traité des Songes*.

ASCLÉPIADE. Il y a eu deux historiens et deux médecins de ce nom ; mais Beroalde a choisi sans doute de préférence Asclépiade, de Phlie en Péloponèse, philosophe platonicien, qui vivait du temps d'Alexandre le Grand.

ASSUÉRUS. Plusieurs rois de Perse, qui ont porté le nom d'Assuérus ou d'Ardschid, sont renommés à cause de leur sagesse et de leurs écrits philosophiques ; mais Beroalde a sans doute en vue l'Assuérus de la Bible, ce roi de Perse qui épousa la juive Esther, et qui lui sacrifia l'ennemi des Juifs, son ministre Aman. Il considère peut-être cet Assuérus comme un philosophe, eu égard à son mariage avec une femme étrangère qui n'était pas de la même religion que lui.

AUGUSTE. Beroalde invite à son banquet le premier des empereurs de Rome, non pas en qualité de général d'armée et de grand génie politique, mais comme philosophe épicurien, passionné pour les plaisirs sensuels ; heureux convive, couronné de roses, assis à table auprès d'Horace célébrant le vin et l'amour. Beroalde ne s'est-il pas souvenu du fougueux ministre protestant *Augustin* Marlorat, auteur de quelques opuscules *calviniques*, exécuté à mort pendant les guerres de religion ?

AUSONE (Decius Magnus), né à Bordeaux vers l'an 309, fut le meilleur poëte de son temps. L'empereur Valentinien lui confia l'éducation de son fils Gratien et le combla d'honneurs. Les poésies d'Ausone et sa retraite dans une habitation champêtre, où il passa ses derniers jours au sein de l'étude, nous le représentent comme un philosophe. Charles Fontaine avait traduit, au seizième siècle, quelques parties des œuvres d'Ausone.

AUTRE (L'). Dans les vieux auteurs français, c'est le diable qu'on désigne ainsi, par opposition à Dieu. Je crois que cette expression se trouve dans Rabelais. Mais on peut supposer, avec quelque apparence de raison, que le manuscrit portait *l'auteur*, et que l'on a mal lu *l'autre* en imprimant. En effet, presque toujours, on reconnaît l'*auteur* dans la plupart des dialogues où parle l'*autre*.

AVERROËS, philosophe et médecin arabe, né à Cordoue, au douzième siècle, vécut à la cour de Maroc où il mourut en 1298. Sa médecine est plus spéculative que pratique, plus philosophique que technique ; sa philosophie, qu'on suivit longtemps chez les Arabes, touchait à l'athéisme ; quoi qu'il en fût, il méprisait les religions et s'écriait : *Moriatur anima mea morte philosophorum.*

AVICENNE, le plus célèbre des médecins arabes, né en 980, est certainement placé ici, non pas tant à cause de sa science médicale et de ses écrits techniques sur cette matière, qu'en considération de sa passion pour

le vin et de ses ouvrages d'alchimie, de métaphysique, etc. Le philosophe est réellement supérieur au médecin. Les alchimistes le comptaient au nombre des possesseurs du Grand-OEuvre.

AVOCAT (L'). Est-ce Antoine Loisel, un des premiers avocats de cette époque, auteur du célèbre *Dialogue des avocats*, publié en 1599; ou bien François de Saleron, auteur de l'*Instruction et formulaire des avocats*, ouvrage souvent réimprimé au seizième siècle; ou bien Jean de Ligne, auteur de *l'Avocat des âmes du purgatoire*, qui parut à Bruxelles en 1586; ou bien Louis Godet de Thillon, auteur de l'*Apologie des jeunes avocats, avec la recommendation de la poésie et de la nouvelle jurisprudence*, sorte de poëme publié en 1613?

AXIOCUS. Ce nom est altéré. Il faut peut-être lire *Axionicus*, poëte grec, auteur de quelques comédies qui ne nous sont pas parvenues, ou plutôt *Axiothée*, femme philosophe qui se déguisa en homme et vint à Athènes pour entendre les leçons de Platon.

AZOARE. Ce nom est altéré évidemment. Nous avions pensé d'abord qu'il fallait lire *Azonach* ou *Azomax*, ancien astrologue, à qui l'on donne pour disciple Zoroastre, roi de Bactriane, que les démonologistes mettent au rang des plus grands magiciens. Mais nous avons ensuite trouvé, dans la *Pronostication pantagruéline* de Rabelais, un *Avenzouare* qui est certainement le même que cet *Azoare*. Il faut donc reconnaître Aben-Zohar, fameux médecin arabe qui vivait au douzième siècle, et qui, pour échapper aux persécutions du tyran de Séville, se retira auprès du prince de Maroc. Ce médecin, profondément versé dans toutes les sciences, a écrit en philosophe sur les moyens de se préserver des maladies et de les guérir.

B. La pensée qui se présente d'abord à la vue de cette initiale, c'est que Beroalde s'est désigné lui-même par la première lettre de son nom; mais on peut croire aussi qu'il a voulu caractériser un de ses contemporains, fougueux calviniste, qui a publié deux satires contre Ronsard, sous le nom supposé *de Montdieu*, avec l'initiale du sien: *B.* La Monnoye croyait que B. de Montdieu et B. de Montmeia, cité par Du Verdier, étaient un seul et même personnage.

BACON. Beroalde ne doit pas avoir voulu mettre en scène le jurisconsulte anglais Nicolas Bacon, ni même son fils le célèbre chancelier d'Angleterre, François Bacon, un des plus grands philosophes qui aient existé: ce dernier était à cette époque moins connu des savants que des hommes politiques. Il est donc certain que Beroalde avait en vue Roger Bacon, ce moine anglais du treizième siècle, auquel on attribue tant de découvertes dans les arts et les sciences naturelles, entre autres l'invention de la poudre à canon. Ce moine était si supérieur à ses contemporains, qu'il fut accusé de magie et que son *Opus majus* faillit être brûlé avec lui. Les alchimistes étudiaient ses livres pour y trouver le secret de la pierre-bénite, que ne renferme pas son *Speculum alchemiæ*, traduit en français, au seizième siècle, par un anonyme que Beroalde veut peut-être désigner sous le nom de *Bacon*.

BADIUS (Conrad), fils du célèbre imprimeur flamand Josse Badius Ascensius, se distingua aussi dans l'état de son père : il avait fondé une imprimerie à Genève, après avoir embrassé la Réforme et, de concert avec son beau-frère Robert-Étienne, il publia un grand nombre d'excellentes éditions. Il écrivit quelques ouvrages en prose et en vers contre la religion catholique, notamment les *Satires chrétiennes contre la cuisine papale.* Il mourut vers 1568, âgé de cinquante-huit ans.

BAIF (Jean-Antoine de), fils du savant diplomate Lazare de Baïf, naquit à Venise en 1532 : il s'adonna, dès sa jeunesse, à la poésie et partagea les triomphes de l'école de Ronsard ; mais, sur la fin de sa vie, il fut négligé par ceux mêmes qui l'avaient trop loué, et il mourut pauvre, à l'âge de soixante ans. Beroalde le place ici en qualité de philosophe anacréontique ou épicurien, peut-être à cause de la fameuse orgie d'Arcueil, à laquelle il assistait. (Voyez Jodelle.) Comme il débuta dans la littérature sous les auspices de la reine Marguerite de Navarre, on peut croire qu'il n'était pas éloigné de se jeter dans la Réforme.

BALDUIN. Je ne crois pas que ce soit Frédéric Balduin, théologien luthérien, né à Dresde en 1575 ; ni Guillaume Baldwin, philosophe anglais, professeur au collège d'Oxford au commencement du seizième siècle. Il s'agit plutôt de François Baudouin, qui s'intitulait *Balduinus* dans ses ouvrages de jurisprudence écrits en latin. François Baudouin, né à Arras en 1520, sympathisait avec les opinions de Calvin, ce qui ne l'empêcha pas d'occuper plusieurs chaires de droit en France et d'y rester attaché en apparence à la religion catholique : il était d'ailleurs calviniste à Genève et luthérien à Strasbourg et à Heidelberg. Il se brouilla depuis avec Calvin, au point d'écrire contre lui dans les termes les plus violents. C'était un homme sage et prudent, un philosophe sceptique. Il mourut en 1573. Il y avait du temps de Beroalde un chanoine de Saint-Gatien de Tours, nommé Denys Bauduyn, auteur de quelques vers en tête du *Jardinet poétique* de Paul Constant.

BARDOU. Ce nom est peut-être altéré, et alors il faudrait le changer en *Bardi*, ou *Bardin*, ou même *Bardonneuche*, qui sont tous contemporains de Beroalde. Mais nous sommes plutôt d'avis de reconnaître ici un certain Julien Bardon, d'Angers, traducteur d'un ouvrage latin de Léonard Vair ; le titre de cette traduction est singulier : *Trois livres de charmes, sorcelages ou enchantements, esquels toutes les espèces et causes des charmes sont méthodiquement expliquées selon l'opinion tant des philosophes que des théologiens, avec les vrais contre-poisons pour rabattre les impostures et illusions des démons, et, par même moyen, les vaines bourdes qu'on met en avant touchant les causes de la puissance des sorcelleries, y sont clairement réfutées, etc.* 1583. Paris, Nicolas Chesneau, in-8°.

BARLETTE (Gabriel), fameux prédicateur napolitain du quinzième siècle, qui n'est connu que par le recueil de ses sermons latins, remplis de contes graveleux, de facéties bouffonnes et même d'impiétés véritables. On a prétendu sans fondement que ces sermons avaient été supposés par un

ignorant qui s'était servi du nom de Barletta pour leur donner de la vogue. Beroalde place ce dominicain au rang des philosophes, parce que ses sermons n'avaient pas peu contribué à rendre ridicule la religion catholique et à provoquer la Réformation.

BARNAUD (Nicolas), né en Dauphiné au milieu du seizième siècle, était médecin et alchimiste; mais il mettait plus d'ardeur encore à la défense de la Réforme qu'à la recherche de la pierre philosophale: ses deux principaux ouvrages en faveur des protestants sont: *le Réveil-matin des François et de leurs voisins*, composé immédiatement après la Saint-Barthélemy, et le *Miroir des François*, publié sous le pseudonyme de Nicolas Montaud en 1582. Ses nombreux traités d'alchimie forment le troisième volume du *Theatrum chymicum*.

BARONIUS (César), cardinal, né en 1538 dans le royaume de Naples, consacra toute sa vie à écrire les *Annales ecclésiastiques*, sous le point de vue de l'Église romaine: néanmoins il s'acquitta de cette énorme tâche avec tant d'impartialité et de sagesse que les protestants eux-mêmes accueillirent favorablement son ouvrage. Il mourut en 1607, en travaillant à cette histoire, après avoir failli être pape.

BARRABAS. Ce doit être le juif coupable de meurtre et de sédition, que le peuple de Jérusalem fit sortir de prison plutôt que Jésus-Christ. Beroalde a considéré ce Barrabas comme un personnage important, puisqu'il l'avait emporté sur celui qu'on appelait le *Roi des Juifs*. Peut-être faut-il lire *Barradas* (Sébastien), jésuite portugais, auteur de commentaires sur la Bible, mort en 1615.

BASTIEN (MAITRE.) Voy. MAITRE-BASTIEN.

BATHYLLE. Je croirais volontiers que l'auteur du *Moyen de Parvenir* n'a pas voulu désigner le fameux pantomime de ce nom, qui parut à Rome sous le règne d'Auguste, ni le poëte romain, qui osa s'attribuer un distique attaché par Virgile aux portes du palais de l'empereur; mais ce Bathylle serait plutôt, à mon avis, le jeune et bel enfant de Samos, que le tyran Polycrate a aimé et qu'Anacréon a chanté. Beroalde le traite en philosophe, à cause du péché *philosophique*, comme on disait alors en Sorbonne.

BELLARMIN (Robert), fameux jésuite, qui devint cardinal en 1598, après avoir passé sa vie à combattre la religion réformée et à défendre l'autorité du pape contre les protestants. Il rendit d'immenses services à l'Église romaine, et ses controverses ont souvent ébranlé la doctrine de Calvin. Il mourut en 1621, âgé de 79 ans, avec la réputation du plus savant théologien de son siècle. C'est le philosophe des Jésuites.

BELLEAU (Rémi), né à Nogent-le-Rotrou, fut un des sept poëtes de la pléïade de Ronsard, qui le surnomma le *Peintre de la nature*. Il traduisit Anacréon et composa une foule de poésies dans lesquelles respire une douce philosophie panthéiste. Il ne mêla pas sa muse aux troubles politiques et religieux de son temps, qu'il envisagea du côté plaisant dans son petit poëme macaronique *de Bello huguenotico*. Il mourut en 1577.

BENOIT. Quoique les personnages qui ont porté ce nom soient nombreux, il n'est pas difficile de reconnaître ici René Benoist, angevin, doyen de la Faculté de théologie de Paris et curé de Saint-Eustache. Sa version de la Bible, qu'il avait copiée sur celle de Genève, fut imprimée en 1568, et souleva contre lui les censures de la Sorbonne et de la cour de Rome; mais il refusa de faire amende honorable jusqu'en 1591. Malgré sa longue querelle avec le pape et les théologiens catholiques, il n'accorda pas de trêve aux athéistes, aux libertins et aux hypocrites, et il contribua beaucoup à la conversion de Henri IV. Il mourut en 1591, sans s'être jamais prononcé ouvertement contre les protestants.

BEROALDE. Ce n'est pas l'auteur lui-même qui s'est placé sous ce nom, puisqu'on le connaissait plutôt sous celui de Verville (il est appelé ainsi dans la *Confession de Sancy*); mais c'est assurément son père, Matthieu Beroalde, né à Saint-Denis près Paris, théologien, mathématicien, philosophe, linguiste, historien; il embrassa la Réformation en 1550, pendant qu'il était à Agen, précepteur d'Hector Frégose, depuis évêque de cette ville; il fut ensuite précepteur de Théodore Agrippa d'Aubigné. Ses opinions religieuses se produisirent avec tant de violence, qu'il fut arrêté à Coutances et condamné à être brûlé. Il dut son évasion à un officier qui l'envoya se cacher à Montargis. Matthieu Beroalde se rendit ensuite à Orléans, où il fut attaqué de la peste; il alla successivement à la Rochelle et à Sancerre, dont le siége mémorable lui donna l'occasion de se distinguer par la parole et par les armes. S'étant retiré à Genève, il y fut ministre et professeur de philosophie; son seul ouvrage est une chronologie (*Chronicum sacræ Scripturæ constitutum;* Genève, 1575, in-f.), dans laquelle il ne reçonnait pas d'autre source historique véritable que la Bible. Il mourut en 1576.

BEROALTUS. Il me semble que l'auteur a mis le nom latin d'un Beroalde d'Italie, pour qu'on ne le confonde pas avec le Beroalde de France. Ce n'est pas sans doute Philippe Beroalde, de Boulogne, professeur de belles-lettres à Paris et à Parme dans le commencement du seizième siècle; ni son neveu, du même nom, bibliothécaire du Vatican, connu par quelques poésies religieuses; ce serait plutôt Jean Beroalde ou *Beroaltus*, né à Palerme, évêque de Sainte-Agathe, qui se fit remarquer par son érudition et par son éloquence, surtout au concile de Trente, où il prononça plusieurs harangues. Il mourut en 1566. Cependant Philippe Beroalde a composé plusieurs traités de philosophie naturelle et morale, qui ont pu motiver son admission au banquet du *Moyen de Parvenir*.

BERNARD. Je crois que c'est *Bernard le Trévisan*, qui est nommé ailleurs *le Trévisan*. (Voy. ce nom.) Mais si l'on voulait chercher quelque autre personnage contemporain digne de figurer parmi les philosophes du *Moyen de Parvenir*, on serait seulement indécis dans le choix. Il y a, entre autres, Claude-Barthélemy Bernard, de Riom, traducteur d'une histoire latine de cette ville, et auteur de quelques poésies, mort vers 1586, dans les sentiments de la Réformation, puisque ses derniers ouvrages furent la traduction des épîtres de saint Paul et des psaumes; Étienne Bernard, avocat de Dijon, attaché

d'abord au parti de la Ligue et ensuite rallié à celui du roi, négociateur habile, auteur de relations historiques, mort en 1609; Jacques Bernard, gardien des cordeliers à Genève, un des premiers apôtres de la Réforme, qu'il prêcha et défendit dans des conférences publiques, avant de jeter le froc aux orties; Salomon Bernard, de Lyon, dit *le petit Bernard*, fameux graveur sur bois, etc.

BÈZE (Théodore), l'ami, l'apôtre, l'auxiliaire, le successeur de Calvin : il fut surnommé le *Phénix de son siècle*. Dans sa longue vie, pleine d'action, de zèle et de dévouement, il ne cessa de poursuivre l'œuvre de Réformation religieuse qu'il avait entreprise avec Calvin; il resta toujours sur la brèche, et il eut part à tous les événements de la lutte des protestants en France et même en Europe. Poëte, grammairien, historien, théologien, orateur, ses innombrables ouvrages, écrits dans les genres les plus divers, attestent l'universalité de son génie. Il mourut en 1605, à l'âge de 86 ans.

BIAS, philosophe grec, né à Priène, en Ionie, 570 avant Jésus-Christ. Il fut un des sept sages de la Grèce.

BIGNON. Ce n'est probablement pas le fameux Jérôme Bignon, qui n'avait guère que vingt ans, au moment de la publication du *Moyen de Parvenir;* mais c'est plutôt son père, Roland Bignon, né à Saint-Denis d'Anjou en 1559, avocat au parlement de Paris, où ses lumières et sa probité l'avaient mis en honneur, et non moins remarquable par l'étendue et la solidité de ses connaissances. Il apprit à son fils les langues, l'histoire, la philosophie, les mathématiques, la jurisprudence et la théologie. Il mourut au commencement du dix-septième siècle.

BIENVENU (Jacques), poëte calviniste, né à Genève, où il vivait dans le cours du seizième siècle, ne nous est connu que par quelques ouvrages en faveur de la religion réformée, et par la *Comédie du monde malade et mal pansé, répétée à Genève en* 1568, violente satire contre les différents états de la société et surtout contre les médecins, qui lui gardèrent rancune.

BODIN (Jean), né à Angers en 1530 et mort à Laon en 1596, s'était fait une immense réputation par trois ouvrages d'un genre bien opposé, les *Livres de la République*, traité de politique générale; la *Démonomanie*, traité théorique de la sorcellerie et des sorciers; et *Universæ naturæ theatrum*, traité de physique raisonnée. Bodin fut réellement un des hommes les plus savants et les plus élevés de son siècle, quoique la faveur particulière de Henri III n'ait abouti qu'à le confirmer à Laon dans une charge de procureur du roi. Beroalde connaissait peut-être un ouvrage philosophique de Bodin, devenu célèbre après sa mort, et pourtant encore inédit : *Colloquium heptaplomeron de abditis rerum sublimium arcanis*, examen de toutes les religions, dans lequel l'avantage reste au déisme.

BOËCE (Anicius Manlius Torquatus Severinus **BOETIUS** ou), né à Rome en 470, alla fort jeune en Grèce, où il étudia toutes les sciences, et surtout la philosophie; de retour dans sa patrie, il devint l'ami, le

confident et le ministre de Théodoric; mais il perdit la confiance du roi des Goths, et fut emprisonné dans le château de Pavie, où il composa son traité *de la Consolation philosophique*: il périt dans les supplices le 26 octobre 526. Boèce, que les catholiques ont revendiqué comme un de leurs saints, fut un philosophe platonicien qui aimait l'Évangile: son célèbre dialogue *De Consolatione philosophiæ*, qui roule sur la vérité de la Providence, fut traduit en français par Charles de Ber, sieur de Mallassis, contemporain de Beroalde.

BONHOMME (LE). Ce personnage, qui est l'hôte du *sympose* où se discute le *Moyen de Parvenir*, pourrait à lui seul nous fournir une dissertation entière. Peut-être, comme on serait autorisé à l'inférer, d'après une phrase du préambule, ce n'est que l'archidiacre, ou le grand-chantre du Chapitre de Saint-Gatien de Tours, dans lequel Beroalde avait un canonicat. Mais si l'on se livre aux conjectures, on sera fort embarrassé du choix : on hésitera entre saint François de Paule, que le peuple nommait *le Bonhomme*, quand il vint d'Italie à la cour de Louis XI; *Jacques Bonhomme*, personnification du petit peuple, depuis la fameuse révolte de la *jaquerie* au quatorzième siècle; Étienne *Bonnet*, ministre protestant à Saintes, auteur de quelques écrits de polémique religieuse, etc. Beroalde a-t-il voulu se représenter lui-même sous cette dénomination, qui conviendrait aussi à son père Mathieu? Dans deux endroits (p. 5 et 270), il appelle le Bonhomme. *notre père* SE PUISSE TUER, ce qui doit être une anagramme, sinon un rebus sur *notre Père spirituel*.

BONNE INTENTION (LA). Voy. INTENTION (*bonne*).

BRENTIUS. Ce nom a été porté au seizième siècle par trois personnages, dont le dernier nous paraît celui que Beroalde a voulu admettre parmi ses philosophes. Nicolas Brentius, de Douai, jurisconsulte et poëte; André Althamer, dit *Brentius*, pasteur luthérien à Nuremberg, auteur de traités d'érudition et de controverse, mort à Anspach en 1540; et Jean Brentius ou Brentzeen, né en Souabe l'an 1499, qui fut un des plus fidèles disciples de Luther, et devint, après la mort de ce reformateur, le chef des protestants en Allemagne; il consacra sa vie entière, et non sans danger, au triomphe de sa doctrine, et mit en avant bien des idées nouvelles qui ne furent pas toutes acceptées. Sa manière d'interpréter le sacrement de l'Eucharistie produisit la secte des ubiquitaires. Il mourut à l'âge de soixante-douze ans.

BRUTUS (DECIMUS JUNIUS), qui fut un des meurtriers de Jules César, son bienfaiteur et son ami, le sacrifia moins à la liberté de Rome qu'à sa propre ambition. Vaincu par Antoine et abandonné de tous ses partisans, il fut égorgé par un chef gaulois qui l'avait fait prisonnier, l'an 709 de Rome. Son mot célèbre, *virtus nomen*, la veille de la bataille de Pharsale, a dû le faire considérer comme un philosophe sceptique.

BUCHANAN (GEORGES), poëte et historien écossais, né en 1506, débuta dans les lettres par des satires contre les moines, qui ne lui pardonnèrent jamais. Il vécut pauvre et persécuté, errant de France en Angleterre et de Portugal en Ecosse, professeur dans les universités de Bordeaux, de Paris,

de Coimbre, etc. Les protestants le tenaient pour un vrai philosophe : les catholiques, pour un athée. Il mourut à Édimbourg en 1582, sans laisser de quoi se faire enterrer.

BUDÉ (Guillaume), né à Paris en 1467, devint de bonne heure, par son application à l'étude, un des plus savants hommes de la France; il avait approfondi à la fois toutes les sciences, et il s'était surtout perfectionné dans la langue grecque : ses ouvrages sont des trésors d'érudition. Louis XII et François Ier le comblèrent de bienfaits et l'employèrent dans plusieurs négociations politiques : il était maître des requêtes, bibliothécaire du roi, prévôt des marchands de Paris, etc. Sa position à la cour et les intérêts de sa famille, l'empêchèrent sans doute de se déclarer pour la Réforme, que ses enfants et sa veuve embrassèrent aussitôt après sa mort. Il mourut en 1540, et ordonna par testament que ses obsèques se fissent la nuit, sans pompe et sans *luminaire*. Guillaume Budé, ami de Calvin, de Rabelais et de Clément Marot, protégea les novateurs et ce qu'on nommait alors les *nouveautés* ; mais il fut plus que luthérien ou calviniste, puisqu'il était philosophe.

BURATEL. Sans doute Michel Bureau, qui avait latinisé son nom, *Buratellus*. C'était un savant docteur en théologie, natif du Maine, évêque *in partibus* de Hiéropolis, auteur de plusieurs ouvrages latins et français, qui ne paraissent pas avoir été publiés. Il mourut en 1518 dans son abbaye de Couture. La Croix du Maine cite de lui cette réponse, devenue proverbiale, qu'il fit au cardinal de Luxembourg, avec lequel il était en querelle : *Bureau vaut bien écarlate*. Un abbé qui tenait tête à un cardinal devait être presque un philosophe.

CALEPIN. C'est Ambroise Calepino, ou di Calepio, né à Bergame en 1435, auteur du fameux dictionnaire polyglotte qui porte son nom : publié pour la première fois en 1502 et perfectionné depuis dans vingt éditions successives. Il mourut en 1511, sans avoir cessé un seul jour de revoir son travail et de le rendre plus digne de la postérité.

CALIGULA (Caius César Augustus Germanicus), fils de Germanicus et d'Agrippine, successeur de Tibère, ne doit pas aux cruautés et aux infamies de son règne l'honneur de figurer parmi les convives du *Moyen de Parvenir*; mais ses folies, ses prodigalités, ses libertinages mêmes, ont une sorte de grandiose et d'extraordinaire qui frappe d'étonnement : Beroalde a donc pu considérer Caligula comme un des plus grands exemples de la fantaisie humaine. Cet empereur périt assassiné à l'âge de vingt-neuf ans.

CALVIN (Jean), né à Noyon en 1509, commença de bonne heure son rôle de réformateur, et se fit une foule de partisans, ou plutôt d'apôtres, avant de sortir de France où les bûchers s'élevaient de toutes parts : il sépara sa doctrine de celle de Luther, dans son *Institution chrétienne*, publiée en 1536, et fonda dès lors le calvinisme, qu'il établit bientôt dans Genève, qui se donna à lui et à sa religion. La vie de Calvin, *pape* de Genève, fut une admirable suite de travaux d'organisation politique et religieuse. Par ses écrits, ses paroles et ses disciples, il dirigea tous les mouvements du seizième

siècle en Europe. Ce savant sectaire mourut en 1561, admiré comme un grand homme et vénéré comme un prophète; il eût été le premier philosophe de son temps, s'il n'avait pas voulu marcher sur les traces de Luther, et faire une réforme religieuse au lieu d'une réforme philosophique.

CAMBYSE, fils de Cyrus, fut roi des Perses après la mort de son père, l'an 530 avant Jésus-Christ. Il entreprit et acheva en six mois la conquête de l'Égypte : il osa s'attaquer aux dieux des vaincus, saccagea leurs temples et tua de sa main le bœuf Apis. C'était, pour cette époque, se montrer esprit fort et plus que philosophe.

CARDAN (Jerome), mathématicien, médecin, astrologue et philosophe, né à Pavie en 1501 et mort en 1576. Ses ennemis l'accusèrent d'athéisme, parce que la cabale et l'astrologie étaient ses principales croyances; il tirait des horoscopes qui ne se réalisaient pas toujours, mais il attribuait la fausseté de ses prédictions à l'ignorance de l'artiste plutôt qu'à l'incertitude de l'art. Ses traités *de Subtilitate* et *de Rerum varietate*, embrassent l'ensemble de ses vastes connaissances dans les sciences physiques et métaphysiques.

CASTRO (Alphonse de), cordelier espagnol, grand prédicateur et savant théologien, archevêque de Compostelle, mort à Bruxelles en 1558, à l'âge de 63 ans. Le plus célèbre de ses ouvrages est son *Traité des hérésies*. Tant qu'il vécut, sa plume et sa parole combattirent les doctrines des novateurs de son temps.

CARLOSTADE ou **CAROLSTADT** (André Bodenstein), né dans la ville dont il prit le nom, d'abord chanoine à Wittemberg, puis doyen de l'Université, se lia d'amitié et de doctrine avec Luther, dont il se sépara bientôt pour prêcher une réforme différente : il quitta l'habit ecclésiastique et se maria ; il vécut misérablement, presque sans disciples, et mourut à Bâle en 1541, après avoir erré en Allemagne et en Suisse, prêchant, écrivant et ne fondant rien.

CARPENTIER, ou plutôt **CHARPENTIER** (Pierre), natif de Toulouse, avocat du roi au grand-conseil, docte jurisconsulte, alla à Genève embrasser la religion réformée, et y professa le droit civil pendant quelques années; mais *chassé par sa mauvaise conscience*, il retourna en France et faillit périr dans le massacre de la Saint-Barthélemy, qu'il osa pourtant justifier pour témoigner de son retour à la foi catholique. Cette justification, intitulée *Petri Carpentarii epistola circa persecutiones ecclesiarum Galliæ*, fit beaucoup de bruit et fut réfutée par plusieurs écrivains protestants. Pierre Charpentier a composé quelques autres traités en latin et en français.

CASIBUS (de). Ce doit être Claude Witard, seigneur de Rosoy, conseiller au présidial de Château-Thierry, qui a traduit du latin le traité de Boccace *de Casibus virorum et fœminarum illustrium*, sous ce titre : « Traité des mésaventures de personnages signalés. » *Paris, Nicolas Ève*, 1578, in-8°.

CASSIEN. Ce n'est sans doute pas Jean Cassien, fondateur du monastère

de Saint-Victor, à Marseille, et auteur des *Institutions monastiques*; mais plutôt Jules Cassien, hérésiarque du deuxième siècle, qui avait puisé sa doctrine dans la philosophie de Platon, qu'il mettait en rapport avec l'Évangile. Son hérésie, qui était une espèce de déisme, fit des progrès en Asie parmi les savants, et ses disciples formèrent la secte des docétistes.

CASSIODORE (Aurelius), historien latin et ministre de Théodoric, roi des Goths, consacra aux lettres, aux arts et aux sciences, tout le temps qu'il n'employa pas aux affaires publiques. Dans sa vieillesse, il se retira au monastère de Viviers, en Calabre, et y vécut jusqu'à cent ans. Il était né à Squillace vers 470. Ses ouvrages, dont la latinité se ressent de la barbarie de son temps, témoignent de l'universalité de ses connaissances. Beroalde fait peut-être allusion à l'auteur anonyme de la traduction de Cassiodore, imprimée in-folio en 1568, et, dans tous les cas, il se souvenait d'avoir vu à la bibliothèque de Saint-Gatien de Tours le plus ancien manuscrit de cet historien ecclésiastique.

CATAN. Nous avions d'abord pensé que c'était un des deux Cattani da Diacetto (Voy. p. 86, note 4); mais nous croyons plus probable que Beroalde ait voulu mettre en scène Christophe Cattaneo, noble génois, auteur d'un traité de géomancie, traduit par Gabriel du Préau et imprimé à Paris en 1567, in-4°, sous le titre de *la Géomance*. La famille de Cattaneo a produit d'autres savants et littérateurs distingués, notamment Jean-Marie Cattaneo mort à Rome en 1529, poëte italien et traducteur de plusieurs classiques grecs.

CATON. C'est Caton le Censeur plutôt que Caton d'Utique, quoique ce dernier se soit donné la mort de sang-froid, après avoir lu le livre de Platon sur l'immortalité de l'âme. Caton le Censeur, né à Tusculum, l'an de Rome 519, se montra grand citoyen, grand orateur, grand général d'armée et grand philosophe pendant sa longue carrière : il mourut à l'âge de 86 ans, en laissant des ouvrages historiques qui ne sont point venus jusqu'à nous. Les Distiques moraux conservés sous son nom, ne lui appartiennent pas, mais bien à un autre Caton (Dionysius) qui vivait sous les deux Antonins. Beroalde désigne peut-être un traducteur de ces Distiques, ou Pierre Grosnet, ou F. Habert; mais un passage du *Moyen de Parvenir*, p. 146, donnerait à croire que c'est un médecin qu'il appelle *Caton*. Le nom de Caton sert encore à désigner un homme sage et sévère.

CATULLE (Caius Valerius), célèbre poëte latin, né à Sirmium, sur le lac de Garda, 86 ans avant Jésus-Christ. Contemporain et ami de Cicéron, de Cinna, de Cornelius Nepos, etc.; il dut à ses vers la gloire et la richesse. Il mourut à l'âge de trente ou quarante ans. On reconnaît, dans ses poésies, un philosophe sceptique et épicurien.

CÉBÈS, philosophe grec, disciple de Socrate, auteur d'un traité de morale intitulé : *Tableau de Cébès*, dans lequel il fait le tableau de la naissance, de la vie et de la mort des hommes. Cébès est un des interlocuteurs du *Phé-*

don de Platon. Beroalde ne désigne-t-il pas un des deux anciens traducteurs de cet ouvrage, Geoffroi Tory ou Gilles Corrozet?

CEDRENUS, moine grec du onzième siècle, auteur d'une histoire universelle depuis le commencement du monde, tirée de plusieurs historiens peu estimables, et rédigée sans aucune critique. Beroalde désigne peut-être sous le nom de Cedrenus son traducteur Xilander. Voy. ce nom.

CELSUS. Ce n'est pas le médecin agriculteur Aurelius Cornélius Celsus, ni le consul Marius Celsus, ni l'un des deux jurisconsultes romains Juventius Celsus, ni l'empereur Caïus Titus Cornelius Celsus, etc.; mais le philosophe épicurien Celsus, qui vivait au deuxième siècle et qui écrivit contre les chrétiens, en opposant à leur religion la philosophie naturelle.

CÉSAR (Caius Julius). Beroalde introduit parmi ses personnages Jules César, comme philosophe épicurien et auteur de beaucoup d'ouvrages sur la religion, les sciences, la littérature et l'histoire, ouvrages malheureusement perdus. César ne croyait pas à l'immortalité de l'âme. Une ancienne note, dans un exemplaire du *Moyen de Parvenir*, nous avait fait d'abord supposer que *César* pouvait être *César* Scaliger. Il est possible que Beroalde ait eu en vue un des traducteurs des *Commentaires de César*, soit Blaise de Vigenère, soit Antoine de Bandole, etc.

CETTUI-CI. C'est-à-dire, celui-ci. Beroalde semble se désigner lui-même ainsi, p. 146; autrement, il faut entendre par là l'interlocuteur qui a déjà parlé, et qui réplique à un argument qu'on lui lance.

CHANOURI. C'est certainement Antoine Chanorrier, de Merranges, ministre de la religion réformée, qui exerça les fonctions de pasteur à Blois et à Orléans. Comme il avait pris en Suisse l'habitude de tenir table longuement et de boire beaucoup, on disait *faire merranges*, dans le sens de *faire bombance*. Il est l'auteur d'un poëme satirique imprimé à Genève en 1556: *La Legende doree des prêtres et des moines.*

CHARLES. C'est sans doute Lancelot de Carles, né à Bordeaux, évêque de Riez, auteur d'une foule de poésies imprimées et, entre autres, de plusieurs *blasons* du corps féminin. Il était savant, et ses goûts littéraires l'avaient lié avec Ronsard, Joachim du Bellay et le chancelier de L'Hôpital. Il mourut à Paris vers 1570. Son *Épître, contenant le procès criminel fait à l'encontre de la reine Boullan* (Boleyn) *d'Angleterre*, a été publiée à Lyon en 1545, sous le nom de *Charles*.

CHARTIER (Alain), né en Normandie en 1386, se fit connaître de bonne heure, à la cour de Charles VI, par ce qu'on nommait alors sa belle *rhetorique*; il resta toujours attaché, en qualité de clerc, notaire et secrétaire du roi, à Charles VII, qui l'aimait et faisait grand cas de ses talents de poëte, d'orateur et de rhétoricien. Il mourut à Avignon en 1449 Dans les dialogues et les poésies qui composent ses œuvres, on trouve sans cesse la satire des vices et des abus de son temps: il s'attaqua même au clergé avec peu de ménagements. Beroalde semble faire souvent allusion à un traité de cet écri-

vain de cour : *le Curial;* mais comme ce traité était alors entièrement oublié, on est autorisé à penser que Béroalde avait plutôt en vue quelque traduction du *Corteggiano*, de Castiglione. Il désigne peut-être André Duchesne, qui préparait alors une édition des ouvrages d'Alain Chartier.

CHEVALIER SANS REPROCHE. Est-ce Pierre du Terrail, dit le chevalier Bayard, ou Louis de la Trémouille ? Le premier avait été surnommé le *chevalier sans peur et sans reproche;* le second, le *chevalier sans reproche.* Nous pensons donc que Beroalde veut désigner Louis de La Trémouille, vicomte de Thouars, prince de Talmont, né en 1460, mort à la bataille de Pavie, après avoir servi de sa vaillante épée Charles VIII, Louis XII et François Ier. Ce fut surtout dans les guerres d'Italie, qu'il acquit la réputation d'intrépide soldat et d'excellent capitaine. Jean Bouchet a écrit son histoire sous ce titre : *le Panégyric du chevalier sans reproche*, d'où l'on a tiré les *Mémoires de L. de la Tremouille*, réimprimés dans les collections des Mémoires relatifs à l'histoire de France. Peut-être Beroalde appelle-t-il *chevalier sans reproche* Antoine Rodolphe le Chevalier, savant calviniste, qui alla enseigner l'hébreu à Genève et ne revint à Caen, sa ville natale, que pour en être chassé par la Saint-Barthélemy, qui l'envoya mourir tristement dans l'île de Guernesey.

CHILO. C'est Chilon, de Lacédémone, un des sept sages de la Grèce, qui vivait 556 ans avant Jésus-Christ. Beroalde le fait paraître au banquet du *Moyen de Parvenir,* en dépit de sa sentence favorite : *il faut parler peu dans le vin.*

CHOSE. Beroalde désigne par cette qualification familière un personnage dont il ne sait pas le nom dans le moment où il parle ; peut-être veut-il se cacher lui même sous ce mot vague et trivial. Nous avions soupçonné d'abord que ce pouvait être un nom altéré par l'imprimeur, et qu'on devait lire *Choul,* ou *Choiselat* : Guillaume du Choul, gentilhomme lyonnais, bailli des montagnes du Dauphiné, fut un des premiers qui s'appliquèrent à l'étude de l'archéologie et de la numismatique en France ; son fils Jean fut aussi un savant, physicien, médecin et littérateur; quant à Prudent le Choiselat, procureur du roi à Sézanne, il est l'auteur d'un livre très-singulier: *Discours économique, non moins utile que recreatif, montrant comme, par le menagement de poules, de cinq cents livres une fois employees, l'on peut tirer par an quatre mille cinq cents livres de profit honnête.* Paris, Nic. Chesneau, 1572, in-8°.

CICÉRON (MARCUS TULLIUS) paraît ici moins comme orateur que comme philosophe. Ce grand génie, né à Arpinum, l'an 648 de Rome, et mort assassiné, à l'âge de soixante-quatre ans, par ordre d'Antoine, consacra sa vie entière au service de la république romaine ; mais ses ouvrages philosophiques, surtout ses traités *de la Nature des dieux, des Maux et des Biens*, etc., prouvent qu'il donnait à la recherche de la vérité tous les loisirs que lui laissait la défense de sa patrie. On pourrait inferer de beaucoup d'endroits des écrits de Cicéron qu'il était tour à tour pythagoricien, platonicien et sceptique ; dans tous les cas, il n'avait pas foi dans la religion

païenne. Beroalde peut avoir voulu désigner un des innombrables annotateurs, éditeurs et traducteurs de Cicéron au seizième siècle.

CLEOBULUS, fils d'Évagoras, roi de l'île de Rhodes, alla s'instruire en Égypte et revint, après ses voyages, succéder à son père ; il fut regardé comme un des sept sages de la Grèce. Sa maxime favorite était : « Il faut de la mesure en tout. » Il mourut à l'âge de 70 ans, vers l'an 560 avant Jésus-Christ.

CLICHTOVEUS ou **CLICTHOVE** (JODOICUS ou JOSSE), un des plus habiles controversistes du seizième siècle, né à Nieuport en Flandre, fit ses études à Paris, fut professeur au collége de Navarre et docteur en Sorbonne, écrivit contre Luther et les novateurs, réussit dans la prédication et mourut chanoine de Chartres, en 1543. Ses traités de controverse se distinguent surtout par l'érudition théologique.

COLINET. Ce doit être Jacques Colin, né à Auxerre, lecteur, secrétaire et aumônier de François Ier, abbé de Saint-Ambroise de Bourges, protecteur des gens de lettres de son temps et auteur lui-même de quelques poésies. Clément Marot, qui lui devait d'avoir échappé aux poursuites des inquisiteurs et à la vengeance des sorbonnistes, l'appelle aussi *Colinet* dans les vers où il le remercie de cette courageuse intervention. On voit par là que *Colinet*, ainsi que Pierre Castellanus, favorisait les religionnaires à la cour de François Ier ; il partagea leur disgrâce et mourut vers 1547.

COME (SAINT), qui préside à la médecine et qui était un des saints les plus honorés du calendrier au moyen âge, ainsi que son frère saint Damien, est si peu connu par les détails de sa vie et de son martyre, qu'on ne sait pas au juste à quelle époque il a vécu et même s'il a vécu réellement. On croit qu'il était né en Arabie et qu'il fut martyr en Cilicie, sous l'empereur Dioclétien.

COMES NATALIS, dont le nom italien était originairement Noël Conti, naquit à Milan et alla s'établir à Venise, où il composa tous ses ouvrages de poésie, de philosophie, d'histoire, etc. Il mourut vers 1580. Le plus célèbre de ses écrits et celui pour lequel Beroalde l'admet au festin du *Moyen de Parvenir*, est intitulé : *Mythologiæ, sive explicationes fabularum libri X ; in quibus naturalis et moralis philosophiæ dogmata in veterum fabulis contenta fuisse demonstratur.* Noël Conti a traduit en latin un grand nombre de philosophes grecs.

COMINES (PHILIPPE DE), seigneur d'Argenton, né au château de Comines en 1445, mort en 1509, fut tour à tour le favori de Charles le Téméraire et de Louis XI ; ses *Mémoires*, qui renferment tant de science politique, le rendent digne de prendre place parmi les philosophes du *Moyen de Parvenir.* Mais Beroalde désigne peut-être Jean Sleidan, qui a traduit en latin les *Mémoires* de Comines, ou bien Jean de Seïve, qui les a publiés, pour la première fois, en 1523.

CONSUL (LE). C'était peut être un des consuls ou juges au tribunal con-

sulaire de Tours. Beroalde a pu exercer lui-même cette charge publique. (Voy. p. 276.) Les anciennes éditions du *Moyen de Parvenir* portent *le Concile*, ce qui ferait croire à une personnification du concile de Trente, que les gens ignorants prenaient pour un personnage important, lorsqu'il n'était question que de lui au seizième siècle. Rabelais, Bonaventure des Periers et Beroalde, dans leurs ouvrages, se moquent de ceux qui personnifiaient ainsi la Pragmatique-Sanction et le concile de Trente. Voy. p. 389. Nous avions cru d'abord qu'il fallait lire *le Contile* (Luca), poëte siennois.

CONTERI. Ce nom est évidemment altéré. Est-ce Claude Cotereau de Tours, chanoine de Paris, premier traducteur de Columelle, mort vers 1550? Est-ce Gaspar Contarini, célèbre prélat vénitien, qui voulut réconcilier les protestants et les catholiques, et qui les mécontenta également par ses écrits, remplis d'ailleurs d'érudition et de critique; mort en 1542? Est-ce un des savants et littérateurs italiens qui ont porté le nom de *Conti?* Est-ce l'infatigable Guillaume Canter, en latin *Canterus?* Enfin, en supposant une plus grande altération de nom, ce serait Paul Contant, apothicaire de Poitiers, poëte protestant, ami de Beroalde, qui le loue dans des vers imprimés en tête du *Jardinet poëtique*. Poitiers, 1609, in-4o.

COPUS ou **COP** (Guillaume), savant médecin de Bâle, disciple et ami d'Érasme, de Lascaris et de Rabelais, fut en grande estime auprès de Louis XII et de François Ier. Il fit faire des progrès à la médecine en traduisant et en popularisant les œuvres des médecins grecs. Il passait pour athée. Il mourut en 1532.

COQUEFREDOUILLE, nom burlesque d'un personnage imaginaire, qui figurait dans quelque parade de Gros-Guillaume ou de Tabarin. Ce nom est entré dans la langue comique pour signifier un *malôtru*, un *pauvre hère* : il se trouve employé en ce sens dans les facéties du règne de Henri IV.

CORDUS. C'est sans doute Euricius Cordus, né à Simsthausen en Hesse, poëte, botaniste et médecin, qui avait acquis assez d'expérience et d'instruction, dans ses voyages en Italie et en Allemagne, pour attaquer ouvertement les préjugés et les superstitions de son temps. Il fut un des plus fougueux admirateurs de Rabelais. Il mourut en 1538, âgé de soixante-trois ans environ. Son fils Valerius, qui ne lui survécut que peu d'années, se fit aussi une belle réputation scientifique, surtout par ses ouvrages de botanique.

COSTER (Jean-Laurent), né vers 1370, marguillier-échevin de Harlem, fut présenté, pour la première fois, comme l'inventeur de l'imprimerie, dans un ouvrage intitulé *Batavia*, publié à Leyde en 1588, par Adrien Junius. Personne jusqu'alors n'avait songé à disputer à Jean Fust, Schœffer et Guttenberg leur découverte collective, qui eut lieu à Mayence et à Strasbourg vers le milieu du quinzième siècle. L'introduction de Laurent Coster dans le *Moyen de Parvenir* prouve que Beroalde avait lu le livre d'Adrien Junius.

COYPEAU. Il y avait au parlement de Paris un avocat de ce nom, qui fut père du poëte burlesque d'Assoucy. Mais peut-être faut-il lire *Coppé* ou *Cappel*, au lieu de *Coypeau?* Étienne Coppé a traduit un livre de méde-

cine de Guill. Gratarolli; et Ange Cappel, sieur du Luat, que la *Confession de Sancy* traite de *badin*, était frère puîné de Louis Cappel, ministre protestant : il a traduit divers traités de Sénèque et s'est fait connaître par la vivacité de son esprit.

CRESPIN (Jean), né à Arras, étudia le droit à Paris sous Dumoulin, et devint le secrétaire de ce jurisconsulte, puis avocat au parlement. Son zèle pour la Réforme lui fit quitter la France en 1548; il se retira, avec son ami Théodore de Bèze, à Genève, y établit une imprimerie et ne cessa de consacrer sa plume et ses presses à la propagation du calvinisme. Il mourut en 1572.

CUGNET (Pierre du) ou de Cugnières, archidiacre de Paris et avocat-général sous Philippe de Valois, osa attaquer les entreprises de la juridiction ecclésiastique sur celle du roi et des barons. Il répondit victorieusement à Pierre Bertrand, défenseur du clergé, et gagna ce mémorable procès. On dit que la partie adverse se vengea de lui en donnant son nom à des marmousets de pierre qu'on mit à l'entrée des églises et qui servaient à éteindre les cierges : de là les deux proverbes : *sale comme Pierre du Cugnet*, ou *pierre du coignet*, et *sot comme Pierre de Cugnières*.

CUJAS (Jacques), né à Toulouse en 1520, est encore le plus grand jurisconsulte que la France ait produit : il professa successivement à Cahors, à Bourges et à Valence. C'est dans l'université de Bourges qu'il passa presque toute sa vie et qu'il écrivit presque tous ses ouvrages. Il mourut en 1590. On le soupçonna de sympathiser avec les opinions de la Réforme; mais il s'abstint toujours de se prononcer à ce sujet, en citant le proverbe latin : *Nihil hoc ad edictum prætoris*. «Cela ne regarde pas l'édit du prêteur.»

CUSA (Nicolas de), cardinal, né dans un village près de Trèves, en 1401, mort à Rome en 1464 : il fut doyen de Saint Florent de Coblentz, archidiacre de Liége, évêque de Brixen ; il assista au concile de Bâle et fut chargé par les papes de diverses légations à Constantinople, en Allemagne, en Bohême, etc. Il possédait un savoir universel, et ses écrits, quoique remplis d'erreurs et d'idées singulières, prouvent qu'il avait devancé son siècle. Ses découvertes en mathématiques, en astronomie et en chimie ne le rendirent pas moins bon catholique, car il voulut expliquer les mystères de la religion par des problèmes géométriques. Le cardinal de Cusa avait cru trouver la quadrature du cercle.

CURÉ (NOTRE). Beroalde désigne ainsi sans doute Cælius Secundus Curion, savant piémontais qui embrassa un des premiers la Réforme de Luther et de Zwingle, et s'enfuit à Milan, après avoir mis une Bible à la place des reliques conservées dans le monastère de Saint-Benigne. Il revint se fixer à Casal et y fut arrêté par l'inquisiteur de Turin, qui le fit emprisonner chargé de fers. Il s'échappa comme par miracle, erra de ville en ville en Italie, et se réfugia enfin à Bâle, où il professa les belles-lettres jusqu'à sa mort en 1569. Ses écrits de controverse, tantôt sérieuse et tantôt bouffonne, gagnèrent beaucoup de partisans à la Réformation.

CYRUS C'est le célèbre conquérant, fils de Cambyse et de Mandane, fille d'Astyages ; il détrôna son beau-père, releva l'empire des Perses, soumit l'Assyrie et réunit presque tout l'Orient sous sa domination. Il mourut âgé de soixante-dix ans, 530 ans avant Jésus-Christ. Sa mémoire resta toujours en vénération chez les Perses.

DARIUS. L'histoire ancienne nous offre plusieurs Darius, entre lesquels Beroalde a dû choisir Darius, fils d'Hystapes, qui s'empara du trône de Perse usurpé par le faux Smerdis, et qui réorganisa le vaste empire de Cyrus et de Cambyse. Sa sagesse l'a rendu digne d'être rangé parmi les philosophes. Il est possible que Beroalde ait mis en scène, sous le nom de *Darius*, le médecin Claude Dariot, dont il parle en plusieurs endroits.

DANEAU (Lambert), ministre protestant, né à Orléans, avait embrassé la Réforme en même temps que le malheureux Anne du Bourg, dont il était secrétaire. Il se retira à Genève en 1560 et enseigna la théologie à Leyde, à Gand et dans plusieurs villes du Languedoc ; il mourut à Castres en 1596. Il a écrit différents traités contre les luthériens. Ses ouvrages métaphysiques, géographiques, moraux, etc., attestent son érudition. Il y avait aussi au seizième siècle un jurisconsulte calviniste, nommé Hugues Doneau.

DÉMOSTHÈNE, le plus célèbre orateur d'Athènes, né 381 ans avant Jésus-Christ, disciple d'Isocrate, de Platon et d'Isée ; il prit part aux affaires publiques et obtint tous les triomphes de l'éloquence ; il s'empoisonna, à l'âge de cinquante-neuf ans, pour ne pas tomber vivant au pouvoir de ses ennemis. Beroalde veut peut-être désigner sous ce nom un des premiers traducteurs de Démosthène, soit Lallemand, soit de Tournay, soit Louis le Roy, etc.

DENIS ou **DENYS.** Il est impossible de savoir, entre tant de personnages illustres qui ont porté ce nom, quel est celui que Beroalde a voulu faire paraître au banquet des philosophes. Est-ce saint Denis l'aréopagite ; ou saint Denis de Corinthe ; ou saint Denis d'Alexandrie ; ou l'antiquaire Denis d'Halicarnasse ; ou Denys, tyran de Syracuse, etc. ? On peut supposer que Beroalde avait en vue Nicolas Denisot, peintre, graveur, poëte latin et français, dit le *conte d'Alsinois*, par anagramme. (Voy. les notes des p. 46 et 55.) Denisot, ami de Bonaventure des Periers et pensionnaire de la reine Marguerite de Navarre, prit part aux conciliabules et aux complots des novateurs sous François Ier ; mais il ne fut pas persécuté comme l'auteur du *Cymbalum mundi*, quoiqu'il eût publié un *Recueil des cantiques du premier advenement de Jésus-Christ* (Paris, 1553, in-8°) pour les églises réformées.

DES ESSARDS. Si ce n'est pas François des Essars, seigneur de Sauton, écuyer d'écurie du roi et lieutenant du roi en Champagne, père de Charlotte des Essars, maîtresse de Henri IV ; ce doit être Nicolas d'Herberay, sieur des Essards, qui vivait sous le règne de François Ier, et qui fut estimé un des plus excellents écrivains de son temps, à cause de ses traductions du roman d'*Amadis* et de plusieurs autres livres espagnols. Le style du sieur des Es-

sars était considéré à la cour comme *la règle du beau langage*. Il mourut en 1558.

DIOGÈNE LE CYNIQUE, philosophe, né à Synope, 413 ans avant Jésus-Christ, vécut à Corinthe, où il professait publiquement le cynisme le plus effronté; il faisait consister le bonheur et la sagesse dans la liberté et la pauvreté ; il fut soupçonné d'athéisme, et mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

DIOGÈNE LAERTIUS, ainsi nommé parce qu'il était de Laerte en Cilicie, vivait sous les empereurs Septime-Sévère et Caracalla. Il tenait, dit-on, à la secte d'Epicure, et il écrivit en dix livres la vie, les dogmes et les paroles mémorables des anciens philosophes. Beroalde veut-il désigner un des éditeurs de cet ouvrage, ou bien le traducteur contemporain de Fougerolles ?

DIOTHYME. Ce nom est sans doute altéré. On pourrait le changer en celui de *Diotogène*, philosophe pythagoricien qui avait composé deux traités sur la sainteté et sur la royauté, ou bien en celui de *Didyme*, qui a été porté par un gramairien latin et par un célèbre docteur de l'Eglise d'Alexandrie. Cependant il y a eu un philosophe stoïcien, nommé Diothime, qui fabriqua sous le nom d'Epicure cinquante lettres adressées à des courtisanes, dans lesquelles il le faisait parler de la manière la plus obscène.

DIOSCORIDES (PEDANIUS), médecin, né à Anazarbe en Cilicie, au commencement de l'ère chrétienne, auteur d'un grand ouvrage médical qui résume toutes les connaissances des anciens en botanique. On ne sait rien de sa vie ni de ses opinions. Son traité des plantes annonce un voyageur qui a beaucoup observé. Beroalde veut-il désigner un des traducteurs de Dioscoride, Antoine du Pinet, Jean des Moulins et Martin Mathée.

DISCIPLE (LE). Beroalde désigne sans doute ainsi quelque adepte de la philosophie hermétique. Mais si l'on adopte cette opinion, que le *Moyen de Parvenir* aurait été originairement composé par Rabelais, on peut supposer que son auteur a eu en vue quelqu'un des poëtes qui prirent la défense de Clément Marot exilé à Ferrare, contre Sagon, et qui publièrent en 1536 leurs apologies poétiques sous ce titre : *Les Disciples et amis de Marot contre Sagon, La Hueterie et leurs adhérents*. Le surnom du *disciple* s'appliquerait encore à Jean Hérolt, moine dominicain du quinzième siècle, auteur d'un sermonaire souvent réimprimé : *Sermones discipuli de tempore*.

DIXIPPUS. Ce nom, probablement mal lu sur le manuscrit de l'auteur, ne nous est pas connu.

DOCTEUR (LE). Nous ne pouvons former aucune conjecture sur ce personnage, à moins que ce ne soit un de ceux qui, s'étant signalés par leur doctrine dans les sciences divines et humaines, ont été appelés *docteurs*, soit de leur vivant, soit après leur mort, comme Alexandre de Halès, dit le *docteur irréfragable*; saint Thomas, le *docteur angélique*; saint Bonaventure, le *docteur séraphique*; Jean Scot, le *docteur subtil*; Alain de l'Isle, le *docteur universel*; Jean Gerson, le *docteur très-chrétien*, etc. Quant à faire

un choix entre ces illustres docteurs, Beroalde eût sans doute préféré le théologien écossais, Jean Scot, généralement connu sous le surnom de *docteur subtil,* quoiqu'il figure aussi sous son vrai nom dans le *Moyen de Parvenir.* V. Scot.

DONAT. Il y a plusieurs savants hommes italiens du nom de *Donati* et *Donato;* mais Beroalde a certainement voulu faire paraître le célèbre grammairien Ælius Donatus, qui vécut au quatrième siècle, fut précepteur de saint Jérôme et composa, outre des commentaires sur Virgile et Térence, une grammaire latine (*de Octo partibus orationis*) qu'on étudiait dans toutes les universités et qu'on appelait *le Donat.* Peut-être veut-il désigner, sous ce nom, Pierre Tolet, traducteur d'un traité pharmaceutique du médecin mantouan Marcel Donati.

DU BARTAS (Guillaume de Salluste), né en 1544, près d'Auch, auteur de longs poëmes où il tenta de faire passer les formes et les beautés des langues grecque et latine dans la langue française, fut attaché, comme gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, à Henri IV, qu'il servit courageusement et habilement dans les négociations et les guerres de la Ligue. Il était huguenot et mourut à l'âge de quarante-six ans, avant l'abjuration de son maître.

DU JON. Est-ce Denis du Jon, conseiller du roi à Bourges, soupçonné de luthéranisme pour le zèle qu'il montra à poursuivre le gardien des cordeliers d'Issoudun, qui avait osé insulter en chaire la reine de Navarre, sœur de François Ier, et massacré par la populace dans une émeute de cette ville contre les réformés? ou bien est-ce le fils de ce magistrat François du Jon, dit *Junius,* ministre calviniste, né à Bourges en 1545, et mort à Leyde en 1602? Il est probable que Beroalde a voulu désigner ce dernier, qu'il avait sans doute connu prêchant et enseignant à Genève, dans les Pays-Bas ou en Allemagne. Les œuvres théologiques de François Junius font moins honneur à sa critique qu'à son érudition. Malgré son zèle enthousiaste pour la *religion,* il se laissait aller à des sentiments d'athéisme et d'épicuréisme, sans penser à mal.

DURANDUS. Il est difficile de faire un choix parmi les personnages célèbres, évêques, historiens, poëtes, théologiens, qui ont eu le nom de *Durand* ou *Durandus.* Nous hésitons donc entre Durand de St-Pourcain, dominicain, évêque du Puy en Velai, et ensuite de Meaux, auteur de traités théologiques qui le firent appeler *le docteur très-resolutif,* au quatorzième siècle, et Guillaume Durand, surnommé *Speculator,* né à Puy-Moisson, au diocèse de Riez, vers 1232, savant canoniste, qui passa une partie de sa vie à la cour de Rome, et qui mourut évêque de Mende en 1295. Les ouvrages de ce dernier, qui renferment tout le droit ecclésiastique du moyen âge (*Speculum judiciale, Rationale divinorum officiorum*), ont été les premiers livres que l'imprimerie de Mayence et de Strasbourg ait mis au jour avec les caractères de Guttenberg et de Jean Fust.

DURANTIUS. Nous hésitons encore davantage ici entre les divers per-

sonnages du nom de *Durant*, ou *Durantius*. Serait-ce Gilles Durant, sieur de la Bergerie, avocat au parlement de Paris, poëte, un des auteurs de la *Satire Ménippée*; ou bien Jacques Durant, dit *Casellius*, parce qu'il était seigneur de Caselles près de Riom, poëte latin et jurisconsulte au seizième siècle; ou Castor Durante, médecin italien, mort à Viterbe en 1590, fort estimé de son temps à cause de ses ouvrages de botanique et de thérapeutique, etc. Nous préférons reconnaître Jean-Étienne Duranti, capitoul de Toulouse et premier président au parlement de cette ville en 1581, assassiné par le peuple, qui le soupçonnait d'être ennemi de la Ligue, partisan de Henri III, et attaché secrètement aux idées de la Réforme. Duranti est un des plus nobles et plus beaux caractères qui aient honoré la magistrature.

DU VERDIER (Antoine), sieur de Vauprivas, né à Montbrison en 1544, contrôleur-général de Lyon et gentilhomme ordinaire du roi, mort en 1600, a écrit dans tous les genres, et principalement des compilations indigestes: on n'estime que sa *Bibliothèque française*, qui fait suite à celle de La Croix du Maine, et qui est un des premiers essais de la bibliographie française. Il avait traduit les œuvres de Sénèque le philosophe; mais cette traduction n'a jamais été publiée. Au reste, Duverdier n'était rien moins que philosophe dans ses écrits.

ÉCOLIER (L'). C'est peut-être *l'Écolier de Valence*, à qui Louis Guyon, sieur de la Nauche, attribue le V[e] livre de *Pantagruel*, dans un passage des *Diverses leçons*. Ce pourrait être aussi *l'Écolier limousin qui contrefaisait le langage français*, dans le ch. VI du II[e] livre du roman de Rabelais.

ÉLIEN (Claude), sophiste grec, qui vint se fixer à Rome sous les règnes d'Héliogabale et d'Alexandre Sévère. Il est auteur d'une histoire des animaux, défigurée par bien des fables, et d'un recueil de diverses histoires qu'on peut regarder comme le plus ancien des *Ana*. Beroalde veut peut-être désigner sous ce nom le savant Conrad Gesner, qui avait donné à Zurich, en 1556, une bonne édition complète des œuvres d'Élien.

ELPHIS, femme aussi célèbre par sa beauté que par son savoir et sa piété, était fille de Festus, un des chefs du sénat romain sous Théodoric: elle épousa Boëce, l'auteur du traité de la Consolation, et mourut avant lui, à Pavie, sans laisser de postérité. On lui attribue quelques-unes des hymnes de l'Église romaine: ce sont les seuls ouvrages qu'on ait d'elle.

EMPÉDOCLE, philosophe pythagoricien, né à Agrigente, dans le cinquième siècle avant Jésus-Christ, passa pour un homme divin et s'attira la vénération de ses contemporains par des cures presque miraculeuses, car il était médecin. Après la prise d'Agrigente par les Carthaginois, il alla s'établir dans le Péloponèse, où il termina ses jours. Les Siciliens, qui le regrettaient, répandirent le bruit qu'il s'était précipité dans le cratère du mont Etna. Il avait composé un poëme sur la nature et le principe des choses, dans lequel il osait démontrer que la théogonie païenne n'était qu'une allégorie ingénieuse, et que la Nature seule devait être divinisée.

ENFANT (L'). Est-ce l'enfant Jésus, ou l'enfant de chœur, ou l'enfant de France? etc. Nous croyons plutôt que c'est un personnage nommé Lenfant, soit Jean Lenfant, un des ligueurs exilés de Paris après la rentrée de Henri IV en 1594, soit Nicolas Lenfant, procureur au bailliage et présidial de Meaux, pendant les guerres de religion auxquelles il prit part comme calviniste. Ce dernier, qui a écrit une histoire des troubles, encore inédite, mourut en 1607.

ÉPAMINONDAS, né à Thèbes dans le quatrième siècle avant Jésus-Christ, étudia d'abord la philosophie pythagoricienne sous Lysis et se distingua ensuite dans les guerres du Péloponèse : le philosophe devint un grand capitaine et gagna, contre les Lacédémoniens, les deux célèbres batailles de Leuctres et de Mantinée. Il mourut d'une blessure reçue dans cette dernière bataille, l'an 363 avant Jésus-Christ. On a conservé plusieurs de ses paroles qui sont bien d'un philosophe.

ÉPICARME ou **ÉPICHARME**, poëte et philosophe pythagoricien, né en Sicile, avait composé des traités de morale et de physique, auxquels on prétend que Platon emprunta beaucoup On lui attribue l'invention de deux lettres de l'alphabet grec. Il vivait au milieu du quatrième siècle avant Jésus-Christ, et mourut à quatre-vingt-dix-neuf ans.

ÉPICURE, fondateur d'une célèbre philosophie à laquelle il a laissé son nom, naquit à Samos, l'an 341 avant Jésus-Christ, et commença, dès l'âge de quatorze ans, à suivre les leçons de divers philosophes, avant de former une nouvelle secte qui n'eut pas, de son vivant, autant de prosélytes qu'après sa mort. La doctrine d'Épicure, que les stoïciens attaquèrent avec une injuste partialité, ne s'écartait pas tant de la leur qu'ils le prétendaient, puisqu'ils s'approprièrent une foule de maximes remarquables de ce philosophe : elle touchait pourtant à l'athéisme et au panthéisme; la volupté n'en était pas le but, mais le moyen. Le traité *de la Nature des choses*, par Épicure, dont nous n'avons que des fragments, a produit le poëme de Lucrèce.

ÉRASME (Didier), le plus savant comme le plus grand philosophe de son temps, né en 1467 à Rotterdam, fut élevé au monastère de Stein, près de Gouda, et compléta son éducation au collége de Montaigu, à Paris, et dans les universités d'Italie. Sa réputation ne devint européenne qu'au commencement du seizième siècle. Tous les souverains tentèrent de l'attirer à leur cour, et François Ier, qui l'estimait particulièrement, voulut le mettre à la tête du Collége-Royal. Érasme préféra sa liberté et l'étude aux offres les plus brillantes; il changea continuellement de résidence sans changer ses habitudes laborieuses : il publia d'excellentes éditions de classiques grecs et latins, outre une prodigieuse quantité d'écrits de tous genres, dans lesquels il se montre toujours passionné pour la vérité. Il avait d'abord accueilli avec quelque sympathie la Réforme de Luther; mais il crut bientôt que cette Réforme ne serait que transitoire, et il refusa d'y prendre part ; il était d'ailleurs en trop bonne relation avec les papes pour se faire leur ennemi : aussi les réformateurs, qui avaient compté sur son aide, l'accusèrent-ils d'im-

piété, pour se venger de son abandon. Érasme, dans l'*Éloge de la folie*, et dans les *Colloques*, n'a pourtant pas plus ménagé l'Église catholique romaine que la religion réformée ; il mourut, en 1535, à Bâle, où il s'était fixé après tous ses voyages.

ÉRASTE (Thomas), né à Baden, en 1524, et mort à Bâle en 1583, étudia la philosophie et les sciences en Italie, fut professeur de philosophie à Heidelberg, et de morale à Bâle ; il était l'antagoniste acharné de Paracelse et des médecins stagyriques, quoiqu'il s'occupât beaucoup de chimie ; comme il se montrait ennemi des erreurs et des superstitions, on l'accusa d'arianisme. Il légua une partie de son bien aux pauvres.

ESCHINE. Nous croyons que Beroalde a choisi, de préférence au fameux orateur athénien, rival de Démosthène, le philosophe grec, disciple de Socrate qui l'aimait beaucoup, et auteur de quelques dialogues moraux. Dans tous les cas, il désigne sous ce nom un des éditeurs de l'un ou l'autre Eschine, peut-être Jérôme Wolf, qui publia en 1604, à Francfort, une savante édition des œuvres de Démosthène et d'Eschine.

ESCOT (L'). C'est peut-être le fameux architecte Pierre Lescot, qui commença le Louvre et mourut en 1571 ; car Pierre Lescot, ami de Jean Goujon, pouvait être, comme lui, huguenot. Il y a un autre Hubert l'Escot, cité dans la *Bibl. franç.* de Duverdier, comme traducteur de quelques sermons et traités de saint Bernard. Cet Hubert l'Escot était prieur des chanoines de Saint-Augustin-au-Bois en Belgique.

ÉSOPE, célèbre fabuliste, était Phrygien et vivait du temps de Solon, vers l'an 576 avant Jésus-Christ. Laid et difforme, il passa une partie de sa vie dans l'esclavage et fut mis en liberté par un philosophe de Samos, qui l'avait acheté. Crésus, roi de Lydie, l'ayant attiré auprès de lui, Ésope alla consulter l'oracle de Delphes au nom de ce roi ; mais les Delphiens, qu'il avait raillés dans une de ses fables, l'accusèrent d'impiété et le précipitèrent du haut d'un rocher. Ses fables furent recueillies et rédigées après sa mort par divers auteurs. Sa vie a été écrite par Planude, moine grec du quatorzième siècle. Les fables d'Ésope sont encore la sagesse des nations. Il est possible que Beroalde ait voulu désigner un des deux premiers traducteurs d'Ésope, Antoine Dumoulin et Gilles Corrozet. Dumoulin, ami de Bonaventure des Periers et valet de chambre de la reine de Navarre, devait être un partisan secret de la Réforme.

ESTIENNE (Robert), le plus célèbre imprimeur de la famille des Étienne, né à Paris en 1503, était profondément versé dans la littérature ancienne : ses éditions des classiques grecs et latins sont des chefs-d'œuvre, et son *Thesaurus linguæ latinæ*, le premier dictionnaire de ce genre, prouve la solidité de sa critique et l'étendue de son érudition. Il fut imprimeur du roi pour le latin et l'hébreu ; mais la protection de François Ier, qui honorait en lui le savant et le typographe, ne survécut pas à ce prince. Robert Estienne, tourmenté, menacé par les censures de la Sorbonne, à cause de ses éditions de la Bible en hébreu et en latin, quitta la France avec sa fa-

mille et alla se fixer à Genève, où il imprima la Bible en français. Il avait embrassé la Réforme avec enthousiasme, avec fanatisme. Il mourut en 1559.

EUCLIDE. Ce n'est pas le premier archonte d'Athènes, ni le philosophe de Mégare, mais le célèbre géomètre, qui avait une école à Alexandrie sous le règne de Ptolomée, plus de 300 ans avant J.-C. Ses ouvrages, écrits en grec, sont encore les bases des sciences mathématiques; ils ont été souvent commentés et traduits au seizième siècle. On ne saurait donc découvrir quel est le savant que Beroalde a désigné sous ce nom.

EUSTATHIUS. Il y a saint Eustathius, patriarche d'Antioche au quatrième siècle, grand ennemi des ariens; Eustathius, évêque arménien hérésiarque du temps de saint Basile; le moine Eustathius, hérésiarque, etc. Mais Beroalde a sans doute en vue Eustathius ou Eustathe, archevêque de Thessalonique, célèbre commentateur d'Homère, qui florissait à Constantinople au douzième siècle et qui y mourut dans un âge très-avancé. Ces commentaires d'Homère et ceux sur Denys le Periégète furent réimprimés plusieurs fois au seizième siècle. On lui attribue aussi le roman grec des *Amours d'Ismenias*, qui fut traduit par Jean Louveau et Jérôme d'Avost, que Beroalde a voulu peut-être désigner. Nous avions pensé que cet Eustathius pouvait être Adrien de Jonghes, ou Junius, écrivain calviniste, qui publia un abrégé d'Eustathe, à Bâle, chez Froben, en 1558.

ÉVÊQUE (L'). Il est appelé ailleurs l'*évêque de Luçon*. Nous avons cru (note 6, p. 58), que c'était Armand du Plessis, depuis cardinal de Richelieu, qui naquit, pour ainsi dire, évêque de Luçon, puisque cet évêché, qui avait appartenu à son grand oncle, faisait en quelque sorte partie de son patrimoine: il fut sacré à Rome, en 1607, âgé de vingt-deux ans. Beroalde avait pu connaître, en Poitou, le jeune Armand du Plessis, qui portait l'épée et courait le monde sous le nom de marquis de Chillou, quoiqu'il touchât les revenus de l'évêché de Luçon.

EVIMQUARBBE. Nous n'osons pas même former des conjectures sur ce nom, qui doit être bien défiguré s'il est allemand ou suisse. Il y avait pourtant, ce nous semble, un imprimeur de ce nom à Bâle ou dans une autre ville de l'Allemagne.

FERNEL (Jean), né en 1497 à Clermont en Beauvoisis, étudia d'abord à Paris la philosophie, les mathématiques et la littérature, avant de se consacrer à la médecine; et, lors même que des cures remarquables et d'excellents ouvrages l'eurent fait connaître comme le premier médecin de son temps, il continua de consacrer ses veilles et sa fortune aux sciences exactes. Il fut premier médecin du dauphin Henri et ensuite du roi, lorsque ce prince fut monté sur le trône. Il mourut en 1558, après une vie tellement laborieuse, qu'il eût voulu, disait-il, se dispenser de dormir et de manger. Il avait, comme tous les savants de ce siècle, été séduit par les prestiges de l'astrologie et des sciences occultes.

FILS (Son). Beroalde appelle ainsi (p. 341) le fils du docte Nicolas de

Nancel (voy. NIC. NAN) : il se nommait Pierre de Nancel, né à Tours en 1570, et élevé par son père qui lui inspira le goût des lettres et surtout de la poésie latine et française ; il composa trois tragédies saintes, qui furent représentées avec succès dans l'amphithéâtre antique de Doué. Il était, en 1610, substitut du procureur du roi à Paris, et il mourut après 1613.

FOXIUS. On peut appliquer ce nom à trois personnages du seizième siècle : Richard Fox, évêque anglais, ministre favori de Henri VII, fondateur du collège *Corpus Christi ;* Edouard Fox, évêque d'Hereford, mort en 1538, qui joua un rôle important dans la politique du règne de Henri VIII, et qui favorisa l'établissement de la Réformation en Angleterre ; et Jean Fox, né en 1517 dans le comté de Lincoln, auteur de la comédie théologique *de Christo triumphante*, qui eut une vogue extraordinaire parmi les protestants. Jean Fox, que Beroalde a dû choisir de préférence pour un de ses convives, professa ouvertement la doctrine de Luther et fut obligé de s'enfuir à Bâle pour échapper aux persécutions ; il ne revint en Angleterre que sous le règne d'Élisabeth qui récompensa son zèle pour la Réforme. Il mourut à Londres en 1587. Ses ouvrages de controverse religieuse nous montrent toujours l'honnête homme derrière l'homme de parti.

FRACASTOR, savant médecin, philosophe et poëte, né à Vérone en 1485, fut professeur de logique à Padoue et de belles-lettres à Pordenone, dans le Frioul ; il consacra sa vie aux sciences, à la poésie et aux arts, et mourut en 1553. Son poëme sur la Syphilis, qu'on a souvent comparé aux Géorgiques de Virgile comme chef-d'œuvre de belle latinité, fut l'admiration de ses contemporains, malgré l'impureté du sujet, et plusieurs villes d'Italie élevèrent des statues au chantre du mal de Vénus.

FROBEN (JEAN), né en Franconie vers le milieu du quinzième siècle, imprimeur à Bâle dès 1491, fut en relation d'amitié littéraire avec Erasme et les savants de son temps : il publia plusieurs belles éditions des Pères de l'Église en grec et en latin. Il mourut en 1527. Ses fils Jérôme et Jean Froben, ses petit-fils Ambroise et Aurèle soutinrent avec éclat la réputation de son imprimerie jusqu'à la fin du seizième siècle.

FROSTIBUS. Nous ignorons quel est ce personnage, qui paraît avec des airs d'inquisiteur et de bourreau dans *le Moyen de Parvenir* (p. 306). On pourrait reconnaître dans *Frostibus* Ferdinand Alvarez de Tolède, duc d'Albe, lieutenant-général de Philippe II dans les Pays-Bas, qui exerça tant de cruautés contre les habitants de ce malheureux pays, ou bien son confident Jean de Vargas, jurisconsulte espagnol, qui présidait le *Conseil des Troubles* en 1566, et qui se montra encore plus sanguinaire que le duc d'Albe.

G. G. Ces deux lettres désignent-elles le savant Gilbert Genebrard (Voyez ce nom), ou Grégoire Goudri, écrivain calviniste, auteur d'une *Apologie utile a tous fidèles chrétiens, etc., faite pour l'Église d'Angleterre*, imprimée à Lyon en 1564 ; ou Guillaume Galissard, jacobin, docteur en théologie, auteur de quelques ouvrages religieux ; ou Guillaume Grataroli, de Bergame,

réfugié à Bâle, où il se fit calviniste, professa la médecine, publia des traités de physiologie, et mourut en 1568; ou Guillaume Gueroult, auteur d'une foule de compilations dans tous les genres; ou Guy Gaussart, prieur du couvent de Sainte-Foi, à Coulommiers, traducteur de divers opuscules grecs et latins, etc.?

GAGUIN (Robert), né à Colline, près d'Arras, général de l'ordre des Mathurins, doyen de l'Université de Paris, et bibliothécaire ou *garde de la librairie* du roi, fut employé par Louis XI et Charles VIII dans des négociations importantes qui mirent en relief son éloquence, sinon son habileté diplomatique. Il jouissait d'une grande considération, tant à cause de son caractère que de son savoir. Il écrivit la première histoire de France (*Compendium suprà Francorum gestis a Pharamundo usque ad annum* 1491) qui soit digne de ce nom, malgré beaucoup de fables pareilles à celle de l'origine du royaume d'Yvetot. La supériorité de son jugement se montre dans ses lettres, où il parle de l'astrologie judiciaire avec mépris. Il mourut en 1501.

GALANDIUS. C'est Pierre Galland, né à Aire en 1510, principal du collége de Boncourt, à Paris, professeur d'éloquence au Collége-Royal, recteur de l'Université et chanoine de Notre-Dame, mort en 1559. Il était l'ami de Budé, de Vatable et de plusieurs illustres savants de cette époque : on peut supposer, comme il écrivit l'histoire de Pierre Duchâtel, qu'il partageait les opinions religieuses de cet aumônier du roi, qui fut soupçonné d'hérésie. Pierre Galland était pourtant le rival de Pierre Ramus, qui cachait peu ses sympathies pour la Réforme; mais la philosophie d'Aristote, que Ramus attaquait et que Galland défendait, l'un et l'autre avec un égal acharnement, fut le seul objet de cette mémorable querelle, qui se termina par la mort de Ramus, assassiné dans la Saint-Barthélemy. Pierre Galland s'intitulait *Calandius* en tête de ses livres.

GALATINUS. C'est Pierre Calatin, savant cordelier napolitain, qui vivait au commencement du seizième siècle, et qui acquit beaucoup de réputation par un ouvrage dogmatique contre les Juifs : *de Arcanis catholicæ veritatis libri XII*. Cet ouvrage, aujourd'hui oublié, fut réimprimé plus de vingt fois en Allemagne.

GALIEN (Claude), le plus grand médecin de l'antiquité après Hippocrate, naquit vers l'an 131 de l'ère chrétienne à Pergame, dans l'Asie-Mineure; il étudia d'abord la philosophie et s'attacha spécialement à celle d'Aristote; il se perfectionna surtout dans la dialectique; puis, s'étant senti une vocation irrésistible pour la médecine, il s'y consacra avec ardeur, suivit les leçons des premiers médecins de Smyrne, de Corinthe et d'Alexandrie, et compléta son instruction en voyageant: il ne séjourna que quatre ans à Rome, dont les envieux le forcèrent de s'éloigner ; son immense réputation l'y rappela, et il y fut constamment retenu par la confiance des empereurs Marc-Aurèle, Lucius Verus, Commode, Pertinax et Sévère, jusqu'à sa mort, dont l'époque n'est pas connue. On croit qu'il vécut plus de 80 ans. Ses nombreux ou-

vrages, qui servent encore de base à l'art médical, nous montrent le philosophe à côté du savant, tellement qu'on ne sait lequel des deux admirer plus que l'autre.

GAUPIL. Ce nom est peut-être mal écrit. Faut-il lire *Coupil* (Jacques), Lyonnais, savant médecin de la Faculté de Paris, professeur de botanique, éditeur de divers ouvrages grecs, mort en 1564, de douleur d'avoir vu piller sa bibliothèque; ou bien *Gaudil* (Philibert), capitaine d'Anton, écuyer de Genas en Dauphiné, auteur des *Devises, sentences et dictons politiques, moraux et catholiques*, en rimes, imprimés à Lyon en 1560? ou bien le célèbre magicien et astrologue Luc *Gauric*, mort à Rome en 1558? ou bien son frère, Pomponio *Gauric*, poëte latin?

GAUTIER. On trouve plusieurs personnages de ce nom, contemporains de l'auteur, entre autres Jean Gautier, sieur de Brulon, gentilhomme angevin, auteur d'un ouvrage sur la chambre des comptes, cité par La Croix du Maine; Nicolas Gaulthier, du Mans, docteur en théologie, fondateur des écoles de Sablé; Claude Gaultier, avocat au Parlement de Paris, connu par sa verve impétueuse et caustique, etc. Mais nous croyons que Beroalde veut désigner Pierre Gaultier, né en Poitou et mort en 1597, à l'âge de 80 ans, élève d'Omer Talon et de Pierre Ramus, précepteur des enfants du chancelier de l'Hôpital, et auteur d'un vaste commentaire sur les œuvres d'Horace, imprimé pour la première fois à Bâle en 1587.

GAZA ou **GAZIT** (Théodore), né à Thessalonique, se retira en Italie après la prise de sa ville natale par les Turcs en 1429; il professa à Reims, puis à Ferrare et ensuite à Rome, où il écrivit ses belles traductions des auteurs grecs en latin et des auteurs latins en grec. Sa grammaire grecque a été longtemps la seule dont on faisait usage dans les classes. Gaza laissa après sa mort, arrivée en 1478, une si grande renommée, qu'on ne passait pas sans se découvrir devant la maison qu'il avait habitée à Rome.

GEBER, fameux alchimiste arabe, né en Mésopotamie au huitième siècle: on lui attribue la découverte de l'alchimie et l'invention de l'algèbre. Ses ouvrages hermétiques, traduits en latin et publiés au seizième siècle, ont dirigé tous les infructueux essais des *souffleurs*, et Beroalde y avait cherché, comme les autres, le secret de la pierre philosophale.

GENEBRARD (Gilbert), bénédictin de l'ordre de Cluny, archevêque d'Aix, né en Auvergne vers 1537, surnommé l'*astre éclatant de l'Église et des sciences:* il occupa la chaire d'hébreu au collége de France, et sa réputation de savant hébraïste se répandit dans les pays étrangers; il se jeta dans le parti de la Ligue avec une espèce de frénésie, insulta dans ses écrits Henri III et Henri IV, prêcha publiquement contre le *Béarnais*, et fut banni par un arrêt du parlement d'Aix, qui condamna ses livres au feu. Henri IV lui permit de se retirer dans son prieuré de Semur, en Auxois, où il mourut en 1597, loin de ses amis et de ses admirateurs.

GESSNER (Conrad), naturaliste célèbre et savant bibliographe, né à Zurich en 1516, étudia la médecine et les sciences à Bourges, à Strasbourg, à

Paris et à Bâle; il fut reçu docteur en médecine dans cette dernière ville, après avoir professé le grec à l'académie de Lausanne. Il mourut d'une maladie pestilentielle à Zurich en 1564. Jamais existence ne fut mieux remplie que la sienne. Les nombreux et volumineux ouvrages qu'il a fait paraître, outre une foule de traductions et d'éditions annotées, témoignent de ses connaissances universelles et semblent avoir exigé plus que la vie d'un homme.

GILLES (Messire). Deux personnages de ce nom ont pu s'offrir en même temps à l'esprit de Beroalde : Nicole Gilles, né dans le quinzième siècle et mort à Paris en 1503, notaire et secrétaire de Louis XI, auteur des *Annales et Chroniques de France*, qui étaient beaucoup lues et très-estimées avant que les Histoires de Du Haillan et de Mezeray eussent fait oublier cette naïve compilation, pleine de fables et d'erreurs ; Pierre Gilles, en latin *Gyllius*, un des premiers qui aient écrit sur l'histoire naturelle en France, né à Albi en 1490, mort à Rome en 1555 ; il avait, par ordre de François Ier, voyagé en Asie et recueilli, dans ces lointaines explorations, quantité de renseignements précieux pour la géographie, la botanique, l'archéologie, etc., qu'il a consignés en ses ouvrages : ce savant naturaliste s'était surtout occupé d'ictyologie, et Rabelais nous l'a représenté, un *urinal* à la main, contemplant l'*urine de ces beaux poissons*. Nous avions pensé que Beroalde pouvait aussi s'être rappelé le fameux Gilles de Retz, maréchal de France sous Charles VII, condamné à mort dans un procès criminel où il fut convaincu d'actes infâmes de débauche et de sorcellerie.

GLOUGOURDE (St.) Ce nom est certainement fait à plaisir pour exprimer que ce saint-là aimait les *glouglou* de la *gourde* ou bouteille. Il y a eu au quinzième siècle un Jean de *Glogau*, professeur de philosophie et de théologie à l'Université de Cracovie, qui se rendit célèbre en Allemagne par ses connaissances et la subtilité de son esprit.

GLYCAS (Michel), historien bysantin qui vivait en Sicile au douzième ou au quinzième siècle : il a composé en grec des Annales qui s'étendent depuis le commencement du monde jusqu'en 1118. Beroalde veut peut-être désigner sous ce nom le savant Leunclavius, qui traduisit cette histoire en latin et la publia à Bâle en 1572.

GODEFROY. C'est sans doute Denis Godefroy, premier du nom, jurisconsulte célèbre, qui fut obligé de s'éloigner du Parlement de Paris, où il avait été nommé conseiller, et de se retirer à Genève, parce qu'il s'était fait calviniste ; sa religion l'empêcha d'être rappelé en France pour remplacer Cujas comme professeur de jurisprudence : ses nombreux ouvrages prouvent qu'il était digne de lui succéder. Il mourut en 1622 dans sa soixante-treizième année. Son fils aîné, Théodore Godefroy, né à Genève en 1580, vint à Paris en 1602 et abjura le protestantisme. Il acquit une immense réputation dans la science historique et publia une foule d'éditions d'ouvrages concernant l'histoire de France, à laquelle il rendit les plus grands services avec un zèle infatigable. Il mourut en 1649.

GORREUS. C'est Jean de Gorris, célèbre médecin du seizième siècle, doyen de la Faculté de Paris en 1548, auteur d'excellents traités d'érudition médicale qui méritent d'être encore étudiés; il perdit la raison sur la fin de sa vie et mourut en 1572, à l'âge de soixante-douze ans.

GRATIEN, célèbre canoniste du douzième siècle, né à Chiusi en Toscane, mort à Bologne dans le monastère de Saint-Félix, où il était moine; auteur de cette vaste compilation connue sous le nom de *Décret*, répertoire du droit canon, qui fut enseigné dans toutes les écoles et approuvé par tous les papes au moyen âge. Le *Décret*, qui contient les fausses décrétales, avait favorisé l'extension exorbitante de l'autorité ecclésiastique et de la puissance papale.

GRÉGOIRE. Il est impossible de faire un choix entre tant de personnages qui ont porté ce nom : saints, papes, patriarches, évêques, etc.; mais, pourtant, nous pencherions à croire que Beroalde a désigné le savant jurisconsulte Pierre Grégoire, son contemporain, qui enseigna le droit à Cahors, puis à Toulouse, et ensuite à Pont-à-Mousson, où le duc de Lorraine l'avait attiré, et qui mourut dans cette ville en 1597; son traité *de Republicâ* renferme des idées politiques aussi neuves et aussi hardies que la *Republique* de Bodin, qui parut en même temps.

GUALTER ou **GWALTHER** (Rodolphe), né à Zurich en 1519 et mort dans cette ville en 1586, savant et zélé défenseur de la doctrine de Zwingle, dont il avait épousé la fille, fut pasteur à Zurich et y prononça un grand nombre de sermons très-hostiles au catholicisme et surtout à la papauté, entre autres les *Sermons sur l'Antechrist*; il donna aussi des traductions et des éditions de différents auteurs grecs et latins. Son fils, nommé Rodolphe comme lui, et mort en 1577, s'était fait connaître par quelques poésies latines estimables.

GUEVARRE. C'est Antoine Guevara, prélat espagnol, né en Biscaye à la fin du quinzième siècle, et mort en 1511 à Mondonedo, dont il était évêque, auteur de diverses compilations morales et historiques très-estimées de son temps, surtout en France, où elles furent plusieurs fois traduites; la plus célèbre est le *Livre doré de Marc-Aurèle*, qu'il attribua sans façon à cet empereur et qui fait honneur à la philosophie de Guevara.

GUIDO. C'est Guido-Guidi, plus connu sous le nom latinisé de Vidus-Vidius, célèbre médecin de Florence, appelé en France par François Ier, qui se l'attacha en qualité de premier médecin et lui donna une chaire au Collége-Royal. Après la mort de François Ier, il retourna en Italie et professa la philosophie, puis la médecine à Pise, où il mourut en 1569. Ses ouvrages embrassent toutes les branches de l'art médical et chirurgical; on lui attribue beaucoup de découvertes dans la science anatomique.

GUILLAUME LE VERMEIL. Nous avions pensé d'abord que ce pouvait être un chanoine de Tours, collègue de Beroalde de Verville, et que le surnom de *le Vermeil* lui avait été donné à cause de l'enluminure de son teint d'ivrogne; mais nous avons depuis reconnu, d'après un passage du *Moyen de*

Parvenir (p. 83 et 84), que *Guillaume le Vermeil* n'était autre que le célèbre bouffon maître Guillaume, sous le masque duquel on a publié tant de petits pamphlets satriques et comiques au commencement du dix-septième siècle. Ce maître Guillaume, dont le véritable nom est *Marchand*, était apothicaire à Louviers lorsqu'il reçut sur la tête un coup de hallebarde qui lui dérangea le cerveau ; il entra comme fou en titre d'office chez le cardinal de Bourbon, passa au service de Henri IV et fit l'amusement de la cour jusqu'en 1605, époque présumée de sa mort. C'était un idiot qui se répétait sans cesse dans ses facéties et ses coq-à-l'âne. Un fou n'est-il pas une espèce de philosophe, de même qu'un philosophe n'est souvent qu'un fou ?

GUILLAUME. Ce doit être le même personnage que **GUILLAUME LE VERMEIL.** Voy. ce nom.

HAILLAN (Bernard de Girard, seigneur du), historiographe de France, né à Bordeaux vers 1535, vint à la cour et y abjura le calvinisme ; il fut attaché à quelques ambassades et ensuite au duc d'Anjou, depuis Henri III ; Charles IX le pensionna et le combla de faveurs, en l'engageant à écrire une histoire de France. Cette histoire, supérieure à celle de Paul Émile, de Gaguin et de Nicole Gilles, manque pourtant de critique et de goût ; on y trouve des harangues ampoulées et des digressions politiques. Du Haillan mourut à Paris en 1610.

HAMELIUS. Nous trouvons dans le seizième siècle un Pascal Duhamel (*Hamelius*), mathématicien, auteur d'un traité de perspective en latin, imprimé à Paris en 1555 ; et Jacques du Hamel, procureur du roi en la cour ecclésiastique de Rouen, auteur de la *Police royale sur les personnes et les choses ecclésiastiques*, insérée dans le recueil des Libertés de l'Église gallicane.

HEGESIPPUS. Ce n'est pas sans doute l'orateur grec, ami de Démosthène, ni le poëte comique de Tarente, ni le philosophe grec, ni l'historien ecclésiastique, etc.; mais plutôt un autre Hégésippe, qui vivait du temps de Constantin et qui a fait une traduction latine abrégée de l'histoire judaïque de Josèphe, publiée pour la première fois et souvent réimprimée au seizième siècle. Beroalde donne peut-être le nom d'Hégésippe à Jean Millet de Saint-Amour, traducteur de l'ouvrage de cet historien.

HÉLIODORE, né à Émèse, en Phénicie, vivait du temps de l'empereur Théodose et fut évêque de Tricca, en Thessalie. Son roman intitulé *Les Éthiopiques ou les amours de Théagène et de Chariclée* a été traduit en français par Amyot, et publié en grec, avec des notes critiques par Jérôme Commelin, savant imprimeur de Genève, que Beroalde a sans doute l'intention de mettre en scène sous le nom d'*Héliodore.*

HERCULE. Il n'est pas probable que Beroalde ait voulu faire figurer un dieu de la mythologie parmi les personnages du *Moyen de Parvenir* ; on peut croire qu'il entend par *Hercule* le duc de Ferrare, Hercule d'Est, deuxième du nom, qui épousa en 1528 Renée de France, fille de Louis XII, et qui parut d'abord favoriser les réformés qu'il recevait de toutes parts à

sa cour, sous les auspices de sa femme, toute dévouée aux doctrines de Calvin ; mais Hercule d'Est, obéissant aux injonctions de Rome et de l'Espagne, changea bientôt de conduite à l'égard des religionnaires réfugiés, les chassa de ses États et persécuta même la duchesse, qui n'en resta pas moins fidèlement attachée à la Réforme. Il mourut en 1559.

HERMÈS. Quoiqu'il y ait trois philosophes astrologues de ce nom, il semble que Beroalde ait eu toujours en vue le plus célèbre, Hermès *Trismégiste*, c'est-à-dire *trois fois grand*, conseiller d'Osiris, roi d'Égypte, personnage presque fabuleux à qui l'on attribue l'invention de l'écriture, de l'astrologie, des lois, de la musique, etc., chez les Égyptiens. Beroalde le nomme quelquefois *le Trismegiste*. On pourrait néanmoins, d'après un passage du *Moyen de Parvenir* (p. 83), inférer que cet Hermès n'est autre que le calviniste Antoine Le Clerc de la Forêt.

HÉRODOTE, le plus ancien des historiens grecs, né à Halycarnasse, 484 ans avant Jésus-Christ, voyagea une partie de sa vie en Egypte, en Italie et en Grèce, pour écrire la description et les annales des pays qu'il aurait visités. Son histoire, en neuf livres, auxquels on donna le nom des Neuf Muses, fut récitée par lui-même aux Jeux Olympiques et accueillie avec des transports d'admiration unanime. Cette histoire n'est pas moins admirée aujourd'hui qu'elle l'était il y a plus de deux mille ans. Hérodote mourut dans un âge très-avancé à Thurium, colonie athénienne en Italie. Il est possible que Beroalde ait introduit, sous le nom d'Hérodote, le premier traducteur de cet historien, Pierre Saliat, qui a publié au seizième siècle plusieurs autres traductions, ou plutôt le savant et ingénieux Henri Estienne, auteur de la célèbre *Apologie pour Hérodote, ou Traité de la conformité des merveilles anciennes avec les modernes*, qui est souvent nommé *Hérodote* par ses contemporains, en l'honneur de son hellénisme et par allusion à son ouvrage.

HÉSIODE, ancien poëte grec que l'on croit antérieur à Homère, auteur de deux poëmes : *les Travaux et les jours*, et *la Théogonie*, qui ont inspiré sans doute *les Métamorphoses* d'Ovide et *les Géorgiques* de Virgile. Hésiode devait être un savant et un philosophe, plutôt encore qu'un poëte. Beroalde désigne peut-être ainsi un des nombreux éditeurs et scoliastes d'Hésiode, souvent réimprimé et commenté au seizième siècle.

HERMITE (PIERRE L') gentilhomme d'Amiens, se fit ermite et alla en Terre-Sainte vers l'an 1093 ; la déplorable situation des chrétiens dans ce pays conquis et opprimé par les Sarrasins lui inspira la pensée de le délivrer, et à son retour, après avoir entretenu de son projet le pape Urbain II, il prêcha la croisade dans toute l'Europe. Godefroy de Bouillon lui donna le commandement d'un corps d'armée considérable, qui fut entièrement détruit près de Nicée ; Pierre l'Hermite prit part néanmoins à la conquête de la Palestine, entra avec les croisés dans Jérusalem et fut nommé vicaire-général du patriarche de la ville sainte. Ce solitaire, qui remua le monde avec son bourdon, n'est pas un des moindres exemples de ce que peut être le *Moyen de Parvenir*.

HIGINUS ou **HYGINUS** (Caïus-Julius), né en Espagne ou en Égypte, affranchi et bibliothécaire d'Auguste, passe pour être l'auteur de deux compilations écrites d'un style barbare, mais indispensables pour la connaissance de l'ancienne mythologie, savoir un recueil de fables et l'*Astronomicon poeticon*. Beroalde donne peut-être ce nom à un des éditeurs de ces ouvrages réimprimés plusieurs fois à Bâle.

HIPPOCRATE, père de la médecine, né dans l'île de Cos, 460 ans avant J.-C., descendait d'Esculape par son père, et d'Hercule par sa mère; il étudia d'abord la philosophie à Athènes dans l'école de Démocrite, et se consacra ensuite à l'art médical, qu'il apprit surtout en voyageant; on croit qu'il vécut longtemps auprès de Perdiccas, roi de Macédoine, et qu'il mourut à Larisse, âgé de plus de cent ans. De son vivant, ses cures merveilleuses, ses admirables ouvrages l'avaient presque déifié; son savoir, fruit de l'étude et de l'observation, n'a jamais été surpassé par les modernes, et l'on ne sait si dans ses écrits le philosophe n'est point aussi grand que le médecin.

HOMÈRE, le plus grand des poëtes de l'antiquité, est à peine connu par les détails de sa vie errante: on croit qu'il fut contemporain du siége de Troie qu'il chanta dans l'Iliade; il était né à Smyrne ou à Chio; il voyagea pour s'instruire, devint aveugle et mourut fort âgé, dans l'île d'Ios. Après sa mort, on lui éleva des temples: Homère était philosophe autant que poëte. Beroalde veut certainement désigner quelqu'un des innombrables commentateurs et traducteurs d'Homère au seizième siècle.

HORACE (Quintus Flaccus), né à Venise, 63 ans avant l'ère chrétienne, mort à l'âge de cinquante-sept ans, n'est pas seulement le premier poëte lyrique et satirique de l'antiquité latine, mais encore le philosophe sceptique le plus aimable et le plus voluptueux que l'école d'Épicure ait produit. Beroalde fait peut-être allusion à un des commentateurs ou des traducteurs d'Horace, au seizième siècle, sinon à La Mothe le Vayer qui s'est caché sous le nom d'*Oratius* Tubero dans ses *Dialogues faits à l'imitation des anciens*, publiés en 1606.

HOTMAN. Ce n'est pas le fameux ligueur Antoine Hotman, avocat-général au parlement de Paris, mais son frère François, savant jurisconsulte, né à Paris en 1524, mort à Bâle en 1590; attaché dès sa jeunesse à la Réforme, qu'il servit de sa plume et de sa parole: dans son fameux traité *Franco-Gallia*, il essaya de changer la monarchie en république et ne réussit qu'à donner plus tard des armes terribles à la Ligue. Il occupa successivement la chaire de droit à Strasbourg, à Valence et à Bourges; il étudia la politique dans les négociations dont il fut chargé par Catherine de Médicis et par le roi de Navarre. Mais au milieu de ses travaux de jurisprudence et de ses préoccupations religieuses ou politiques, il ne cessa de chercher la pierre philosophale, et dépensa des sommes considérables à poursuivre cette chimère.

HUS (Jean), hérésiarque, recteur de l'Université de Prague, se fit l'apôtre de la doctrine de Viclef, vers 1407, et forma une secte redoutable, laquelle

gagnait tous les jours des prosélytes qui s'appelèrent *hussites* et qui mirent en feu la Bohême. L'empereur Sigismond invita Jean Hus à venir au concile de Constance défendre ses opinions religieuses, et Jean Hus se présenta audacieusement ; il trouva des juges et des bourreaux là où il espérait trouver des adversaires à combattre : il fut brûlé vif avec ses livres en 1415. Ce précurseur de Luther, par sa mort, plutôt encore par ses écrits, porta un coup terrible à l'Église romaine.

ILLYRIC. C'est Mathias Flach Francowitz, qui se fit appeler *Flacus Illyricus*, parce qu'il était d'Albona en Illyrie. Il étudia à Venise pour se faire moine, et prit en Allemagne une ardente sympathie pour la Réforme de Luther et de Melancthon ; il obtint une chaire dans l'Université de Wittemberg ; mais il ne tarda pas à se brouiller avec Melancthon, qu'il accusait de modération. Il se retira à Magdebourg, ensuite à Jena, et enfin à Bâle ; partout impétueux, turbulent, opiniâtre, dans ses discours comme dans ses ouvrages de théologie. Il mourut à Francfort, en 1575, à l'âge de cinquante-quatre ans. Il fut un des plus violents aggresseurs de l'Église romaine.

INTENTION (*Bonne*). La Sophie ou la Sagesse a choisi le lieu du banquet et a invité les convives ; la Bonne-Intention le préside (p. 13). L'auteur veut dire par là que les philosophes, réformateurs, inventeurs de systèmes et de religions sont toujours dirigés et mus par un bonne intention, celle de *parvenir* à savoir et à instruire ; mais néanmoins cette bonne intention peut les conduire à mal et les égarer comme des hommes ivres.

IVELIUS ou plutôt **IVELLUS** (Jean-Jewel, dit), un des plus célèbres théologiens anglais du seizième siècle, né à Buden, en 1522, fut évêque de Salisbury, et faillit être victime de son zèle pour la Réforme ; il sortit de l'Angleterre pendant les persécutions du règne de Marie, et vécut à Zurich en commerce de lettres avec les principaux religionnaires : il revint mourir dans son évêché, en 1571. Beroalde désigne peut-être l'éditeur des ouvrages d'Ivellus recueillis et imprimés en 1585.

JAMBLICUS et JAMBLIQUE. Il y a deux philosophes, un magicien et un romancier, de ce nom-là, dans l'antiquité ; mais Beroalde n'a pu vouloir désigner que le philosophe platonicien, de Chalcide en Syrie, qui écrivait, sous le règne de Constantin le Grand, la vie de Pythagore et son étrange traité sur les Mystères des Égyptiens. On le considère comme le dernier chef de l'école des néo-platoniciens du troisième siècle ; ses écrits prouvent qu'il était initié dans les sciences occultes.

JAMYN (Amadis), poëte français, né en Champagne, en 1540, étudia les langues, la philosophie et les mathématiques ; il avait une vocation enthousiaste pour la poésie ; quelques-uns de ses vers tombèrent sous les yeux de Ronsard, qui lui prédit de grands succès et qui le traita dès lors comme son fils ; ce fut à Ronsard qu'il dut une charge de secrétaire et lecteur du roi, au retour de ses voyages en Asie. Il mourut à Chaourse, sa ville natale, en 1585. Jamyn était un épicurien dans le genre d'Horace : il aimait la campagne, la table et l'amour.

JEANNE. Il n'est pas facile de deviner quelle est cette *Jeanne* que Beroalde a mise en si joyeuse compagnie : ce pourrait bien être Jeanne d'Arc, dite la pucelle d'Orléans (voy. ce nom), sinon la prétendue papesse Jeanne, qui, selon des auteurs catholiques, aurait occupé le siége pontifical sous le nom de Jean VIII, après le pape Léon IV, et qui semble pourtant n'avoir jamais existé. Les écrivains protestants du seizième siècle s'emparèrent avec joie de cette fausse tradition, afin d'en faire un terrible argument contre la papauté, mais ceux du dix-septième siècle démentirent eux-mêmes une fable ridicule qui n'était honteuse que pour ses auteurs.

JEANNE (Soeur). Est-ce cette religieuse du tiers ordre de Saint-François, qui était en odeur de sainteté parmi le peuple de Paris au commencement du dix-septième siècle et dont la *Vie admirable*, publiée en 1614, fut supprimée par la Faculté de Théologie, comme remplie de fables et d'erreurs? Ou plutôt est-ce la célèbre *mère Jeanne* que Guillaume Postel rencontra à Venise et dont les visions achevèrent de troubler la cervelle du savant visionnaire, qui voulut mettre cette béate à la tête d'une nouvelle religion? La mère Jeanne figure dans un des plus curieux et des plus rares ouvrages de Postel : *les très-merveilleuses Victoires des femmes du nouveau monde, et comme elles doivent à tout le monde, par raison, commander et même à ceux qui auront la monarchie absolue du monde viril.* Paris, 1559, in-16.

JÉROME (Maitre). Beroalde a voulu désigner ainsi le fameux médecin Jérôme Cardan (Voy. ce nom), sinon un poëte de ses amis, Jérôme d'Avost de Laval, auteur d'une traduction des sonnets de Pétrarque, en tête de laquelle il a mis des vers louangeurs. Voy. Pétrarque.

JOLIVET (Jean), de Limoges, un des meilleurs géographes ou, comme on disait, *chorographes* de son temps, avait fait plusieurs descriptions des provinces de France par ordre de Henri II; mais, après sa mort, ses manuscrits tombèrent dans des mains infidèles et furent imprimés sous le nom des plagiaires (sans doute Thevet et Belleforêt), selon la Croix du Maine.

JODÈLE (Étienne), sieur de Limodin, auteur des premières tragédies françaises, régulièrement faites à l'imitation de celles des Grecs, né à Paris, en 1532, et mort dans cette ville, en 1573, fut un des poëtes de la Pleiade. On l'accusa d'idolâtrie et d'athéisme, lorsque les poëtes ses amis lui offrirent un bouc orné de guirlandes, en chantant des dithyrambes, pour renouveler une de ces fêtes à Bacchus, qui donnèrent naissance à la tragédie grecque. Jodèle avait des connaissances dans les arts et dans les langues anciennes; il aimait le plaisir et mourut dans la misère.

JOSÈPHE, historien juif, né à Jérusalem, l'an 37 de J.-C., d'une famille sacerdotale, alliée à celle des Machabées, fut un savant et un philosophe à l'âge où l'on commence à peine à apprendre : les prêtres venaient le consulter sur les passages obscurs de la loi judaïque. Il fit un voyage à Rome, et quand il en revint, il accepta le gouvernement de la Galilée; il prit d'abord une part très-active à la guerre que les Juifs eurent à soutenir contre les Romains; mais, ayant été fait prisonnier, il se concilia les bonnes grâces de

Titus et accompagna ce prince au siége de Jérusalem, qu'il essaya en vain de préserver d'une ruine totale. Après le sac de cette ville, il retourna à Rome avec l'empereur, se fit recevoir citoyen romain, et vécut jusqu'au règne de Domitien. Ses livres d'histoire, remarquables par la vérité des faits, autant que par l'élégance du style grec, renferment sur Jésus-Christ un court passage qu'on regarde comme une interpolation.

JOVE (Paolo Giovio, dit Paul), né à Como, en 1483, étudia la philosophie à Padoue, la médecine à Pavie et devint le familier des papes, qui le comblèrent d'honneurs et de richesses pour l'engager à écrire en latin l'histoire de son temps. Paul Jove, que Clément VII fit évêque de Nocera, ne cachait pas sa vénalité et prétendait même que l'historien devait distribuer le blâme et l'éloge en raison des bienfaits qu'il recevait de ses contemporains. François Ier et Charles-Quint achetèrent sa plume et son silence. Il mourut à Florence en 1552, méprisé et s'en souciant peu.

LAILLÉE (Jean de). C'est peut-être Jean-Baptiste Lalli, plus connu sous le nom latin de *Lallius*, jurisconsulte italien, né à Norcia, ville de l'Ombrie, et mort dans cette ville, en 1637, auteur de l'*Énéide travestie*, poëme burlesque italien, qui a sans doute donné naissance à celle de Scarron. Ses poésies badines valent mieux que ses poésies sérieuses, et l'on y trouve un grand sens caché sous une gaîté fine et mordante. Beroalde se rappelait sans doute le poëme de Lallius, intitulé : *la Franceide ou le mal français*.

LÉON HÉBREUX, savant rabbin, né dans la Castille, au milieu du quinzième siècle, fut chassé d'Espagne par Ferdinand et Isabelle, et se réfugia en Italie où il se fit chrétien et exerça la médecine : on a de lui trois dialogues sur l'amour, écrits en italien, dont les deux interlocuteurs *Philon* et *Sophie* échangent les idées les plus étranges et les plus alambiquées. Cet ouvrage de cabale amoureuse a été traduit deux fois au seizième siècle par Pontus de Thiard et Denis Sauvage.

LERY (Jean de), né en Bourgogne, vers 1534, étudia la théologie à Genève, et partit, en 1556, pour le Brésil, où le chevalier de Villegaignon avait fondé une colonie protestante ; il eut beaucoup à souffrir pendant ce voyage et revint en France au bout de quatorze mois, après avoir échappé à toutes sortes de dangers. Il fut ministre de l'Evangile en Nivernais et alla s'enfermer avec ses coreligionnaires dans Sancerre, assiégé par les catholiques, en 1573. Il a écrit la relation de l'horrible famine que les assiégés supportèrent héroïquement plutôt que de se rendre. Il mourut en 1611.

LINACRE (Thomas), médecin anglais, savant grammairien, né à Cantorbery, en 1460, alla étudier dans les universités d'Italie et surtout à Florence, où il suivit les cours de Chalcondyles, d'Ange Politien et d'Hermolaus Barbaro : à son retour en Angleterre, nommé médecin ordinaire de Henri VIII, il voulut entrer dans les ordres et devint chantre de l'église d'York. Il mourut en 1524, fort estimé des savants étrangers, ses contemporains, qui correspondaient avec lui.

LIPSIUS (Juste Lipse, en latin), savant polygraphe, né près de Bruxelles

en 1547, débuta dans les lettres sous les auspices du cardinal de Granvelle, qui se l'était attaché comme secrétaire; son érudition le recommanda partout dans ses voyages en Italie et en Allemagne : il fut tour à tour professeur d'éloquence à Iéna, d'histoire à Leyde, et d'histoire ancienne à Louvain; d'abord catholique, puis calviniste, ensuite luthérien et enfin catholique; mais jamais philosophe. Tous les savants contemporains l'admirèrent à l'égal de Scaliger et de Casaubon. Il mourut en 1606.

LIZET (Pierre), né près de Saint-Flour, en 1482, premier président a parlement de Paris, en 1529, eut le malheur d'exciter le ressentiment du cardinal de Lorraine contre lui, et se vit accusé d'avoir parlé du roi avec insolence; il eut beau se jeter aux pieds de son ennemi, celui-ci le força de se démettre de sa charge. Lizet se retira dans l'abbaye de Saint-Victor, où il reçut la prêtrise et consacra les dernières années de sa vie à soutenir contre le protestantisme une vive polémique, dans laquelle son savoir et son zèle furent mis en défaut par les répliques formidables de Théodore de Bèze. Toutes les fureurs des plumes calvinistes s'épuisèrent sur l'ancien président qui avait poursuivi les herétiques avec tant d'acharnement. Lizet était ridicule aux yeux mêmes des catholiques, lorsqu'il mourut en 1553.

LOCRUS ou plutôt **LOCRIUS** (Ferreol de Locros, dit), curé de Saint-Nicolas d'Arras, né en 1571, mort en 1614, a composé un grand nombre d'ouvrages d'histoire et de poésie en latin et en français, entre autres un singulier traité théologique intitulé : *Maria augusta* ou *la Vierge, mère de Dieu.*

LOUVET (Pierre), avocat au parlement, né près de Beauvais, en 1569 ou 1564, employa les loisirs que lui laissait le barreau à la recherche des antiquités du Beauvoisis. Il était plus habile dans la jurisprudence que dans l'histoire, car ses ouvrages, dans lesquels il raconte avoir vu le Juif errant à Beauvais et lui avoir parlé, annoncent peu de jugement et de critique. Il mourut en 1646.

LUCIEN, le plus spirituel des écrivains grecs, naquit à Samosate en Syrie, sous l'empire de Trajan. Il fut d'abord sculpteur, puis avocat, et ensuite s'adonna exclusivement aux lettres et à la philosophie. Il voyagea en Asie, en Grèce, dans la Gaule, en Italie, et partout il recueillit, comme rhéteur, et des applaudissements et de l'argent; il fut intendant de l'Égypte sous le règne de Marc-Aurèle, et il devint le favori de Commode, qui le combla de faveurs. Il mourut à un âge avancé. Dans ses nombreux écrits, il fait la satire des mœurs de son temps, sans épargner les personnages les plus puissants ni les choses les plus respectées; il attaque impitoyablement les vices et les ridicules; il méprise les mystères et les superstitions de la théogonie païenne, mais son pyrrhonisme ne va pas jusqu'à nier l'existence de Dieu : c'est un véritable déiste et non pas un impie ni un athée. Il est possible que Beroalde ait voulu désigner le savant avocat Jean Bourdelot qui préparait alors une édition et un commentaire des œuvres de Lucien, imprimées en 1615.

LUCRÈCE (Titus Lucretius Carus), grand poëte latin, auteur du poëme *de Natura rerum*, né à Rome, 95 ans avant J.-C., d'une famille patricienne,

vécut au milieu des guerres civiles de Marius et de Sylla, ne s'occupa que d'études philosophiques et se donna la mort à l'âge de quarante-quatre ans dans un accès de fureur causé par un philtre amoureux. Son admirable poëme, qui nous fait connaître la philosophie d'Épicure telle qu'on l'enseignait alors dans les écoles, est le chef-d'œuvre du scepticisme ancien. Beroalde a peut-être en vue quelque éditeur de ce poëme, Lambin ou plutôt le célèbre jurisconsulte Hubert van Giffen, qui donna en 1556 une édition préférable encore à celle de Lambin.

LULLE (Raimond). Voy. Raimond Lulle.

LUTHER (Martin), né à Eisleben, en Saxe, le 10 novembre 1484, et mort dans cette même ville le 18 février 1546, ne commença qu'en 1517 l'œuvre immense de la Réformation ; jusque-là, il avait été bon prêtre catholique dans l'ordre de Saint-Augustin à Wittemberg. Ses premières prédications contre l'Église romaine furent si violentes, qu'il se vit excommunié par le pape en 1520, et que ses livres furent condamnés par les Facultés de théologie de France et d'Italie ; en 1524 il jeta le froc aux orties pour épouser une religieuse qu'il aimait ; le reste de sa vie fut un combat théologique, dans lequel il osa tenir tête à la papauté et n'eut pas le sort de Jean Hus. Ses écrits fanatisèrent l'Allemagne et firent du fougueux novateur le rival redoutable du saint-siége. Beroalde s'est souvenu sans doute des *Propos de table* que Luther a écrits en face de son grand verre à boire toujours plein.

LYCOPHRON, poëte et grammairien grec, né à Chalcis, ville de l'Eubée, vivait vers l'an 304 avant J.-C., à la cour de Ptolémée Philadelphe, qui le protégeait et le nomma, dit-on, bibliothécaire d'Alexandrie. Lycophron fut tué d'un coup de flèche. Son poëme d'*Alexandra*, l'ouvrage le plus bizarre et le plus obscur que nous ait légué l'antiquité, est encore incompréhensible malgré les savants commentateurs de Canter, Tzetzès et Meursius, qui se sont occupés de ce poëme *ténébreux*, au seizième siècle. Il est possible que Beroalde ait voulu désigner un des trois éditeurs de Lycophron, et plutôt le premier que les deux autres.

LYCURGUS, fils d'Eunomus roi de Sparte, vivait dans le neuvième siècle avant J.-C. ; il gouverna Lacédémone après la mort de son père et donna à ses compatriotes une constitution qui a été regardée comme un chef-d'œuvre de politique : ses lois justes et austères firent les mœurs des Spartiates et les rendirent redoutables à leurs voisins. Lycurgue fut un des plus grands philosophes de l'antiquité. Beroalde désigne peut-être quelque savant jurisconsulte de son temps, tel que Barnabé Brisson, ou quelque grand magistrat, tel que le chancelier de l'Hôpital.

MACROBE (Aurelius), philosophe platonicien et grammairien latin, né en Grèce ou en Numidie, au cinquième siècle, remplissait des charges importantes à la cour de Théodose le jeune, quoi qu'il ne fût pas chrétien. Son livre des *Saturnales* est, de même que le *Moyen de Parvenir*, une suite d'entretiens de table entre douze ou treize convives, qui, pendant les fêtes des Saturnales, se réunissent pour se divertir et causer sur toutes sortes de sujets.

MADAME. Nous avons dit que cette désignation (p. 5) semble se rapporter à la Sagesse ou *Sophie* personnifiée. Mais on pourrait croire aussi que Beroalde a entendu mettre son banquet du *Moyen de Parvenir* sous les auspices d'une des princesses qui ont protégé la Réformation au seizième siècle, soit Renée de France, duchesse de Ferrare; soit Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre; soit sa fille, Jeanne d'Albret, reine de Navarre; soit Catherine de Navarre, sœur de Henri IV, etc. Cette *Madame* est le seul personnage qui ne dise pas d'obscénités, quoiqu'elle se trouve placée là exprès pour en entendre.

MADELAINE. Peut-être Beroalde n'entend-il pas mettre en scène la femme pécheresse de l'Évangile, que les théologiens distinguent de Marie-Madeleine, sœur de Marthe et du Lazare; mais bien un de ses contemporains, soit Germain de la Magdeleine, qui vivait en 1557, auteur d'un ouvrage de pratique judiciaire; soit Jean de la Magdeleine, sieur de Chevremont, avocat au parlement en 1575, auteur d'un *Discours de l'État et office d'un bon roi;* soit sœur Magdelaine de Saint-Joseph, carmélite, auteur de biographies pieuses; soit un sieur de la Magdelaine, qui a fait une relation historique des *choses arrivées en l'île de Rhé*, l'an 1624, etc.

MAHOMET, prophète et législateur des Musulmans, fondateur de l'empire arabe et de la religion mahométane, né à la Mecque, l'an 570 de Jésus-Christ, et mort à l'âge de 63 ou 65 ans, ne se montre pas moins philosophe dans l'Alcoran que Jésus-Christ dans l'Évangile; mais Beroalde n'a point osé introduire ce dernier parmi ses personnages, quoique l'un et l'autre fussent les deux plus glorieuses personnifications du *Moyen de Parvenir.*

MAITRE (Le). Est-ce une qualification ou bien un nom propre? Le fameux théologien du douzième siècle, Pierre Lombard était dit *le Maître des sentences;* François Rabelais s'intitule par anagramme, en tête de ses livres, *maître Alcofribas Nasier;* dans la langue hermétique, *le Maître* signifie l'opérateur, le possesseur du Grand-OEuvre, etc. Mais, d'un autre côté, le seizième siècle nous offre plusieurs personnages marquants nommés *Le Maistre*, savoir: Gilles le Maistre, premier président au parlement de Paris, sous Henri II, savant jurisconsulte mort en 1562; Jean le Maistre, président à mortier au parlement de Paris, qui servit avec habileté et courage les intérêts de Henri IV pendant la Ligue, dans laquelle il avait d'abord trempé; Edmond le Maistre, de Provence, mathématicien et astrologue, auteur d'un *Avertissement ou présage fatidique pour six ans*, imprimé à Paris en 1578, etc.

MAITRE BASTIEN. On appelait ainsi, à la cour de Henri IV, le célèbre financier Sébastien Zamet, qui acquit la confiance de ce prince comme il avait eu celle de Henri III et du duc de Mayenne, en leur prêtant de l'argent à gros intérêts. Cette faveur, fondée sur la bourse, ne décrut point après la mort de Henri IV, et il continua à rendre des services pécuniaires à la régente qui ne l'employa pas néanmoins dans les négociations diplomatiques et surtout dans les intrigues galantes où il excellait. Il était né à Lucques, d'un pauvre cordonnier, en 1549, et il s'intitula, dans le temps de sa prospérité, *seigneur de dix-sept cent mille écus.* N'était-ce pas un convive bien digne de figurer à la table du *Moyen de Parvenir?*

MARGOT. Beroalde désigne ainsi, par un sobriquet populaire, Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre, sœur de François Ier, protectrice de la Réforme et des lettres, ou plutôt Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, surnommée *Margot* dans des poésies sérieuses du temps et même dans les entretiens et les lettres familières de son mari. C'est depuis cette princesse si galante et si peu discrète dans ses galanteries de bas étage, que l'on appelle trivialement *margot* une femme de mœurs relâchées.

MAROT (Clément), né à Cahors en 1495, fut élevé à la cour d'Anne de Bretagne où son père Jean Marot était fort estimé, comme poëte-secrétaire et historiographe de la reine : le jeune Clément montra de bonne heure un talent pour la poésie qui le fit protéger et pensionner par François Ier et par sa sœur Marguerite d'Angoulême. Il fut un des premiers enthousiastes qui accueillirent en France les opinions de la Réforme, et il mit si peu de réserve dans son prosélytisme, qu'il faillit plusieurs fois être condamné par l'inquisition, la Sorbonne et le Parlement. Un exil volontaire le sauva du bûcher ; mais il était incorrigible, et après avoir traduit les psaumes de David à l'usage des Églises réformées, il s'enfuit à Genève où il ne s'accorda pas longtemps, libertin et imprudent qu'il était, avec le sévère Calvin. Il mourut à Turin en 1544, plus philosophe sceptique, que fanatique protestant.

MARSILE-FICIN ou Marsilio Ficino, philosophe platonicien, grand théologien, savant helléniste et habile musicien, né à Florence en 1433, et mort près de cette ville en 1499, voulut, sous la protection de Laurent de Médicis, élever la philosophie de Platon au niveau de la religion de Jésus-Chris, et ne fut jamais inquiété, quoique prêtre et chanoine, à cause de son système hautement professé dans ses livres et dans ses leçons académiques. Il était partisan fanatique de l'astrologie judiciaire et des sciences occultes.

MARTIAL (Marcus Valerius), épigrammatiste latin, né en Espagne l'an 40 de J.-C. et mort à Rome vers l'âge de soixante ans, fut en grande faveur sous les règnes de Titus et de Domitien, qui le comblèrent d'honneurs et de biens. Ses épigrammes, souvent obscènes et hardies, annoncent un philosophe pyrrhonien, qui ne prend rien au sérieux, pas même le vice et le ridicule, qu'il fustige et qu'il marque au fer rouge.

MECENAS (Caius Cilnius), dont le nom est devenu un titre d'honneur pour les gens, qui à son exemple, aiment les lettres et les protégent, descendait des anciens rois d'Etrurie ; il s'attacha, vers l'an 709 de Rome, à la fortune d'Octave et ne le trouva point ingrat lorsqu'il fut devenu empereur. Le règne d'Auguste est, à vrai dire, celui de Mécène, qui écrivait mal en prose et en vers, mais qui avait un véritable génie politique. C'était un philosophe épicurien, qui eut sans doute une influence corruptrice sur les mœurs de son temps. Il mourut, huit ans avant l'ère chrétienne, dans un âge très-avancé.

MELA (Pomponius), géographe romain, né en Espagne, vivait dans le premier siècle de l'ère chrétienne, sous le règne de Claude. Sa géographie, quoique défigurée par des erreurs et des fables grossières, n'est pas à dédai-

guer. Beroalde désigne peut-être un des éditeurs de cet ouvrage, Pintianus, ou Elie Vinet, ou Schott.

MELANCTHON (Philippe), savant réformateur qui seconda et continua l'œuvre de Luther, naquit à Bretten, dans le Bas-Palatinat, en 1497; il fut d'abord professeur de grec à Wittemberg et s'occupa des lettres anciennes avec une ardeur qu'il ne mit pas dans les controverses théologiques, où il était poussé malgré lui. Son beau caractère, son éloquence et son prodigieux savoir le firent estimer même des catholiques, qui redoutaient son influence persuasive plus encore que la fougue entraînante de Luther. Melancthon ne cessa de s'employer à calmer, à dompter les passions religieuses des protestants, pour lesquels il rédigea la profession de foi connue sous le nom de *Confession d'Augsbourg*. Il doutait toujours et changeait d'opinion sur les points les plus importants de sa doctrine, avec une étrange candeur; sa crédulité excessive le portait à des superstitions indignes de ses lumières : il donnait dans la philosophie occulte et accordait une aveugle confiance aux horoscopes de l'astrologie. Il mourut à Wittemberg en 1560, après avoir écrit plus de quatre cents ouvrages dans tous les genres.

MELVIN (André), écossais, professeur à l'université de Sedan, vivait au commencement du seizième siècle et publia divers écrits satiriques en faveur de la religion réformée qu'il avait embrassée; l'un de ces écrits (*Satyra menippea dicta :* Nescimus quid serus vesper vehat) fut imprimé en 1619, sous le pseudonyme de *Liberius Vincentius*.

MENANDRE, célèbre poëte comique athénien, dont les ouvrages ne sont pas venus jusqu'à nous, a laissé une éclatante réputation dans toute l'antiquité : il était né 342 ans avant J.-C., et il périt à l'âge de cinquante-deux ans, noyé dans la mer où il se baignait. Les fragments de ses comédies, que nous possédons, ont mérité d'être placés parmi les œuvres morales des philosophes. Ces comédies dont Térence s'est, dit-on, approprié quelques-unes, étaient au nombre de cent cinq ou cent neuf. Beroalde veut peut-être désigner par ce nom Geoffroy Linocier, qui a traduit les *Sentences de Menander*, imprimées à Paris en 1580, avec les *Sentences illustres des poëtes lyriques, comiques et autres poëtes grecs et latins :* ce traducteur, né à Tournay, médecin et littérateur, a composé des livres d'histoire naturelle et une addition à la mythologie de *Natalis Comes*.

MENOT (Michel), fameux prédicateur, dont la réputation commença sous le règne de Louis XI; il était cordelier, professa la théologie à Paris, et y mourut en 1518. Ses sermons, qui l'avaient fait surnommer *langue dorée*, sont écrits dans le genre macaronique et mêlés de traits burlesques et de facéties souvent ordurières. Henri Étienne, dans l'*Apologie pour Hérodote*, a cité beaucoup de passages de ces sermons pour démontrer la dépravation de l'Église avant la Réforme et pour tourner en ridicule la chaire catholique.

MERLIN. Ce doit être le fameux enchanteur et prophète Merlin, né au cinquième siècle en Écosse, honoré par ses contemporains comme un sage et comme un savant; la tradition a perpétué son nom dans toute l'Europe, et

ses prophéties étaient encore consultées à l'époque où écrivait Beroalde. Cependant Beroalde peut avoir voulu parler du savant théologien Jacques Merlin, du diocèse de Limoges, chanoine et grand-pénitencier de Notre-Dame, qui osa déclamer en chaire contre des seigneurs de la cour soupçonnés de luthéranisme, et qui fut exilé à Nantes par François Ier, en punition de cet excès de zèle catholique : ce Merlin, rédacteur de la première collection des Conciles, mourut en 1541 au collége de Navarre où il était docteur. Il y eut encore un autre Merlin, ministre protestant à Genève, qui fut en querelle avec le Consistoire et Théodore de Béze.

MESSIE (PIERRE MEXIA, dit en français), historien et compilateur, historiographe de Charles-Quint, né à Séville, d'une famille noble, à la fin du quinzième siècle, mort en 1552, était encore plus connu en France qu'en Espagne par son ouvrage publié sous le titre de *Diverses leçons*, traduit par Claude Gruget et réimprimé un grand nombre de fois. Messie, dans ses *Sept dialogues* traduits également en français, a prouvé qu'il se mêlait de philosophie, de métaphysique, de médecine, d'astronomie, d'alchimie, etc.

METRODORUS. Il y a eu plusieurs personnages de ce nom dans l'antiquité : Métrodore de Chio, médecin, disciple de Démocrite et auteur d'un livre *De la nature*, qui commençait ainsi : *Nous ne savons rien et nous ne savons pas même que nous ne savons rien*; Métrodore d'Athènes, disciple favori d'Épicure; Métrodore, sabin, connu seulement par la citation que Pline fait de son ouvrage sur les plantes; Métrodore de Lampsaque, ami d'Anaxagoras; Métrodore, mathématicien, etc. Il est impossible de deviner quel contemporain Beroalde a désigné sous ce nom.

MICLEOT. Ce nom nous paraît mal écrit. Faut-il lire *Miquelot*, qui signifiait *un pèlerin de Saint-Michel, un fourbe, un cafard*, etc.? ou bien *Michau* (Jean-Louis), né à Rheims, maître ès-arts à Orléans en 1564, auteur de quelques écrits de polémique ? ou bien le poëte français du quinzième siècle *Michaut* (Pierre), auteur de *la Danse aux aveugles ?* ou bien *Michaut*, auteur du *Jambonicum*, pièce burlesque citée dans la *Confession de Sancy*, etc. ?

MINISTER. V. ci-dessous MINISTRE. Ces deux mots doivent être identiques.

MINISTRE (LE). C'est sans doute la personnification du *ministre* protestant, que Beroalde a voulu mettre dans le *Moyen de Parvenir*, comme il y a mis *le moine*, *le maître*, etc. Cependant il est possible que ce mot désigne un personnage du temps. Dans les couvents de Mathurins ou Trinitaires, on appelait *ministre* le premier supérieur ; on appelait ainsi le second dans les maisons de Jésuites. Le général des Cordeliers prenait le titre de *ministre général.*

MIRANDOLA (JEAN PIC), un des savants les plus précoces et les plus extraordinaires qui aient jamais existé, naquit en 1463, troisième fils du seigneur de la Mirandole : il était doué d'une si prodigieuse mémoire, qu'il retenait tout ce qu'il entendait ou lisait; il étudia jusqu'à vingt et un ans dans les principales universités de l'Italie et de la France; il apprit toutes les

sciences et toutes les langues, si bien que, dans son séjour à Rome en 1486, il publia une liste de neuf cents propositions *de omni re scibili*, qu'il s'engageait à défendre publiquement contre quiconque se présenterait pour les attaquer. Cet orgueilleux défi irrita les savants romains, qui découvrirent des hérésies dans plusieurs de ces propositions et les firent condamner par le pape. Pic de la Mirandole se retira ensuite à Florence, où il ne s'occupa plus que de religion et de philosophie platonique. Ses ouvrages témoignent de ses connaissances universelles. Il mourut en 1494.

MOI. Est-ce l'auteur lui-même qui se désigne par le pronom personnel ? Cette supposition est très-plausible. Cependant on pourrait supposer que le nom du personnage a été lu incomplètement sur le manuscrit qui portait *Moïse*, ou bien *Moibau* (Antoine), ministre protestant de Breslaw, un des premiers prédicateurs du luthéranisme en Allemagne; ou bien *Moibau* (Jean), savant médecin, fils du précédent, etc.

MOINE (Le). C'est vraisemblablement une personnification du *moine* comme celle du *ministre*. Pourtant on trouve beaucoup de personnages nommés *Le Moine*, contemporains de Beroalde : Pasquier Le Moine, *portier ordinaire* de François Ier, c'est-à-dire huissier de sa chambre, dit *le moine sans froc*, auteur de plusieurs relations historiques touchant le cérémonial de la cour de France ; Guillaume Le Moine, de Villedieu en Normandie, rédacteur d'un *Epitome ou abrégé des mots et dictions latines* en 1529 ; Jean Le Moine, de Paris, *écrivain des plus renommés de son temps*, selon La Croix du Maine, auteur de quatrains moraux, etc.

MONSIEUR (Feu). Ce pourrait être François de France, duc d'Alençon et ensuite duc d'Anjou, fils de Henri II et de Catherine de Médicis; parce que ce prince était appelé *Monsieur* sous le règne de son dernier frère, Henri III, avant lequel il mourut en 1584.

MORTEL (Le). Nous avons pensé, d'après un passage du *Moyen de Parvenir*, que *le mortel* devait être le doyen du chapitre de Saint-Gatien de Tours (p. 330) ; lequel, comme le plus vieux des chanoines, semblait destiné à mourir avant les autres. Néanmoins Beroalde peut avoir travesti le nom d'un personnage du quinzième ou du seizième siècle, tel que le savant chancelier d'Angleterre Thomas *Morus*; ou bien Jean *Mortis*, chanoine de la Sainte-Chapelle et conseiller au parlement sous Louis XI ; il est possible aussi que l'imprimeur ait changé ainsi le nom de *Morel*, que portaient différents savants et littérateurs de cette époque.

MOUTARDIER (Le). Beroalde a inventé sans doute ce sobriquet pour faire allusion au nom de *Tardif* (Guillaume), professeur de rhétorique au collége de Navarre, sur la fin du quinzième siècle, auteur de quelques traités de grammaire et de fauconnerie, traducteur des fables d'Ésope en latin, rhéteur si célèbre par sa vanité ridicule que l'on pourrait faire remonter jusqu'à lui la phrase proverbiale : *fier comme le moutardier du pape*. Beroalde a pu se rappeler aussi le malheureux conseiller au Châtelet, Jean Tardy, qui s'opposa aux complots des Seize et qui fut pendu par les li-

gueurs avec le président Brisson en 1591. Notre première idée avait été de voir dans *le Moutardier*, Étienne Tabourot, qui était de Dijon, ville renommée à cause de sa moutarde, et qui recueillit tant de choses piquantes et spirituellement épicées dans son recueil des *Bigarrures*, des *Touches* et des *Escraigues dijonnoises.* On peut croire que Beroalde désigne l'auteur anonyme d'un ouvrage singulier et obscène, imprimé de son temps : *le Moutardier spirituel, qui fait esternuer les âmes dévotes constipées dans la dévotion, avec la seringue du même auteur, etc.*

MULTON. Ce personnage, que Beroalde fait secrétaire ou confident de l'évêque de Luçon, n'est pas connu ; ou bien son nom, écrit *Moulton* dans plusieurs éditions, est altéré, et il faudrait peut-être le changer en *Meliton,* évêque de Sardes au onzième siècle, dont les écrits théologiques, si célèbres de son temps, ne sont pas venus jusqu'à nous.

MUNSTER (Sébastien), savant hébraïste, un des meilleurs géographes et mathématiciens de son siècle, né en 1489 à Ingelheim, fut cordelier à Tubinge, jusqu'à ce que la Réformation de Luther l'eut fait sortir de son couvent : il se retira en 1529 à Bâle où il professa l'hébreu et la théologie. Il mourut de la peste en 1552. Ses ouvrages astronomiques, cosmographiques et théologiques ont été trop loués ou trop dédaignés : ils prouvent peu de jugement, mais beaucoup d'érudition.

MURET (Marc-Antoine), célèbre rhéteur, né dans un bourg dont il prit le nom, près de Limoges, en 1526, se destina de bonne heure au professorat et enseigna successivement le droit, la philosophie et les belles-lettres à Bordeaux, à Toulouse et en Italie où il fut forcé de se réfugier devant une condamnation à mort comme *sodomiste et hérétique.* Le pape, les cardinaux et les princes italiens ne l'accueillirent pas moins favorablement et le comblèrent d'honneurs. Dans sa vieillesse, il tourna tout à fait à la dévotion et se fit prêtre pour célébrer la messe. Il mourut à Rome en 1585, et sa réputation de savant lui survécut longtemps dans les universités de France.

NATTA (Marc-Antoine), savant jurisconsulte, né à Ast, vers la fin du quatorzième siècle, professa le droit canon dans l'université de Pavie et fut magistrat à Gênes : il se mêlait aussi de métaphysique et de théologie. On a de lui de lourds traités sur Dieu, sur l'immortalité de l'âme, etc.

NÉRON. Il est difficile de deviner dans quelle intention Beroalde a placé parmi ses convives cet empereur romain, fameux surtout par les cruautés et les horreurs de son règne. Peut-être s'est-il rappelé que Néron aimait à s'enivrer et à courir les rues de Rome pendant la nuit pour cuver son vin ; de plus, Néron s'était adonné à la magie et il persécuta les chrétiens.

NICANDER, médecin grec de la secte empirique, poëte et grammairien qui vivait un siècle avant l'ère chrétienne, composa divers ouvrages écrits en vers et remplis de fables, sur la pharmacie, les poisons, etc. Beroalde veut probablement désigner un des éditeurs ou traducteurs de Nicandre, soit Pierre Jacques Stève qui publia une traduction latine en 1552, soit Jacques Grevin, auteur de la traduction française imprimée en 1567.

NIC-NAN. C'est Nicolas de Nancel, savant médecin qui avait latinisé son nom en tête de ses livres et qui l'abrégeait souvent ainsi : *Nic.Nan.* Né de pauvres paysans en 1539, au village de Nancel, dans le Noyonnais, il montra de bonne heure tant d'heureuses qualités, qu'il trouva des protecteurs, entre autres Ramus, qui favorisérent ses études. Il se jeta dans la Réforme et fut obligé de sortir de France; son maître et ami, Ramus, l'y fit rentrer. Nancel, qui avait occupé avec distinction la chaire de langue grecque à l'université de Douai, ne s'occupa plus que de médecine et s'y distingua. Jusqu'à sa mort, arrivée en 1610, il publia un grand nombre de traductions latines d'auteurs grecs et plusieurs ouvrages de philologie : il avait eu la prétention de rassembler toutes les connaissances humaines dans un livre intitulé *Analogia microcosmi ad macrocosmum,* lequel ne parut qu'aprés lui par les soins de son fils.

NICOLE. C'est un personnage que Beroalde ne désigne que par un prénom, ou bien une faute d'impression a changé en *Nicole* le nom de *Nicot* (Jean), seigneur de Villemain, ambassadeur du roi en Portugal, célèbre par l'importation du tabac en France, et auteur du *Trésor de la langue française tant ancienne que moderne*, qui parut après sa mort en1606. Beroalde a pu encore vouloir mettre en scène le voyageur Nicolas de Nicolaï, ou le médecin et philosophe florentin Nicolas Nicolo, ou le facétieux Nicolas, secrétaire du duc de Mayenne et ensuite de Henri IV, etc. Si *Nicole* est une femme, ce doit être Nicole Estienne, fille de Charles Estienne et femme du médecin Liébault, à laquelle Beroalde a dédié un poëme intitulé : *la Muse céleste ou l'Amour divin dans ses Appréhensions spirituelles, etc.*

NOSTRADAMUS (Pierre de Nostredame, dit), fameux astrologue, né à Saint-Remi en Provence, étudia d'abord les mathématiques et la médecine au collége d'Avignon. La publication de ses *Centuries*, en 1555, mit en telle vogue sa science divinatrice, qu'il fut appelé à la cour par Catherine de Médicis, et que Charles IX le nomma son médecin ordinaire. Nostradamus vécut pourtant dans la retraite à Salon où il s'était fixé et continua ses recherches dans l'avenir jusqu'à sa mort en 1566. On n'eut pas de peine à trouver dans ses quatrains énigmatiques la prédiction des événements accomplis. Si la plupart des savants le traitérent comme un charlatan, le peuple le considéra comme un grand prophète.

ŒCOLAMPADE (Jean), né à Weinsberg dans la Franconie en 1482, fut un des plus savants docteurs de la Réforme; comme Luther, il fut moine et jeta le froc aux orties pour se marier; mais il s'attacha de préférence aux opinions de Zuingle qu'il défendit contre celles de Luther. Toute sa vie fut employée à prêcher, à enseigner, à écrire et à disputer; son nom était l'effroi des catholiques. Il mourut en 1531, en regrettant, dit-on, d'avoir tant fait pour la Réforme.

ORLANDE. C'est Roland Lassus, le plus célébre musicien du seizième siècle, qui se fit appeler *Orlando Lasso* pendant son séjour en Italie : il était né à Mons en 1526 et mourut à Munich en 1593; il passa plusieurs an-

nées à la cour de Henri III, où il dirigeait la chapelle du roi et mettait en musique les vers de Marot, de Ronsard et des meilleurs poëtes du temps.

ORONCE. C'est Oronce Finé, le premier mathématicien de son temps, né à Briançon en 1494 et mort à Paris en 1555. Professeur de mathématiques au Collége-Royal, il fut très-estimé et peu récompensé par François Ier : il se perdait, il est vrai, dans les arcanes de la science et poursuivait, par exemple, la chimère de la quadrature du cercle; il avait des connaissances en astronomie et en mécanique, mais il ne les appliquait qu'à fabriquer des horloges planétaires.

ORPHÉE, poëte et sage de la Grèce, n'est point un personnage allégorique comme la fable nous l'a représenté : né en Thrace un siècle avant le siége de Troie, il prit part à l'expédition des Argonautes et alla en Égypte se faire initier aux mystères sacrés, à l'imitation desquels il institua ceux de Bacchus et de Cérès Éleusine dans sa patrie : il enseignait, dit-on, le dogme d'un seul Dieu créateur et annonçait aux hommes les peines et les récompenses d'une autre vie; il leur apprit aussi à étudier les astres; il perfectionna la poésie, la musique, etc. Beroalde désigne sans doute un des éditeurs ou des commentateurs des hymnes attribués à Orphée.

OVIDE (Publius Ovidius Naso), un des plus féconds et des plus brillants poëtes de l'antiquité, né à Sulmone 43 ans avant J.-C., montra de bonne heure un goût décidé pour la poésie et se fit connaître par ses vers à la cour d'Auguste où il fut comblé d'honneurs et de richesses, jusqu'à ce qu'une fatale imprudence eût amené sa disgrâce et son exil à Tomes sur le Pont-Euxin. C'est là qu'il mourut dans la dix-septième année de l'ère chrétienne. Dans son poëme des *Metamorphoses*, c'est un spirituel pyrrhonien qui raconte les fables d'une religion; dans ses autres poëmes, c'est un aimable épicurien qui proclame le culte des sens. Parmi les innombrables éditeurs, commentateurs et traducteurs d'Ovide, on ne peut reconnaître celui que Beroalde a eu le projet de mettre en scène sous le nom du poëte latin.

PANORME. C'est sans doute un des deux personnages qui ont pris le titre de *Panormitain*, et plus probablement le second. Nicolas Tudeschi, dit *Panormitanus*, né à Catane et mort en 1445 à Palerme dont il était archevêque, fut mêlé au grand schisme de l'Église romaine et composa une foule d'écrits théologiques dans lesquels il traite de la puissance du saint-siége. Antoine Beccadelli, dit *Panormita*, né en 1394, à Palerme, s'attacha d'abord au duc de Milan Philippe-Marie Visconti, puis au roi d'Aragon Alphonse, qui le chargea de plusieurs ambassades : c'était un savant littérateur qui écrivait en prose et en vers avec tout le charme de la latinité antique; ses ouvrages ne furent publiés que dans le cours du seizième siècle. Il mourut à Naples en 1471, après avoir couru le risque d'être brûlé en même temps que ses poésies obscènes.

PANTALÉON (Henri), né à Bâle en 1522, étudia la philosophie et les sciences naturelles. Avant de se consacrer à l'art médical, il voulut devenir pasteur protestant dans sa ville natale et, n'ayant pas réussi, il abandonna,

pour voyager en France, les fonctions et l'habit ecclésiastiques : il revint à Bâle reprendre la chaire de dialectique et fut élu doyen de la Faculté de médecine. Il mourut en 1595, dans tout l'éclat de sa réputation d'historien et de littérateur, après avoir traduit en allemand plus de vingt volumes in-folio d'histoires et de chroniques. Il paraît dans sa vieillesse s'être entièrement dégagé des liens de la Réforme pour n'être plus que philosophe sceptique.

PARACELSE (Philippe-Auréole Bombast de Hottenheim), fameux alchimiste et médecin stagyrique, né en 1493 à Einsiedœln, près de Zurich, n'étudia ni dans les universités, ni dans les livres, mais en voyageant et en se livrant à toutes les fantaisies de son imagination. Au retour de ces longs voyages qu'il avait faits pour s'instruire, il fut appelé à remplir une chaire de physique et de chirurgie dans l'université de Bâle ; ses systèmes singuliers eurent d'abord, malgré leur absurdité, une vogue prodigieuse, et ses élèves le mirent au-dessus de tous les médecins et philosophes de l'antiquité ; mais ses mœurs crapuleuses l'ayant fait chasser de Bâle, il recommença sa vie errante, prédisant l'avenir, vendant des remèdes secrets, dressant des horoscopes, annonçant l'art de faire de l'or et celui de prolonger la vie, jusqu'à ce qu'il mourût pauvre et infirme, dans l'hôpital de Salzbourg, à l'âge de quarante-huit ans. Ses ouvrages, publiés pour la plupart après sa mort, furent longtemps exploités par les charlatans et les savants de l'Allemagne, où les alchimistes et les magiciens regardaient Paracelse comme une espèce de dieu ; mais il ne trouva jamais beaucoup d'adeptes en France.

PARÉ (Ambroise), surnommé *le père de la chirurgie française*, né à Laval au commencement du seizième siècle, fit l'apprentissage de son art dans les guerres d'Italie et prit, à son retour, le rang de chirurgien gradué au collége de Saint-Edme ; nommé chirurgien ordinaire de Henri II, il servit en cette qualité François II, Charles IX et Henri III qui lui accordèrent une confiance presque amicale. Comme il passait pour huguenot, Charles IX lui donna asile dans sa propre chambre durant le massacre de la Saint-Barthélemy. Il mourut à Paris en 1590. Ses ouvrages, qui ne sont pas exempts des erreurs populaires du temps, prouvent que *maître Ambroise* avait acquis par la pratique une expérience que l'on n'a pas surpassée depuis. La vie entière de Paré est celle d'un philosophe qui ne respire que pour la science et pour le bien de l'humanité. Les anciennes éditions du *Moyen de Parvenir* portant *Parée* et non *Paré*, on pourrait croire que ce nom ne désigne pas le célèbre chirurgien, mais bien le philologue allemand Philippe *Pareus*, ami de Matthieu de Beroalde et son admirateur, puisque Scaliger l'avait surnommé *Hierophanta Beroaldinus*.

PASSERAT (Jean), poëte et grammairien, né à Troyes en 1534, mérita, par son érudition, de succéder à Ramus dans la chaire d'éloquence au Collége-Royal ; il fut toujours attaché au parti royaliste pendant la Ligue et eut part à la célèbre *Satire Ménippée* qui valut une armée pour la cause de Henri IV. Devenu paralytique et aveugle dans sa vieillesse, il conservait son enjouement ; mais à son lit de mort, il brûla un commentaire précieux qu'il avait

préparé sur le roman de Rabelais : on peut juger par là que ce commentaire était d'un philosophe. Il mourut en 1602.

PATOLET. On ne trouve pas de personnage de ce nom ; c'est peut-être *Pacolet*, enchanteur qui avait fabriqué un cheval de bois volant à travers les airs et conduit à l'aide d'une cheville : ce cheval joue un grand rôle dans les vieux romans de chevalerie et surtout dans celui de *Valentin et Orson.* Il y avait aussi au seizième siècle un Jean *Patouillet*, protonotaire apostolique, habitant Dijon où il mourut en 1585, *homme de grand jugement et de grande lecture, savant dans les langues et dans l'histoire,* dit Remi Belleau ; *grand philosophe et vraiment démocratique,* dit le sieur de Flavigny. Beroalde avait-il en vue ce contemporain ?

PAUSANIAS, géographe ou plutôt archéologue grec, que l'on croit né à Césarée, en Cappadoce, écrivit à Rome, sous le règne de Marc-Aurèle, son *Voyage en Grèce*, qui renferme tant de renseignements précieux sur les arts dans l'antiquité. Beroalde a donné ce nom à un des éditeurs de Pausanias et peut-être à Blaise de Vigenère, qui en préparait alors une traduction française.

PELICER. Est-ce José *Pellicer* de Salas, qui a composé en espagnol une singulière *Histoire naturelle du Phénix*, imprimée en 1630, ou bien Guillaume Pellicier, en latin *Pellicerius*, évêque de Montpellier, habile homme d'État et savant éclairé, qui enrichit la Bibliothèque du Roi d'une quantité de manuscrits grecs, syriaques et hébreux, achetés en Italie ? Ce docte évêque mourut dans son diocèse en 1568, à l'âge de 72 ans environ. Sainte-Marthe ne craint pas de l'appeler l'homme le plus savant de son siècle.

PENAS. C'est le fameux botaniste Pierre Pena, de Narbonne, qui recueillit dans ses voyages la plupart des plantes que Lobel a décrites dans son ouvrage : ou bien son parent, Jean Pena, né à Moutiers, en Provence, disciple de Ramus, professeur de mathématiques au Collége-Royal, commentateur et traducteur d'Euclide, mort à l'âge de trente ans, lorsqu'il aspirait à devenir un savant universel.

PÉRICLÈS, né à Athènes, vers l'an 490 avant J.-C., grand capitaine, grand politique et grand orateur, a donné son nom au siècle le plus brillant de la Grèce : son respect pour les dieux et son mépris pour les superstitions lui furent inspirés par les leçons d'Anaxagore, qui lui enseigna une philosophie qu'on accusait d'athéisme parce qu'elle dédaignait les fables de la théogonie païenne. Ce fut pour l'amour de la philosophie, qu'il épousa la belle Aspasie, qui voyait à ses pieds Socrate et Alcibiade. Il mourut de la peste, 429 ans avant J.-C.

PERION (JOACHIM), savant philologue, né à Cormery, où il prit l'habit de bénédictin, se passionna pour les ouvrages de Cicéron et traduisit dans le style cicéronien plusieurs traités d'Aristote qu'il défendit avec fureur contre les attaques de Ramus ; il voulut démontrer, dans une longue dissertation, que la langue française était formée du grec, et Henri Étienne ne dédaigna pas de lui emprunter ce paradoxe pour le soutenir avec plus d'adresse

que de raison. Perion, qui mourut en 1559, publia un grand nombre de traductions du grec en latin et quelques écrits de polémique véhémente contre les réformateurs.

PERSE (Aulus Persius Flaccus), poëte satirique latin, né à Volterre, en Toscane, l'an 34 de l'ère chrétienne, fut amené fort jeune à Rome et y suivit les leçons du philosophe Cornutus qui enseignait les doctrines stoïciennes ; il devint l'ami de son maître, qui comptait aussi Lucain parmi ses élèves. Les énergiques satires de Perse, qui flétrissent l'époque de Néron, révèlent le philosophe non moins que le poëte. Beroalde désigne sans doute son ami et ancien condisciple, Etienne Clavier, qui, dans ses annotations sur Perse, imprimées à Paris en 1607, le traite de *vir insignis* et *vir doctissimus*.

PÉTRARQUE (François), le plus beau génie de son siècle, naquit à Arezzo, en 1304, et fut élevé en France à Carpentras et à Montpellier. Après la mort de ses parents, âgé de vingt-deux ans, il revint de Bologne à Avignon et se retira à Vaucluse où il connut la belle Laure qu'il aima même après l'avoir perdue. Ses poésies italiennes et provençales firent l'admiration de la France et de l'Italie, qui se disputèrent la gloire du poëte. Les princes et les villes de l'Italie tenaient à honneur de posséder ce grand homme qui, inconsolable de la perte de Laure, fuyait les honneurs qu'on lui rendait de toutes parts et cherchait la retraite pour se livrer à sa douleur et à l'étude. Il mourut près de Padoue en 1374. Ses ouvrages de philosophie et de morale, aujourd'hui oubliés, sont peut-être supérieurs à ses *Canzoni*, tant de fois traduits et imités en France au seizième siècle. Beroalde désigne certainement sous ce nom son ami Jérôme d'Avost de Laval, auteur des *Essais sur les sonnets du divin Pétrarque*, imprimés en 1584, et précédés d'un sonnet de Beroalde.

PETRONIUS, né aux environs de Marseille, vivait du temps de Néron, qui le fit consul de Bithynie et le nomma ensuite intendant de ses plaisirs, arbitre (*arbiter*) des fêtes et des festins. Pétrone était un voluptueux, qui professait l'épicuréisme, et qui osa déclarer, dans ses écrits, que *la crainte seule a fait les dieux*. Il fut accusé par Tigellin d'avoir conspiré avec Pison contre l'empereur, et quand il se vit arrêté à Cumes, il s'ouvrit les veines en souriant à la mort. Beroalde veut sans doute désigner François Pithou qui avait publié en 1587 une édition de Pétrone plus complète que les précédentes.

PETRUS DE ALVER. Ce nom doit être altéré. Il y avait en Italie une famille *Alveri* qui a produit Gaspard Alveri, auteur d'une description de Rome publiée au milieu du dix-septième siècle. Don *Pierre d'Alvarado* est un des conquérants du Mexique et des compagnons de Fernand Cortez; *Pierre d'Aranda* est un évêque de Cagliari, déclaré hérétique sous le pontificat d'Alexandre VI; *Pierre de Navarre* est un des plus grands capitaines espagnols qui aient fait la guerre en Italie contre les Français, etc; mais nous ne trouvons nulle part un *Pierre Alvarez*, ou *d'Alvar*, ou *Alveri*, etc.

PHILON. Ce n'est pas Philon, de Byblos, qui traduisit en grec l'histoire du phénicien Sanchoniaton, sous le règne de Tibère; ni Philon, de Bysance,

habile mathématicien et mécanicien, qui vivait dans le deuxième siècle de l'ère vulgaire ; mais c'est assurément Philon *le juif* ou *le platonicien*, né à Alexandrie, 30 ans avant J.-C., et mort presque centenaire, qui avait étudié toutes les sciences, et qui s'était passionné pour la philosophie de Platon au point de prétendre la retrouver dans la Bible et dans la religion juive ; mais on doit s'étonner qu'il n'ait pas parlé, dans ses ouvrages, de Jésus-Christ ni des évangiles, qui lui auraient fourni plus d'un rapprochement avec la doctrine des platoniciens. Beroalde désigne peut-être un des deux traducteurs de Philon, Pierre Bellier, dont la traduction complète parut en 1575, ou bien Pierre Saliat, qui n'a traduit que quelques opuscules publiés en 1543.

PHILOSTRATE. Plusieurs sophistes grecs ont porté ce nom. Celui que Beroalde a placé parmi ses convives, était de Lemnos et enseigna la rhétorique à Athènes et à Rome, sous le règne de Septime Sévère : il rédigea la vie d'Apollonius de Thyanes, par ordre de l'empereur, pour opposer les prodiges du philosophe païen aux miracles de Jesus-Christ. Mais Philostrate, dans le *Moyen de Parvenir*, n'est autre que le savant Blaise de Vigenère, qui traduisait alors *les Images ou tableaux de plate peinture* de ce sophiste grec et qui reparaît plus d'une fois dans l'ouvrage de Beroalde.

PIC MIRANDULA. Voyez MIRANDOLA.

PIERRE DU FOUR L'ÉVÊQUE (MAITRE). L'histoire littéraire du seizième siècle nous offre plusieurs personnages du nom de *Dufour*, mais dont aucun ne porte le prénom de *Pierre*. Nous avons cru d'abord reconnaître ici *Jérôme du Four*, dit *le Bonhomme*, conseiller au parlement de Paris, qui avait fait un voyage à Jérusalem et qui *n'en était pas plus habile*, dit l'Estoile qui enregistre sa mort à l'âge de quatre-vingts ans, sous la date du 4 août 1603. Mais il y a plus d'apparence que Beroalde a voulu parler de Pierre du Four, né à Toulouse, président du parlement de cette ville, à la fin du seizième siècle, savant jurisconsulte et antiquaire, auteur d'excellents mémoires sur les jeux et les usages des anciens : il mourut en 1600, âgé de soixante ans.

PIGHIUS (ALBERT), astronome, mathématicien et controversiste, né vers 1490, à Kempen, en Hollande, se fit tant de réputation par son érudition et son éloquence, que le pape Adrien VI voulut l'attirer près de lui, et l'envoya combattre avec la parole les réformateurs de l'Allemagne. Pighius renonça dès lors à ses spéculations astrologiques pour ne plus s'occuper que de théologie : il se montra un des plus ardents défenseurs de la puissance papale. En récompense, il fut nommé prévôt de l'église d'Utrecht et mourut dans cette ville en 1542. Son neveu Étienne Pighius, qui vécut jusqu'en 1604, ne consacra pas sa plume à la controverse, mais à la jurisprudence et à l'archéologie. Son grand ouvrage sur les antiquités romaines fixa certainement l'attention de Beroalde comme celle de tous les savants.

PIMANDRE. Ce nom, qui est celui de plusieurs personnages peu remarquables de l'histoire grecque, semble devoir s'appliquer à un contemporain de Beroalde, et sans doute à Jean Sirmond, auteur de la *Lettre de Pimandre*

à Théopompe, imprimée en 1627, contre un libelle de Duferron. Jean Sirmond n'était âgé que de vingt-deux ans lors de la publication du *Moyen de Parvenir*, mais il avait peut-être adopté le surnom de *Pimandre*, selon l'usage de se rebaptiser à la grecque ou à la romaine dans les colléges.

PINAUT. Ce nom est certainement mal écrit. C'est peut-être Claude Pi*nart*, seigneur de Cramailles, qui fut attaché aux rois Charles IX, Henri III et Henri IV; ou bien Pierre *Pineau*, dit des Aigues, ministre protestant, auteur de quelques écrits de polémique religieuse; ou bien Severin *Pineau*, en latin *Pinæus*, né à Chartres, chirurgien, auteur d'un traité fort singulier, imprimé en 1598, *de Virginitatis notis*.

PINDARE, poëte lyrique grec, né à Thèbes, en Béotie, 520 ans avant J.-C. et mort à l'âge de 74 ans, reçut, de son vivant et après sa mort, plus d'honneurs que les autres poëtes de l'antiquité; nous ne possédons de ses ouvrages que les odes composées pour célébrer les vainqueurs dans les jeux solennels de la Grèce. Beroalde avait probablement l'idée de désigner ainsi quelqu'un des commentateurs de Pindare, ou Morell, ou N. Le Sueur, etc.

PISO. On ne sait quel personnage de la famille patricienne des Pisons figure dans le *Moyen de Parvenir*. Cette famille, qui était une branche de la famille Calpurnia, a produit cinq ou six consuls, jurisconsultes, historiens et orateurs. Le plus célèbre fut Lucius Calpurnius, contemporain de Cicéron, élève et ami du philosophe épicurien Philodème, avec lequel il se livrait à de dégoûtantes orgies, sous prétexte de philosophie : ce Pison, accusé de concussion par Cicéron, se vit solennellement condamné, 50 ans avant Jésus-Christ.

PITHOU. Nous soupçonnons volontiers que Beroalde n'a pas mis en scène l'un des deux illustres savants, Pierre et François, qui ont élevé si haut le nom de *Pithou* dans les lettres par leurs précieux et immenses travaux d'érudition; mais nous croyons plutôt qu'il a choisi l'un des deux frères aînés de Pierre et de François, le premier nommé Jean, médecin, et le second, Nicole, jurisconsulte, tous deux zélés sectateurs de Calvin et tous deux également estimés par les protestants, qui les voyaient avec joie dans leurs rangs et les opposaient avec orgueil aux deux Pithou catholiques. Jean et Nicole ou Nicolas ont publié quelques opuscules qui ne méritent pas d'entrer en comparaison avec ceux de Pierre et de François, sur la théologie, la jurisprudence, la philologie, l'histoire, etc. Pierre mourut en 1596, âgé de cinquante-sept ans, et François en 1621, âgé de soixante-dix-sept ans : leurs aînés étaient morts depuis longtemps.

PITTACUS, un des sept sages de la Grèce, né à Mytilène, dans l'île de Lesbos, fut récompensé de ses succès contre les Athéniens par l'autorité souveraine, qu'il abdiqua volontairement après un règne de dix ans, pour se consacrer à l'étude et à l'enseignement de la sagesse. Il mourut à l'age de soixante-dix ans, 470 av. J.-C., laissant le code de ses lois contenues en six cents vers qui n'ont pas été conservés.

PLANUDE (Maxime), né à Nicomédie, moine de Constantinople au qua-

torzième siècle, fut chargé d'une mission auprès de la république de Venise en 1327, par l'empereur Andronic. Il remplit sa vie, qui fut longue, de prodigieux travaux de traduction et de compilation. C'est à lui qu'on doit le *recueil de l'Anthologie grecque* et des *Fables d'Ésope*. Beroalde a en vue quelqu'un des nombreux éditeurs qui s'étaient occupés de ces deux ouvrages, tant de fois réimprimés et commentés, au seizième siècle.

PLATINE (BARTHELEMI DE SACCHI, plus connu sous le nom de), savant historien, né vers 1421, à Piadena, dont il prit le nom en le latinisant, s'attacha au cardinal François de Gonzague, qui le conduisit à Rome et le recommanda au pape Pie II, dont le successeur Paul II ne lui fut pas aussi favorable : Platine, accusé, comme membre de l'académie archéologique de Pomponius Lætus, d'avoir fait partie d'une réunion d'athées, ennemis du saint-siége, se vit emprisonné et livré à la torture. Sixte IV le consola de ces disgrâces en le nommant bibliothécaire du Vatican. Platine mourut en 1481. Son *Histoire des papes*, dans laquelle il donna un des premiers l'exemple de la critique et de l'impartialité historiques, est le meilleur de ses ouvrages : on n'avait pas avant lui écrit les vies des papes avec une pareille indépendance.

PLATON, célèbre philosophe grec, maître d'Aristote qui devint ensuite son rival, naquit dans l'île d'Egine l'an 430 avant J.-C. Sa philosophie fut celle de Socrate dont il était le disciple favori. Il se perfectionna et s'instruisit par les voyages. A son retour à Athènes, il fonda l'Académie où, dans des leçons publiques, il développait les idées de Pythagore, d'Héraclite et de Socrate, admirablement fondues ensemble et embrassant à la fois la métaphysique, la morale et la politique. Il mourut à l'âge de quatre-vingts trois ans. Beroalde désigne sans doute un des nombreux éditeurs et traducteurs de Platon, au seizième siècle.

PLAUTE (MARCUS ACCIUS), poëte comique latin, né à Sarsine, en Ombrie, vers l'an 224 avant J. C., commença de bonne heure sa réputation en faisant représenter ses pièces qui furent applaudies et admirées à Rome; mais il tomba bientôt dans la misère et fut réduit à tourner la meule chez un boulanger. Il mourut l'an 184 avant J.-C. Dans ses comédies, il se montre souvent philosophe; mais il est probable que Beroalde a introduit sous ce nom un des commentateurs, tels que Lambin, qui publia en 1576 une excellente édition de Plaute.

PLINE. Beroalde a probablement préféré à Pline le Jeune, auteur des *Lettres* et du *Panégyrique de Trajan*, Pline l'Ancien ou le naturaliste (CAIUS PLINIUS SECUNDUS), sous le nom duquel il fait paraître, à notre avis, l'écrivain protestant, Antoine du Pinet, dont la traduction de l'*Histoire naturelle* de Pline était alors très-estimée. Ce grand ouvrage, le seul qui nous reste de tous ceux que Pline avait composés, embrasse la philosophie, l'astronomie, la physique, la géographie, l'agriculture, le commerce, la médecine et les arts, aussi bien que l'histoire naturelle proprement dite. Pline, né l'an 23 de J.-C., à Côme ou à Vérone, fut en grande estime sous les règnes de Titus et de Vespasien, qui lui donnèrent plusieurs commandements

militaires et l'employèrent aux affaires publiques : il périt dans l'éruption du Vésuve qui engloutit Herculanum et Pompeïa, l'an 79 de J.-C.

PLOTIN, philosophe platonicien, de l'école d'Alexandrie, né à Lycopolis, en Egypte, au commencement du deuxième siècle, suivit les leçons d'Ammonius Saccas, chef d'une secte d'illuminés, et vint à Rome enseigner une doctrine fort obscure, mélangée d'astrologie et de magie, qui le mit en vogue à la cour de Galien, de telle sorte qu'il obtint la permission de fonder dans la Campanie une ville de philosophes, gouvernée selon les lois de Platon. Il mourut, sans avoir vu la réalisation de ce projet, l'an 270 de J.-C. Après sa mort, on le divinisa, et sa philosophie partagea jusqu'au seizième siècle l'enthousiasme qu'inspirait celle de Platon aux imaginations ardentes et mystiques.

PLUTARQUE, philosophe, historien et orateur, né à Chéronée en Béotie, vécut sous Néron, Trajan et Adrien, qui l'honorèrent de la dignité consulaire. Plutarque avait longtemps voyagé en Grèce et en Égypte; il avait étudié toutes les sciences et toutes les philosophies : il s'attacha de préférence à celle de Platon. Il revint, encore jeune, dans sa patrie et fut preteur ou archonte de Chéronée jusqu'à sa mort, qu'on place sous le règne d'Antonin. Les ouvrages de Plutarque présentent le plus vaste répertoire de faits, de souvenirs et d'idées que nous ait transmis l'antiquité. Il est possible que Béroalde ait donné le nom de Plutarque à son admirable traducteur Jacques Amyot.

POGGE (POGGIO BRACCIOLINI, connu sous le nom de), né près de Florence en 1380 et mort dans cette ville en 1459, fut un des écrivains du quinzième siècle qui ont le plus contribué à la renaissance des études classiques; il retrouva un grand nombre d'auteurs anciens qui étaient perdus, entre autres Plaute et Quintilien. C'était un philosophe sceptique qui osait dire leur fait aux gens d'église et de cour; la violence de son caractère et la hardiesse de ses idées faillirent plus d'une fois lui être funestes. Il porta l'habit ecclésiastique et attaqua sans cesse le libertinage des moines, quoiqu'il fût plus libertin qu'eux; il fut secrétaire de trois papes et dota richement ses bâtards : il n'était pas bien sûr de croire en Dieu. Ses *Facéties* ont été traduites en français par Julien des Augustins, que Beroalde a peut-être désigné sous le nom de Pogge.

POLIPHILE. C'est le héros d'un livre bizarre écrit en italien et plusieurs fois traduit en français au seizième siècle : *Poliphili hypnerotomachia,* c'est-à-dire : Combat de l'Amour et du Sommeil, livré par l'amant de Polia. L'auteur de cet ouvrage, confus mélange de fables, d'histoire, d'architecture, de mathématiques, etc., se nomme François Colonna, religieux dominicain. Beroalde ne pouvait manquer de se rappeler ce livre fameux, dont il avait publié lui-même en 1600 une ancienne traduction de Jacques Gohory, revue et corrigée sous le titre de *Tableau des riches inventions, couvert du voile des feintes amoureuses qui sont représentees dans le Songe de Poliphile.*

POMPONATIUS. C'est Pierre Pomponazzi, né à Mantoue en 1462, qui

professa la philosophie d'Aristote à Padoue, à Ferrare et à Bologne, avec un succès extraordinaire ; il avait approfondi les sciences naturelles et il n'était pas bien convaincu de l'immortalité de l'âme ; en revanche, il croyait à l'astrologie et même à la magie. Il mourut en 1524.

PONTANUS (JACQUES), habile humaniste et savant philologue, né à Brugg dans la Bohême en 1542, fut élevé par les jésuites et professa dans leurs colléges les langues anciennes et la rhétorique ; il mourut à Augsbourg en 1626, après avoir publié un grand nombre de commentaires sur les classiques et de traductions des auteurs grecs en latin. Un autre Pontanus (Jean-Isaac) qui vivait dans le même temps, est peut-être celui que Beroalde veut désigner : historien et philologue, il était né à Elseneur, il professa d'une manière brillante la physique et les mathématiques à Harderwick, publia une foule de savantes éditions et mourut en 1639. Beroalde avait pu le connaître lorsqu'il prit le bonnet de docteur à Bâle en 1601 et visita les universités de France.

PORPHYRE, né à Tyr, l'an 233 de l'ère chrétienne, élève d'Origène, de Longin, d'Apollonius et de Plotin, abjura, dit-on, le christianisme et poursuivit les chrétiens dans des écrits que ceux-ci ont fait soigneusement disparaître. Ses ouvrages de philosophie offrent un mélange des doctrines d'Orphée, de Pythagore, de Platon et d'Aristote : c'était un illuminé qui avait des visions et qui se piquait d'être magicien. Il mourut à l'âge de soixante-douze ans. Il y a eu plusieurs autres Porphyre, auxquels Beroalde n'a pas dû songer.

PORSENNA, roi des Étrusques, régnait l'an 520 avant Jésus-Christ. Il vint assiéger Rome, l'an 247 de sa fondation, pour rétablir sur le trône Tarquin le Superbe. Le dévouement de Clélie, d'Horatius-Coclès et de Mutius Scévola, qui tenta de l'assassiner, le forcèrent à lever le siége et à abandonner Tarquin. Beroalde veut peut-être mettre en scène Henri IV sous le nom de *Porsenna*, par allusion aux tentatives de meurtre exécutées par Jean Chatel et par d'autres fanatiques contre la vie de ce bon roi.

POSTEL (GUILLAUME), célèbre visionnaire et savant universel, né en 1510 à Dolerie, dans le diocèse d'Alençon, fut presque son seul maître et apprit non seulement les langues anciennes, mais encore la plupart des langues orientales dans ses voyages en Asie. La lecture des cabalistes et des rabbins lui tourna la tête et il passa misérablement sa vie dans les persécutions et dans les épreuves, pour établir des systèmes singuliers ou extravagants qui auraient détruit l'ordre religieux, moral et politique. On a lieu de s'étonner qu'il n'ait pas été brûlé comme athée, ou comme hérétique, ou comme sorcier; il fut seulement plusieurs fois enfermé comme fou, à Venise et ensuite à Paris, dans le monastère de Saint-Martin-des-Champs où il mourut en 1581. Beroalde devait faire cas de Postel en qualité d'alchimiste et de cabaliste.

PREMIER-VENU (LE). Est-ce une allusion à Laurent *du Premier fait*, poëte et orateur du temps de Charles VI, premier traducteur du *Décaméron* de Boccace, ou bien à un contemporain nommé *Bien-Venu?* Voyez ce nom.

Peut-être aussi que le *premier venu* ne désigne personne particulièrement.

PRISCIEN ou **PRISCIAN.** Entre plusieurs personnages de ce nom, médecins, jurisconsultes, philosophes, etc., Beroalde s'est arrêté sans doute au plus célèbre, Priscianus, grammairien, qui dirigeait une école à Constantinople en 525 et dont les traités de grammaire latine ont été la base de l'enseignement scolaire jusqu'à la fin du seizième siècle. Il veut peut-être désigner sous ce nom Putschius qui avait réuni en 1605 les écrits de Priscien dans un recueil intitulé : *Grammaticæ latinæ auctores antiqui.*

PROCLUS. Il y a un Proclus, hérésiarque du deuxième siècle, et un saint Proclus, patriarche d'Alexandrie ; mais il s'agit ici de Proclus, philosophe platonicien et savant mathématicien, né en Lycie, l'an 412 de Jésus-Christ, et mort l'an 485. Il était païen et appartenait à l'école d'Alexandrie. Proclus a eu beaucoup d'éditeurs, de commentateurs et de traducteurs à la fin du seizième siècle, de même que les philosophes de cette grande école qui parlait moins à la raison qu'à l'imagination.

PROCUREUR (LE). On ne saurait dire s'il est question d'un personnage qui, de même que le fécond Jean Bouchet, de Poitiers, alliait l'office de procureur au métier d'écrivain, ou bien de quelque auteur d'un ouvrage sur la pratique et le style des procureurs.

PROPERCE (SEXTUS AURELIUS), né dans l'Ombrie, cinquante ou soixante ans avant Jésus-Christ, fut dès sa jeunesse attiré à la cour d'Auguste par Mécéne, et devint le compagnon poétique de Virgile, de Tibulle et d'Ovide. Ses élégies célèbrent son amour pour Cynthie. Il mourut après Virgile, dix-neuf ou douze ans avant l'ére chrétienne. Beroalde veut-il désigner un des doctes commentateurs de Properce, Turnèbe, Muret, Passerat, etc. ?

PROTAGORAS. Ce n'est pas sans doute le roi de Salamine, ni le philosophe stoïcien, ni le médecin de Cos, mais le philosophe d'Abdère, qui, de portefaix, devint le disciple favori de Démocrite. Ses leçons, aussi remarquables par son éloquence que par la nouveauté de ses sophismes, attiraient la foule à Athènes et le firent bientôt riche ; mais, dénoncé comme impie, il s'enfuit sur une barque et périt dans un naufrage, à l'âge de soixante-dix ans, 408 ans avant Jésus-Christ. Ses livres furent brûlés parce qu'il y niait l'existence des dieux.

PUC. C'est assurément François Pucci, de Florence, fougueux controversiste et visionnaire, qui se fit calviniste à Lyon, luthérien à Oxford, socinien à Bâle, sceptique à Anvers, alchimiste à Cracovie et enfin catholique à Rome, où il mourut en 1600, désabusé de ses erreurs théologiques et hermétiques. On répandit, après sa mort, qu'il avait été brûlé avec ses livres, en Italie, quoique dans ses dernières années il eût dédié au pape un ouvrage sur l'Efficacité de la Grâce.

PUCELLE D'ORLÉANS (LA). C'est la célèbre héroïne Jeanne d'Arc, née à Domremy en 1400, brûlée vive à Rouen le 31 mai 1431. Beroalde l'in-

troduit sans doute dans le *Moyen de Parvenir*, à cause de la réputation de magie et de sorcellerie que ses exploits lui avaient faite et que son procès lui confirmèrent dans l'esprit du peuple. Beroalde était nécessairement de l'opinion de ceux qui la regardaient comme une illuminée, instrument de la politique de Charles VII, et non comme une inspirée, instrument de la Providence. Il avait publié à Tours, en 1599, *la Pucelle d'Orléans, restituée par l'industrie de Beroalde, sieur de Verville.*

PYRRHUS. On ne peut décider quel est le personnage que Beroalde a choisi entre ceux qui ont porté ce nom dans l'antiquité: soit Pyrrhus, fils d'Achille et amant d'Hermione qui le fit assassiner par Oreste, soit Pyrrhus, roi des Epirotes, qui fut en guerre avec les Romains, les Carthaginois et les Grecs, au troisième siècle avant J.-C.; soit Pyrrhus, petit-fils du précédent et comme lui roi d'Epire; soit Pyrrhus, patriarche de Constantinople en 639, hérésiarque, etc. Il est probable que Beroalde avait écrit *Pyrrhon*, dont l'imprimeur a fait *Pyrrhus*; le philosophe grec, chef de la secte des sceptiques, doit en effet avoir sa place dans le *Moyen de Parvenir.*

PYTHAGORAS, fondateur de la secte philosophique dite *école d'Italie*, né à Sidon, environ 593 ans avant Jésus-Christ, s'instruisit dans ses voyages en Égypte, en Phénicie et en Chaldée, enseigna d'abord la géométrie et les mathématiques à Samos, ensuite sa philosophie dans plusieurs villes de la Grèce: après le triomphe, vint la persécution; il fut chassé de Tarente, il ne put se faire admettre dans Locres et il périt dans une émeute populaire, à Métaphonte, 497 ans avant Jésus-Christ. Sa doctrine de la métempsycose et sa cosmogonie ont enfanté bien des systèmes: Platon et Jésus-Christ sont sortis de Pythagore. Beroalde désigne peut-être sous le nom de Pythagore quelqu'un des nombreux commentateurs ou traducteurs des *Vers dorés* attribués à ce philosophe.

Q. P. Nous avons pensé que ces deux lettres n'étaient pas les initiales d'un nom propre, mais que leur consonnance devait former ce nom que nous ne trouvons point avec assez de certitude pour être sûr de notre découverte. Il y a, au seizième siècle, Étienne *Coppé*, traducteur d'un traité mnémologique de Grataroli; Laurent *Cuper*, ou *Cupaer*, natif de Grammont en Flandre, carme, docteur de Louvain, auteur d'ouvrages historiques et théologiques, mort en 1591; Barthélemi Coppen, en latin *Cuppenius*, savant théologien protestant, né à Rostock en Allemagne, professeur à Heidelberg, mort en 1617, à l'âge de cinquante-deux ans, etc. On pourrait supposer aussi que Beroalde a voulu désigner ainsi Jean Quintin, professeur en droit canonique à Paris, mort en 1561, dans la religion réformée, ou Jean Quentin, docteur en théologie et pénitencier à Paris, auteur de quelques opuscules; parce que l'un de ces personnages, cités par La Croix du Maine, mettait en tête de ses livres ces initiales Q. P., signifiant: *Quentin* ou *Quintin, Parisien.*

QUELQU'UN. C'est sans doute Beroalde qui se qualifie de la sorte; et en effet, *Quelqu'un* prend toujours la parole pour arrêter la discussion qui va trop loin ou pour la terminer avec une sorte d'autorité présidentale.

QUESNOY (LE SIRE DU). Nous ne savons rien de ce personnage, qui semble désigné sous son véritable nom.

QUIDAM. C'est peut-être encore Beroalde qui varie ainsi son pseudonyme de *Quelqu'un.*

QUINTILIEN (Marcus Fabius), célèbre rhéteur, né en Espagne, élève de Domitius Afer, enseigna la rhétorique sous le règne de Vespasien et brilla comme avocat au barreau de Rome. Beroalde désigne peut-être un des commentateurs de ce critique, et, de préférence, Pierre Pithou qui avait publié en 1580 la meilleure et la plus complète édition de Quintilien; il pourrait aussi avoir en vue quelque traducteur de son temps, Claude Fauchet, par exemple, qui donna en 1585 une traduction du *Dialogue sur les orateurs.*

RABANUS (RABAN-MAUR, en latin), le plus fécond écrivain de son siècle, né à Mayence vers 776, mérita l'amitié d'Alcuin et fut mis à la tête de la célèbre école de l'abbaye de Fulde, où il était moine; personne, avant lui, n'avait enseigné le grec en Allemagne. Il devint évêque de Mayence et présida le concile assemblé dans cette ville en 852. Il mourut en 856. Il embrasse dans ses écrits toutes les connaissances humaines, mais comme les savants contemporains, il se montre moins philosophe que théologien.

RABELAIS (François), le plus grand philosophe peut-être du seizième siècle, né à Chinon vers 1483, cordelier à Fontenay-le-Comte, bénédictin à Maillezais, médecin à Montpellier et à Lyon, secrétaire et ami du cardinal Dubellay à Rome, chanoine à Saint-Maur-des-Fossés et enfin curé de Meudon, mort à Paris en 1553. Il savait toutes les langues, il possédait toutes les connaissances, il ne croyait à rien; il osa, dans ses admirables satires, s'attaquer à tout ce qu'on respectait sous peine du bûcher ou de l'échafaud, et il ne fut pas même mis en jugement, lorsqu'on exilait Clément Marot et qu'on brûlait Étienne Dolet. Le *Moyen de Parvenir* est-il un canevas drolatique tracé par Rabelais et rempli seulement par Beroalde de Verville? Voyez la Notice préliminaire.

RADEGONDE (SAINTE), fille de Berthaire, roi de la Thuringe, fut emmenée prisonnière à l'âge de dix ans par Clotaire Ier, qui la fit instruire dans la religion chrétienne et l'épousa. Cette pieuse princesse se retira dans le monastère de Sainte-Croix à Poitiers et y mourut en 587, à soixante-huit ans. Elle fut canonisée, et la ville de Poitiers la prit pour patronne. Sa vie, écrite par Fortunat, avait été traduite, au seizième siècle, par Jean Bouchet. On ne peut apprécier le motif qui a fait placer cette sainte parmi les convives du *Moyen de Parvenir.* Beroalde veut-il désigner un des historiens de sainte Radegonde, Charles Pidoulx ou Joseph de Monteil?

RAMUS (Pierre **DE LA RAMÉE,** en latin), né dans un village du Vermandois vers 1502, entra comme domestique au collége de Navarre et y fit, presque sans maître, d'étonnants progrès dans les langues et la littérature anciennes; il s'appliqua ensuite avec passion à l'etude de la philosophie et des mathématiques; il mit en désordre toute l'Université de Paris, quand il commença de lutter corps à corps contre Aristote. Cette lutte, dans la-

quelle il montra tant de courage et de talent, dura toute sa vie. François Ier l'avait nommé professeur de philosophie et d'éloquence au Collége-Royal. Il s'était fait d'implacables ennemis en se déclarant l'adversaire d'Aristote : ces ennemis le dénoncèrent comme huguenot et lui suscitèrent bien des embarras, jusqu'à ce qu'ils en vinssent à l'égorger dans la nuit de la Saint-Barthélemy.

RAYMOND LULLE, philosophe chrétien, né dans l'île de Maïorque en 1235, se crut appelé par la Providence à convertir les mahométans au christianisme et à prouver la religion de Jésus-Christ, dans ses mystères les plus impénétrables, avec les formules ordinaires de la logique : il apprit les langues de l'Orient pour aller prêcher lui-même les Infidèles, et il y alla trois fois, en effet, sur les côtes d'Afrique où il fut, la troisième fois, lapidé comme un martyr. Il n'avait pas cessé un seul jour, pendant une vie de quatre-vingts ans, de répandre par toute l'Europe sa méthode philosophique et d'inviter les souverains et les papes à seconder cette croisade de la raison contre les musulmans. Ses écrits, qui le disputent à ceux de Scot en subtilité et en obscurité, se rattachent sans cesse à la théologie. C'est à tort qu'au quinzième et seizième siècles on a mis sous le nom de ce philosophe divers traités d'alchimie, qui sont assez démentis par le mépris qu'il avait pour les chercheurs de pierre philosophale. Beroalde, dans ses ouvrages de philosophie hermétique, a fait usage de ceux qu'on attribuait de son temps à Raymond Lulle.

ROBERT. Peut-être ce personnage est-il le même que Robert Estienne; voy. ce nom. Il y avait, à la fin du seizième siècle, tant d'hommes remarquables du nom de *Robert*, qu'on serait bien en peine de désigner celui que Beroalde a placé dans son livre : Pierre Robert, un des plus célèbres avocats du parlement de Paris, sous le règne de Henri II, massacré comme huguenot à la Saint-Barthélemy; Jean Robert, savant jurisconsulte, professeur en droit à Orléans, antagoniste de Cujas qui n'eut pas le dessus dans leur dispute; Anne Robert, fils du précédent, avocat connu par son érudition, mort en 1617; Nicolas Robert, auteur de l'*État et maintien du mariage vraiment chrétien*; Philippe Robert, avocat au parlement de Bourgogne, élève de Cujas, auteur de plusieurs ouvrages de poésie et de jurisprudence; Claude Robert, chanoine de Dijon, né en 1564, auteur du premier recueil intitulé *Gallia christiana*, etc.

ROBERT ESTIENNE. Voy. ESTIENNE.

ROBIN. Si Beroalde ne veut pas désigner le personnage lubrique qui est le héros de tant d'épigrammes licencieuses du seizième siècle, et surtout de celles de Clément Marot, où Robin tient rudement tête à la bergère Marion, il entend mettre en scène le fameux *arboriste du roi*, Jean Robin, qui avait un jardin de fleurs rares à l'endroit même où l'on construisit la place Dauphine, et qui fut placé à la tête du Jardin des Plantes que la Faculté de médecine fonda en 1597. Ce Robin était si jaloux de ses plantes, qu'il aimait mieux les détruire que de les répandre. La fin du seizième siècle nous offre encore quelques autres personnages du nom de Robin.

RENÉE. Ce doit être Renée de France, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, duchesse de Ferrare. Cette princesse, qui avait épousé en 1528 Hercule d'Est, duc de Ferrare, était fort savante dans les langues, les mathématiques, l'astrologie, la théologie, etc.; elle s'entoura d'hommes lettrés et rendit la cour de Ferrare aussi brillante que celle de France. Elle se jeta dans la doctrine de Calvin qu'elle accueillit même avec grande faveur ainsi que Clément Marot et les autres religionnaires exilés de la France où s'allumaient les bûchers de l'inquisition. Après la mort de son mari en 1560, elle revint en France et pratiqua ouvertement la religion réformée dans la ville de Montargis où elle mourut en 1575, âgée de soixante-cinq ans. Son nom resta en vénération chez les protestants qu'elle avait toujours défendus et protégés.

RONDELET (Guillaume), célèbre médecin et naturaliste né à Montpellier en 1507, étudia la médecine dans cette ville et les langues à Paris : il voyagea en Italie pour accroître ses connaissances en histoire naturelle et revint professer l'anatomie à Montpellier. Il écrivit en latin une histoire des Poissons qui lui fait beaucoup d'honneur. Il fut soupçonné de pencher vers le protestantisme. C'est lui que Rabelais a placé dans son *Pantagruel* sous le nom de *Rondibilis*.

RONSARD (Pierre de), né dans le Vendômois en 1524, d'une famille originaire de Hongrie, fut d'abord page à la cour de François Ier et attaché à la suite de divers ambassadeurs. A son retour en France, il commença ses études classiques et les poussa fort loin sous les leçons de Jean Daurat et de Turnèbe. Sa renommée poétique éclipsa toutes celles de ses devanciers et, pendant plus de 30 ans, il régna sans rival au milieu des poëtes ses contemporains et ses imitateurs. Les rois Henri II, François II, Charles IX et Henri III le traitèrent avec une distinction qu'on n'avait pas accordée à Clément Marot et à Mellin de Saint-Gelais : il avait des pensions, des titres, des abbayes, des prieurés, etc. Devenu vieux, il tomba dans la dévotion, et mourut à son prieuré de Saint-Côme près de Tours, en 1585. Il n'avait jamais incliné du côté de la Réforme, mais sa jeunesse, tout adonnée à l'amour, pratiquait la philosophie épicurienne dont ses vers proclamaient les préceptes.

RUFIN. Entre les hommes célèbres de la famille patricienne des Rufin que nous offre l'histoire de l'ancienne Rome, il y a trois Rufin qui se sont présentés plus naturellement à l'esprit de Beroalde : Rufin, ministre de Théodose et d'Arcadius, célèbre par la grandeur de son élévation et par celle de sa chûte, né à Éluse en Aquitaine vers le milieu du quatrième siècle, mort massacré par les soldats l'an 395; Rufin (Tyrannius), écrivain ecclésiastique de la secte d'Origène, prêtre d'Aquilée au quatrième siècle, qui fut en querelle avec saint Jérôme, et qui, accusé d'hérésie, se vit condamner par le pape Anastase; et Rufin, prêtre syrien, maître du fameux hérésiarque Pélage, à la fin du quatrième siècle. Mais on peut supposer que Beroalde a donné ce nom à un contemporain nommé *de la Ruffie*, que la *Confession de Sancy* dit auteur de l'*Apologie du roi* (Henri IV) attribuée au ministre protestant Palma Cayet ou à Catherine de Parthenay, veuve de René de Rohan. Il est encore permis de rapprocher du nom de *Rufin* celui de Gas-

pard *Ruffy*, docteur en théologie, jacobin qui prêcha un des premiers la Réforme à la cour de François Ier et fut, en récompense, nommé évêque d'Oleron par la reine de Navarre. Ce Ruffy a publié en 1521 un commentaire latin sur l'arithmethique de Boèce.

SACERDOS. Ce mot latin est-il une personnification du prêtre païen, que Beroalde oppose aux personnifications du *ministre,* du *docteur,* du *maître?* Nous pensons plutôt que c'est la traduction du nom d'un personnage contemporain qui s'appelait *le Prêtre*, peut-être Claude le Prêtre, conseiller au parlement de Paris, qui rédigea le premier article du Cahier général du Tiers-État, concernant la souveraineté du roi, dans les états de 1614.

SACROBOSCO (JEAN DE), né dans l'Yorkshire au commencement du treizième siècle, astronome, se fit une grande réputation à Paris où il mourut en 1256. Ses ouvrages et surtout son traité de *la Sphère du monde* eurent beaucoup de célébrité pendant quatre siècles. Ce traité fut traduit au seizième siècle par Martin Perer, béarnais, et par Guillaume Desbordes, gentilhomme bordelais, que Beroalde désigne peut-être sous le nom de Sacrobosco.

SALIVAS. Ce doit être Matthieu de Merle, baron de Salavas, né à Uzès vers le milieu du seizième siècle, fils d'un cardeur de laine et anobli par son épée : il fut un des plus terribles capitaines protestants pendant les guerres de religion; sa cruauté le rendit redoutable aux catholiques du Vivarais : il pillait, brûlait, massacrait avec un zèle impitoyable. Il prit du service sous les drapeaux du roi de Navarre et combattit à la journée de Coutras. Il mourut peu de temps après, à l'âge de quarante ans.

SANDÉ. Est-ce Jean van den *Sande*, historien et jurisconsulte, né à Arnheim dans le duché de Gueldre, membre du conseil de la Frise, mort en 1638? ou bien Nicolas *Sanders*, en latin Sanderus, né à Charlewod en Angleterre, habile théologien et savant canoniste, agent fanatique de l'Église romaine dans les troubles religieux du règne d'Élisabeth, mort en 1580? ou bien Maximilien *Sandé*, en latin *Sanderus*, jésuite de Cologne, auteur de *Eloquium constantiæ senatus Coloniensis in asserendâ religione catholicâ?* ou bien Edwin *Sandis*, archevêque d'Yorck, docte métaphysicien mort en 1588, auteur de *Europæ speculum* ou État de la religion dans l'Occident, etc.? Nous avions pensé d'abord que *sandé* pouvait être un juron, plutôt qu'un nom propre; car *sandé* et *sandis* se disaient par corruption pour *sang de Dieu!* Mais toutes les éditions portent *Sandé* écrit en italiques ou en majuscules, comme tous les autres noms de personnages.

SAPHO, surnommée la *dixième muse*, née à Mytilène dans l'île de Lesbos, vers l'an 612 avant J.-C., avait composé des poésies qui furent admirées par tous les poëtes grecs et latins et dont quelques-unes seulement ont été conservées. Elle fonda une école où les femmes lesbiennes venaient s'instruire sous ses leçons : ce qui donna lieu à de nombreuses préventions contre ses mœurs. Cependant elle aima l'ingrat Phaon qui ne la paya pas de retour, et elle se précipita de désespoir dans la mer du haut d'un rocher où les amants

malheureux allaient, par tradition, faire ce qu'on nommait *le saut de Leucade*, pour se guérir d'une passion incurable. Beroalde met Sapho au rang des philosophes, parce que l'antiquité l'accuse d'avoir appris aux femmes l'amour *saphique*, afin de les venger des dédains de l'amour philosophique.

SAUVAGE (Denis), sieur du Parc, né à Fontenailles dans la Brie en 1520, publia des éditions de nos anciens chroniqueurs et traduisit plusieurs grands ouvrages italiens : c'est lui qui remit en honneur Froissard et Monstrelet à la cour de Henri II qui le nomma son historiographe. Il était estimé comme grammairien, quoique son système d'*ortographie* n'ait pu prévaloir. Il mourut vers 1587. Beroalde le place sans doute parmi les philosophes à cause des traductions de la *Circé* de J.-B. Gelli et de la *philosophie d'amour* de Léon Hébreu; mais on peut croire qu'il désigne sous ce nom un de ses amis, Roland Brisset, sieur du Sauvage, gentilhomme tourangeau, auteur de plusieurs tragédies, en tête desquelles on lit des vers de Beroalde.

SAVONAROLA. Ce n'est point apparemment le fameux médecin de Padoue, Jean Michel Savonarola, qui professa la médecine à Ferrare jusqu'à sa mort en 1462, mais plutôt son petit-fils, frère Jérôme Savonarola, célèbre prédicateur dominicain, qui gouverna, pour ainsi dire, la république de Florence par ses prédications et ses prédictions, qui osa tenir tête au pape et combattre les vices de l'Église romaine, et qui, excommunié comme hérétique, fut brûlé vif en 1492, à l'âge de 46 ans. Ses sermons appelaient la réforme du catholicisme et ses ouvrages ascétiques préparaient la voie aux doctrines de Calvin : ce fut le Luther de l'Italie.

SCALIGER. On peut assurer que Beroalde ne s'est pas souvenu du savant Jules-César Scaliger, qui était mort en 1558, mais qu'il a voulu mettre en scène son contemporain, Joseph-Juste Scaliger, le plus célèbre des philologues que la France ait produits, né à Agen, en 1540, dixième fils de Jules-César Scaliger : il apprit seul toutes les langues et toutes les sciences, tellement qu'à vingt-deux ans, il aurait pu, comme Pic de la Mirandole, disserter *de omni re scibili*. Il avait embrassé le calvinisme, mais comme il ne le professait pas ouvertement, il ne fut pas même inquiété au milieu des persécutions et des troubles religieux. Il voyagea en Allemagne, en Écosse et en Italie, précédé partout par son immense réputation, qui le fit appeler en 1591 à Leyde, pour succéder à Juste Lipse : il y alla d'après le conseil de Henri IV et y jouit tranquillement de sa gloire qui mettait tous les savants à ses pieds. Il mourut en 1609. Ses nombreux ouvrages sont les monuments d'une érudition incomparable. Beroalde avait été sans doute en rapport avec J.-J. Scaliger, lorsque celui-ci vivait retiré dans la terre du seigneur de la Roche-Pozay, en Poitou.

SCANDERBEG (George-Castriot, dit), roi d'Albanie, né en 1404, fut mis en otage par son père entre les mains d'Amurat II, qui le fit élever dans le mahométisme; mais il reprit la religion de ses pères pour reconquérir leur royaume que les Turcs avaient usurpé : pendant plus de trente ans, il résista seul à toutes les forces de l'empire ottoman et servit de rempart à

la chrétienté menacée : il mourut en 1467, et sa mort livra l'Albanie à la domination turque. Beroalde veut sans doute désigner sous ce nom Jacques de Lavardin, seigneur du Plessis-Bourrot, traducteur de la vie de ce héros chrétien, écrite en latin par son compatriote Barlessio. La traduction française fut imprimée à Paris en 1597.

SCÉVOLA (Caius Mucius), né d'une famille patricienne sous le règne de Tarquin le Superbe, se dévoua pour aller assassiner Porsenna au milieu de son camp, tandis que ce roi d'Étrurie assiégeait Rome ; mais, ayant poignardé au lieu de Porsenna un de ses officiers, il étendit la main sur un brasier ardent pour la punir d'avoir manqué son coup. Porsenna le renvoya sain et sauf et fit la paix avec les Romains. Beroalde a certainement désigné sous ce nom Gaucher de Sainte-Marthe qui avait changé son prénom en celui de *Scévole* ou *Scœvola*, savant littérateur, poëte français et latin, né à Loudun en 1536, contrôleur-général des finances en Poitou, royaliste dévoué sous la Ligue quoique bon catholique, mort dans sa ville natale en 1623. Beroalde était sans doute lié d'amitié avec Scévole qui fut aimé et admiré de tous les savants contemporains.

SCOT (Jean DUNS, surnommé) né à Berwick en Écosse, connu sous le nom de *docteur subtil* qui lui fut donné par ses contemporains à cause de son talent pour les subtilités de l'école, fit ses études à l'université d'Oxford, prit l'habit de Saint-François et vint à Paris dans les premières années du quatorzième siècle. Il mourut à Cologne en 1308. Il fut le fondateur de la secte des *scotistes* qui subsista dans les écoles jusqu'à nos jours : ses ouvrages, à force de finesse et de sophismes, sont inintelligibles, et peut-être ne les lisait-on pas davantage à l'époque où son nom planait encore au-dessus de la scolastique. Beroalde, en sa qualité d'amateur des sciences occultes, a pu réunir dans sa pensée au *docteur subtil* le non moins célèbre écossais Michel Scott, mort dans une des îles Orcades en 1290, astrologue, magicien, philosophe et alchimiste.

SÉNÈQUE. Ce n'est sans doute pas le rhéteur, père de Sénèque le philosophe, mais bien celui-ci, Lucius-Annæus Seneca, né à Cordoue l'an 2 ou 3 de J.-C., qui s'appliqua de préférence à l'étude de la philosophie stoïcienne. Son éloquence et son savoir l'avaient déjà mis en renom sous le règne de Caligula, lorsqu'il fut chargé de l'éducation de Néron, et il parut d'abord triompher des vices et des passions de son élève, qui devint ce qu'il devait être en s'abandonnant aux conseils de Tigellin et de Poppée. Sénèque avait pris part aux affaires publiques, dans les charges de questeur et de préteur. Sa vertu était un reproche continuel pour Néron, qui l'accusa de complicité avec Pison et lui laissa seulement le choix du genre de mort : Sénèque se fit ouvrir les veines, à l'âge de soixante-trois ans. Les œuvres philosophiques de Sénèque furent l'admiration de tout le moyen âge, qui le plaçait au-dessus de tous les philosophes anciens : sa philosophie est en effet la plus facile à pratiquer. Beroalde veut peut-être désigner sous ce nom Chalvet, président du parlement de Grenoble, auteur d'une traduction complète de Sénèque, imprimée en 1604.

SERTORIUS (Quintus), général romain, né à Norcia, au pays des Sabins, environ 121 ans avant J.-C., se distingua au barreau de Rome par son éloquence avant de se distinguer par les armes dans les Gaules : il se révolta contre Sylla devenu dictateur et résista dans la Lusitanie aux légions romaines commandées par Metellus et par Pompée. Il fut assassiné au milieu d'un festin, 73 ans avant J.-C. Beroalde lui donne-t-il rang parmi les philosophes du *Moyen de Parvenir*, à cause de cette biche blanche apprivoisée, qu'il feignait de consulter comme un oracle, pour imposer davantage à ses soldats ?

SIBILOT. C'était un fou de la cour de Henri III, qui n'a pas laissé d'autre trace de sa folie en titre d'office, que l'emploi de son nom, devenu substantif générique pour désigner toute espèce de fou et d'insensé. On pourrait croire aussi que Beroalde voulait faire figurer, sous ce nom, le poëte Thomas Sibilet, né en 1512 à Paris, et mort à l'âge de soixante-dix-sept ans, auteur d'un *Art poétique français* et de beaucoup de traductions, traités de morale, etc., auxquels il n'a pas mis son nom.

SIMLER (Josias), historien et théologien calviniste, né à Cappel, près de Zurich, en 1530, se rendit savant dans les mathématiques et la théologie qu'il professa d'une manière distinguée à l'université de Zurich. Il mourut dans cette ville, à l'âge de soixante-seize ans. Ses nombreux ouvrages sont d'un compilateur exact et soigneux. Beroalde lui fait l'honneur de l'admettre au banquet philosophique, eu égard à ses livres d'astronomie.

SIMPLICIUS. Beaucoup de personnages ont porté ce nom dans l'antiquité ; mais Beroalde a dû choisir de préférence le philosophe grec, commentateur d'Aristote et d'Epitecte, né en Cilicie dans les premières années du sixième siècle. Ce philosophe, qui restait païen au milieu du christianisme établi par tout l'empire d'Orient, se retira en Perse auprès de Chosroès et revint ensuite à Athènes enseigner la philosophie péripatéticienne, avec l'agrément de Justinien qui lui laissa pleine liberté de conscience. Beroalde veut désigner un des éditeurs qui ont traduit en latin les ouvrages grecs de Simplicius, souvent réimprimés dans le seizième siècle.

SOCRATE, dont le nom est devenu synonyme de modèle de sagesse et de vertu, naquit à Athènes, l'an 470 avant J.-C. Disciple des philosophes Anaxagoras et Archilaüs, il surpassa bientôt ses maîtres et dut à son éloquence comme à sa raison une sorte de souveraineté dans Athènes, tellement que les trente Tyrans qui gouvernaient cette ville lui défendirent d'instruire la jeunesse. Il pratiquait lui-même toutes les vertus qu'il enseignait ; sa morale avait pour but de rendre l'homme meilleur, mais comme il se moquait de la pluralité des dieux, il fut accusé d'impiété et condamné à boire la ciguë : il mourut en dissertant avec ses amis sur l'immortalité de l'âme.

SOLON, un des sept sages de la Grèce, né dans un bourg de Salamine l'an 592 avant notre ère, abolit les lois de Dracon qui régissaient la république d'Athènes, et leur en substitua de plus douces et de plus équitables : il était à la fois grand homme de guerre, magistrat intègre, administrateur

habile, philosophe pratique, orateur logicien et poëte distingué. Il mourut en Chypre, à l'âge de quatre-vingts ans. Beroalde fait peut-être paraître sous ce nom quelque grand magistrat de son temps, tels que le chancelier de l'Hôpital ou Louis Servin, etc., ou quelque savant législateur, tels que Guy Coquille, Fontanon, etc.

SOPHOCLE, le plus grand tragique grec, né environ cinq siècles avant J.-C., était plus jeune qu'Eschyle et plus âgé qu'Euripide, lorsque ses tragédies parurent sur la scène d'Athènes : des cent vingt tragédies qu'il avait composées, il ne nous en reste que sept. Il mourut, l'an 406 avant J.-C., dans la joie d'un dernier triomphe dramatique. Ses pièces sont semées de morceaux philosophiques empreints de sentiments religieux. Beroalde veut-il désigner Jean Antoine de Baïf, traducteur de Sophocle, ou quelqu'un des commentateurs de ce tragique, tels que G. Canter, J. Camerarius, Meursius, etc. ?

SOZOMÈNE (HERMIAS), né en Palestine vers le commencement du cinquième siècle, fut élevé dans un monastère près de Gaza, étudia le droit à Beryte et vint à Constantinople exercer la profession d'avocat. Il entreprit de continuer l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe. On le soupçonna de favoriser l'hérésie de Novatius. Beroalde veut-il désigner ici le savant évêque anglais Jean Christopherson, qui traduisait alors en latin l'histoire d'Eusèbe et de Sozomène ?

SPARCIPPUS. Nous n'avons pas de conjectures satisfaisantes à proposer à l'égard de ce personnage. Il faut peut-être lire *Spartacus*. Ce nom de *Sparcippus* a quelque analogie lointaine avec *Scoppius* (Gaspard), ce savant grammairien et philologue, si satirique et si colère, que Beroalde connaissait au moins par ses écrits contre Scaliger et contre les réformés.

STADIUS (JEAN), astronome et mathématicien, né à Loenhout, village du Brabant, en 1527, avait acquis beaucoup de réputation dans les universités de Liége, de Louvain, etc., lorsque Henri III l'appela en France pour occuper la chaire de mathématiques au Collége-Royal : il mourut à Paris, en 1579. Il s'était mêlé de tirer des horoscopes et de prédire l'avenir aux gens de cour, ce qui fut plus favorable à sa fortune qu'à sa renommée scientifique, mais ce qui lui a fait un titre pour figurer dans le *Moyen de Parvenir*.

STAT. C'est évidemment *Statius*, qui paraît dans la même page. Voy. ce nom.

STATIUS. Je ne crois pas que ce soit François Statius, né à Bolswert, en Frise, prêtre allemand, auteur d'une vie latine de Mécène, publiée en 1565, après sa mort ; ni Achille Estaço, en latin *Statius*, savant portugais, né en 1524, qui vécut à Rome, occupé de travaux d'érudition classique, et qui y mourut en 1581 ; je crois qu'il s'agit d'Achille Tatius ou Statius, comme on écrivait son nom au seizième siècle, écrivain grec, né à Alexandrie vers l'an 280, auteur du roman intitulé *Les amours de Clitophon et de Leucippe*. Beroalde voudrait alors désigner un des éditeurs ou plutôt un des traducteurs de ce roman, soit Jacques de Rochemaure, soit François de Belleforêt, qui

a occupé trop de place dans la littérature de ce temps-là, pour qu'il ait été oublié dans le *Moyen de Parvenir*.

STOFLFER, né à Justingen, dans la Souabe, en 1452, fut un des premiers astronomes qui s'occupèrent de la réforme du calendrier, et son système, présenté au concile de Latran, ne fut adopté qu'un siècle plus tard par Grégoire XIII. Il avait annoncé la fin du monde pour l'année 1524, et toute l'Allemagne attendait un nouveau déluge avec terreur. Il professait les mathématiques à l'académie de Tubinge, et mourut en 1531, comme il se l'était prédit à lui-même d'après l'inspection des astres.

STURMIUS (**Jacques STURM**, ou), savant magistrat, né à Strasbourg en 1489, se prononça un des premiers en faveur de la Réforme de Luther et fut pendant toute sa vie l'oracle de ses concitoyens dans les affaires publiques. Il mourut en 1552. Un autre personnage contemporain, du même nom, peut aussi revendiquer sa place parmi les philosophes et les réformateurs du *Moyen de Parvenir*, c'est Jean Sturm, célèbre humaniste protestant, né en 1507 à Sleida, sur les bords du Rhin, qui fut le premier recteur du gymnase de Strasbourg et contribua durant quarante-cinq ans à la célébrité de cette école. Il concourut avec zèle à la propagation des doctrines de Calvin, et pourtant il était dégagé de tout esprit de secte, tellement qu'on l'accusa d'être au fond philosophe sceptique. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

SUIDAS, lexicographe grec, n'est connu que par son précieux ouvrage; on croit qu'il vivait au neuvième ou dixième siècle. Beroalde désigne sans doute sous ce nom Jérôme Wolf qui traduisit le premier ce lexique en latin et qui le publia à Bâle en 1564 et 1581, ou bien Émile Portus, de l'académie de Heidelberg, qui préparait alors une nouvelle traduction, imprimée à Genève avec le texte grec, en 1610.

SYLVIUS. C'est OEneas Sylvius Piccolomini, pape sous le nom de Pie II, né en 1405 à Corsignano, petite ville de Toscane; il fut d'abord secrétaire de Félix V, puis ambassadeur de l'empereur Frédéric; Nicolas V le fit évêque de Trieste, et Calixte III, cardinal. Élu pape en 1458, il voulut soumettre l'Europe catholique aux décisions des conciles de Bâle et de Constance, mais il ne réussit pas même à entreprendre une croisade contre les Turcs. Il mourut à Ancône, âgé de cinquante-neuf ans. OEneas Sylvius était un des hommes les plus érudits de son temps; c'était, en outre, un excellent poëte latin. Il y eut, au seizième siècle, un autre poëte, Simon de la Haye, qui avait pris le nom de *Sylvius* : il était valet de chambre de la reine de Navarre et fut l'éditeur des poésies de cette princesse publiées sous le titre de *Marguerites de la Marguerite*. Quant à Jacques Dubois, dit *Sylvius*, il était médecin, professeur au Collége-Royal et auteur de plusieurs traités de physiologie, d'anatomie et de pharmacie, traduits en français par ses contemporains. Beroalde avait-il en vue un des derniers traducteurs des poëmes et des histoires d'OEnéas Sylvius, tels qu'Albin des Avenelles, Jean Milet, Jean Poldo, etc.?

SYNESIUS, écrivain grec et philosophe chrétien, né à Cyrène, fut évê-

que de Ptolémaïde en Afrique et florit sous les règnes d'Arcadius et de Théodose le jeune. Il mourut vers l'an 430. Ses écrits prouvent qu'il avait des connaissances étendues et variées. Beroalde veut-il désigner sous le nom de *Synesius* Antoine Pichon qui a traduit son *Livre des songes*, ou Frédéric Morel qui a revu cette traduction, ou Jacques Courtin qui a traduit ses *Hymnes*, ou bien Adrien Turnèbe qui a donné la première édition complète de ce savant polygraphe? Il pourrait aussi, dans son admiration pour les alchimistes, avoir préféré un autre Synésius, philosophe grec, dont on a une lettre adressée à un prêtre du temple de Sérapis d'Alexandrie, touchant un opuscule chimique de Démocrite.

TACITE (Caius Cornelius), un des plus grands historiens de l'antiquité, né à Terni vers l'an 54 de Jésus-Christ, occupa les charges de préteur sous l'empire de Domitien, et de consul sous celui de Nerva; vécut dans les honneurs publics et mourut à l'âge de quatre-vingts ans, au milieu de l'admiration de ses contemporains. Nous ne possédons pas la moitié des histoires qu'il avait composées. Beroalde veut peut-être désigner quelqu'un des commentateurs de ces histoires, Beatus Rhenanus, Juste Lipse, Pichena, Gruter, etc., ou quelqu'un des traducteurs, Claude Fauchet, Étienne de la Planche, etc.

TÉRENCE (Publius Terentius Afer), le premier des comiques latins, né à Carthage vers l'an 193 avant J.-C., fut esclave d'un sénateur romain qui l'affranchit à cause de ses belles qualités d'esprit; il devint l'ami de Lælius et de Scipion qui l'aidèrent, dit-on, à composer des comédies imitées et souvent traduites de Ménandre : il ne nous en reste que six, qui sont bien dignes de nous faire regretter les autres. Térence mourut dans un naufrage, à l'âge de trente-cinq ans. Beroalde désigne peut-être sous ce nom Jean Bourlier qui a traduit en prose les six comédies de Térence, imprimées en 1566, ou quelque autre traducteur d'une de ces comédies, ou quelque commentateur, etc.

TEXTOR (Jean **TIXIER DE RAVISI**, dit **RAVISIUS**), habile humaniste, natif du Nivernais, professeur de rhétorique au collége de Navarre à Paris et ensuite recteur de l'Université, composa plusieurs ouvrages élémentaires pour l'enseignement classique. Il mourut en 1524, à l'âge de quarante-quatre ans. Beroalde veut peut-être désigner Jean Tyron, traducteur des Epîtres morales de Ravisius-Textor.

THÉMISTIUS, philosophe péripatéticien, né en Paphlagonie, enseignait la philosophie à Antioche, à Nicomédie et à Rome, sous l'empire de Julien l'Apostat. Constance lui avait conféré la dignité de préteur; Théodose le Grand le fit préfet de Constantinople et le donna, tout païen qu'il était, pour précepteur à son fils. Ses commentaires sur Aristote sont les derniers soupirs de la philosophie antique. Les écrits de Thémistius furent très-estimés au seizième siècle, qui en compte plus de vingt éditions. Beroalde désigne peut-être un des éditeurs qui traduisirent en latin le texte grec.

THÉMISTOCLE, général athénien, né à Phréas en Attique vers l'an 531

avant Jésus-Christ, défendit Athènes contre l'invasion de Xerxès, qu'il vainquit à Salamine. Chassé de sa patrie sur une accusation des Lacédémoniens, il se réfugia chez le roi des Perses qu'il avait combattu et se donna la mort plutôt que de porter les armes contre la Grèce, vers l'an 464 avant Jésus-Christ. Beroalde fait sans doute allusion au duc de Mayenne ou à quelque autre chef de la Ligue, qui préféra se réconcilier avec Henri IV à s'unir aux Espagnols pour l'asservissement de la France.

THEVET (André), cordelier, né à Angoulême au commencement du seizième siècle, quitta son couvent pour voyager; il vit l'Afrique, l'Asie et l'Amérique avec les yeux de la plus naïve crédulité. De retour en France, il publia la relation de ses voyages et fut nommé aumônier de Catherine de Médicis, historiographe et cosmographe du roi : la faveur dont il jouissait à la cour lui fit beaucoup d'amis et beaucoup d'envieux. Il mourut à Paris en 1590. Les protestants l'accusaient d'*ânerie*, et lui gardaient rancune, parce qu'il avait paru dans sa jeunesse pencher vers les opinions de Calvin et qu'il était même allé au Brésil s'établir dans la colonie calviniste de Villegaignon.

THIARD (PONTUS DE), un des poëtes de la Pléiade, né vers 1521 dans le Mâconnais, fut un savant avant d'être un poëte, et fut un poëte de cour avant d'être un évêque. Son érudition et sa poésie étaient plus appréciées que sa piété. Il défendit pendant la Ligue la cause de la royauté et confia ensuite à son neveu l'administration de son diocèse de Châlons-sur-Saône, tandis qu'il consacrait ses dernières années aux études profanes. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Son dernier ouvrage fut un plaidoyer contre les jésuites. Il croyait à *la vérité de divination par l'astrologie*, tout évêque qu'il était.

THUCYDIDE, grand historien grec, né à Athènes, 475 ans avant Jésus-Christ, fut général d'armée en Thrace où il avait des mines d'or. La lecture de l'histoire d'Hérodote aux jeux olympiques le fit historien, et il employa le temps de son exil, obtenu par la faction de Cléon, à écrire les guerres d'Athènes et de Sparte. Il mourut vers l'an 411 avant Jésus-Christ. Beroalde veut peut-être désigner le traducteur Jausand d'Uzès, dont la traduction parut à Genève en 1600, ou bien quelqu'un des commentateurs de la fin du seizième siècle.

TIBÈRE, fils de Néron, plus fourbe, plus cruel et plus débauché que son père, prit possession de l'empire à l'âge de quarante-huit ans, l'an 14 de Jésus-Christ. Son règne fut un enchaînement de turpitudes et d'horreurs. Il mourut d'épuisement, dans sa soixante-dix-huitième année, aux cris de la réprobation universelle de ses peuples. Beroalde n'a-t-il pas voulu introduire au banquet du *Moyen de parvenir* le fameux astrologue et devin italien Antiocho *Tiberti*, de Césène, au quinzième siècle, auteur d'un traité latin de la chiromancie, traduit en français par Louis de Corbières, dauphinois.

TITE-LIVE, le premier des historiens latins, né à Padoue, l'an 695 de Rome, fut appelé dans cette ville par la faveur d'Auguste qui lui confia l'éducation de Claude et le pria d'écrire les annales de la république. On croit qu'il mou-

rut à Padoue, âgé de soixante-seize ans, l'an de Rome 770. Beroalde veut-il désigner un des annotateurs de Tite-Live, Sigonius, Barnabé Brisson, Glareau, François Modins, etc., ou bien un de ses traducteurs : Henri Salneuve, Claude Guichard, Blaise Vigenère et Antoine de La Faye, qui publièrent leurs traductions durant la seconde moitié du seizième siècle ?

TONI, ou plutôt **THONI**, dont le nom est un diminutif d'*Antoine*, fut un fou de cour sous le règne de Henri II ; on l'avait destiné à être prêtre, parce qu'il était *idiot, niais et fat*, dit Brantôme, mais il fut si bien dressé par ses gouverneurs, qu'il mérita d'être appelé *le premier fol du monde*. Il avait une telle faveur auprès du roi, que le connétable de Montmorency ne dédaignait pas de le caresser et de se faire bien venir de lui. Il mourut du temps de Charles IX qui le pleura. Beroalde était de cet avis, qu'entre les philosophes on doit ranger les fous, qui sont d'autant plus sages qu'ils ne se piquent pas de l'être.

TOSTAT (Alphonse), célèbre théologien espagnol, né en 1400 dans un petit bourg de l'Estramadure, était déjà un prodige de savoir à vingt-deux ans : il possédait à fond les langues, particulièrement le grec et l'hébreu, la théologie, la philosophie, le droit civil et canonique, les mathématiques et l'histoire. Après s'être signalé au concile de Bâle et dans les disputes théologiques en Italie, il fut fait évêque d'Avila et mourut en 1454, en laissant un si grand nombre d'écrits que l'on a calculé qu'il avait dû employer cinq feuilles de papier par jour pour les écrire. On ne les a pas tous réunis en vingt-sept volumes in-folio imprimés à Venise en 1569.

TOSTATUS. C'est le même que le précédent, à moins qu'il ne faille lire *Tossanus*, lequel serait un des trois théologiens réformés de ce nom, originaires de Montbéliard, mais chassés de France par la Saint-Barthélemy : Daniel, son fils Paul et son parent Daniel, tous trois fort estimés à Heidelberg, à Hanau et à Bâle, où ils prêchèrent et publièrent leurs ouvrages théologiques.

TREVISAN (LE). C'est Bernard, dit *le Trévisan*, fameux alchimiste du quinzième siècle, né à Padoue en 1406, auteur de beaucoup de traités hermétiques imprimés au seizième siècle et fort estimés alors des *souffleurs*, parmi lesquels Beroalde fut un des plus passionnés et des plus croyants.

TRITHEMIUS, ou **TRITHEIM** (Jean), historien, théologien, philosophe hermétiste, né en 1462 à Trittenheim, se fit bénédictin à Spanheim, au retour des universités de Trèves et de Heidelberg : pendant vingt ans, il fut abbé d'un couvent, qu'il dota d'une précieuse bibliothèque ; mais ses moines, fatigués de la règle sévère qu'il avait établie, se révoltèrent, et il obtint l'abbaye de Saint-Jacques à Wurtzbourg, où il mourut en 1516, estimé de toute l'Europe savante. Il passait pour un grand magicien et même nécromancien. Son *Traité d'alchimie* ne fut publié qu'en 1596. Ses ouvrages les plus curieux, *la Polygraphie* et *la Stéganographie*, furent traduits et imités plusieurs fois au seizième siècle. Ils étaient sans doute familiers à Beroalde qui a donné le titre d'*OEuvre stéganographique* au *Voyage des princes fortunés*, publié en 1610.

TRIBOULET, fou en titre d'office de Louis XII et de François Ier, qu'il conseillait souvent plus sagement que leurs hommes d'État; il mourut avant 1536. La tradition a conservé beaucoup de ses bons mots, et son nom était populaire au seizième siècle où les fous de cour, qui lui succédèrent, ne le surpassèrent ni en bon sens ni en esprit.

TRISTAN L'HERMITE (LOUIS), grand-prévôt de Louis XI, fut encore plus cruel que son maître. Né au commencement du quinzième siècle, créé chevalier par Dunois sur la brèche de Fronsac en 1451, il devint le confident et le bourreau de Louis XI qui le nommait son *compère*. La tradition rapporte qu'il mourut paisiblement, retiré dans ses terres seigneuriales; mais Beroalde assure qu'il fut exécuté à Sancerre (p.321). Beroalde désigne peut-être sous ce nom Jean Tristan, sieur de Saint-Amand et du Puy d'Amour, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, savant et laborieux numismate, qui possédait la plus belle collection de médailles qu'on eût vue jusqu'alors en France et qui mourut en 1656.

TURPIN, moine de Saint-Denis, archevêque de Rheims, secrétaire de Charlemagne, mort vers 800, n'est guère connu que par la chronique fabuleuse qui porte son nom, mais qui ne fut écrite que deux ou trois siècles après lui. Beroalde place ici Turpin comme magicien et nécromancien, car c'est ainsi que le représente sa prétendue chronique, qui fut publiée à la fin du seizième siècle par Schard et par Reuber. La traduction française de Robert Gaguin avait paru antérieurement.

ULDRIC. C'est sans doute Jean-Jacques Ulrich, en latin *Uldricus*, né à Zurich en 1569, professeur de théologie dans cette ville où il mourut en 1638, auteur d'une quantité d'opuscules, la plupart relatifs à la religion réformée. Il est possible que Beroalde ait désigné Zuingle par son prénom. Voy. ZUINGLE.

UN (L'). Si Beroalde de Verville s'est donné la qualification de *l'Autre*, on a tout lieu de supposer qu'il a représenté son père, *Matthieu Beroalde*, sous le nom de *l'Un*.

VALDEN. Ce nom doit être sans doute écrit *Valdès*. Ce serait alors Jean Valdès, jurisconsulte espagnol, né en Catalogne, qui embrassa le luthéranisme en Allemagne et alla en Italie prêcher la Réforme à laquelle il gagna bien des partisans jusqu'en 1550 où il mourut dans les sentiments de la secte de Socin; ou bien Jacques Valdès, né dans les Asturies, avocat à Valladolid, auteur d'un livre réfuté par Jérôme Bignon, sur la prééminence des rois d'Espagne, à la fin du seizième siècle; ou bien Ferdinand Valdès, professeur de médecine à Alcala, etc.

VALRON. Nous n'avons pas découvert de personnage de ce nom, et, en supposant que ce nom soit altéré, nous ne savons de quelle manière le recomposer: *Vallon, Vallier, Valdon, Valton*, etc. Peut-être l'imprimeur aurait-il dû lire *Varron*, qui est écrit ailleurs *Varro*.

VARRO (MARCUS TERENTIUS), le plus savant des auteurs latins, né à Rome l'an 116 avant Jésus-Christ, s'appliqua de bonne heure à l'étude et

employa si bien sa longue carrière, qu'il laissa en mourant plus de cinq cents volumes dans lesquels il traitait tous les sujets avec des connaissances spéciales et approfondies : il excellait principalement dans l'histoire, la grammaire et la philosophie. Ces immenses travaux ne l'empêchèrent pas de donner plusieurs années de sa vie aux affaires publiques et à des commandements militaires. Il mourut dans sa quatre-vingt-dixième année. Beroalde désigne peut-être un des nombreux éditeurs et commentateurs des deux traités de philosophie et d'agriculture qui ont survécu seuls à tous les ouvrages de Varron.

VATABLE (François), savant hébraïste, né à Gamache près d'Amiens, fut d'abord curé de Bramet en Valois, professeur d'hébreu au Collége-Royal, et mourut abbé de Bellozane en 1547. Ses notes sur la Bible lui attirèrent les persécutions de la Sorbonne; mais les protestants essayèrent en vain de l'entraîner ouvertement dans leur parti. On croit pourtant que Vatable était attaché en secret à la Réformation.

VIGENÈRE (Blaise de), traducteur infatigable, né en 1523 à Saint-Pourçain, fut d'abord attaché à quelques ambassades; l'étude de la langue hébraïque l'amena bientôt à pénétrer dans les arcanes de la cabale. Il avait une si vaste érudition, que ses contemporains le surnommèrent le *grand démon du savoir* et le comparèrent au philosophe Apollonius de Thyane. Il poursuivit jusqu'à sa mort, arrivée en 1596, le rêve de la pierre philosophale, et ses écrits sur ce sujet, publiés après sa mort, annonçaient la découverte du Grand-OEuvre. Beroalde qui peut-être avait essayé sans succès la recette donnée par Vigenère, semble lui garder rancune et se venge par des épigrammes : l'alchimie les avait peut-être rendus rivaux et ennemis.

VIGOR, fils du médecin de Charles IX et de Henri III, était né à Évreux au commencement du seizième siècle; il se fit connaître au concile de Trente, où il fut envoyé en qualité de *théologien du roi de France ;* son talent pour la chaire, talent qu'il consacrait avec zèle à la conversion des hérétiques, lui mérita le titre de *prédicateur du roi*. Il mourut archevêque de Narbonne en 1575. C'était un des plus fougueux adversaires du protestantisme qu'il combattit toute sa vie par des sermons et des conférences qui firent honneur à son savoir plutôt qu'à sa modération. Les huguenots lui rendaient haine pour haine.

VIRET (Pierre), un des chefs de la Réforme en Suisse, né dans le pays de Vaud en 1511, aida son ami Farel à bannir de Genève le culte catholique et à y établir la doctrine de Calvin. Il fut pasteur à Lausanne où sa douceur et son éloquence lui gagnèrent l'affection de ses coreligionnaires. Il parcourut, en prêchant, les villes du midi de la France, et mourut à Orthez en 1571. Il a tant écrit, qu'on pourrait former une petite bibliothèque de ses ouvrages, les uns théologiques, les autres satiriques, mais tous dirigés contre le papisme. Les plus curieux sont *la Nécromancie papale* et les *Satires chrétiennes de la cuisine papale*.

VIRGILE (Publius Virgilius Maro), le plus grand poëte de l'antiquité,

né à Andes près de Mantoue, 70 ans avant Jésus-Christ, fut le favori d'Auguste et l'ami de Mécène et de Pollion; il mourut à Brindes en Calabre, lorsqu'il revenait de visiter la Grèce avec Auguste, 19 ans avant Jésus-Christ. Ses ouvrages ne sont pas seulement d'un poëte, mais d'un savant et d'un philosophe nourri des doctrines d'Épicure, de Pythagore et de Platon. Il est probable que Beroalde a voulu désigner quelqu'un des nombreux annotateurs et traducteurs de Virgile, quoique le poëte latin ait été considéré au moyen âge comme un prophète et comme un magicien. Beroalde s'est rappelé aussi le compilateur du quinzième siècle, Polydore Virgile, auteur du traité des *Prodiges* et du traité des *Inventeurs des choses,* tous deux estimés entre les meilleurs livres à cette époque, mais aujourd'hui presque oubliés ou dédaignés.

VITRUVE (Marcus Vitruvius Pollio), célèbre architecte romain, vivait, selon toute apparence, sous le règne d'Auguste. Il composa, dans un âge avancé, son Traité d'architecture. Beroalde désigne peut-être le meilleur commentateur de cet ouvrage, Guillaume Philandier, ou l'un des traducteurs, Jean Martin, Jean Goujon, Jean Gardet et Dominique Bertin; car on ne sait à quel titre Vitruve figurerait parmi les philosophes du *Moyen de Parvenir.*

VIVÈS (Jean-Louis), un des hommes les plus savants de son temps, né à Valence en Espagne l'an 1492, alla recueillir son immense savoir dans les universités de Paris et de Louvain, et ne le rapporta pas dans son pays : professeur à Louvain, puis à Oxford, il fut accusé d'hérésie à l'occasion de son commentaire sur *la Cité de Dieu* de saint Augustin; la protection que lui accordait Henri VIII le sauva, mais il courut un plus grand danger pour avoir osé désapprouver le divorce dont ce roi menaçait Catherine d'Aragon. Il s'enfuit en Belgique où il composa presque tous ses ouvrages d'érudition et de philosophie. Il mourut en 1540. Son *Introduction à la sagesse,* traduite au seizième siècle par Guillaume Paradin et Jean Colin, est bien supérieure à toutes les paraphrases d'Aristote qu'on publiait alors.

XÉNOCRATE, un des plus illustres philosophes de la Grèce, né à Chalcédoine, vers l'an 406 avant J.-C., fut disciple de Platon et d'Aristote; il regardait les mathématiques comme la clef de la philosophie et ne reconnaissait pas d'autres divinités que le ciel et les sept planètes. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Un second Xénocrate, médecin grec, né à Aphrodise, vivait au milieu du premier siècle de l'ère vulgaire et a composé un traité de la Nourriture tirée des poissons. Mais un passage du *Moyen de Parvenir* (p. 318) nous fait entendre qu'on doit chercher sous ce nom un auteur contemporain qui avait écrit contre Machiavel : ce n'est pas Innocent Gentillet comme nous l'avions d'abord pensé, mais c'est assurément le savant jésuite Antoine Possevin, aussi célèbre par son habileté dans les négociations diplomatiques que par ses travaux littéraires, né à Mantoue en 1531, mort à Lorette en 1611, auteur d'une critique de Machiavel, publiée en 1592, à Rome, par ordre du pape Innocent IX.

XILANDER (Guillaume **HOLTZMANN**, en latin), né à Augsbourg en

1532, fut à l'âge de vingt-six ans professeur de langue grecque à l'académie de Heidelberg ; il était également très-habile dans l'histoire, la théologie, la philosophie et les mathématiques. Il publia une foule d'éditions d'auteurs classiques grecs traduits en latin. La misère, fruit de ses débauches, le forçait à travailler vite et ses travaux se ressentaient de cette précipitation. Il mourut à l'âge de quarante-trois ans, dans l'indigence, avec la réputation du plus savant homme de son temps.

ZABAREL. Ce n'est pas sans doute le célèbre canoniste du quatorzième siècle, François de Zabarella ou Zabarellis, plus connu sous le nom du *cardinal de Florence,* mais plutôt Jacques Zabarella, de la même famille que le précédent, né à Padoue en 1533, professeur de logique et de philosophie à l'université de cette ville ; sa réputation s'étendit jusqu'en Allemagne, où l'on adopta son traité de logique pour l'enseignement ; mais ses compatriotes l'accusèrent d'athéisme et d'impiété. Il s'occupait d'astrologie judiciaire et faisait des prédictions qui se réalisèrent, entre autres celle de sa mort en 1589.

ZANCUS. C'est sans doute Jérôme Zanchi, célèbre théologien protestant, né en 1516 près de Bergame, qui sortit du cloître après dix-neuf ans de retraite et de piété pour embrasser les principes de la Réforme, sous l'influence de Pierre Martyr. Il s'enfuit de l'Italie en 1550, parce qu'il craignait d'être arrêté, et se réfugia à Strasbourg où il professa la théologie et la philosophie. Son savoir le mit en telle estime parmi ses coreligionnaires qu'on disait de lui qu'il tiendrait tête lui seul à tous les pères du concile de Trente. Il occupa ensuite la chaire de théologie à Heidelberg, où il mourut aveugle à l'âge de soixante-seize ans. Il y avait en Italie, au commencement du seizième siècle, deux autres Zanchi, natifs de Bergame, l'un historien et l'autre poëte latin, tous deux bons catholiques et peu philosophes.

Z. R. Je suppose que ce sont les initiales du nom véritable d'un fameux alchimiste qui s'appelait *Denis Zachaire,* nom postiche que ce personnage inventa sans doute pour cacher le nom de la famille noble à laquelle il appartenait. Zacharie, né en Guyenne au commencement du seizième siècle, refusa d'entrer dans la magistrature, où ses parents voulaient le pousser, et consacra toute sa vie à la recherche du Grand-Œuvre. Il s'imagina l'avoir trouvé en 1550 et après avoir distribué le reste de sa fortune aux pauvres, il se rendit en Allemagne, sans que l'on sache depuis ce qu'il devint. Il raconte lui-même ses aventures dans la préface de son traité d'alchimie : *Opuscule de la philosophie naturelle des métaux,* publié en 1567, à Anvers, où il était apparemment retiré à cette époque. Beroalde devait savoir le vrai nom de ce Zachaire qu'il avait peut-être connu lui-même.

ZOROASTRE, qui nous apparaît dans l'antiquité orientale avec les caractères réunis de législateur, de prophète, de pontife et de philosophe, n'a peut-être jamais existé, et le *Zend-Avesta,* qu'on lui attribue, n'est peut-être qu'un code religieux rassemblé par les mages sous un nom allégorique. Du temps de Beroalde, où les études asiatiques étaient encore dans l'enfance, on regardait Zoroastre comme un philosophe qui avait vécu du temps de

Ninus, roi des Assyriens, et qui dût l'empire de la Bactriane à ses prédictions et à ses conjurations magiques, lesquelles ne l'empêchèrent pourtant pas d'être vaincu et foudroyé. On avait publié, à la fin du seizième siècle, sans nom d'auteur, les *Oracles de Zoroastre écrits premièrement en grec et mis en vers français.*

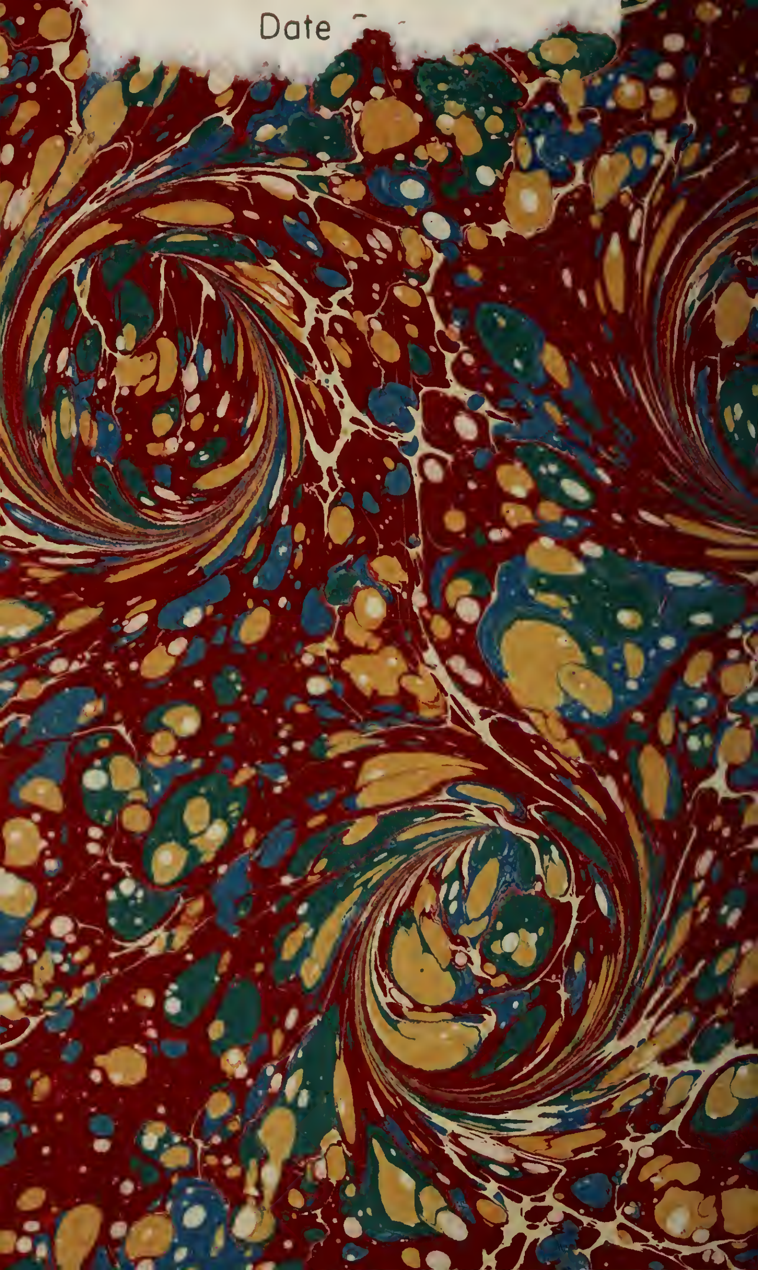
ZUINGLE, ou **ZWINGLE** (Uldric), né à Wildehaussen, en Suisse l'an 1487, entra dans les ordres, au sortir des universités de Bâle et de Vienne, et commença dès l'âge de vingt ans à prêcher avec succès : curé de Glaris, puis de Zurich, il leva l'étendard de la Réforme au nom de Luther qu'il abandonna bientôt pour composer une doctrine différente que quatre cantons de la Suisse, ceux de Zurich, de Schaffouse, de Berne et de Bâle, reçurent avec enthousiasme et voulurent imposer à leurs voisins. Les autres cantons prirent les armes, et il en résulta plusieurs batailles, dans une desquelles le réformateur Zuingle fut tué les armes à la main en 1531. Zuingle était plus philosophe que Luther et Calvin : il admettait dans le paradis, de même que Beroalde dans son *Moyen de Parvenir,* tous les grands hommes de l'antiquité païenne.

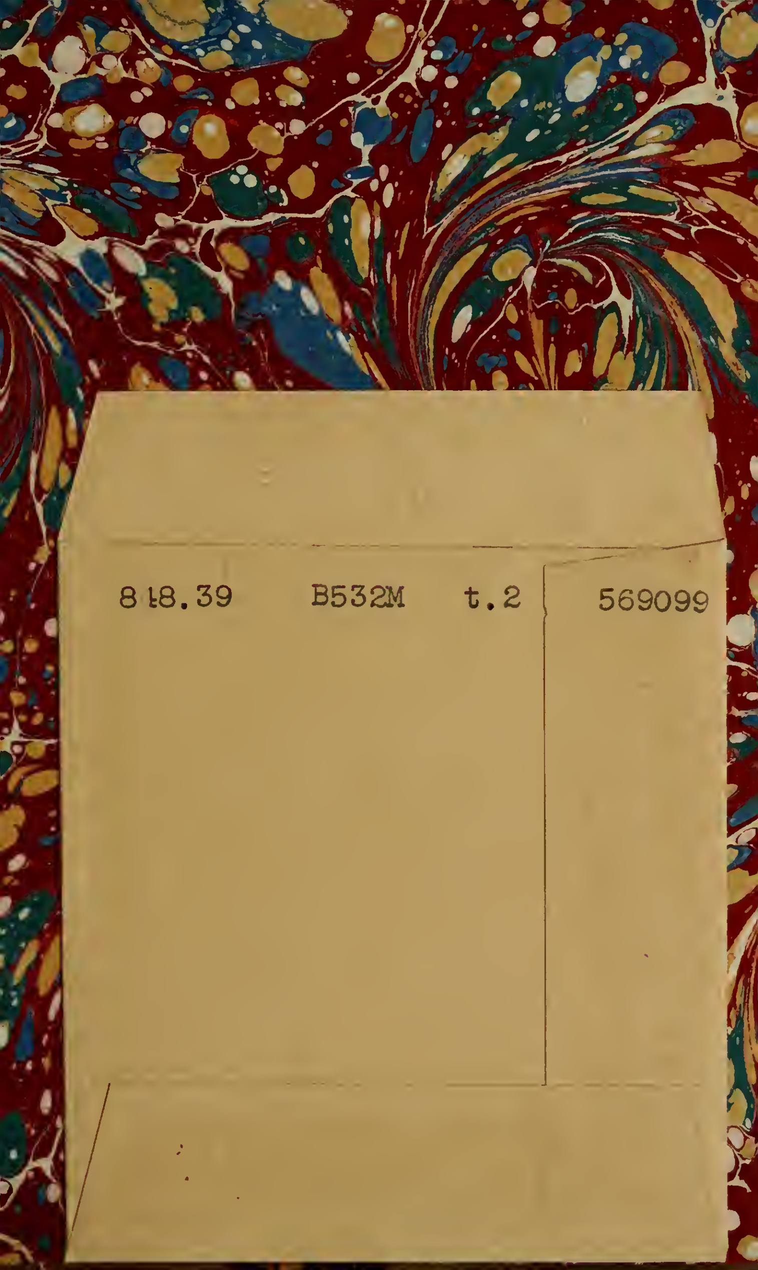
FIN DES NOTICES HISTORIQUES.

TABLE DES MATIÈRES.

LE MOYEN DE PARVENIR.

Fin de la Table des Matières.


Date


848.39 B532M t.2
569099

